LES ILLUSIONS

ET

LES MÉCOMPTES D'UN ROYALISTE

LE COMTE DE FALLOUX.

II[1].

M. DE FALLOUX ET LES RÊVES DE RESTAURATION MONARCHIQUE DEPUIS 1848.

Mémoires d'un royaliste, par le comte de Falloux, 2 vol. in-8°.

La révolution du 24 février 1848 était certainement pour la France une étrange aventure, mère de bien d'autres aventures, et la république, qui renaissait après un demi-siècle, avait pour premier effet de confondre tous les partis. Pour les libéraux du régime de juillet, c'était la ruine de l'œuvre des dix-huit années. Pour les républicains eux-mêmes, qui voyaient tout à coup se réa-

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] avril.

liser le rêve pour lequel ils avaient conspiré et si souvent combattu, c'était une surprise. Ils ne s'attendaient pas à un si prompt et si facile succès; ils avaient presque désarmé ou tout au moins ajourné leurs espérances à la fin du règne (1). Pour les bonapartistes, dont on aurait cru la veille encore la fortune ensevelie dans le ridicule des équipées de Strasbourg et de Boulogne, une sorte d'horizon se rouvrait avec la perspective des agitations populaires. Quant aux légitimistes, ils n'avaient sûrement contribué en rien à la catastrophe. Six mois avant, ils se résignaient presque à une opposition de décence ou d'honneur pour le principe. Dès que la révolution avait éclaté, ils retrouvaient leurs illusions. Ils n'affectaient ni deuil ni regret d'une monarchie qu'ils n'aimaient pas; ils se rangeaient parmi les vainqueurs. Ils pensaient et parlaient en vaincus d'autrefois, pour qui le 24 février 1848 était la revanche ou la réparation du 29 juillet 1830. Au fond, qui sait si chez Lamartine lui-même, le chef le plus populaire de la révolution nouvelle, il ne restait pas quelque parcelle de ces sentimens du vieil homme de la Restauration qui, dans le secret de son âme, n'avait jamais pardonné à la monarchie de juillet?

« Les légitimistes, écrivait, dès le 3 mars, Mme Swetchine, sont tout de flamme pour la république. Si l'état actuel laisse accessible à bien des terreurs, la chute de l'ennemi commun met bien à l'aise certaine partie de ce pauvre cœur humain (2). » Les légitimistes trouvaient dans la révolution de février une vengeance; ils y trouvaient de plus, ils le croyaient, une occasion favorable de sortir d'une longue inaction, de reprendre librement position dans les affaires, de ressaisir leur ascendant par l'élection, de mieux servir leur cause. Situation curieuse pour le parti des anciennes traditions! Par leurs rancunes, les légitimistes se rattachaient aux vainqueurs du jour, dont leur passé les séparait; par leurs instincts, par le pressentiment des crises qui pouvaient atteindre le pays, ils se rapprochaient, ils devaient se rapprocher forcément des vaincus du dernier régime. Peut-être même dans ce double spectacle de Louis-Philippe suivant de près Charles X dans l'exil, et de la défaite commune des deux royautés, voyaient-ils déjà la fin des scissions dynastiques, le préliminaire de la reconstitution d'une famille royale unique. En un mot, passions, ressentimens, illusions, faux calculs, tout se mêlait dans le mouvement qui venait de se déchaîner à travers la France, où les uns et les autres, selon le mot de Mme Swetchine, avaient leurs « chimères respectives. » Il n'y avait qu'une chose

(1) C'était au fond le sentiment de beaucoup de républicains. Trois mois après encore, un des ministres de la république, M. Goudchaux, disait tout haut en pleine assemblée : « La révolution de février est arrivée trop tôt! »

(2) *Lettres de Mme Swetchine*, 2 vol.

qu'on ne voyait pas, qu'on ne pouvait guère prévoir encore : c'est que le 24 février allait conduire, par le 15 mai et le 24 juin, à l'élection napoléonienne du 10 décembre 1848, — par les divisions des partis au 2 décembre 1851, à la résurrection de l'empire, puis, dans un avenir encore voilé, à d'effroyables désastres, — et que rien de tout cela ne ramenait à la monarchie !

I.

Le drame s'ouvrait à peine et, il faut le dire, cette révolution de 1848, qui allait retentir en Europe, avait la fortune singulière de ne rencontrer en France ni hostilité ni résistance. Elle semblait acceptée par le pays, par le clergé, par la magistrature, sinon sans crainte, du moins sans malveillance. Un des premiers, par la liberté de l'esprit et des opinions dans cette carrière nouvelle, était M. de Falloux. La veille encore, il aurait reculé devant cet inconnu d'une révolution, s'il eût été le maître d'en décider, et il avait refusé son nom au banquet du Château-Rouge, à la proposition d'accusation contre le dernier ministère du roi Louis-Philippe, à toutes les manifestations, préludes de la débâcle du 24 février. Le lendemain, devant le fait accompli, il avait promptement pris son parti; il suivait le mouvement, il devançait même ses amis. Berryer, lui, ne laissait pas de garder une certaine réserve et, en se présentant peu après à ses électeurs marseillais, il restait le vieil homme invoquant son passé, avouant ses convictions, promettant sa bonne volonté sous la république comme sous la monarchie. Montalembert, quoiqu'il n'eût aucun lien avec le dernier règne, ne se séparait pas sans regret, sans un émouvant adieu public, « de la royauté constitutionnelle » qui avait donné à la France « trente-quatre années de paix, de prospérité et de liberté. » M. de Falloux, plus libre que ses amis, allait plus loin et cédait peut-être un peu aux excitations du moment.

Dès les premiers jours, avant de regagner l'Anjou, pour l'élection d'une assemblée constituante, il avait écrit à un de ses amis une lettre où il dépeignait avec feu la situation nouvelle créée à la France et à l'Europe. Il traitait cavalièrement les « puissances » européennes qu'il appelait les « impuissances étrangères. » Il parlait avec *admiration*, — il soulignait le mot, — de « l'héroïsme du peuple de Paris, » de sa « générosité » et de sa « délicatesse, » « surpassant, disait-il, celles de beaucoup des corps politiques qui ont dominé la France depuis soixante ans. » Il rappelait pour les gens de l'ouest une parole de Chateaubriand : « Je suis monarchique par principe, je suis républicain par nature. » Il disait enfin : « Tout est nouveau, tout est inoui dans les événemens

actuels. Notre conduite ne doit plus relever à cette heure que de notre patriotisme, sans aucun ressouvenir de nos vieilles démarcations de partis. » Une fois engagé dans la campagne électorale avec son compatriote et son collègue de la dernière chambre, M. de Quatrebarbes, il la menait vivement, adroitement, en habile tacticien, et il se peint lui-même dans une petite anecdote qu'il raconte. M. de Quatrebarbes, tout disposé qu'il fût à subordonner ses sentimens royalistes au patriotisme, à la paix civile, avait des scrupules et n'était point sans s'inquiéter un peu des allures délibérées de son jeune compagnon; au moment de paraître dans une réunion électorale, il lui avouait que « le mot de république lui répugnait à prononcer. » Et lui, M. de Falloux répondait lestement: « Répugner à prononcer le nom quand on subit la chose ne me paraît pas très raisonnable; on ne fait pas disparaître ce qu'on passe sous silence. Cependant ne vous en inquiétez pas; je serai, s'il le faut, un peu plus logique que vous et je paierai pour nous deux. » Et, comme il l'avait dit, il le faisait. Devant une assemblée réunie à Angers, ouverte à tous les partis, à ses contradicteurs méfians comme à ses amis, il abordait toutes les questions du jour avec un art singulier. Il mêlait dans son discours la république récemment « proclamée, » le pape Pie IX, les droits de la conscience religieuse, les droits des « travailleurs, » l'avènement de la démocratie, — pour finir par déclarer que lui et ses amis voulaient rester, à travers les tempêtes, sur « le vaisseau de la France, » quel que fût le pavillon.

Quand il parlait ainsi, était-ce, comme on l'a dit depuis, de la duplicité, un machiavélique et décevant artifice? Cachait-il, sous des apparences républicaines, quelque profond calcul, une arrière-pensée perfide? Il n'y avait ni tromperie ni artifice. M. de Falloux et ses amis cédaient tout simplement à la pression des choses, à une nécessité du temps, d'autant mieux qu'ils n'avaient pas même devant eux le mirage d'une restauration possible. Assurément, en entrant dans la république, ils n'abdiquaient pas leurs opinions et leurs croyances; ils n'entendaient pas renier leur passé, livrer leurs traditions et leur foi religieuse. Ils ne conspiraient pas non plus, ni publiquement ni en secret; ils ne préméditaient pas la ruine de la république : ils ne lui demandaient que d'être le gouvernement de tous, la liberté pour tous, la garantie régularisée de tous les droits, la paix entre toutes les forces sociales. Ils offraient leur concours; mais ce concours n'était pas sans prévoyance, et, lorsque, dès les premiers mois, ils voyaient, avec les passions révolutionnaires déchaînées sous toutes les formes autour de l'Hôtel de Ville, poindre et renaître de nouveaux orages, ils gardaient ce sentiment qu'ils restaient, eux et leurs alliés, les conservateurs de

tous les camps, la grande réserve de la société française. M. de Falloux était parfaitement sincère lorsqu'il disait à Angers : « Le présent est plein de magnifiques promesses et de périls inévitables. Penchons tous ensemble du côté des promesses ; pesons-y de tout notre poids et efforçons-nous ainsi de conjurer les périls. » Ce que serait l'avenir, « le destin futur de la république en Europe » et en France, il ne le savait pas, il ne voulait pas le savoir; il était tout entier au présent, au péril, à la cause de la société française.

Et c'est ainsi qu'après être sorti trois mois avant par une révolution de la dernière chambre de la monarchie, il se retrouvait, élu de l'Anjou, dans la première assemblée du suffrage universel et de la république. Il revenait, dégagé du lien des partis, mûri par les événemens, tout prêt à être, dès les premiers jours du nouveau parlement souverain, au conseil et à l'action. Mme Swetchine, qui se plaisait à le suivre dans son essor, écrivait à Mme de Nesselrode : « Vous avez toujours témoigné de l'intérêt à M. X... (de Falloux) et vous aurez plaisir à le savoir justifié par une conduite qui se montre sage, élevée, prudente, courageuse en toute occasion et reconnue généralement pour telle. Il avait déjà conquis bien des suffrages flatteurs dans la dernière chambre de Louis-Philippe; depuis la république qui, extérieurement du moins, défait les partis, ses mouvemens sont encore plus libres et plus aisés. Je suis convaincue que tout moment difficile trouverait en lui les qualités que devrait toujours faire supposer l'élection et que jusqu'ici, par tout pays, elle s'abstient fort de garantir (1). » Il était, en effet, de ceux qui n'attendent qu'une occasion pour déployer tous leurs dons.

Par le fait, cette république de 1848, livrée dès sa naissance aux orages et destinée à périr trois ans après de mort violente dans une nuit d'hiver, cette république a plusieurs phases qui se succèdent et s'enchaînent. La première va du 24 février au 4 mai : c'est la phase du gouvernement provisoire, des manifestations autour de l'Hôtel de Ville, de la désorganisation encore à demi déguisée sous la magie de l'éloquence de Lamartine. La seconde va du 4 mai, jour de la réunion du parlement souverain, au 24 juin : c'est la phase où toutes les passions révolutionnaires, irritées par les déclamations de clubs, le chômage et la misère, se préparent, par l'assaut de l'assemblée elle-même, à la plus formidable convulsion civile, à la sanglante bataille de quatre jours dans Paris. La troisième va du 24 juin au 10 décembre : c'est la phase où la réac-

(1) *Lettres de Mme Swetchine.* — Voir surtout la correspondance très suivie avec Mme de Nesselrode sur les affaires de France.

tion des instincts conservateurs se précipite, ne s'arrête même plus à la dictature préservatrice du général Cavaignac et va jusqu'à élever à un pouvoir quasi souverain, à la présidence un prince sans prestige, uniquement parce qu'il porte un nom, symbole de l'ordre à outrance. La quatrième phase enfin, c'est la lutte de trois ans, lutte pleine de péripéties, entre une assemblée puissante par le talent, mais incohérente, et le prince taciturne qui épie l'heure de frapper le dernier coup. C'est le drame qui se déroule entre le 24 février 1848 et le 2 décembre 1851, — qui commence avec la révolution même pour ne plus s'arrêter qu'au dénoûment.

Déjà, à dire vrai, le 4 mai 1848, le jour même où l'assemblée qui venait d'être élue acclamait « dix-sept fois » la république sur les marches du palais Bourbon devant le peuple répandu sur les quais, dès ce jour la question n'était plus entière. Je veux dire que la bonne volonté, qui avait paru d'abord accueillir la révolution, n'était plus sans inquiétude. Les deux mois qui venaient de passer avaient suffi pour amasser les périls autour de la république nouvelle. Ils avaient eu le double effet de multiplier d'un côté les élémens incandescens, de préparer au Champ de Mars, sous le nom d'ateliers nationaux, une sorte de garde prétorienne de l'émeute, et, d'un autre côté, de réveiller les sentimens conservateurs, les instincts de résistance dans le pays. L'assemblée elle-même se ressentait des conditions dans lesquelles elle avait été élue; elle n'était pas sans bien des bigarrures. Elle se composait d'anciens royalistes ramenés dans la vie publique, Berryer, M. de Larcy, M. de Vatimesnil, M. de Falloux lui-même en tête, — d'anciens parlementaires de 1830, M. Odilon Barrot, M. Dufaure, Rémusat, Tocqueville, Vivien, — de catholiques représentés par des évêques, par des prêtres, surtout par Montalembert, — et d'une immense majorité de républicains; dans son ensemble, — à part ce qu'on appelait déjà, par réminiscence, la Montagne, — c'était une assemblée aux intentions droites, aux instincts honnêtes, un peu embarrassée de sa puissance. Elle avait cela de caractéristique et de frappant que parmi tant d'hommes si divers d'origines et de traditions, un peu étonnés de se trouver ensemble, toute dissidence de parti semblait pour le moment s'effacer et que dans une si vaste réunion où tout était nouveau, les anciens parlementaires avaient nécessairement l'avantage de l'expérience. Ils étaient appelés à être la lumière, la sagesse modératrice des comités du nouveau parlement. Berryer était au comité des finances où le rejoignait bientôt M. Thiers. M. Odilon Barrot, M. Dufaure, M. de Tocqueville étaient au comité de constitution. Montalembert allait défendre la liberté religieuse, la liberté de l'enseignement au comité de l'instruction publique. M. de Falloux, qui était à la fois un homme des anciens partis et un homme nouveau, M. de Fal-

loux, quant à lui, se jetait dans la fournaise, au « comité du travail, » où allaient s'agiter les questions les plus brûlantes, où il prenait rapidement l'autorité d'un esprit ferme et résolu. Le lien de tout ce monde un peu incohérent était le sentiment de la conservation, le besoin de rentrer dans l'ordre, de régulariser la république, de faire face d'un commun effort aux orages.

Chose curieuse! lorsque la première crise, le premier péril éclatait pour la république par l'invasion de l'assemblée au 15 mai, lorsque, la plus chaude alerte passée au palais Bourbon, Lamartine et Ledru-Rollin se décidaient à marcher sur l'Hôtel de Ville, où se formait déjà un gouvernement révolutionnaire, par qui étaient-ils escortés? Ils marchaient entre M. de Falloux, légitimiste d'origine, et M. de Mornay, le dernier défenseur de la duchesse d'Orléans au 24 février, qui, l'un et l'autre, hommes des monarchies, prenaient la tête du cortège pour aller arracher la république aux factions. — « C'était bien, a dit M. de Falloux, le symbole de la situation : la république attaquée par les républicains et défendue par les monarchistes! » — Cette tentative n'était qu'une première épreuve. La sédition avait essayé ses forces, elle ne se tenait pas pour vaincue. Elle avait, aux ateliers nationaux, une armée de 100,000 ouvriers soldés par l'État, démoralisés par le désœuvrement et embrigadés pour la révolte, — ceux que Victor Hugo appelait dans son langage imagé « des lazzaroni en temps de paix et des janissaires pour le combat... des prétoriens de l'émeute au service d'une dictature. » Dissoudre cette armée de la sédition, ramener au travail régulier une multitude livrée dans une oisiveté corruptrice à toutes les captations, c'était la première obligation si l'on voulait éviter les suprêmes extrémités, raviver la confiance par la sécurité. Le faible gouvernement, que l'assemblée avait nommé sous le nom de « commission exécutive, » le sentait lui-même. Les républicains du comité du travail le sentaient plus vivement encore : — « Il faut que les ateliers nationaux disparaissent! » — disait M. Goudchaux. On hésitait pourtant à affronter le danger; on tournait autour de la question, — et qui, en définitive, choisissait-on pour préciser le problème, pour prononcer le mot décisif? — « Au milieu de tant de volontés indécises ou timorées, a écrit un historien de ces jours de crise, un homme surgit, doué d'activité, de courage et surtout de cette énergie mêlée de prudence et de hardiesse qui est le propre de l'homme d'État : c'était un jeune représentant de Maine-et-Loire... »

Est-ce à dire que M. de Falloux, mandataire d'une commission de l'assemblée, mît dans l'œuvre qu'il restait chargé de préparer une dureté provocatrice, un esprit de réaction impitoyable? Il entendait, au contraire, accompagner une mesure devant laquelle

on ne pouvait plus reculer de réformes bienfaisantes, humaines, qui, avec les années, ont passé dans les lois, que la commission elle-même, sur le moment, trouvait superflues ou prématurées : — « Laissez-moi respirer, lui disait M. Goudchaux en entendant son rapport, vrai programme de réformes sociales, laissez-moi respirer, je suis noyé sous ce flot d'innovations. » — Voilà cependant ce qui arrive ! Les partis, par une de ces iniquités ou une de ces tactiques dont ils se font un jeu, ont voulu depuis laisser peser sur M. de Falloux seul la responsabilité de la guerre civile qui se préparait et du sang versé. Le fait est que la dispersion des ateliers nationaux était une nécessité universellement reconnue, que M. de Falloux ne faisait que dire tout haut, courageusement, ce que tout le monde pensait et qu'il mettait dans son langage des ménagemens infinis : — « Nous ne voulons pas fermer une porte aux abus sans ouvrir deux portes au travail. » — Mais le plus curieux est que cette dissolution des ateliers nationaux, représentée comme une provocation, n'avait pas été encore prononcée par l'assemblée, qu'elle n'était décrétée qu'après le combat, par l'autorité dictatoriale du général Cavaignac, élevé en pleine crise au pouvoir exécutif. Au moment où M. de Falloux proposait à l'assemblée, non pas une dissolution immédiate et brutale, mais une dissolution graduée, mitigée, tempérée par les ménagemens les plus humains, la sédition remplissait Paris : elle n'avait pas tant attendu ! Et quatre jours durant, allait se dérouler, à travers toutes les péripéties, ce drame lugubre, cette guerre des passions serviles, obstinée et meurtrière, habilement organisée, où la mort planait sur la ville, où l'archevêque de Paris offrait son sang en sacrifice et où périssaient plus de généraux que dans les plus grandes batailles du siècle. C'était la société française tout entière réduite à se défendre du plus formidable assaut, conduite au combat par le général Cavaignac avec ses vaillans compagnons, les Lamoricière, les Bedeau, les Duvivier, les Négrier. La victoire matérielle, chèrement achetée, couronnait ce sanglant effort que M. de Falloux avait suivi dans toutes ses péripéties, souvent présent au feu ; les suites morales semblaient moins assurées et l'avenir restait chargé de nuages.

Ce que la journée du 15 mai avait commencé, en effet, les journées de juin l'achevaient : elles laissaient la république compromise jusque dans sa victoire ; elles réveillaient les doutes sur le régime, les défiances et les contradictions. On ne réfléchissait pas qu'aucun gouvernement, si ce n'est un gouvernement anonyme (1), n'aurait pu livrer une telle bataille, on ne voyait que les

(1) Telle était l'opinion du roi Louis-Philippe lui-même. Lorsqu'on parlait devant lui de la terrible victoire de juin et de la faiblesse de la défense au 24 février, il préten-

périls auxquels on venait d'échapper et ceux qui pouvaient renaître encore, tous ces événemens qui se pressaient, qui pesaient sur une opinion ébranlée. Le mot de la situation était dans ce que disait le père Lacordaire, qui s'était laissé fourvoyer dans l'assemblée et qui, entre ces crises violentes, avait pris le parti de se retirer de tout : — « Ma bonne foi dans l'avenir républicain de la France est détruite, disait-il à M. de Falloux, et sans foi je ne puis ni parler ni agir. *L'anarchie républicaine ramènera forcément les compétitions monarchiques.* Des lors, la politique pénètrera dans une sphère où je n'ai pas, où je ne veux pas avoir mes entrées... » — On n'en était pas encore là, on y marchait à grands pas; on entrait dans une singulière phase d'indécision et de transition.

II.

D'un côté, les conservateurs, légitimistes, orléanistes, catholiques, parlementaires, les conservateurs, qui n'étaient qu'une minorité, mais qui avaient la supériorité des lumières, des talens, et prenaient une influence croissante, commençaient à se demander si on pouvait laisser la France indéfiniment exposée à de si tragiques expériences. Ils hésitaient à se prononcer cependant. Ils n'avouaient pas des espérances de restauration monarchique qui les auraient aussitôt divisés. Ils restaient des conservateurs dans la république, parce qu'ils ne voyaient « rien de prêt ni de bon à mettre à la place, » disait Tocqueville, — parce que « la famille royale n'était pas réconciliée, » disait M. de Falloux. Et avec les idées de simples conservateurs dans la république, ils se bornaient à suivre les mouvemens de l'opinion, à défendre la paix sociale contre les agitateurs, le gouvernement nouveau, sorti des journées de juin, contre ses propres faiblesses. D'un autre côté, un astre nouveau se levait à l'horizon. Favorisée par l'anarchie des esprits et des faits, gauchement combattue par les pouvoirs éphémères du moment, la cause napoléonienne retrouvait une popularité irrésistible. Le prince Louis Bonaparte, l'échappé de Strasbourg et de Boulogne, devenu subitement le candidat de tous les mécontentemens, de toutes les inquiétudes, de toutes les désaffections, triomphait dans une série de scrutins, non par lui-même, mais par son nom, — le seul que le peuple eût appris et retenu depuis trente ans. C'était comme une traînée de poudre dans un pays saturé des souvenirs de l'Empire.

Au milieu de ces confusions et de ces contradictions, si la répu-

dait qu'il n'y avait qu'un gouvernement anonyme qui pût se permettre de telles répressions.

blique avait encore des chances et pouvait être sauvée, c'est qu'elle était représentée par un homme que la guerre intestine venait de faire chef du gouvernement, le général Eugène Cavaignac. Arrivé depuis peu de ses commandemens d'Afrique, porté à l'improviste, en plein combat, à une dictature de salut public, le général Cavaignac avait au pouvoir une originalité singulièrement saisissante, composée d'honneur militaire et de simplicité, de noblesse morale et de mâle bon sens. Il avait dans son langage la sobriété et le nerf d'un soldat qui ne connaît pas les rubriques parlementaires, qui ne dit que ce qu'il doit dire et le dit d'un accent frappant de loyauté. Il y ajoutait l'attrait viril d'une modestie sincère et sans affectation dans la fierté. On ne pouvait se défendre d'une intime émotion lorsque ce vainqueur, — ayant à relever je ne sais quelle accusation saugrenue dirigée contre le général de Lamoricière, dont il avait fait son ministre de la guerre, — disait avec une généreuse et cordiale bonhomie : — « Ce qui m'étonne, c'est de le voir au second rang quand je suis au premier. » — Il imposait le respect! Malheureusement, inexpérimenté et novice dans la politique, il l'avouait naïvement lui-même, il flottait entre tous les conseils, entre les inspirations qui se partageaient son esprit. Par sa nature, par tous ses instincts, il était fait pour l'ordre, pour la discipline, pour le commandement; il avait l'aversion de l'anarchie. Par ses affinités d'origine, par ses relations, il retombait à tout instant sous l'influence non pas du jacobinisme qu'il venait de vaincre, mais d'une classe de républicains déjà dépopularisés par un étroit esprit de coterie, par leur arrogance et par leur impuissance. Sans être un homme de parti, il se laissait enlacer par des passions de parti, et en inspirant aux conservateurs la plus sérieuse confiance par son caractère, il la décourageait souvent par ses actes, par ses choix, par des paroles où l'on sentait un chef ombrageux et inquiet dans son intégrité. C'est le secret des indecisions, des troubles et des embarras de son gouvernement de six mois, de ce gouvernement où il avait été porté sans ambition et dont il devait « descendre » sans rien perdre de sa dignité. Son malheur était de se trouver déjà dépassé par l'opinion!

Ce n'est pas du premier coup toutefois que se dégageait et se dessinait cette situation nouvelle créée dans le pays et dans l'assemblée elle-même. M. de Falloux, par sa netteté et sa résolution à la veille des journées de juin, avait pris la position d'un homme de parole et d'action; il la gardait avec une autorité fortifiée et chaque jour agrandie au lendemain de la victoire, sous le gouvernement du général Cavaignac. Moins compromis ou moins engagé par son passé que quelques-uns de ses amis, que la plupart des chefs conservateurs rentrés dans l'assemblée, il avait plus de liberté.

Lié à ces chefs éminens, têtes de ce qu'on appelait alors le « parti de l'ordre, » associé à eux dans la défense de la cause commune, il ne se confondait pas avec eux. Entre la large, la puissante cordialité de Berryer et l'impétuosité de Montalembert, entre M. Molé, l'homme à la longue expérience, le conseiller discret, et M. Thiers, toujours prêt à se reprendre à l'activité, il avait son originalité, son genre d'éloquence. Il ne se prodiguait pas, il ne se jetait pas étourdiment dans toutes les discussions, — il n'a prononcé en réalité dans sa vie parlementaire que quatre ou cinq discours décisifs; quand il intervenait, il le faisait toujours à propos et avec sûreté, en homme maître de lui-même, allant droit au nœud des situations, déconcertant ses adversaires par son sang-froid. Il maniait la parole avec un art savant où il y avait de la dextérité et une force secrète de passion, de l'aisance dans l'intrépidité et une élégance innée jusque dans le sarcasme. Il laissait tomber de ces mots qui sont restés liés à l'histoire du temps.

Un jour, comme la question renaissait sans cesse entre « la république modérée et celle qui l'était moins, » — c'était son expression, — il résumait d'un trait net et frappant ce qui était dans la pensée de tous. « Non, disait-il, d'un accent qui touchait au vif des choses, non, le peuple aujourd'hui ne veut plus des hommes timides, vous avez raison; il ne veut plus des serviteurs usés de tous les anciens régimes : — Je n'ai pas à parler pour eux. Le peuple ne veut plus des trembleurs, mais il ne veut pas davantage de ceux qui font trembler, sachez-le bien !.. La France accepte, la France veut le concours de toutes les bonnes fois, de toutes les bonnes volontés;.. elle ne veut plus des hommes qui l'ont étonnée par leur inexpérience et leur incapacité. La France ne veut *ni des hommes qui ne sont capables de rien, ni des hommes qui sont capables de tout !..* » — Tantôt, il tenait tête à ceux qui affectaient de ne voir que des conspirations, des menées monarchistes dans les agitations du temps, et il leur disait sans embarras : « Quant à moi, type des hommes que vous accusez, je crois que je sers mieux la république que vous... Il y a quelque chose de bien insensé à se conduire de telle sorte que tout le monde se demande si ceux qui passent pour ne pas vouloir de la république ne la rendent pas cent fois plus facile, cent fois plus acceptable que ceux qui prétendent l'aimer si exclusivement et si violemment... » — Tantôt, dans une discussion sur la constitution et sur la liberté de l'enseignement où Montalembert, par sa fougueuse impatience, avait failli tout compromettre, il arrivait à son secours, apaisant les passions déjà irritées, ramenant le débat en tacticien supérieur et sauvant l'honneur du principe, auquel il n'était pas moins attaché que son ardent ami. « Vous avez été, lui disait un témoin en souriant, le

Moreau de cette retraite! » Il avait effectivement l'art et le goût des savantes manœuvres de la politique.

Chose à remarquer, M. de Falloux, dans cette phase de la république de 1848, n'était point du tout un adversaire du général Cavaignac. S'il le combattait dans quelques-uns de ses actes, dans ses velléités, surtout dans le parti qui le compromettait, il gardait le respect de son caractère. Il avait une secrète sympathie pour lui : il le prouvait le jour où s'ouvrait la question de la présidence, où la lutte s'engageait directement devant le suffrage universel, concentrée entre deux candidats, le général Cavaignac et le prince Louis-Napoléon. Au fond, les conservateurs prévoyans comme M. Molé auraient préféré le général Cavaignac, ils étaient entraînés par un courant presque irrésistible. M. Odilon Barrot avait été des premiers à se prononcer pour la candidature napoléonienne. M. Thiers s'était décidé parce qu'il avait cru trop vite qu'on pourrait se servir d'un prince qu'il n'estimait guère, qui prêterait son nom populaire et se laisserait diriger. Montalembert, séduit par quelques paroles qui ressemblaient à un engagement ou à des promesses, se flattait de trouver un protecteur des intérêts religieux dans l'héritier de l'auteur du Concordat. Berryer lui-même, qui aurait préféré une autre candidature conservatrice, suivait le mouvement d'un pas plus lent, non sans quelque crainte. M. de Falloux se défendait de cet entraînement presque universel. Mme Swetchine, avec son bon sens aiguisé de femme, écrivait à son amie de Pétersbourg, Mme de Nesselrode : « ... Le général Cavaignac est le seul qui m'inspire confiance. C'est un caractère droit, loyal, sincère autant que j'en puisse juger; mais à voir la ligue formée contre lui par tous les partis, il est certain qu'on entraverait sa marche et que tout appui lui manquerait... Quant à son compétiteur, on lui pose toutes les questions comme à un homme sur la sellette; on lui demande des engagemens. Son manifeste, livré aux sommités qui le protègent, a été plusieurs fois travaillé et repris en sous-œuvre... Toutes les campagnes le veulent, son nom les séduit et même les enivre. Les salons que les chefs de parti dominent l'adoptent; mais là ce n'est pas pour Louis-Napoléon lui-même. C'est un corps transparent, à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral... » Ce que Mme Swetchine écrivait, M. de Falloux le pensait. Il avait résisté à l'exemple de Montalembert comme aux vives instances de M. Thiers. « Le premier jour, disait-il, sera meilleur avec le prince Louis qu'avec Cavaignac; le lendemain sera détestable. » Tout ce qu'il pouvait accorder était de s'abstenir; mais le torrent de l'opinion était déchaîné, et le 10 décembre, ce « prince

Louis » presque oublié la veille, suspect, contesté, recevait la consécration de cinq millions et demi de voix! Ainsi, en si peu de temps, en moins d'une année, la république, sortie des barricades de février, allait échouer et se perdre dans une éclatante manifestation napoléonienne!

Que signifiait au vrai cette présidence nouvelle? Elle représentait un mouvement emporté de réaction, le désaveu d'une année d'anarchie, le fanatisme d'un nom, le réveil des instincts monarchiques sous la forme d'une réminiscence impériale. Légalement, l'élection du 10 décembre avait fait un président aux pouvoirs définis et limités; moralement, politiquement, elle avait fait un pouvoir d'acclamation populaire, un consulat nouveau avec une sorte de mandat supérieur, indéfini, d'ordre et de sécurité. L'élu lui-même ajoutait au péril de ces intimes complications.

Ceux qui avaient eu la pensée hasardeuse de remettre l'élection présidentielle au vote direct du peuple n'avaient certainement pas su ce qu'ils faisaient; ceux qui, d'un autre côté, n'avaient pas craint de se rallier à la candidature de Louis-Napoléon dans l'espoir de trouver un prince facile à diriger et, comme on le disait spirituellement, de passer leurs bras dans les manches d'un Bonaparte, s'étaient aussi abusés. Élevé à l'étranger, loin de la France, égaré dans les conspirations, nourri dans les habitudes taciturnes et réservées d'un prétendant incompris, le nouvel élu se sentait visiblement un peu dépaysé, dans un monde qu'il ne connaissait pas; mais il avait, avec l'infatuation de son nom, l'orgueil d'une désignation populaire qui, en le plaçant au-dessus des partis, le dégageait de toute dépendance. Par le fait, jusqu'au dernier moment, Louis-Napoléon avait écouté tout le monde, recueilli tous les avis, multiplié les promesses, particulièrement aux chefs conservateurs qui le soutenaient; et en définitive, il n'avait pris à peu près qu'un engagement assez précis: celui de former un ministère parlementaire « où toutes les fractions de la majorité seraient loyalement représentées; » mais où prendre cette majorité et comment former ce ministère? Presque tous les républicains, sauf quelques hommes comme M. Jules Favre, n'avaient témoigné au nouveau président que de l'hostilité et n'avaient obtenu qu'une ridicule minorité au scrutin. Parmi les conservateurs, la plupart, les plus éminens, ceux qui avaient adopté sa cause, M. Thiers, M. Molé, Berryer, Montalembert, offraient leur appui, leur influence, leurs conseils, en refusant leur personne; ils n'auraient peut-être pas, d'ailleurs, été facilement acceptés par un prince qui, en écoutant provisoirement leurs conseils, ne voulait pas paraître subir leur tutelle. Tout finissait par un ministère composé d'hommes nouveaux au pouvoir, — où M. Odilon Barrot, un des vaincus de

février, entrait comme président du conseil avec M. de Malleville, M. Drouyn de Lhuys, M. Léon Faucher, M. Bixio, — et dans ce ministère, à défaut des grands chefs conservateurs, un des premiers appelés était, selon le mot de M. Barrot, « un jeune député de la droite qui joignait à des convictions catholiques très prononcées des sentimens libéraux incontestés, » — M. de Falloux lui-même : c'était le premier acte de la présidence nouvelle !

III.

Ministre de la république sous un Napoléon, cela pouvait ressembler à un rêve pour M. de Falloux, qui n'avait pas même voté pour le prince. A la vérité, il n'avait pas accepté du premier coup. Il avait fait une belle defense dont il a raconté l'histoire, en y mettant peut-être un peu d imagination. Il avait été assiégé et conquis de vive force ! Il avait résisté d'abord à M. Odilon Barrot, qui le traitait un peu comme un jeune homme, et au président lui même qui, sur un premier refus, lui avait dit : « J'espère que ce ne sera pas votre dernier mot! » Mais ce n'était rien... Il avait résisté à ses amis, à Berryer comme à Montalembert ; il avait résisté au père de Ravignan et à M. Molé, qui lui en témoignait son déplaisir avec une politesse un peu hautaine. Il avait pourtant fini par capituler entre les mains de l'abbé Dupanloup, qui était allé le chercher jusque dans le salon de Mme Swetchine, où il avait cru trouver un refuge contre toutes les obsessions. Il avait rendu les armes devant le prêtre dont il allait faire peu après l'évêque d'Orléans; il s'était laissé conduire chez M. Thiers, qui, à son tour, se hâtait de porter son acceptation à l'Élysée, et c'est ainsi que, revenant chez lui, il pouvait dire à un vieux serviteur vendéen qui l'accompagnait partout : « Eh bien, mon pauvre Marquet, tu vas donc entrer au ministère : qui se serait attendu à cela? — Pas moi certainement, répliquait le fidèle Marquet. Puisque monsieur le fait, je suis sûr que c'est pour le bien; il faudra se résigner! » L'histoire est amusante, et pour la couronner, par un contraste de plus, le lendemain, en entrant dans son cabinet de l'instruction publique, en prenant possession du vieux fauteuil de Fontanes qui existait encore, mais qui a dû s'user avec bien d'autres choses, le nouveau ministre trouvait sur la table un grand portefeuille de maroquin rouge avec ces simples mots : « De la part de M. de Persigny, souvenir de Londres! » Singulier jeu de la fortune! Une parole que, treize ans auparavant, M. de Persigny avait jetée au courant d'une conversation familière, dans une auberge de Londres, que M. de Falloux avait reçue en riant comme un propos léger, comme la jactance d'un jeune fana-

tique, cette parole se trouvait être une réalité ! Et M. de Falloux, par un retour attristé, a pu dire depuis dans ses *Mémoires :* « Malheureux pays où une telle aventure ne reste pas dans le domaine du roman ! »

On ne faisait plus de roman au 20 décembre 1848 ; on était dans l'histoire, au premier chapitre d'une histoire nouvelle pleine d'inconnu. M. de Falloux, dans ce cabinet un peu mêlé où il entrait, représentait, si l'on veut, les légitimistes, pour qui sa présence au pouvoir devenait une garantie ; il représentait aussi et surtout les intérêts religieux. « L'intérêt politique n'était pas indiqué, écrivait Mme Swetchine, l'intérêt religieux était si manifeste qu'il ne pouvait reculer. » Nul d'ailleurs n'était mieux fait pour tenir son rang dans ce ministère de bonne volonté, qui, dès son avènement, avait à faire face à la fois aux désordres toujours menaçans dans Paris, aux difficultés de l'expédition de Rome pour le rétablissement du pape, aux nécessités d'un gouvernement réparateur, aux susceptibilités d'une assemblée ombrageuse, — sans compter les difficultés intimes que créait à tout instant par ses impatiences d'autorité le président lui-même. M. de Falloux, dans cette carrière nouvelle, n'avait pas seulement cette arme nécessaire, une parole toujours prête, déliée et étincelante ; il avait de plus l'art de manier les hommes, de ménager les transactions et les conciliations, de conduire une affaire, — cet art qui faisait dire à Tocqueville, bientôt appelé aux affaires étrangères à la place de M. Drouyn de Lhuys : « Qui n'a pas vu M. de Falloux autour d'une table de conseil ne sait pas ce que c'est que la puissance d'un homme (1). »

Il mettait dans ses relations avec ses collègues, relations que la diversité des origines, des opinions et des caractères ne rendait pas toujours faciles, une aménité qui n'excluait pas la fermeté. Placé entre des hommes comme M. Barrot avec son libéralisme un peu emphatique et assez naïf, M. Léon Faucher avec son ton cassant et acerbe, M. Passy avec ses faiblesses anticléricales, ou un peu plus tard M. Dufaure avec son intégrité rugueuse, il ressemblait un peu à un « prisonnier », c'est lui qui le dit; mais le « prisonnier » savait maintenir sa position, son indépendance et son influence dans

(1) *Les Souvenirs d'Alexis de Tocqueville,* tout récemment publiés, sont certes un des documens les plus intéressans sur cette époque, un très vif et curieux tableau de ces scènes de 1848, des journées de juin, de la présidence napoléonienne, des relations ministérielles, des choses et des hommes. Ce sont les récits d'un témoin; ils révèlent de plus un Tocqueville assez nouveau. On connaissait bien en Tocqueville un philosophe politique à l'esprit élevé et toujours un peu tendu ; on soupçonnait moins en lui le peintre au trait mordant qui en prend ici à son aise avec ses collègues et même avec ses amis. Ils sont tous peints au vif et sans indulgence. Chose bizarre! le personnage le moins maltraité est le prince Louis-Napoléon, pour qui Tocqueville n'avait cependant aucune faiblesse.

le ministère. Il ne tardait pas en même temps à gagner l'amitié, presque la confiance du président, autant qu'on pouvait gagner cette confiance, et rien ne serait peut-être plus curieux que l'histoire de ses rapports avec Louis-Napoléon. Il ne se méprenait pas sur les arrière-pensées, sur les desseins ambitieux du prince, qui, de son côté, n'ignorait pas dans quelle mesure et dans quelles conditions M. de Falloux avait accepté le pouvoir. A part cette réserve, les rapports devenaient rapidement affectueux. Le ministre évitait de froisser le prince et lui savait gré de se prêter sans effort, sans affectation, au bien qu'on lui proposait. Le prince avait du goût pour son jeune ministre, pour sa parfaite mesure et ses manières d'homme bien né. Il le traitait en plénipotentiaire d'un monde qu'il connaissait peu. Il y avait parfois des scènes piquantes : témoin le jour où M. de Falloux avait songé au duc de Luynes pour je ne sais quel poste. « Le duc de Luynes, répondait le président, en paraissant chercher dans sa mémoire, mais ce n'est pas un duc de l'empire. — Non, monsieur le président, c'est le descendant d'un connétable de l'ancienne monarchie. — Oh ! alors, c'est un légitimiste. — Oui, monsieur le président. — Cela lui fait honneur. » Louis-Napoléon ne laissait échapper aucune occasion de se montrer agréable, de flatter ce qu'il croyait être le sentiment secret de son ministre. « Monsieur de Falloux, lui disait-il de temps à autre, avant ou après le conseil, j'ai reçu des nouvelles qui vous feront plaisir. Ma cousine Hamilton a eu ce matin des lettres de la duchesse de Parme : *M. le comte de Chambord se porte très bien.* » Je ne sais trop, à dire vrai, s'il n'y avait pas quelque malice dans ce zèle de bonne grâce à donner des nouvelles de M. le comte de Chambord à un ministre de la république. L'ironie était peut-être dans la situation des deux interlocuteurs !

Au fond, à travers les manèges et les confusions de cette tragique année, M. de Falloux n'avait porté au pouvoir qu'une préoccupation sérieuse, dominant ou résumant toutes les autres. Il représentait surtout, disais-je, les intérêts religieux, et c'est sous la pression de ces intérêts qu'il marquait son passage au ministère par une participation décisive, évidemment prépondérante, à deux des plus grandes affaires du temps : l'intervention à Rome et la préparation de la loi sur la liberté de l'enseignement.

A voir simplement les choses, le jour, — 15 novembre 1848, — où le pape Pie IX, naguère encore si populaire, maintenant consterné par le meurtre de l'infortuné Rossi, effrayé d'une anarchie grandissante, s'était vu réduit à quitter clandestinement le Quirinal, laissant Rome à la révolution, ce jour-là, la question était née pour la France comme pour la catholicité tout entière. Le général Cavaignac lui-même, à la veille de l'élection présidentielle, l'avait bien senti ;

il avait aussitôt rassemblé les premiers élémens d'un corps d'expédition à Toulon et il avait fait offrir à Pie IX l'hospitalité française. Que serait-il arrivé si Pie IX avait accepté l'asile qui lui était offert en France? C'eût été sans doute le commencement de bien autres complications ; mais le pape était déjà retiré sur le sol napolitain, à Gaëte. La question ne restait pas moins tout entière pour le gouvernement du 10 décembre, pour le nouveau ministère ; elle s'aggravait encore plus le jour où les Autrichiens vainqueurs du Piémont à Novare, déjà maîtres de Florence et de Bologne, pouvaient marcher sur Rome. Laisserait-on les Autrichiens aller seuls ou de concert avec les autres puissances catholiques rétablir le saint père au Quirinal? Laisserait-on la république artificielle et anarchique qui venait de naître au Capitole se substituer à la souveraineté pontificale considérée jusque-là comme une garantie par la catholicité? Ou bien enfin, par un dernier expédient, pour éviter les interventions étrangères, chargerait on le Piémont, le vaincu de Novare, d'aller accomplir par des mains italiennes la restauration du souverain pontife? C'était là le problème qui s'agitait à Paris, au foyer d'une révolution mal éteinte, entre une assemblée qui avait témoigné son intérêt pour Pie IX, mais qui s'arrêtait devant l'extrémité d'une expédition contre la république romaine, et un gouvernement incertain, flottant encore entre toutes les résolutions.

Je ne veux pas dire que M. de Falloux décidât seul l'intervention, que seul il eût le don de dégager de ce fouillis de conseils la pensée d'une restauration du souverain pontife à Rome par les soins de la France. Il était évidemment entre tous le plus actif, le plus résolu du ministère. M. Odilon Barrot, dans ses *Mémoires*, ne cache pas le rôle pressant et prépondérant de son brillant collègue. « M. de Falloux, dit-il, nous pressait vivement de nous prononcer pour la restauration immédiate du pouvoir du pape à Rome ; il ne laissait guère passer de séance du conseil sans y poser cette question d'intervention... » Secondé par un jeune député qui venait d'entrer au ministère et qui débutait dans la politique, M. Buffet, par le ministre des affaires étrangères qui voyait surtout l'intérêt diplomatique, par le ministre de la guerre, — moins soutenu par d'autres membres du conseil, — M. de Falloux poursuivait sa campagne : il avait réponse à tout.

A ceux qui craignaient de compromettre la France dans une aventure, il disait que s'abstenir c'était tout abandonner à l'Autriche, perdre l'ascendant français au-delà des Alpes, livrer Rome reconquise par d'autres aux influences absolutistes, à toutes les réactions. A ceux qui, par une superstition de parti, hésitaient à tourner les armes de la France contre une république, il disait que cette république romaine

sans avenir n'était que le dernier refuge du cosmopolitisme révolutionnaire, que la démagogie à Rome, ce serait la démagogie à Paris, — et M. Odilon Barrot le sentait comme lui. A ceux qui parlaient de se servir du Piémont, il demandait vivement comment un pays vaincu lui-même, obligé de se mettre à l'abri de la protection de la France, pourrait protéger les autres, et il ajoutait : « Vouloir cacher la France derrière le Piémont, c'est cacher un géant derrière un roseau. » Au président de la république enfin, au prince jadis insurgé des Romagnes, maintenant chef de la France, il s'efforçait de faire sentir qu'il ne pouvait mieux servir sa cause qu'en se popularisant par une action militaire, en se rattachant par un grand service rendu à la papauté tous les catholiques français. De sorte que l'intérêt national, l'intérêt de défense intérieure, l'intérêt religieux, l'intérêt présidentiel lui-même, tout conspirait pour l'intervention de la France. Et c'est ainsi que s'engageait, que s'exécutait cette expédition romaine, d'abord contestée, contrariée, entreprise un peu malgré la première assemblée constituante, reprise et poursuivie sous la seconde assemblée, jusqu'au siège victorieux de Rome. Comme politique, M. de Falloux avait contribué à décider l'intervention dans les conseils du gouvernement ; il l'avait servie à un moment critique (juin 1849) où un semblant d'échec éprouvé par le corps expéditionnaire français aux portes de Rome devenait un prétexte d'insurrection à Paris. Comme orateur, il illustrait l'entreprise de sa vive et persuasive éloquence, dans un discours où il montrait avec grandeur la France rendant le pontificat à son indépendance, Rome à son rôle de ville universelle. Il ne prévoyait pas alors que, vingt ans après, nos soldats monteraient encore la garde autour du Vatican et qu'ils ne quitteraient Rome que le jour où la France aurait assez de se défendre elle-même.

La restauration du souverain pontife était une des affaires de M. de Falloux au ministère ; il avait porté au gouvernement une autre préoccupation au moins aussi vive, la généreuse ambition de faire entrer dans le droit public de la France la liberté de l'enseignement déjà inscrite, d'ailleurs, dans la constitution nouvelle. Il se considérait au pouvoir comme le mandataire ou le plénipotentiaire des catholiques qui depuis dix ans combattaient pour cette liberté. Il ne l'avait pas caché. Le soir où, pressé par ses amis, Montalembert, l'abbé Dupanloup, il s'était rendu chez M. Thiers, qui le recevait en lui tendant les deux mains, son premier mot avait été : « Ne me remerciez pas encore, je viens à vous parce que les prêtres m'envoient... J'accepte le ministère, si vous me promettez de préparer, de soutenir et de voter avec moi une loi de liberté de l'enseignement ; sinon, non ! » — Et M. Thiers lui avait répondu vivement : « Je vous le promets. Je vous le promets, et

croyez-le bien, ce n'est pas un engagement qui me coûte. Comptez sur moi... nous avons fait fausse route sur le terrain religieux. Mes amis les libéraux et moi, nous devons le reconnaître franchement. » La révolution de février avait étrangement changé les idées et les esprits !

Au fond, quoiqu'il affectât de se dire « envoyé par les prêtres, » quoiqu'il fût bon catholique, M. de Falloux gardait en tout l'instinct et la mesure d'un politique. C'est en politique qu'il avait considéré l'expédition de Rome, c'est à-dire en homme qui ne séparait pas, dans sa prévoyance, la restauration du pape, des réformes civiles qui devaient en être le complément et la garantie. C'est aussi en politique qu'il abordait cette délicate question de la liberté de l'enseignement, c'est-à-dire en homme qui se dégageait de tout esprit exclusif d'église, qui se proposait une grande conciliation entre les droits de l'État et la liberté d'enseigner. Il rêvait une sorte de concordat, une pacification religieuse dont la loi nouvelle serait le gage, — et un de ses premiers actes à son entrée au ministère était de réunir une haute commission, où il appelait les représentans de toutes les opinions, de tous les intérêts : M. Cousin, M. Saint-Marc Girardin, M. Dubois pour l'Université, — Montalembert, l'abbé Dupanloup, M. Cochin, quelques autres encore pour les catholiques, — des chefs d'institution, des députés et entre tous M. Thiers comme médiateur ou arbitre. Les délibérations de cette commission sont restées un des documens les plus sérieux et les plus instructifs du temps. M. de Falloux, quoique ministre, s'étudiait à s'effacer; il écoutait, et s'instruisait, a-t-il dit, il suivait avec une attention passionnée ces débats tour à tour familiers ou éloquens, substantiels, animés, où M. Thiers mettait sa vivacité entraînante, Montalembert, sa généreuse hardiesse, Cousin, sa vieille ardeur pour les traditions universitaires et sa verve un peu tempérée par l'expérience, l'abbé Dupanloup, un art supérieur de démonstration et de persuasion. C'est de ces délibérations que sortait toute préparée une loi qui a duré trente ans, qui a eu la fortune, selon le mot spirituel de M. de Falloux lui-même, d'être appelée la loi sur la liberté de l'enseignement quand on voulait en dire du bien, ou la « loi Falloux » quand on a voulu en dire du mal. Son malheur était surtout d'être une loi politique. C'était une transaction négociée entre des chefs politiques; la transaction a toujours été subie plutôt qu'acceptée par les partisans de l'enseignement de l'État, et elle était désavouée plus vivement encore dès la première heure par les ultra-catholiques qui y voyaient un « manque de foi, » une trahison du catholicisme libéral. « Je n'ai jamais compté sur M. de Falloux, écrivait Louis Veuillot déçu; il n'était pas des nôtres... C'est essentiellement un homme d'accommode-

ment, de transaction et d'affaires, avec beaucoup plus d'ambition qu'il ne suppose en avoir. » C'était le commencement d'une guerre qui n'a plus cessé depuis entre le ministre de 1849 et l'implacable chef de la démocratie catholique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la loi qui a gardé le nom de « loi Falloux » n'était réellement votée que le 15 mars 1850; mais alors, M. de Falloux n'était plus ministre. Il se survivait par ses œuvres, si l'on veut, — il avait quitté la scène depuis quelques mois. Il avait un prétexte toujours facile à trouver dans sa santé, que près d'une année de pouvoir, de travaux et d'agitations avait épuisée. De plus, il ne se sentait pas toujours à l'aise avec des collègues qui se défiaient de ses opinions, de son esprit et de son influence, dont il prétendait être le « prisonnier. » Il n'avait pas tardé enfin à voir poindre une situation où le président tendait de plus en plus à s'émanciper, à « faire sentir, comme il allait bientôt le dire, la main de l'elu du 10 décembre. » Il s'était prêté à cette expérience d'une république conservatrice avec un Napoléon, il ne s'était pas donné, et il avait hâte de se dégager, de retrouver sa liberté. Il n'avait jamais déguisé ses sentimens au prince dont il avait accepté d'être le ministre. Plus d'une fois, dans les conversations intimes, familières, qu'il avait eues avec Louis-Napoléon, il lui avait dit : « Nous sommes en route vers la monarchie, et durant le chemin vous me trouverez conservateur fidèle et résolu. Arrivé au but, je me séparerai non moins résolument de tout gouvernement qui ne sera pas la monarchie. » On n'en était pas encore là ; on y marchait, et par le fait, en se retirant au mois de septembre 1849, M. de Falloux n'avait devancé que de quelques semaines le congé sommaire que le président allait donner au ministère tout entier, en l'accompagnant du message du 31 octobre, premier manifeste de ses volontés et de ses ambitions.

IV.

Situation étrange, pleine de contradictions, qui s'était déjà dévoilée dans la première assemblée de 1848 et qui s'accentuait plus vivement encore dans la seconde assemblée née d'un mouvement passionné de réaction. En apparence, la république existait, elle semblait acceptée, elle restait la légalité visible et reconnue; en réalité, on n'y croyait plus depuis le 10 décembre. Il y avait un prétendant impérial à l'Élysée, une majorité monarchiste dans le parlement, des légitimistes, des orléanistes dans les conseils. C'était à qui disposerait déjà du lendemain, à qui se disputerait l'héritage et les dépouilles d'un régime, dont on se plaisait à pré-

parer ou à prédire la fin prochaine. Ce malheureux régime, on ne parlait pas de le faire vivre, on ne lui parlait que de sa mort!

Les républicains eux-mêmes étaient les premiers à conspirer la ruine de la république par leurs imprévoyances ou par leurs excès. Ils avaient commis l'irréparable faute de voter une constitution incohérente avec une assemblée unique, et de faire élire le président par le suffrage universel ébloui d'un nom populaire. Ils avaient, comme le leur disait Montalembert, « enfermé les deux pouvoirs dans une cage, dont la clé, rejetée au loin, ne pourrait plus se retrouver avant quatre ans. » Ils avaient condamné ces deux pouvoirs à se dévorer, — et maintenant ils se révoltaient contre leur œuvre, contre la fatalité qu'ils avaient créée! Au lieu de former du moins une opposition légale, sérieuse, qui aurait pu limiter le mal, ils s'étaient jetés dans les violences, dans les complots, dans la sédition au 29 janvier, au 13 juin. Ils avaient mérité que le général Cavaignac, dans sa loyauté, leur adressât en pleine assemblée cette sanglante apostrophe : « Si vous n'êtes pas parvenus à m'inspirer un sentiment de terreur, vous m'avez inspiré un sentiment de douleur, oui, de profonde douleur... Entre vous et nous, c'est à qui sert le mieux la république, n'est-ce pas? Eh bien! ma douleur, c'est que vous la servez bien mal. J'espère, pour le bonheur du pays, qu'elle n'est pas destinée à périr; mais si nous étions condamnés à une pareille douleur, rappelez-vous bien que nous en accuserions vos exagérations et vos fureurs! » Mais les républicains modérés comme le général Cavaignac avaient presque disparu ou ils n'étaient pas écoutés. Il n'y avait plus que des républicains socialistes, « montagnards, » qui passaient leur temps à enflammer les passions, à provoquer les représailles de la majorité conservatrice par leurs menaces, par leurs défis ou par leurs élections de démagogues, à effrayer le pays de cette date fatidique de 1852, au risque de donner la tentation de la supprimer; ou bien, par une autre tactique, ils se tournaient vers l'hôte de l'Élysée, qu'ils essayaient gauchement de flatter, d'intéresser à leur cause en lui offrant leur appui. La haine du royalisme les rejetait vers le napoléonisme! Ils faisaient ainsi les affaires du prétendant de l'Élysée; ils ne faisaient pas sûrement les affaires de la république.

Au camp conservateur, on ne croyait plus à la république, on tenait l'expérience pour décisive, sans entrevoir encore un dénoûment. Les chefs conservateurs, qui s'étaient associés à l'élection du 10 décembre, n'avaient vu dans cette énergique et irrésistible poussée populaire qu'un réveil des instincts monarchiques du pays; ils n'en avaient calculé ni la force ni la direction, pas plus qu'ils ne se faisaient une idée juste du caractère du prince, objet

de ces acclamations : ils le jugeaient sur son « apparente inertie, » sur son « mutisme habituel, » sur son « incapacité présumée. » Ils s'étaient flattés de conduire, d'arrêter ou d'user cet élu de six millions de voix qu'ils traitaient dédaigneusement dans leurs conversations ; ils avaient cru du moins pouvoir se servir de Louis-Napoléon pour couvrir leur campagne conservatrice, — et effectivement ils avaient trouvé d'abord en lui un complice de leur politique de défense sociale, de leurs lois de répression ou de réaction. Un danger commun avait été un lien momentané entre le président et les conservateurs de l'assemblée. Bientôt cependant, se dévoilaient jusque dans cette apparente alliance les incompatibilités d'humeur, les arrière-pensées. Si le président se laissait aller de plus en plus à ses velléités d'ambition et d'usurpation, les partis monarchistes de l'assemblée ne cachaient pas leurs espérances et leurs tactiques. Les uns allaient à Wiesbaden porter leurs hommages et leurs conseils à M. le comte de Chambord; les autres allaient à Claremont, asile du roi Louis-Philippe et des princes d'Orléans.

Les monarchistes, il faut le dire, jouaient un jeu singulier et redoutable. Ils ne calculaient pas qu'avec leurs bruyans voyages ils ne pouvaient rien, puisqu'ils n'étaient pas même unis. Vainement, les négociateurs, vaincus de 1830 et de 1848, avaient mis tout leur zèle à rapprocher les dynasties exilées, à réaliser ce qu'on appelait la « fusion : » ils n'avaient pas réussi. M. de Falloux lui-même, rendu à la liberté et à ses sentimens intimes, convenait que rien n'était possible tant que la maison royale n'était pas réconciliée, qu'il n'y avait qu'à prolonger le provisoire, « en attendant, comme le lui disait Berryer, que plus et mieux deviennent possibles. » Les royalistes restaient unis contre la république, ils ne l'étaient plus au-delà ; ils n'avaient à offrir au pays qu'une monarchie divisée contre elle-même. Les conservateurs ne voyaient pas de plus que, par leurs manifestations impatientes, ils donnaient des armes au président ; ils innocentaient pour ainsi dire ses tentatives personnelles, ses discours savamment calculés, ses voyages à la recherche de la popularité. Ils croyaient, il est vrai, avoir une garantie contre quelque brusque aventure ou, pour dire le mot, contre un coup d'État, par la présence aux Tuileries du chef de l'armée de Paris, du général Changarnier, l'épée du parlement et de la monarchie. Malheureusement le général Changarnier n'était qu'un brillant homme de guerre, habile à disperser une émeute comme en se jouant, mais dépaysé dans la politique, assez présomptueux, — et un taciturne à sa manière. Il ne cachait pas ses antipathies contre le président de qui il tenait après tout son commandement, il se réservait sur ce qu'il ferait

ou plutôt il avouait sa pensée intime dans une conversation avec M. de Falloux, qui était allé l'interroger. « La France, lui disait-il, a besoin d'une transition dont un gouvernement militaire peut seul se charger. Il faut à notre malheureux pays trois mois de dictature... Cette omnipotence intérimaire est, croyez-le bien, la part de mon dévoûment plutôt que celle de mon ambition. » Ce n'était pas une garantie, c'était une complication de plus. M. de Falloux se retirait sans emporter une confiance démesurée !

Placé au milieu de tous les partis dont il connaissait les desseins, qu'il surveillait dans leurs agitations et leurs contradictions, le président jouait pour sa part son jeu de prétendant à peine dissimulé. Il avait fait illusion d'abord par sa timidité et sa douceur, surtout par son inexpérience ; il ne s'était démasqué que par degré. Il n'avait pas l'habileté des grands politiques ; il avait l'art d'un conspirateur difficile à pénétrer, sachant profiter de tout, s'avançant ou se retirant tour à tour, laissant les ministres le désavouer et poursuivant imperturbablement sa marche, tantôt affectant la déference pour l'assemblée, tantôt la défiant par l'audace tranquille de ses actes ou de ses paroles. Il savait se servir des conservateurs, ses premiers alliés, pour contenir les républicains, pour dompter les agitateurs et garder devant le pays l'attitude d'un « sauveur de l'ordre ; » il savait aussi se servir des républicains, des menaces socialistes pour effrayer et ramener les conservateurs. De sorte qu'entre tous ces champions de causes diverses, sous l'apparence d'une légalité fictive, c'était comme une partie engagée. Louis-Napoléon avait évidemment tous les avantages ; il avait l'avantage de la possession du pouvoir, de la popularité de son nom ; il avait l'avantage du commandement de l'armée, qu'il s'efforçait de capter, dont il choisissait les chefs ; il avait l'avantage des divisions de ses adversaires. Pas à pas, il s'avançait à travers tout, écartant les obstacles, usant les partis les uns par les autres, — jusqu'au jour où, assuré de l'armée, il tranchait du fil de l'épée le nœud d'une situation devenue inextricable. Et c'est ainsi que s'accomplissait cette révolution du 2 décembre 1851, qui n'était que le dernier mot de trois années d'agitations et d'intrigues sous le nom de république. Que M. de Falloux, comme tous les vaincus, fût déçu ou blessé par le 2 décembre, rien de plus évident ; il était peut-être moins surpris que déçu.

Depuis le jour où, quittant le ministère, il avait repris sa place auprès de Berryer, le chef du royalisme parlementaire, il n'avait cessé de suivre la marche des choses. Il avait assez de sagacité pour ne pas s'abuser sur une situation compromise, et il avait vu d'assez près Louis-Napoléon pour savoir qu'il y avait tout à craindre

d'un prince, d'autant plus dangereux qu'il ne connaissait le danger de rien, que si avec lui « l'heure de la tentative restait douteuse, l'idée fixe ne l'était pas. » Il demeurait persuadé que la république, perdue par les républicains, courait à un césarisme nouveau, à ce qu'il appelait la « fausse monarchie, » et que pour échapper à ce césarisme, il n'y avait pas d'autre moyen que de se rattacher à la « vraie monarchie : la monarchie constitutionnelle représentée par la monarchie de Bourbon réconciliée ! » Il avait fait ce qu'il avait pu pour propager ces idées autour de lui, dans le camp conservateur. Il avait eu des conversations intimes avec les chefs de partis, surtout avec M. Thiers, qui avait un goût très vif pour lui. Il avait essayé de gagner Montalembert, qui doutait des vertus du royalisme, aussi bien que le général Changarnier qui, dans son rôle de sphinx, ne croyait qu'à lui-même. Il avait même fait un voyage à Venise pour obtenir de M. le comte de Chambord quelques paroles destinées à préparer la réconciliation des dynasties. Il s'était heurté de toutes parts contre les susceptibilités ou les défiances, contre la présomption des uns ou les réticences des autres, contre des impossibilités ou si l'on veut contre la force des choses qui conduisait les événemens. Il n'était donc, il ne pouvait être qu'à demi surpris par un coup d'État pour lequel tout avait conspiré, qui lui semblait être « autant l'œuvre de ses victimes que de ses auteurs ; » mais quel que fût son jugement le jour où le dénoûment avait éclaté, il avait tenu par honneur à être parmi les « victimes. » Dès les premières heures, il avait couru là où il y avait un essai de résistance, une dernière protestation de la légalité expirante, à la mairie du Xe arrondissement. Il avait partagé la disgrâce de quatre-vingts de ses collègues traînés avec lui, entre deux haies de soldats jusqu'à la caserne du quai d'Orsay, et avec lui conduits comme des malfaiteurs dans des voitures cellulaires au Mont-Valérien (1).

(1) Aux scènes les plus dramatiques, dans les événemens sérieux, se mêlent quelquefois les scènes piquantes. M Dufaure, le ministre à la rude écorce que nous avons connu depuis, se trouvait, le 2 décembre, là où l'appelait son devoir, à la mairie du Xe arrondissement et parmi les prisonniers du quai d'Orsay. Il avait laissé précisément ce jour-là Mme Dufaure en couches. A peine arrivé au quai d'Orsay, il demandait à se rendre chez lui : on croyait peut-être ne plus le revoir. Il ne prenait que le temps d'aller chercher des nouvelles de sa femme et revenait aussitôt se constituer prisonnier. Il portait sous son bras un petit paquet de linge enveloppé dans un grand mouchoir à carreaux, — ne sachant à quel voyage il était destiné. Il faisait cela tout simplement ! — A l'autre extrémité de Paris, à Vincennes, M. Odilon Barrot et Berryer, qui faisaient partie d'un autre convoi de prisonniers, se trouvaient ensemble. Épuisés d'émotions et de fatigues, ils tombaient de sommeil. Ils étaient couchés l'un près de l'autre, lorsque M. Barrot, se levant à demi sur son lit, et d'un ton solennel : « Eh bien, Berryer, se mit-il à dire, il sera donc écrit qu'après plus de soixante ans écoulés depuis

Un sentiment d'honneur et de solidarité guidait et soutenait M. de Falloux dans cette épreuve. Après cela il prenait galamment d'un cœur libre et avec une sorte d'ironie hautaine cette mésaventure d'une captivité de quarante-huit heures au Mont-Valérien. Il trouvait pourtant que son ancien camarade de collège, le ministre de l'intérieur du coup d'État, M. de Morny, — « qu'on surprenait rarement en flagrant délit de mauvais goût, » — aurait pu leur épargner, à lui et à ses collègues, le luxe de la « voiture cellulaire des forçats. » Il trouvait que c'était trop, qu'un modeste fiacre aurait suffi, et il disait gaîment à son compagnon de captivité, M. de Bességuier : « Décidément je ne tutoierai plus Morny! » Une autre surprise moins déplaisante lui était réservée dans la place forte. Peu après son entree au Mont-Valérien, il recevait la visite de M. de Persigny, qui accourait tout ému de le savoir là et se confondant en excuses de ne l'avoir pas averti. — « Mais, mon pauvre ami, répliquait-il vivement, c'est de m'avoir averti que je ne vous pardonnerais pas. Qu'aurais-je fait de votre avertissement? Qu'aurait-il changé à mon devoir? » Et il ajoutait avec une bonhomie qui n'était pas exempte de hauteur ou de malice : « Gardons notre vieille amitié en dehors du combat. Tâchez de donner de bons conseils à votre prince : il en a souvent besoin, et puisque vous osez assumer sur vous seuls le salut de la France, du moins sauvez-la. Je ne crois pas que le salut soit où vous le cherchez. Si je me trompe, je vous rendrai justice, n'en doutez pas... » Quel jeu bizarre des choses! Quelques années auparavant c'était M. de Falloux qui allait visiter M. de Persigny dans sa prison au Luxembourg ou à Versailles ; maintenant c'était M. de Persigny qui rendait sa visite à M. de Falloux, vaincu du coup d'État napoléonien, et qui venait s'excuser en lui disant : « Vous m'avez coûté beaucoup d'angoisse? » M. de Falloux, quant à lui, ne s'est jamais figuré avoir eu son martyre pour quelques heures passées au Mont-Valérien. Il sentait seulement que tout avait changé, que c'en était fait peut-être pour longtemps des espérances monarchiques, — qu'il n'y avait plus pour lui d'autre rôle que la dignité et l'attente dans la retraite.

V.

Le 2 décembre en avait décidé ainsi! Il n'était lui-même que la préface de la résurrection impériale, et pour plus de quinze ans, c'était la disparition, l'éclipse de toute une génération brillante,

1789, nous voilà réduits, toi et moi, à voir de nouveau la force triompher du droit! N'est-ce pas humiliant? — Tais-toi, Barrot! » répondait Berryer, l'homme qui songeait le moins à poser!

éloquente, accoutumée aux émotions et aux succès de la vie publique, maintenant réduite à se consumer dans les regrets et les vœux impuissans, à suivre en spectatrice ce que Lacordaire appelait « une répétition inférieure et sterile des temps passés... » Les acteurs de la veille s'effaçaient. Les généraux africains, les Changarnier, les Lamoricière, les Bedeau, proscrits par le coup d'État et réfugiés en Belgique, se dévoraient eux mêmes dans l'inaction, dans l'amertume de leur carrière brisée. M. Thiers, un instant exilé, mal résigné, essayait d'oublier les disgrâces du présent en retraçant les grandes scènes de l'histoire. Berryer se dédommageait du silence parlementaire par la libre activité du barreau, en gardant sa foi royaliste pour de meilleurs jours. Rémusat, Vitet, revenaient à la littérature. Montalembert, lui, avait eu un moment l'illusion d'un 2 décembre réparateur ; il avait presque cru à la modération d'un second Napoléon, qui avait restauré le pape : il ne tardait pas à racheter une adhésion passagère par l'éclat et l'âpreté de sa rupture, en briguant, pour ainsi dire les persécutions du nouveau régime. Lacordaire, avant de chercher un asile dans l'enseignement, avait jeté dans un dernier discours le mot vibrant qui l'avait fait éloigner de Paris : *Esto vir!* — Ceux qui n'ont pas vu cette dispersion soudaine et violente du lendemain de décembre 1851 ne savent pas ce que c'est que la crise morale d'une génération subitement frappée dans son orgueil, dans ses idées ou dans ses illusions.

Atteint avec tous les hommes dont il avait été le collègue et dont il restait l'ami dans une défaite commune, M. de Falloux voyait d'un esprit plus libre les événemens : il les attribuait à l'imprévoyance des partis, aux divisions des monarchistes ; il les avait trop pressentis pour s'en étonner ou s'en irriter. « La résignation personnelle me fut facile, » a-t-il dit. La retraite ne lui pesait pas, elle le rendait à un de ses goûts les plus vifs, à une passion qu'il n'avait pu encore satisfaire qu'à demi. Sa passion, c'était son pays d'Anjou, et dans le pays angevin, c'était le Bourg d'Iré, son œuvre et sa création, la seule peut-être qui ne l'ait pas trompé (1). Dans ce parlementaire aux manières séduisantes

(1) Après la grande dispersion de 1852, Mme Swetchine écrivait un jour : — « Les plus sages en ce moment sont, ce me semble, ceux qui laissent le pays aller pour le coup *da se* et qui, rendus à la liberté de leurs loisirs, vaquent à leurs devoirs et affaires comme, par exemple, Alfred de Falloux. Il vit dans son Anjou de la vie de l'agriculteur et de l'éleveur. Ne vous le représentez donc plus jamais que figurant dans un Paul Potter. Montalembert, de son côté, est fort occupé d'un pont à jeter sur les fossés de son château de la Roche-en-Breny et de ses excursions dans les environs pour prendre sur le fait tout ce qui reste encore de vieilles églises et de ruines de couvens. » — Et pendant son séjour à Bourg d'Iré, elle écrivait encore : — « Le Bourg d'Iré est bien un des lieux de ce monde où le bonheur préparé de plus loin se

et à l'esprit souple, fait pour tous les succès de la politique et du monde, il y avait un gentilhomme rural attaché à son coin de terre. Tout ce qu'il avait d'ardeur, pendant ces années, il le mettait à reconstituer un domaine jusque là morcelé et négligé, à se créer une vaste habitation simple et sévère, qu'il façonnait à son image, qu'il entourait de jardins et de pelouses, à faire du Bourg d'Iré un centre d'expériences agricoles, un modèle de culture savante et bienfaisante dans une région jadis ensanglantée et illustrée par les guerres vendéennes. Que dirai-je? Il devenait même éleveur, un éleveur d'elite, qui ne craignait pas d'aller aux concours de Poissy recevoir ses prix des mains de son ancien collègue, M. Rouher, ministre de l'empire (1). Il se plaisait surtout à faire du Bourg d'Iré, régénéré et orné par ses soins, un asile de large et cordiale hospitalité où il recevait ses amis : et Lacordaire qui allait faire des cours familiers de culture avec les jardiniers, et Montalembert qui allait prononcer des discours à l'école voisine, et Berryer, et Augustin Cochin, et le prince Albert de Broglie, et l'Irlandais Monsell, lord Emly, — et aux grands jours Mme Swetchine elle même qui tenait à voir son brillant ami, le fils de son adoption « spirituelle, » dans son domaine angevin. Cette vie de campagne, mêlée de visites qui étaient les fêtes du Bourg d'Iré, qui effarouchaient parfois les autorités impériales, M. de Falloux l'a décrite avec un art attachant dans des pages, — *Dix ans d'agriculture*, — d'où s'exhale le sentiment des réalités et des poésies rurales. Il y trouvait la paix, un moyen de servir sa contrée et le dédommagement des inconstances de la fortune.

Est-ce à dire que ce gentilhomme rural fût si absorbé dans le soin de sa terre et de ses étables qu'il se désintéressât des affaires publiques ou des cultures de l'esprit, des destinées et de l'avenir du pays? Il l'aurait voulu qu'il ne l'aurait pas pu. Il avait le goût de l'activité et de l'influence sous toutes les formes. Il se rattachait au monde parisien par son élection à l'Academie, où il avait trouvé

soit établi davantage en permanence. Tout y est en harmonie, à commencer par le maître, qui est d'accord avec lui-même et avec ses goûts. Vraiment on ne devrait jamais affronter le précaire de la vie publique qu'avec une honnête passion qu'on est sûr de retrouver... » — (*Lettres inédites* de Mme Swetchine, publiées par M. de Falloux, 1 vol.)

(1) Au cours de ces années d'agriculture, M. de Falloux était allé conduire au concours de Poissy des bœufs dont l'un était couronné, et M. Rouher, qui présidait le concours, qui avait d'ailleurs de la rondeur et de la bonhomie, lui disait en riant : — « Vous l'avez bien mérité! — Que voulez-vous dire? reprenait M. de Falloux. — Eh! oui! lui disait M. Rouher, quand le jury a vu que le bœuf primé vous appartenait, il s'est mis en quête d'un autre animal à couronner, — et il s'est trouvé que cet autre animal qu'il a découvert était encore à vous... » — Il fallait déjà, sous l'Empire, des bœufs orthodoxes! Cela s'est vu depuis sous d'autres régimes!

ce qu'il appelait spirituellement son « cardinalat, » et où il avait la « jouissance » de rencontrer quelques-uns des plus grands naufragés des révolutions, les plus incomparables causeurs du temps : M. Thiers, « toujours fin, ingénieux et naturel ; » M. Cousin, « plus pompeusement éloquent ; » M. Villemain et « son grand goût littéraire ; » M. Guizot et « les derniers éclats de son éloquence. » Par tous ses instincts, par sa nature même, par les crises intimes de son propre parti, il se sentait toujours ramené à la politique. Il s'y intéressait en homme qui, dans sa retraite, s'inquiétait du rôle que pouvaient jouer encore les royalistes, qui ne cessait de voir dans les forces monarchiques, selon la direction qu'on leur donnerait, la suprême ressource de la France. Et ici je voudrais ressaisir quelques traits de ce monde du légitimisme qui depuis 1830, à travers tous les régimes, a passé sa vie à s'agiter et à espérer sans retrouver l'heure du succès, ou qui ne l'a entrevue que pour la laisser échapper. Je voudrais montrer quel royaliste a été M. de Falloux, pendant l'empire comme avant l'empire et même après, — fidèle jusqu'au bout à sa cause, mais indépendant et libre dans sa fidélité souvent frondeuse.

« ... Je commençai dès lors, — vers 1852, — a écrit depuis M. de Falloux, je commençai à connaître une jouissance qui n'est pas sans saveur : celle de demeurer fermement royaliste *en pleine disgrâce du roi !* J'y ajoutai bientôt une seconde jouissance de même nature : celle de rester fidèlement catholique *en pleine disgrâce du pape...* » Le mot est leste et piquant. C'est la clé de la vie et du caractère de l'homme, du « royaliste parlementaire » et du « catholique libéral » qu'il a été. C'est aussi la clé de ses rapports avec le prince au cœur loyal qu'il retrouvait après des révolutions nouvelles, tel qu'il l'avait vu avant ces révolutions, vers 1840 : peu éclairé par les événemens, affermi et fixé dans une politique de foi traditionnelle, de plus en plus enveloppé des influences de cour ou d'intimité qui avaient pesé sur sa jeunesse. Avec tous les dons heureux d'un naturel cordial et séduisant, d'un esprit bien intentionné, M. le comte de Chambord était l'homme le moins préparé à entrer dans les idées de son temps. Il aimait passionnément la France, il la connaissait peu ou il ne la connaissait que de loin, et il n'en était pas connu ; il pouvait lui inspirer le respect, il n'était pas fait pour la conquérir à la Henri IV ou pour la gagner par la sagesse éclairée et habile d'un Louis XVIII. Les révolutions de 1848, qui auraient pu rouvrir à sa fortune de nouveaux horizons, l'avaient ému, sans provoquer de sa part une initiative, des actes ou des déclarations propres à parler au pays. Le 2 décembre, avec son « facile succès, » laissait dans son esprit cette impression, — c'est le mot de M. de Falloux, — « qu'il y avait

là, sauf la violence des procédés et le choix des hommes, un avertissement utile, *un bon modèle peut-être...* » Il s'abusait, et ceux qui l'entouraient de plus près, qui restaient ses conseillers préférés, M. de Lévis, le duc des Cars, s'étudiaient à le fortifier dans cette impression, à le détourner des vaines transactions, à le mettre en défiance et en garde contre la politique libérale et parlementaire représentée par Berryer et ses amis. Cet aimable et infortuné prince, qui n'avait de fixité que dans son sentiment royal, flottait entre la séduction du généreux Berryer dont l'éloquence était la parure de sa cause et les conseils secrets qui le retenaient, passant d'une circulaire autocratique à un manifeste presque libéral. Et d'hésitation en hésitation, devant la résurrection impériale, il finissait par se replier dans une sorte d'immobilité, dans « un absolutisme tenu en réserve » dont le dernier mot était un ordre d'abstention universelle envoyé à tous les légitimistes de France.

Drame singulier, mêlé à tous les drames du temps, où M. de Falloux jouait son rôle à côté de Berryer, comme son lieutenant et même plus que son lieutenant. Entre ces deux hommes unis sous le même drapeau, représentant ce qu'on pourrait appeler l'opposition constitutionnelle dans les conseils de l'exil, il y avait des différences qui tenaient à leur caractère. Berryer ne méconnaissait pas les fautes de M. le comte de Chambord, les aveuglemens qui régnaient autour de lui; mais en même temps, homme de spontanéité et de premier mouvement, ému d'une sorte de « tendresse paternelle » pour son prince, il ne savait pas résister à un mot de lui; « il ne pouvait se résigner à le contrister ou à le contrarier... » — « Vous avez probablement raison, disait-il à M. de Falloux; oui, M. le comte de Chambord a de grosses écailles sur les yeux; mais dès qu'il touchera le sol de la patrie, ces écailles tomberont, et vous verrez un beau règne! » M. de Falloux, lui, ne se contentait pas de la promesse du « beau règne. » Il s'efforçait de mettre Berryer en garde contre ses émotions; il l'excitait à parler au comte de Chambord, à « frapper un coup décisif, » et si Berryer hésitait, il se chargeait lui-même de « porter le coup. » Avec une santé dont il ne cessait de se plaindre pour se dérober aux assiduités de la vie publique ou aux inutiles colloques des comités royalistes, il retrouvait toujours une activité nouvelle pour cette lutte intime. Pendant tout l'empire, il prodiguait notes et lettres, mémoires et consultations. Il faisait le voyage de Venise, le voyage de Lucerne, pour se rencontrer avec le prince qui le recevait toujours gracieusement, — assez souvent sans l'écouter; il lui portait des hommages assurément, et avec les hommages, des paroles d'une liberté courageuse.

La vérité est que, si M. de Falloux restait un royaliste fidèle par honneur, par tradition, il ne s'entendait presque sur rien avec M. le comte de Chambord, surtout avec ses conseillers secrets. C'est qu'en effet M. de Falloux était de son temps plus qu'il ne le croyait lui-même et n'en répudiait ni les idées généreuses, ni les bienfaits. Il n'était pas de ceux qui rêvaient, qui rêvent peut-être encore de refaire l'histoire, de la reprendre à l'année 1788. Il ne séparait pas la monarchie, si la monarchie devait revenir, des conditions essentielles de la société moderne, et, pour dire le grand mot, des principes de 1789. Il tenait à la mémorable date de la France nouvelle. Il l'a écrit dans plus d'une page : « Depuis soixante ans, notre pays a hésité sur toutes choses, sur toutes, excepté sur les quatre ou cinq notions générales qu'à tort ou à raison, il a rangées sous l'étiquette de 1789. Maintes fois, il a douté du meilleur moyen de les faire prévaloir dans la constitution, de les implanter dans les mœurs, jamais il n'a consenti à les abjurer. Maintes fois depuis soixante ans, sa destinée a paru jetée en l'air, à pile ou à face ; autant de fois elle est retombée sur le même côté, toujours et précisément sur le côté de 1789... » Il l'a dit sous une autre forme dans ses *Mémoires :* « La France n'est plus révolutionnaire, elle est en grande majorité conservatrice, — mais conservatrice de la révolution de 1789 inclusivement. La France, satisfaite de ses conditions civiles, de ses garanties politiques, demande un gouvernement qui consolide avec une intelligente fermeté des institutions conformes à son génie moderne et à ses mœurs... » Tout ce qui est « contre-révolution » systématique, il l'a désavoué. C'était la grande querelle de M. de Falloux avec les catholiques absolutistes et les légitimistes d'ancien régime qui n'ont cessé de le poursuivre de leurs défiances et de leurs polémiques. Par une combinaison qui n'a rien de nouveau, le même homme, qui passait au camp libéral pour un chef de réaction raffiné et redoutable, a pu passer dans son propre camp pour un révolutionnaire déguisé !

Il y a un autre point délicat, un point de conduite sur lequel M. de Falloux n'était pas moins décidé dans ses idées. Du moment où l'empire né du 2 décembre s'était dévoilé, M. le comte de Chambord avait cru devoir envoyer à son parti, à tous ses amis de France, l'ordre de cesser toute participation aux fonctions publiques aussi bien qu'aux assemblées électives, depuis le corps législatif jusqu'au plus simple conseil municipal, de refuser tout serment à la constitution nouvelle, à l'ordre nouveau. Il semblait se retirer du monde en attendant des jours meilleurs et en couvrant tout au plus sa retraite d'une protestation platonique adressée « aux Français. » M. de Falloux n'avait pas attendu cet

ordre pour se prononcer, pour presser ses compatriotes de l'Anjou de rester au service du pays, » — et le jour où l'ordre de Frohsdorf arrivait, il l'accueillait un peu comme ces gentilshommes castillans qui, en recevant un ordre de leur roi, répondaient sans sourciller : « reçu et non exécuté, le tout pour le service de Sa Majesté ! » M. de Falloux admettait bien l'abstention comme une affaire d'honneur personnel pour les hommes les plus engagés par leur passé ou par leur position ; il se refusait à admettre comme une politique sérieuse et prévoyante cette sorte d'ilotisme volontaire au sein du pays par refus de serment. Est ce que le serment, sous Louis-Philippe, avait empêché M. de Brézé, M. de Fitz James, le duc de Noailles, Berryer, qui étaient l'honneur des chambres, de rester légitimistes ? — « Quoi donc ! disait-il, on pourrait nous accuser d'une bien grande inconséquence si, après être rentrés dans les carrières électives sous la république de Ledru-Rollin, nous reconnaissions à n'importe quel régime le privilège de nous en écarter. Nous avons défendu l'ordre avec tout le monde depuis 1848, malgré la forme du gouvernement, pourquoi cesserions-nous de le défendre aujourd'hui dans les mêmes positions ?.. Nous nous sommes placés au cœur de la France en 1848, et, quoi qu'il arrive, nous n'en devons plus sortir désormais... » Et ces idées, il les développait avec une infatigable verve d'esprit et de raison dans ses lettres à ses amis, jusque dans ses entrevues avec le prince auquel il résistait. C'est le conflit intime qui n'a cessé de s'agiter entre légitimistes, entre « l'ordre du roi » et les indépendans sous l'empire.

A dire vrai, rien n'était plus désagréable que ces résistances à M. le comte de Chambord, qui ne laissait échapper aucune occasion d'en exprimer son mécontentement : témoin le jour où, recevant un ami de M. de Falloux, M. de Rességuier, à Frohsdorf, il le traitait avec une certaine brusquerie, à peine déguisée sous la bonne grâce. M. de Rességuier était un de ces légitimistes qui restaient dans leurs conseils locaux, qui tenaient à y rester, parce qu'ils croyaient y faire le bien, et il défendait son droit avec une respectueuse liberté : « Oui, oui, répondait vivement le comte de Chambord, je sais que c'est la manière de voir de votre ami, M. de Falloux, je sais qu'il donne ce conseil, et je lui en sais très mauvais gré. » Vainement, M. de Rességuier invoquait son dévoûment, son désir de plaire au prince et de le servir en obéissant à sa conscience. « Ceux qui obéissent à mes ordres me servent mieux, » lui répondait-on. Et comme le visiteur français, en prenant congé, demandait s'il pourrait revoir « monseigneur » à Venise : « Oui, répliquait nettement le prince, si vous avez donné votre démission ; sinon, non ! » C'était clair. Une dernière fois,

après bien des essais inutiles pour obtenir une atténuation des ordres d'abstention maintenus par le prince, M. de Falloux renouvelait sa tentative par un exposé hardi, même un peu sévère, où il allait jusqu'à rappeler les dangers d'une politique à la Polignac. C'était à l'époque où les décrets de 1860 venaient de rendre la parole au corps législatif, et où la rentrée de Berryer à côté de M. Thiers dans une assemblée pouvait servir la cause de la paix religieuse compromise dans les affaires d'Italie. Cette fois, on ne lui répondait plus. Berryer était élu tout de même et allait jeter dans une assemblée impériale les derniers feux d'une éloquence près de s'éteindre ; mais c'était contre l'ordre du « roi ! »

Ce n'est pas tout. Un point plus délicat peut-être que tous les autres restait encore. Lorsque la révolution de 1848, à peu près perdue par ses propres excès, avait paru sombrer dans la réaction napoléonienne du 10 décembre, M. de Falloux avait senti aussitôt que tout avait changé, que l'expérience républicaine courait vers la dictature. Il avait été des premiers à comprendre que, pour détourner ou contenir le mouvement césarien, si c'était encore possible, il n'y avait que la monarchie, mais que la monarchie elle-même n'avait des chances de retour que par une grande réconciliation dynastique, par un traité de paix entre les vaincus du 28 juillet 1830 et les vaincus du 24 février 1848. D'une double défaite naissait ce qui s'est appelé dans l'histoire la « fusion (1) ! » C'est le dramatique débat dès ce moment et si longtemps poursuivi, tantôt avec éclat, tantôt dans l'ombre, sous la république comme sous l'empire, entre des hommes qui ont pris quelquefois leurs illusions ou leurs rêves pour des réalités. A peine libéré de ses engagemens provisoires avec la république et des obligations du ministère, M. de Falloux, entre tous, s'était ardemment attaché à cette idée qu'il

(1) Un des premiers, si ce n'est le premier, qui eut l'idée de la « fusion, » est un des plus purs légitimistes du temps, M. Hyde de Neuville en personne. Dès le 24 février 1848, M. Hyde de Neuville, informé que la duchesse d'Orléans avait couru des dangers, qu'elle était réfugiée aux Invalides et était peut-être embarrassée pour se sauver, avait immédiatement décidé de se mettre à la disposition de la princesse et s'offrait à la sauver. Il ne voyait en elle que la mère du « premier prince du sang. » Il avait tout préparé, voiture, argent, et il comptait précisément sur sa notoriété de légitimiste pur pour échapper à tout soupçon. Il se rendit aux Invalides : la princesse était partie ! il comptait dire à la duchesse d'Orléans, — c'est lui qui le disait à M[lle] de Fougères, la seule personne qu'il eût mise dans son secret : — « Madame, je vous conduirai là où vous voudrez aller, en Allemagne, en Angleterre. *Si j'osais me permettre un conseil, je dirais : Allons à Frohsdorf. Par là vous rendrez un grand service à vos enfans et à la France.* » — C'était le 24 février 1848. Deux ans après, il tenait le même langage dans une lettre adressée à la princesse, et ce qu'il disait à la duchesse d'Orléans, il le disait d'un autre côté à M. le comte de Chambord, — sans aller pourtant aussi loin peut-être que M. de Falloux. (Voir les *Mémoires et souvenirs* du baron Hyde de Neuville, III[e] volume.)

considérait comme la dernière ressource de la France, près de sombrer dans l'anarchie ou dans un régime dictatorial. Il mettait une vive sincérité et même peut-être un peu de naïveté à croire ce qu'il désirait. Il n'avait pas caché sa pensée, qui était du reste la pensée de ses amis, de Berryer lui-même, à M. le comte de Chambord. Il ne cessait d'en parler à M. Thiers, au général Changarnier, à tous ceux qu'il supposait avoir quelque influence sur les princes, sur Mme la duchesse d'Orléans aussi bien que sur l'exilé de Frohsdorf. Il était dès lors, pour sa part, prêt à accepter tout ce qui pouvait rallier les royalistes de 1830, les garanties les plus libérales dans les institutions, même le drapeau des générations nouvelles. Il avait cru déjà la « fusion » possible sous la république. L'empire lui-même ne le décourageait pas. Il y voyait tout au plus un ajournement de ses espérances, mais un ajournement qui avait l'avantage de laisser aux incompatibilités intimes, aux résistances, aux susceptibilités de dynasties et de partis, le temps de s'apaiser.

Veut-on voir une sorte de mise en scène intime de cette idée de « fusion, » rêve d'un avenir plus ou moins lointain? Un jour, en plein empire, dans cette vieille et agreste résidence d'Augerville, où Berryer se plaisait à aller chercher le repos, se trouvaient réunis quelques uns des vaincus du temps: M. de Salvandy, Montalembert, M. de Falloux, M. Thiers, M. Mignet, M. Vitet et, avec eux, l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. C'est ce que les loustics de l'empire appelaient « l'intrigue d'Augerville. » Il n'y avait aucune intrigue à Augerville; il n'y avait, entre ces éminens esprits, que de brillantes et fortes conversations sur toute chose.

Un instant, pendant ce séjour, M. Thiers s'était arrêté devant un portrait de Charles X, œuvre du peintre Gérard: « Voici, disait-il, une figure qui respire la loyauté et la bonté. Voyons, Berryer, expliquez-nous quelle fut la vraie pensée du roi au moment de signer les ordonnances. Voulait-il, sciemment, sortir de la Charte? » — A quoi Berryer répliquait: « Je vous répondrai en toute franchise si vous voulez me dire ce que pensait M. le duc d'Orléans et ce que vous pensiez vous-même en faisant la révolution de juillet. » Et aussitôt la conversation s'engageait, libre, familière, éloquente. M. Thiers racontait avec bonhomie que les événemens avaient dépassé tous les calculs, que le duc d'Orléans n'avait jamais eu d'autre pensée que d'éviter un nouvel exil, sans se mêler à aucun complot contre le roi et qu'il avait fallu positivement le traîner au trône, — que lui, fils de la révolution, n'aurait pas voulu la compromettre, « qu'on s'était enhardi à mesure que la défense faiblissait, » enfin,

que la révolution s'était faite parce qu'on l'avait laissé faire! — Et Berryer, à son tour, racontait les perplexités du roi. Il montrait ce prince aimable et loyal, ayant les qualités comme les défauts de son éducation et de sa génération, bien intentionné de cœur, sans mauvais dessein contre les institutions. Le mal était venu de la chute du ministère Martignac qui avait troublé le roi, des nouveaux ministres qui, au dernier moment, par un faux point d'honneur, avaient offert leur tête au lieu de donner un bon conseil, — et surtout du prince de Polignac. Ici ce que disait Berryer avait, au moins alors, la valeur d'une révélation. Le prince de Polignac était un illuminé, un « visionnaire » dans toute l'acception du mot. « Il se croyait en communication surnaturelle avec le ciel! » Il se croyait « assisté par Dieu ! » Berryer lui-même en avait reçu l'aveu dans une audience et s'était retiré épouvanté, pressentant la crise où la royauté allait sombrer. — On échangeait ainsi des souvenirs et des impressions jusque bien avant dans la nuit. Et, dès le lendemain matin, M. de Falloux, qui poursuivait toujours son idée, abordait M. Thiers en lui disant : « Vous nous avez montré, vous et M. Berryer, que la révolution de juillet avait été un terrible malentendu : M. Berryer que Charles X n'avait pas voulu sciemment porter la main sur les libertés publiques; vous, que M. le duc d'Orléans s'était résigné à la couronne plus qu'il ne l'avait souhaitée. Eh bien, la France doit-elle demeurer à jamais la victime de telles méprises? » Voilà la fusion!

Le malheur est que cette idée, en apparence si simple, née d'une expérience amère, l'expérience de deux défaites, était plus aisée à concevoir qu'à réaliser et ne pouvait être provisoirement qu'assez platonique. Ce qu'il y avait de difficile, c'était de vaincre la nature des choses, d'effacer les traces d'une longue et douloureuse rupture, de refaire une monarchie vivante avec deux monarchies détruites. Ce n'était pas impossible avec beaucoup de bonne volonté, c'était aussi délicat que difficile. Les princes, quel que fût leur désir de se prêter à tout ce qui pourrait reconstituer la vieille maison royale dans son unité, se sentaient retenus par des liens intimes ; ils avaient des souvenirs, des traditions, tout un passé de famille, le respect du règne de leur père, la fierté de leurs services. S'ils n'avaient pas des « droits, » selon le mot qu'on prêtait à la duchesse d'Orléans, ils avaient des « titres. » Toutes les négociations qui avaient paru s'engager et qui se renouvelaient de temps à autre restaient à peu près sans résultat. Ce n'est pas que M. le comte de Chambord, de son côté, fût insensible aux douceurs et à l'intérêt d'un rapprochement de famille. Il avait exprimé les sentimens les plus affectueux à M. le duc de Nemours,

qui, le premier, avait donné l'exemple du retour. Il avait délicatement rempli ses devoirs de parenté au moment de la mort du vieux roi Louis-Philippe. En toute occasion il ne cessait de témoigner ses sympathies pour ses brillans cousins et son désir de se retrouver « à la tête de la maison de France. » — Mais en même temps, avec une douce et courtoise inflexibilité, il restait enfermé dans son droit comme dans une citadelle. — « Autant il faut être conciliant envers les personnes, autant il est indispensable d'être *barre de fer* sur les principes. » — Il n'aimait même pas ce mot de « fusion, » qui revenait sans cesse, il refusait de s'en servir ; il y voyait une équivoque, une dernière confusion d'idées et de faits. Il n'admettait que la « réconciliation personnelle, une large et cordiale réconciliation, accompagnée de la reconnaissance sans condition du droit héréditaire dont il demeurait le représentant souverain et l'inviolable gardien.

Bref, on négociait, on épiloguait sur cette insaisissable « fusion, » on n'était pas plus avancé après des années. M. de Falloux trouvait que tout eût été promptement décidé si, à certains momens, M. le comte de Chambord « avait eu vis-à-vis de ses cousins quelque mouvement spontané ou quelque parole heureuse à la Henri IV, » et il ne cachait pas ses impatiences à son « roi. » Le prince ne lui répondait pas. De sorte que M. de Falloux restait un royaliste assurément, mais un royaliste qui ne s'entendait avec son prince ni sur les conditions libérales d'une restauration, ni sur la direction du parti à l'intérieur, ni sur la « fusion, » et qui, dans une heure de découragement, finissait par écrire à Berryer : — « Si ce régime moral prend définitivement racine en lui (M. le comte de Chambord), c'en est fait de lui et de la monarchie française et, du même coup, de toutes les monarchies européennes!.. » — Il voyait tout en noir, et ce n'était pas sans raison.

VI.

A mesure que les années se succédaient, en effet, une situation étrangement nouvelle commençait à se dessiner. L'empire, après ses jours de bonheur décevant, après avoir épuisé sa fortune et abusé de tout, arrivait à sa phase critique. A demi perdu déjà dans les confusions qu'il se créait, dans les contradictions d'une politique tour à tour oppressive ou chimérique, compromis par des aventures extérieures qu'il n'avait su ni éviter, ni dominer, il avait fini par tout confondre et tout gâter; il n'avait réussi qu'à réveiller les questions religieuses les plus irritantes par les équivoques de

sa diplomatie en Italie et à Rome (1), à alarmer le sentiment national par les complicités et les défaillances de sa politique dans les affaires d'Allemagne, à inquiéter toutes les prévoyances par les déceptions cruelles et ruineuses de l'expédition du Mexique. Il n'avait pas été heureux dans sa politique extérieure. Par une confusion de plus, en même temps qu'il multipliait les fautes et qu'il déconcertait l'opinion, il se croyait obligé de l'apaiser ou de la désarmer par des concessions libérales toujours insuffisantes ou mal calculées. Après avoir régné par le silence, il rendait à demi la parole à la presse et à la tribune. Il rouvrait d'une main affaiblie une arène où les partis impatiens de leur long silence se précipitaient, où allaient reparaître des chefs d'opposition redoutables, où l'on se disposait à faire le procès du régime tout entier. L'empire, en un mot, commençait à ne plus être maître du pays, — depuis longtemps, il ne l'était plus de lui-même. Il touchait au point où il n'avait plus que le choix entre des extrémités également périlleuses : se laisser aller au torrent des revendications libérales qui menaçait de le submerger ; tenter de ressaisir par un nouveau coup d'État tout ce qu'il avait accordé, — ou chercher une diversion dans la guerre, dans une guerre qu'il prévoyait et à laquelle il ne s'était pas même préparé. C'est le « dé de fer du destin » qu'on jetait brusquement en l'air! C'est la guerre qui l'emportait, — et avec la guerre, la ruine, l'invasion, l'empire en fuite, la république éclatant le 4 septembre comme le contre-coup de Sedan, — et après la tragique série des catastrophes, de nouvelles illusions et de nouveaux mécomptes.

Quand l'effroyable orage de la guerre étrangère et de la guerre civile eut passé sur nous, laissant la France vaincue, démembrée et ravagée, qu'allait-il arriver? « Que ferez-vous de la France au lendemain de la paix? » disait M. de Falloux à M. Thiers, qui venait de parcourir l'Europe en plénipotentiaire de nos infortunes et qui semblait déjà désigné pour être le conseiller, le guide d'un grand deuil public.

Tant que la guerre avait duré, on n'avait pas voulu y songer; toutes les pensées se concentraient dans la lutte pour l'intégrité et l'honneur du pays. Sous le drapeau de la « défense nationale, »

(1) A un des momens les plus vifs des affaires italiennes et des conflits religieux, M. de Falloux, alors directeur de l'Académie, s'était rendu aux Tuileries pour soumettre à l'empereur une élection récente. Aussitôt, entre l'empereur et son ancien ministre, s'était engagée une conversation très animée, très bien conduite, que M. de Falloux rapporte tout au long. Le fond est nécessairement vrai et la sincérité ne fait pas question. Il est seulement toujours à craindre que M. de Falloux, avec son imagination, n'ait un peu arrangé la scène et distribué les rôles d'une façon peu avantageuse pour Napoléon III.

toutes les opinions, tous les partis se pressaient sans distinction, et au Mans comme à Patay, les zouaves de Charrette se confondaient avec les soldats de Chanzy, autour des couleurs de la France nouvelle. On versait son sang en commun : c'était la guerre! Le jour où il ne restait plus d'espérance, au lendemain de cette paix, de cette cruelle paix que M. de Falloux prévoyait comme M. Thiers lui-même, d'autres pensées se réveillaient naturellement. Jusque-là la république du 4 septembre n'était qu'un fait décoré de ce beau nom de « défense nationale ; » elle n'avait pas réussi à vaincre la mauvaise fortune, elle avait plutôt aggravé les désastres. Maintenant la question de gouvernement, de régime définitif, devait nécessairement se raviver, d'autant plus que l'assemblée qui sortait du sein ensanglanté de la France était certainement l'assemblée la moins républicaine, la plus conservatrice qui ait jamais existé. La France semblait avoir choisi de préférence dans les vieux partis royalistes ceux qu'elle chargeait de la sauver de l'invasion et de l'anarchie. Et c'est ainsi que de ces amas d'événemens renaissait la chance si souvent ajournée, longtemps désespérée d'une restauration monarchique, d'un nouveau 1814 ! Mais ce n'était encore qu'une chance dans ces jours de transition troublée qui commençaient à Bordeaux pour s'achever à Versailles. Avant tout il y avait à relever la France blessée, à la réorganiser, à la dégager de l'étreinte de l'ennemi extérieur aussi bien que de la barbarie intérieure, maîtresse de Paris, — et c'était là l'œuvre de M. Thiers, qui s'appelait lui-même « l'administrateur de l'infortune publique ! » Autre condition aussi difficile à réaliser : il fallait arriver à faire des anciennes monarchies divisées une seule monarchie, des vieux partis royalistes une force unique, — et ici tout dépendait de cette réconciliation dynastique, de cette « fusion » à laquelle on avait tant travaillé, qui semblait désormais inévitable et ne restait pas moins toujours un problème.

C'est l'histoire de ce lendemain de 1870, de ces deux ou trois années pendant lesquelles ce nouveau drame des partis, succédant aux tragédies de la guerre, se déroule, se resserre ou se complique. M. de Falloux, qui n'avait pas voulu, quant à lui, être de l'assemblée, ne restait point étranger à ce drame. Il n'était pas sur la scène; il n'en était jamais bien loin et avait l'art de se trouver toujours à Versailles aux momens décisifs. Il suivait l'action avec toute l'ardeur de sa pensée et de ses désirs, parlant ou écrivant, portant sans crainte ses exhortations à M. Thiers, avec qui il n'avait cessé d'être lié, conseillant ou inspirant ses amis de l'assemblée. Il était naturellement avec ceux qui ne voyaient de dénoûment que dans la monarchie, avec la maison royale réconciliée ; il s'associait

à leurs efforts, je pourrais dire à leurs agitations; il partageait leurs vœux, leurs illusions et leurs anxiétés.

Comment cette restauration monarchique, qui semblait facile, n'a-t-elle été qu'un mirage? Les uns ont accusé M. Thiers d'avoir tout empêché, de n'avoir point voulu être le Monk civil de la restauration nouvelle; les autres ont accusé M. le comte de Chambord de n'avoir point su se prêter aux transactions nécessaires. Les purs de la légitimité ont accusé les orléanistes d'avoir tout perdu par des intrigues. Les plus réfléchis ont toujours cru voir qu'il y avait une secrète logique des choses qui faisait qu'il n'était pas si aisé de réconcilier des traditions, des principes si différens. Le fait est que deux fois en quelques années on croyait toucher au succès et que toujours ce rêve de monarchie s'évanouissait. La première fois, c'était au commencement de juillet 1871, à ce moment où la défaite récente de la Commune semblait favoriser toutes les tentatives et où l'abrogation des lois d'exil rendait leur liberté aux princes. M. le comte de Chambord était venu sans apparat, sans bruit en France; il avait passé vingt-quatre heures à Paris, visitant, le cœur serré, des ruines encore fumantes, ce qui restait des Tuileries, tout ce qu'il n'avait pas vu depuis quarante ans, — et il avait aussitôt gagné Chambord. Des négociations discrètement conduites avaient préparé en même temps, dit-on, une entrevue des princes, une visite de M. le comte de Paris au chef de la maison royale. Tout semblait décidé; la joie était déjà au camp royaliste, lorsqu'un nuage s'élevait subitement. Que s'était-il passé? M. le comte de Chambord, en témoignant le plaisir qu'il aurait à recevoir son cousin, mettait sa loyauté à dissiper toute équivoque et croyait devoir différer la visite de M. le comte de Paris jusqu'après la publication de la déclaration royale qu'il préparait, qu'il tenait à dater de Chambord, — et la déclaration royale éclatait en effet comme un coup de foudre, le 5 juillet! C'est le « manifeste de Chambord, » ce manifeste où le prince, arborant avec fierté, par un sentiment d'honneur, le drapeau blanc, ajoutait: « Je l'ai reçu comme un dépôt sacré du vieux roi, mon aïeul, mourant en exil. Il a toujours été pour moi inséparable du souvenir de la patrie absente. Il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe... » Dans son ensemble, par son esprit, ce manifeste ressemblait à une « rupture avec la société moderne. » C'est M. de Falloux qui l'a dit!

Vainement, à la dernière heure, les serviteurs les plus fidèles, les amis les plus éclairés ou les plus dévoués de la monarchie, M. de La Rochefoucauld, M. de Gontaut-Biron, M. de Maillé, l'évêque d'Orléans lui-même, étaient accourus à Chambord pour essayer de flé-

chir le prince, pour obtenir de lui quelque concession, au moins quelque parole réservant le droit de la France sur son drapeau. Le prince les avait écoutés avec une affabilité courtoise et tranquille, n'avait rien discuté et était resté inébranlable. Il avait dit ce qu'il voulait dire! Le coup était porté et confondait tous les calculs à Versailles. — « O sang de Charles X! » — s'écriait M. Vitet. Et Mgr Dupanloup, revenant de Chambord, disait à son tour : — « Je viens d'assister à un phénomène intellectuel sans exemple. Jamais on n'a vu une cécité morale aussi absolue! » — Dès le lendemain, M. de Falloux allait faire une visite à M. Thiers, qui le recevait cordialement, peut-être en homme un peu soulagé, et lui disait non sans ironie : — « Eh bien, M. le comte de Chambord conduit singulièrement ses affaires. Moi, je ne voulais pas de la rentrée des princes d'Orléans; je la trouvais imprudente et prématurée. C'est M. le comte de Chambord qui m'a fait forcer la main par ses amis... Maintenant, c'est lui qui rompt brusquement avec ses cousins et jette tout par la fenêtre. On m'accuse de vouloir fonder la république : me voilà bien à l'abri de ce reproche! Désormais, nul ne disconviendra que le fondateur de la république en France, c'est M. le comte de Chambord (1)! » — Et tout en reprochant à M. Thiers de se montrer peu généreux, M. de Falloux lui-même se retirait consterné, se plaisant encore à accuser les « conseillers intimes » de cette déception nouvelle, — mais forcé de s'avouer que « le vent ne soufflait plus vers la monarchie, qu'il soufflait en faveur de la république. » Tout était fini au moins pour le moment.

Une seconde fois, cependant, au mois d'août 1873, une perspective monarchique semblait se rouvrir à l'improviste. Maintenant M. Thiers n'était plus au pouvoir. Le premier président de la république avait disparu le 24 mai 1873 et les républicains eux-mêmes avaient précipité sa chute. Il avait été remplacé à la présidence par le maréchal de Mac-Mahon, qui avait choisi ou accepté aussitôt comme premier ministre M. le duc de Broglie : — « Rien n'était changé! » — disait-on, dans les institutions : la direction, l'orientation politique seule avait changé; mais ce changement seul ressemblait à une révolution. Moins de trois mois étaient passés depuis le 24 mai, lorsqu'on apprenait tout à coup que M. le comte de Paris venait de se rendre à Vienne et de là à Frohsdorf. M. le comte

(1) Il est certain que M. de Falloux avait fini par se montrer sévère pour M. Thiers, allant même jusqu'à l'accuser de tout sacrifier à son ambition. Il le lui disait du reste librement, et comme, selon le mot de M. Thiers, ils « n'étaient muets ni l'un ni l'autre, » les discussions étaient quelquefois vives. M. de Falloux était néanmoins resté longtemps sous le charme; M. Thiers, de son côté, avait beaucoup de goût pour M. de Falloux. C'était un souvenir de 1848!

de Paris avait tenu à éviter le bruit et les négociations qui avaient peut-être tout compromis en 1871 ; il était allé tout droit, sans préliminaires, sans conditions, à M. le comte de Chambord comme au représentant né de la monarchie, comme au chef reconnu de la maison de France, et il avait été accueilli avec la plus vive cordialité. Cette fois, on n'en pouvait plus douter : 1871 était effacé, la réconciliation dynastique était accomplie! Rien ne pouvait plus s'opposer à une restauration vers laquelle une partie de l'opinion semblait aussitôt se précipiter, que le nouveau gouvernement favorisait de ses vœux, d'une complicité presque avouée. M. de Falloux lui-même, tout découragé qu'il fût dans sa retraite de l'Anjou, avait retrouvé l'espérance et se hâtait de se rendre à l'appel de M. le duc de Broglie, impatient de s'entretenir avec lui.

On n'était pourtant pas aussi avancé que le croyaient ceux qui avaient déjà commandé les carrosses de gala pour l'entrée du « roi » à Paris, et M. le duc de Broglie, entre tous, gardait plus d'un doute. M. le comte de Chambord avait en effet accueilli M. le comte de Paris avec une bonne grâce affectueuse et s'était montré heureux de la réconciliation de famille; il n'avait rien dit qui ressemblât à un engagement politique. Il s'était réservé de dire le dernier mot, de manifester sa pensée, sa volonté, le jour où il serait rappelé par la France. Que signifiait cette réserve du prince? On lui envoyait plénipotentiaires sur plénipotentiaires, d'assez médiocres négociateurs à dire vrai : on restait dans l'incertitude! Une commission exécutive de neuf royalistes de l'assemblée s'était formée sous la présidence du général Changarnier, avec l'intention visible de préparer cette restauration insaisissable; elle envoyait en désespoir de cause le digne M. Chesnelong à Salzbourg auprès du « roi » pour vaincre ses derniers scrupules, pour obtenir au moins de lui quelques explications. Le point délicat, décisif, restait toujours cette terrible question du drapeau! M. le comte de Chambord était-il dans le fond moins indécis qu'on ne se plaisait à le supposer? Avait-il cru démêler l'arrière-pensée de lui imposer des conditions qu'il ne voulait pas subir, de l'enlacer d'engagemens qui coûtaient à son honneur? Toujours est-il qu'au dernier moment, comme un homme impatient d'en finir, il écrivait cette lettre devenue historique du 27 octobre 1873, où il se dévoilait tout entier : maintenant la réconciliation de famille, dégageant de toute responsabilité M. le comte de Paris, mais confirmant plus que jamais son manifeste de 1871, sa fidélité au drapeau blanc. Il laissait surtout percer la crainte qu'on eût voulu faire de lui « le roi légitime de la révolution! »

A peine cette lettre était-elle tombée à Versailles et à Paris, elle

jetait le désarroi dans le monde royaliste, qui voyait tout perdu et se hâtait de se replier en désordre vers cette combinaison de miséricorde qui s'est appelée la prorogation des pouvoirs ou le « septennat de M. le maréchal de Mac-Mahon. » C'était en d'autres termes la république indéfiniment prorogée. Le « roi » lui-même ne s'était pas rendu compte de l'effet foudroyant de sa lettre. On raconte que, tout étonné et un peu irrité, il s'était rendu mystérieusement à Versailles, ne pouvant croire encore à la défection de ses amis, qu'il était allé attendre le soir, dans la cour du palais, au pied de la statue de Louis XIV, le résultat du scrutin de l'assemblée sur le « septennat. » Quand on vint lui annoncer le vote, il se retira silencieusement, le cœur dévoré de tristesse. Dès le lendemain, sans voir personne, il reprenait le chemin de Paris et de l'exil où il devait mourir. Et c'est ainsi que s'évanouissait encore une fois cette vision de restauration monarchique, toujours fuyante en 1873 comme en 1871!

VII.

C'est, dit-on, la faute du prince qui a refusé la fortune quand elle se présentait à lui, qui a manqué à sa destinée et à ses amis en 1873 comme en 1871. Eh! sans doute, ce prince de l'exil était plus naïf qu'habile; il n'avait pas du moins cette habileté apparente qui sait traiter avec les circonstances et ne cherche que le succès du moment. Il ne voulait voir ni la situation telle qu'elle était, ni la France telle que les révolutions l'ont faite. Il vivait dans son rêve, dans son passé, dans sa « tour d'ivoire, » avec sa foi, ses cultes et ses idées de royauté traditionnelle, de « politique sacrée. » Il avait laissé passer l'occasion! — Qui pourrait dire cependant qu'il n'était pas, qu'il n'est pas resté jusqu'au bout dans son vrai rôle de dernier héritier d'une des plus vieilles races du monde, d'une tradition séculaire? Que demandait-on, en définitive, à M. le comte de Chambord? Il faut sortir des polémiques du temps: on lui demandait à lui représentant de l'ancienne monarchie, à lui, qui, selon le mot de Berryer, ne pouvait être en France que le « roi » ou un grand exilé, on lui demandait d'oublier tout et de s'oublier lui-même, de reprendre une autre tradition, d'accepter, comme il le disait, d'être « le roi légitime de la révolution; » on lui demandait, c'est encore son expression, « d'inaugurer un règne réparateur par un acte de faiblesse. » Il répondait que « le droit héréditaire » qu'il représentait n'était pas un objet de transaction, qu'avec son principe il pouvait tout, que « sans son principe, il

n'était plus rien. » Il répondait ce qu'il écrivait un jour à l'évêque d'Orléans : « Je n'ai pas de sacrifices à faire, je n'ai point de conditions à recevoir. J'attends peu de l'habileté des hommes et beaucoup de la justice de Dieu. » C'était son destin, il l'acceptait, et il l'a porté quarante années durant, sans craindre de compromettre sa cause par la candeur de sa foi, étranger aux complots, aux intrigues et aux aventures, respectant la paix intérieure de son pays, gardant dans son éloignement le culte de l'honneur de la France. Avec cela, il n'a pas régné, c'est vrai; mais il est resté un personnage royal, le roi sans sceptre, relevant son infortune par sa dignité. Il a presque compté dans son exil parmi les têtes couronnées, et le jour où il allait rejoindre le vieil aïeul dans le couvent des franciscains de Goritz, enveloppé du drapeau auquel il n'avait pas voulu renoncer, il emportait avec lui, c'est fort à craindre, la vieille royauté française. Après lui la monarchie peut renaître sans doute dans un reflux de révolution ; mais ce serait une autre monarchie ressemblant plus ou moins, ainsi que le disait M. de Falloux en 1848, à une « présidence de république. » Ce ne sera plus l'ancienne monarchie française : celle-là a fini avec M. le comte de Chambord, à Goritz ; elle avait même déjà fini, si l'on veut, par la lettre du 27 octobre 1873 ! »

C'était l'impression universelle, instantanée à Versailles et à Paris, aussitôt que cette lettre de Salzbourg avait été connue. M. de Falloux, quant à lui, avait été mêlé depuis la première heure à ces négociations renouées avec l'exil dès le lendemain de la visite de M. le comte de Paris à Frohsdorf ; il les avait suivies de près dans ses conversations intimes et incessantes avec le duc de Broglie, avec quelques-uns des ministres du maréchal de Mac-Mahon, et dans la vivacité de sa confiance renaissante, il avait vu le succès déjà assuré ; il n'admettait plus un doute. « Comment voulez-vous, disait-il au duc de Broglie, qui n'avait pas son optimisme, comment voulez-vous que M. le comte de Chambord refuse quand on lui offre le trône non-seulement dans des conditions inespérées après son manifeste du 5 juillet 1871, mais dans les conditions les plus favorables qu'aucune restauration ait jamais rencontrées ?.. Si M. le comte de Chambord exigeait davantage, sa prétention dépasserait la limite de tous les aveuglemens connus... Jamais partie plus belle ne fut offerte ; jamais la couronne n'aurait été refusée dans des conditions plus absolument incompréhensibles ! » Une fois de plus, il avait cru trop vite et trop vivement à ce qu'il désirait. La lettre du 27 octobre le ramenait à la réalité, à l'éternel et cruel malentendu qui a été au fond de toutes les tentatives contemporaines de restauration monarchique. Elle était

pour lui comme pour bien d'autres une surprise, un amer désappointement, et il ne le cachait pas. Parmi les déçus du camp royaliste, il n'était pas le moins sévère pour le manifeste royal, et de nouveau il pouvait dire que décidément « le vent ne poussait pas vers la monarchie, qu'il soufflait en faveur de la république. » Il se sentait pour sa part d'autant plus blessé qu'il voyait s'évanouir, et cette fois d'une façon probablement irréparable, le dernier rêve de sa vie, d'une vie qui pouvait compter encore quelques années, mais qui commençait à s'épuiser.

Aussi bien, pour M. de Falloux, tout était fini ou à peu près. Il semblait quelquefois ressaisi d'une vieille ardeur mal apaisée, et un de ses derniers écrits avait pour objet de combattre ceux qui ne cessaient de confondre la monarchie et la « contre-révolution. » Il défendait encore la monarchie pour l'honneur, dans ce qu'elle avait fait pour « l'unité nationale, » non plus, ce me semble, avec l'espérance de la voir renaître de sitôt, si jamais elle devait renaître. En réalité, les années qui lui restaient à vivre, il les passait le plus souvent dans son Anjou, suivant de loin le mouvement des choses, venant peu à Paris, toujours prompt à rentrer dans sa retraite du Bourg d'Iré où il se retrouvait avec ses souvenirs et ses regrets, se dédommageant de tout ce qu'il avait perdu par une active bienfaisance. Il gardait peut-être aussi le sentiment d'une destinée contrariée. Qu'est-ce que cette vie de M. de Falloux? C'est la vie d'un homme né avec les dons les plus heureux, privilégié de la fortune et de l'esprit, libéral par sa nature, séduisant par ses manières, par son éloquence, fier et doux de caractère, qui était fait pour être un homme d'État dans des temps moins troublés, et qui a résumé dans sa carrière, sous la forme la plus brillante, les contradictions, les instabilités d'un temps de transition. Par son origine, par les souvenirs recueillis dans sa famille, par les liens de monde et de position, il se rattachait à l'ancienne société, aux traditions monarchiques rajeunies sous la Restauration. Par ses goûts, par son éducation libérale, par tous les mouvemens d'un esprit excité et éclairé, par un sentiment très vif de l'inévitable transformation des choses, il se rattachait à l'ordre nouveau, à la France de 1789 : il était de son temps ! Il a passé ses plus belles années à concilier tous ces instincts, à poursuivre dans les faits une conciliation déjà réalisée dans les idées, allant des illusions aux mécomptes, finissant, je pense, par croire peu au succès des combinaisons auxquelles il s'était dévoué, — mais croyant toujours à la France !

CHARLES DE MAZADE.

LA
JAMBE COUPÉE

RÉCIT.

L'*Evening Star*, capitaine Savage, sortait du bassin au pétrole et allait passer devant Croisset, quand un matelot de l'arrière, enjambant brusquement le garde-corps, se jeta à la Seine.

Presque aussitôt, il reparut à la surface.

Le pilote, sur la passerelle, à côté du capitaine, avait déjà saisi une bouée de sauvetage, quand on vit l'homme nager à la hâte vers la rive. Évidemment il désertait.

Le capitaine, un gros Anglais à face bouffie, se borna à retirer sa pipe d'entre les dents, en secoua les cendres, et alors seulement, d'une voix enrouée, se tournant vers le pilote :

— Peut-on mouiller là ?

— Oui, *cap'tain!*

— *All right !*

S'inclinant sur le porte-voix de la machine, il grommela l'ordre de stopper. Quelques instans plus tard, il faisait un signe au maître d'équipage.

Deux coups de sifflet à l'avant ; et, aussitôt, une bruyante dégringolade de chaînes : c'est l'ancre qui tombe à pic dans le fleuve. En quelques minutes le navire, maintenant bridé, pivote sur lui-même et, mollement, s'arrête, le nez au courant.

Il semblerait que, sur un grand steamer de 2,000 tonnes, le personnel doive être assez nombreux pour qu'on n'en soit pas à un homme près. Mais, depuis quelques années, l'armement est mauvais; les frets très bas obligent à la plus stricte économie. Donc, personne à bord qui ne soit indispensable : un second, six hommes à la machine, six matelots dont un maître d'équipage, un cuisinier et un mousse.

Aussi, un capitaine qui, après une désertion, ne s'occuperait pas immédiatement de boucher le trou, s'exposerait à voir tout son monde décamper par crainte d'un surcroît de besogne. Celui de l'*Evening Star* avait d'autant plus à se préoccuper de cette éventualité que, de Rouen à la mer, on compte trente bonnes lieues de fleuve avec berges en pente douce, et qu'en été la baignade n'a rien de pénible. Enfin, une partie des matelots étaient Français.

Donc, à tout prix, il fallait se compléter. C'est pour cette raison que master Savage avait décidé de s'arrêter à Croisset et d'envoyer tout de suite à Rouen.

Mais qui envoyer? C'était embarrassant. Le second?.. ivre-mort dans sa cabine, comme toutes les fois qu'il embarquait. Le chef mécanicien? Il aurait sûrement répondu d'un ton rogue que ce n'était pas son affaire. En fin de compte, le capitaine s'adressa au seul homme qui fût incapable de déserter, le maître-coq, un mulâtre dont la femme habitait Philadelphie, — port de destination du pétrolier.

Pendant qu'on préparait un canot, le capitaine remettait un peu d'argent au cuisinier, juste ce qu'il fallait pour les arrhes du marchand d'hommes.

Trois heures plus tard, au moment où l'on commençait à bord à allumer les fanaux, un fiacre contenant deux individus s'arrêtait sur le quai de Croisset. C'était le cuisinier avec quelqu'un, un engagé sans doute, car il tenait un paquet à la main. Du pont du navire, on ne distinguait pas trop, mais, pourtant, le nouvel arrivant sembla rudement petit. Ça, par exemple, oui! On se le montrait du doigt, on plaisantait.

Un instant après, le canot accosta.

L'échelle grimpée, les deux hommes sur le pont, voilà le capitaine qui sort de sa cabine et, sans mot dire, mais l'air courroucé, marche au cuisinier, le prend par le bras, et vous le secoue comme un pommier.

Le mulâtre se débattait, se cramponnait au bordage pour n'être pas jeté par terre. Avec des mots hachés, il essayait de se justifier.

— Y en avait pas d'autre! Les autres avaient des dettes de femmes... aurait fallu les payer... j'n'avais pas assez d'argent.

Le capitaine n'était point si en colère que cela. Plus rusé, plus adroit qu'on ne l'aurait jugé d'après sa massive charpente, le bonhomme était fort indifférent à ce que le nouveau fût ou ne fût pas de taille à la besogne ; mais il lui fallait que l'équipage acceptât ce nouveau. Sans ça ce ne serait pas tenable de toute la traversée! Et master Savage tenait à sa tranquillité. Pour gagner les matelots anglais, il avait bousculé le cuisinier, — ce qui les avait fait rire à s'en tenir les côtes. Quant aux Français, il savait, par expérience, qu'on obtient vite d'eux ce qu'on veut avec quelques mots de plaisanterie.

— Cette cuisinier, ô yes! il voolait faire ec'nomies avec le nouliture de cette petite!

Sur ces grands enfans, l'effet était immanquable. Ce furent aussitôt des trépignemens, des gambades joyeuses, et chacun lâcha son mot : attrape, négrillon! empoigne, vieux farceur!

Le maître-coq, l'œil mauvais, outré d'avoir fait les frais de la comédie, s'éloignait, rajustant avec rage sa vareuse en désordre. Arrivé à la cambuse, il en ferma sec la porte derrière lui, et on entendit un tintamarre de casseroles sur lesquelles il déversait sa colère.

Le nouvel engagé, jusqu'alors masqué par lui, apparaissait maintenant très en lumière, éclairé par les fanaux de la dunette. Il restait seul sous les regards de tous les hommes qui, l'un après l'autre, s'approchaient, curieux d'assister à son interrogatoire.

Le capitaine, les mains dans les poches, disait :

— Avez-vous navigué?

L'autre, lentement, du ton chantant des Bas-Bretons :

— Oh! oui, cap'taine, depuis sept ans déjà, à la pêche de la morue.

— Quel âge?

— Dix-neuf ans.

A un grognement indistinct, le petit répondit :

— Ballerech, Émile... de Plougadiou, à Belle-Ile, Morbihan.

Et il restait là, se dandinant un peu, son paquet dans une main, son béret dans l'autre, cherchant à prendre une tournure dégagée, sans trop y parvenir.

Déjà voûté, ce petit, avec un front bas, des oreilles écartées, des traits tout fripés ; mais dans les yeux une expression d'honnêteté et d'énergie. Sous la grêle de plaisanteries contre le cuisinier, plaisanteries dont le ricochet ne l'épargnait pas, sa face s'était crispée plus d'une fois. Il serrait les poings. Seulement cela s'était vite éteint ; bientôt il baissait les yeux d'un air résigné, attendant ce qui allait arriver.

A la fin, le maître d'équipage, — un Français, — comprit qu'on

lui faisait trop de peine à ce garçon. Ce n'était pas sa faute, voyons! Alors, le prenant en pitié, il s'approcha, posa sa main calleuse sur l'épaule du jeune homme et, à haute voix :

— C'est maigre, mais ça a du nerf... et puis c'est tout de même plus fort qu'on ne croit, les Bretons des îles...

Dans ce monde-là, où l'on bavarde peu, cette simple phrase fut comme le mot de passe enfin lâché. Allons! le petit maintenant était accepté ; on ne lui ferait pas de misères.

Lui le comprit ainsi ; ses traits se détendirent, et, sans hâte, mais avec un soulagement visible, il s'en fut dans le poste accrocher ses hardes à la case de l'homme qui avait déserté.

Un quart d'heure après, le clic-clic du cabestan annonçait l'ancre qu'on relève, et, bientôt, le grand steamer commençait à redescendre le fleuve.

Le lendemain, il entrait en Manche et doublait la Hogue. Au soir apparaissait le feu rouge d'Aurigny.

Le surlendemain, par temps doux, on passait au cap Lizard, on longeait les Scilly (Sorlingues), ces îles étranges, à ce point baignées des plus tièdes vapeurs du *gulf-stream* qu'elles ont la végétation luxuriante des tropiques. Puis on piquait vers l'Irlande. Là, à Waterford, on embarquait quelques tonnes de pommes de terre. Cela, s'ajoutant au lest, donnerait un peu plus d'assiette au navire, — précaution utile : on se trouvait en septembre, l'équinoxe approchait, et l'*Evening Star* pouvait bien essuyer quelque coup de vent dans l'Atlantique.

Et puis, quand les pétroliers étrangers ont des Français parmi leur équipage, — et c'est assez l'ordinaire, grâce à l'humeur aventureuse de nos matelots, — l'armateur tient toujours à ce que son navire touche la côte d'Angleterre avant de se rendre en Amérique.

Aussitôt arrivé dans un port anglais, le capitaine exécute une petite opération qui consiste à simuler un licenciement, puis un rengagement de l'équipage. Sur le rôle, le capitaine écrit Mathieu, Walter, etc., *discharged* (libérés) le 4 mai, deux heures après-midi. Et il fait signer en face. Dès le lendemain, parfois le même jour, il écrit Mathieu, Walter, etc., engagés moyennant tant le mois à... Angleterre.

Maintenant le patron est à l'abri! Que survienne un accident, la chute d'un homme du haut d'une vergue, une explosion, bah! l'armateur est dégagé de tout risque d'indemnité à payer, soit à la victime, soit à sa famille. D'après la loi anglaise, en effet, rien n'est dû pour les vies d'hommes ; c'est simple et pratique. — « Capitaine, fait l'armateur de Liverpool ou de Southampton, si vous oubliez le *new-articles*, je vous mets à pied. »

Et le capitaine oublie d'autant moins que le *new-articles* est fait pour les Français.

Il y avait maintenant quatre jours qu'on avait quitté l'Irlande. La traversée s'annonçait assez bien. Si la mer était plutôt forte, en revanche, le vent nord-ouest permettait au steamer de déployer de la toile, et l'on marchait bon train.

Un soir, certain accident, — la rupture d'un tuyau de vapeur dans l'appareil de la barre, — vint compliquer le service et rendre très pénible le maniement du gouvernail.

Sur les navires à vapeur, la barre employée n'est point cette roue de bois, figurant une sorte de rose des vents, qui se dresse à l'arrière. Non, celle-ci est purement décorative. Le timonier qui serait posté là ne pourrait apercevoir l'avant du navire.

La vraie barre est installée au point le plus élevé, sur la passerelle même. C'est une petite roue de cuivre, mue par la vapeur, et si légère qu'un enfant la tournerait sans effort.

Mais, quand il fait gros temps, le capitaine reste seul en haut, et le timonier s'installe dans la cabine vitrée, située juste au-dessous, et où est disposé tout l'engrenage d'un appareil qui, par des chaînes, transmet le mouvement au gouvernail.

Là, sur le même axe et l'une derrière l'autre, se trouvent deux roues. La première est pareille à la barre à vapeur de la passerelle. L'autre, très grande, en bois, est la barre *à main*, que seule la force musculaire peut actionner, et qui n'est employée qu'en cas d'accident à la barre à vapeur. On comprend que, si la mer est dure, — surtout si elle frappe l'arrière du navire et imprime alors au gouvernail des secousses que l'appareil apporte au timonier, — la barre à main devienne d'un maniement dangereux. Sur les navires anglais ce danger est d'autant plus grand que les engrenages sont absolument à découvert.

Lorsque creva subitement le tuyau d'un piston, c'était Ballerech qui, en haut, se trouvait de service. Le capitaine, sans réfléchir que le petit Breton n'était pas assez lourd pour résister aux appels de la roue, le fit descendre en dessous comme timonier de la redoutable barre à main.

Ballerech obéit. Il obéit sans mot dire, quoique trop intelligent pour ne pas comprendre le péril auquel on l'exposait ; mais les Bretons ne discutent pas : un ordre est un ordre.

Et Ballerech, tout de suite, se campa derrière la barre et en saisit les tenons à deux mains. Seulement, sa tête renfoncée dans les épaules, son cou aux muscles tendus, ses petits yeux brillans, indiquaient que le gars, bien ramassé sur ses jarrets, tout entier à son

affaire, attentif aux coups de roulis, veillait anxieusement à ne pas toucher l'engrenage.

Le plus dur, c'est qu'avec cela il ne fallait pas perdre de l'œil la boussole, mal éclairée, qui dictait la route à suivre.

C'était éreintant; un quart d'heure après, il n'en pouvait déjà plus, la sueur lui ruisselait dans le cou.

Pourtant, sur la passerelle, le capitaine grognait, — histoire de n'en pas perdre l'habitude. Il frappait du pied le toit de la cabine... c'était pas ça!... la direction était mal gardée. Par le tuyau d'ordre il apostrophait durement Ballerech. L'autre, sans répondre, serrait les dents, essayait de faire mieux, mais à la longue, il s'épuisait. Maintenant il ne se sentait plus les bras; ça n'allait pas pouvoir durer... Sa figure, peu à peu, prenait une expression d'égarement.

Tout à coup, au choc imprévu d'une vague plus forte, il ne put résister. Vainement il se suspendit aux tenons de la grande roue... Enlevé comme une plume, il fut lancé sur l'engrenage. Aussitôt il se sentit happé. Il poussa un cri déchirant : sa jambe gauche venait d'être broyée au-dessous du genou.

Le pauvre mutilé est maintenant couché dans son hamac. A la lueur tremblante d'un quinquet, les matelots éperdus, désolés, s'empressent, se bousculent. De leurs grosses mains maladroites, ils essaient qui d'arracher du moignon les liquettes de drap qui y sont entrées, qui de lier les artères avec un bout de filin, une bretelle, n'importe quoi, ce qu'on trouve. Et ils gémissent des : « Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel malheur! » Les doigts leur tremblent; ils ne savent pas. Le petit Breton s'est ranimé. Il crie, — oh! le cri horrible...

C'est tout ce qu'on a pu : le moignon est ficelé, le sang ne coule plus.

Oui, mais lequel maintenant va se charger d'enlever ce qui reste de chair et d'os au-dessous du genou?

— On ne pourrait donc pas essayer de le laisser tranquille comme ça, sans le charcuter? implore quelqu'un à voix basse.

— Ah! non, répond le maître. C'est pas possible. J'en ai vu, allez, des blessés et des jambes coupées, à l'armée du Nord avec Faidherbe: faut toujours couper ce qui dépasse une jointure, sans ça!..

Il n'en dit pas plus, mais on a compris : ou désarticuler le genou, ou la gangrène! Il n'y a pas à s'y tromper. Et le malheur, c'est qu'on est encore à quinze jours d'Amérique.

— Si seulement le capitaine voulait relâcher aux Açores : on ne doit pas en être loin, hasarde un novice.

Mais on ne lui répond même pas. Il n'est pas sérieux, cet autre. Est-ce qu'on fait ça pour un matelot ?

Certes, non, le capitaine Savage, cela ne le ragoûte pas, mais enfin il le faut. L'équipage insiste, finit par murmurer. Ils disent tous que c'est son rôle, que sur un navire le capitaine est tout, même chirurgien.

Alors, bien ennuyé, il se décide. Ses préparatifs n'en finissent pas. Il lui faut tout un arsenal. Le voilà enfin qui se met en route. Il emporte un grand couteau norvégien qu'il avait en panoplie dans sa cabine, un rasoir, des linges. Il se fait accompagner du charpentier qui a pris ses scies : on croirait en vérité qu'ils s'en vont couper un mât.

On étend d'abord Ballerech sur le plancher. Trois hommes le tiennent. « Ayez pas peur, capitaine, il ne bougera pas, nous le tenons. »

. . . .

Une vraie boucherie ! Ils ont coupé, taillé, arraché des lambeaux. Ils sont tout éclaboussés de sang, mais ils n'ont jamais pu enlever ce qu'il fallait d'os. Ils ne savent pas ; c'était dur, et puis l'autre criait si fort, se débattait. Les Français, ça ne sait pas souffrir, c'est trop nerveux !..

Le lendemain, le temps s'est adouci, la mer s'est calmée. Ballerech gémit moins ; il est vrai qu'il a tant perdu de sang !

Mais voici qui aggrave la situation. La température s'est élevée rapidement : 23 degrés à l'ombre. Et cela dans cette chambrée déjà si infecte, avec ses latrines d'un côté, et, de l'autre, les viandes de conserve qui puent le gâté.

Le quatrième jour, on s'aperçoit que le petit a diablement mauvaise mine. Une fièvre de cheval ; et puis peu à peu sa plaie prend une couleur suspecte. Oh ! il faut vite un homme du métier, sinon...

— Oui, un navire qui consentirait à s'arrêter !

Mais quel navire ? Pas un voilier, — ils n'ont jamais de médecin à bord. Parmi les vapeurs, dans l'Atlantique Nord, vers ce degré de latitude on ne croise guère que des pétroliers. On en a déjà aperçu un, mais à quoi servirait de lui faire des signaux ? Comment imaginer qu'un médecin aurait eu l'idée d'affronter l'océan sur un brûlot, sur un baril de poudre ? Non, ce serait folie d'y penser.

Le capitaine alors, cédant aux prières de l'équipage, accepte de diriger le navire un peu plus vers le nord. On se trouvera là dans les parages fréquentés par les paquebots qui vont à New-York ou en reviennent. Leur route est connue. Elle est large de cinq à six milles au plus, et il passe en moyenne, dans l'un ou l'autre sens, trois paquebots par chaque vingt-quatre heures. Ce ne serait vraiment pas de chance que de n'en point rencontrer un seul.

— Je veux bien, a dit le capitaine à ses hommes; seulement, je doute fort, voyez-vous, qu'un transatlantique consente à stopper. S'il voyait un navire près de périr, oui! mais pour *ça*, non!

Et c'est vrai qu'un tel secours est bien problématique, bien improbable. On en cause à voix basse parmi les matelots. On discute, chacun donne son avis. Les jeunes ont confiance.

Le maître d'équipage secoue la tête.

— Non, voyez-vous, c'est... grave, c'est plus difficile que vous ne croyez. Un transatlantique, qui représente une valeur de plusieurs millions, porte de onze à douze cents hommes! Et alors, comment oser s'approcher d'un pétrolier! Oui, le nôtre est vide, mais pas moins dangereux pour cela, avec les vapeurs d'essence restées au fond des cales. Vienne la moindre étincelle, une escarbille de la cheminée glissant par un panneau mal bouché, tout saute.

Il n'y a vraiment qu'une chance, c'est qu'on rencontre un paquebot *français*. Ah! alors, c'est différent.

Et tous ces braves gens répètent avec un hochement de tête convaincu, d'une voix grave où passe une émotion profonde:

— Pour sûr, c'est différent, un *français!*

Oui, mais il y en a si peu, — deux par semaine, un de New-York, un du Havre, contre douze anglais, deux scandinaves, quatre allemands.

Enfin, un gros bâtiment, là-bas, tout là-bas, à l'extrême horizon, en un point où le ciel et la mer se confondent.

Bien vite le capitaine de l'*Evening Star* hisse au mât d'avant le pavillon quadrillé qui indique qu'on a une communication à faire.

En haute mer tout est sérieux; aussi cela s'écoute toujours religieusement, ce que dit le navire inconnu qu'on aperçoit au loin.

Lunettes braquées, on observe attentivement du pétrolier. Malheureusement, ce transatlantique, — car c'en est un, — passera trop au large.

N'importe! il a vu. Il répond en arborant à l'arrière son pavillon national. Ah! c'est un anglais, un compatriote de l'*Evening Star*. C'est déjà quelque chose. Cela vaut toujours mieux qu'un allemand.

On lui télégraphie alors au moyen de deux pavillons qui signifient : « Quelqu'un gravement blessé, avez-vous médecin ? »

Le grand navire répond : « Impossible. »

Et c'est tout.

La nuit vient. Puis la journée du lendemain, qui paraît bien longue, bien interminable. La chaleur est plus lourde. Rien qu'un ciel lisse, clair, avec de minces nuages blancs en stries comme des épis couchés. Partout l'immensité déserte.

Toujours rien, et la voilà près de finir, cette lugubre journée. Ce doit être sa dernière au petit.

Les premiers jours on venait le voir. Maintenant, il reste seul, tout seul avec le charpentier, un Breton comme lui. A quoi bon y aller? Qu'est-ce qu'on lui dirait?.. Il est de plus en plus faible; il gémit beaucoup.

Mais chaque heure qui s'écoule est funeste, car l'infection monte et gagne peu à peu. Maintenant si on opérait, il faudrait couper plus près du tronc.

Déjà le soleil pâlit, s'abaisse sur l'horizon. Plus guère d'espoir... Ce ne sera jamais de nuit qu'un navire consentira à s'arrêter. L'obscurité augmenterait pour lui le péril.

Ah! Dieu! quelque chose en vue! Le matelot de vigie signale, à bâbord, tout au fond de l'horizon, une fumée bien légère, presque imperceptible.

Le second, qui est de service, fait aussitôt mettre le cap droit dans la direction de la fumée et ordonne à la machine de pousser en avant à pleine vitesse. Cette fois... il ne faut pas le rater, celui-là !

On commence maintenant à l'apercevoir plus distinctement. Il approche ; oui ! Il a deux cheminées, mais on ne distingue pas leur couleur... C'est dommage, car elle donnerait déjà une indication sur la nationalité ; les français ont les cheminées rouges. Malheureusement, on est ébloui par le soleil à ras des flots, et par le miroitement de l'eau.

Cependant le capitaine Savage, prévenu de la rencontre, a pris aussitôt le commandement. Dès qu'il se juge assez près, il ordonne de faire le salut.

Le paquebot bientôt salue à son tour en hissant ses couleurs à l'arrière. Il les laisse même flotter. Mais du diable s'il y a moyen de les discerner !

C'est pourtant une chose capitale, car maintenant plus d'illusions : si celui-là n'est pas un français, il ne s'arrêtera pas !

A bord de l'*Evening Star*, tout le monde regarde vers le même point avec des yeux anxieux.

— Ça pourrait bien en être un! fait le maître... Leur route est d'un rien plus au sud... et, comme nous avons ce navire à bâbord, y a des chances... oui...

— Français! français! crient trois voix presque en même temps. Une émotion indescriptible éclate à bord; elle gagne jusqu'au capitaine. Il rit, le bonhomme, il est très heureux et, la paupière humide, répète aussi: *french! french!* Pas de doute, tout le monde a bien vu le blanc et le rouge; le bleu, dame! ça ne se voit pas si facilement.

Alors le capitaine Savage fait à la hâte hisser les mêmes signaux que la veille. — Quelqu'un blessé... Envoyez un médecin. Il ajoute: blessé français!

Et, maintenant, attention tous!..

Tiens! Il ne répond rien, le paquebot! Il continue sa marche.

C'est étrange... c'est trop fort!

Et pourtant... il y a eu un mouvement à bord, quelque chose... certainement...

Non!.. le voilà par notre travers. Qu'est-ce qu'il attend?..

Et toujours rien!

On n'est plus loin l'un de l'autre, un demi-mille peut-être. A l'œil nu on distingue le pont tout couvert de monde. C'était donc là le mouvement aperçu... Sans doute les passagers montaient des salons en hâte, se pressaient curieusement pour regarder ce navire anglais avec son pavillon en berne : un spectacle impressionnant et qui, ma foi, ne se rencontre pas tous les jours!

Les jeunes misses américaines, qui s'en viennent faire leur tour d'Europe, narreront l'incident ce soir, après dîner, sur leur gentil journal de voyage à couverture de peluche, à fermoir d'argent.

Hélas! serait-ce vrai qu'il va passer tout droit, le grand navire!

Pour en avoir le cœur net, l'*Evening Star* stoppe, et siffle en détresse; cela souligne son appel.

Eh bien, non! Le paquebot se borne à saluer, et c'est *tout*. Son pavillon d'arrière est abaissé, puis relevé trois fois. Maintenant un coup de canon : oh! oh! le grand salut de cérémonie, — celui qu'on fait aux officiers trépassés à l'instant où, par le sabord ouvert, tombe le cercueil à la mer. Une belle politesse française faite au compatriote inconnu qui meurt à bord du pétrolier.

Que voulez-vous! Sans doute il n'y aura pas eu moyen de faire mieux. Il ne faut pas oublier que le cahier des charges de la sub-

vention postale, payée par l'État, donne à la compagnie une prime assez forte par chaque heure gagnée sur la durée normale du trajet, mais impose, en revanche, une amende quand on arrive en retard.

Tout à coup une exclamation, cri de douleur ou cri de rage, échappe au maître d'équipage.

Les yeux fixes, béans, il montre quelque chose de la main :

— Regardez !..

— Quoi ?

— C'est... c'est... Et tout bas, pour que le petit n'entende pas la fatale nouvelle : *c'est un allemand !*

Ah ! ce n'est que trop vrai... On s'était trompé ! A la mer, ils se ressemblent tant, les deux pavillons. On n'avait pas vu que les couleurs de celui-ci étaient en travers. Oh ! maintenant, c'est sûr ! le vent tend l'étamine... tandis que tout à l'heure elle était collée contre la hampe !

— Il est f...! murmure un vieux, qui écrase son émotion dans un ricanement.

Personne ne répond.

Le capitaine a haussé les épaules, puis il a ordonné à la machine de se remettre en marche, le cap sur l'Amérique. Quand on resterait là à se lamenter, n'est-ce pas?

Allons, bon voyage, l'allemand !

Le petit Ballerech, qui a entendu, veut montrer qu'il est brave, qu'il n'a pas peur du grand plongeon, et, rassemblant tout son courage, il dit au charpentier :

— Mon Pierre... v'là une boîte de sapin à fabr...

Mais il ne peut pas continuer... ça l'étrangle. Quand on a dix-neuf ans, c'est dur... allez !

La brise est du sud. Elle apporte au pétrolier les bruits du paquebot ; on fait de la musique, on danse là-bas... Il vient comme des bouffées de rumeurs gaies, que rythment en cadence les coups sourds de l'hélice du grand navire.

Tout à coup, lointaine, une sonnerie de timbre, puis, très vite, la décroissance du bruit de la machine du transatlantique. L'hélice ne bat plus ; presque plus de fumée.

... Quoi donc ?

Ah ! un signal au haut de son mât ! Attention ! L'Allemand parle : il dit : 1° nous stoppons ; 2° nous venons à votre aide !

Est-ce Dieu possible? Mais oui, c'est bien vrai. Oh! c'est beau, c'est beau, ce qu'ils font là! Sur l'*Evening Star*, il y a des matelots qui se jettent à genoux et qui pleurent comme des enfans.

Bien long, ce trajet de la baleinière qui arrive. Et pourtant elle a dix rameurs, nageant tous bien ensemble, régulièrement, comme un équipage de navire de guerre! Ils sont deux chefs dans le canot, l'un qui n'a qu'un galon, quelque maître de manœuvre sans doute; mais l'autre à cheveux gris, avec de grosses broderies à sa casquette, doit être le chirurgien. Oui, c'est long, car le transatlantique, ainsi qu'on le prévoyait, n'a pas voulu s'approcher.

Aussi les rameurs ont-ils fort à faire. La mer n'est pas fameuse pour une aussi mince embarcation. Heureusement ils paraissent vigoureux. Enfin, les voilà qui accostent. Mais à l'échelle de corde du pétrolier on s'écorche cruellement les doigts. Ce vieux chirurgien n'a pas l'habitude. Aussi ce sont des palais que leurs transatlantiques! Pour monter à bord on y a des escaliers à rampe d'acajou.

Enfin, péniblement, le chirurgien est parvenu à se hisser jusqu'en haut de l'échelle. On se précipite pour l'aider à mettre pied sur le pont. C'est un homme de grande taille, figure large, physionomie intelligente. Il porte des lunettes voilant le regard. Après avoir salué de la main, avec le geste un peu raide des officiers allemands, il demande en français :

— De quoi s'agit-il? un accident?

— Par ici, s'il vous plaît.

On le conduit à l'avant vers le blessé.

Il examine avec précaution.

— Oh! oh! mais il y a déjà... quelques jours que c'est arrivé.

— Six jours, murmure une voix.

— Mon pauvre garçon, hum!.. Si j'avais su, j'aurais amené quelqu'un pour vous donner du chloroforme. Et, hochant la tête : J'en ai pour une demi-heure et je vais vous faire... du mal, j'aurai beaucoup à nettoyer.

Ballerech ne répond pas; peut-être n'en a-t-il pas la force.

Promptement, le chirurgien retire sa tunique, sa casquette galonnée, retrousse ses manches, se fait apporter des seaux d'eau. Puis il ouvre sa trousse, dépose ses outils, ici le marteau, la scie, le bistouri, là ses pansemens; puis, par signes, afin de ne pas trop démoraliser le blessé, il indique à chacun son rôle d'auxiliaire. Quand tout est prêt :

— Bon courage, mon enfant, bon courage, pensez à votre maman... là-bas!

Il se met à l'œuvre.

Et de temps en temps, au milieu du grand silence de tous, on entend sa voix grave qui répète : « Allons, nous avançons... ce sera bientôt fini. »

Cependant, du haut du pont, accoudés au bordage, les autres causent avec les matelots allemands restés dans la baleinière. Ceux-ci expliquent en anglais que leur commandant a longtemps hésité à stopper. Mais c'est le vieux chirurgien qui s'est offert, qui a voulu. Et alors le commandant a consenti, aux applaudissemens de tous les passagers. Il a seulement dit de se dépêcher, parce qu'on craint du mauvais temps.

Enfin, l'opération est terminée. Le chirurgien se montre satisfait. Certes, il était grand temps ; mais, grâce à la bonne constitution, au sang très sain du sujet, il devra en réchapper. Rapidement, en quelques mots écoutés religieusement, il donne au maître d'équipage ses instructions pour ce qu'il y aura à faire les jours suivans. Il lui remet quelques petites fioles destinées aux pansemens, puis se hâte de ramasser ses instrumens, car voilà la nuit presque venue.

— Allons, adieu, mon enfant ; vous vous en tirerez.

Ballerech ne dit rien. Il ne peut pas remercier, il est trop faible; il a tant fait d'efforts pour ne pas crier! seulement ses yeux très dilatés suivent tous les mouvemens du médecin.

Le capitaine Savage, chapeau bas, reconduit le chirurgien. Il est très embarrassé, le capitaine. Il se gratte la tête. Faut-il offrir de l'argent pour cette... chose-là? Oui, mais combien? Le capitaine balbutie. Au premier mot, l'Allemand l'arrête net d'un geste hautain. Il a un beau regard qui signifie : « Le danger couru par moi et par ces hommes ne se paie pas en argent. »

Oh! c'est bien la réponse qu'avait devinée le maître d'équipage, lui, Français comme le blessé.

Ça se paie... autrement! Et alors, très ému, tout pâle, il ôte son bonnet, s'approche du chirurgien au moment où celui-ci va enjamber le bord :

— Monsieur le major...

— Quoi? mon ami, fait l'Allemand étonné de ce titre militaire.

— ... Je... je... voudrais vous...

Brusquement le chirurgien baisse la tête vers la vareuse du matelot, où il a vu quelque chose.

— Médaille militaire?

— Oui.

— 1870?

— Oui.

— Paris?

— Non, armée du Nord.

L'Allemand, d'une voix sourde :

— Moi aussi... Braves les marins!..

Et les deux hommes se taisent. Ils se regardent fixement, les yeux dans les yeux, avec une émotion profonde.

Les mains se cherchent.

— Non, embrassons-nous, mon ami! C'est un beau jour pour moi!

Et l'Allemand étreint vivement le Français.

. . . .

La nuit est venue.

Là-bas, au loin, on voit le transatlantique, dont la silhouette immobile se découpe sombre sur l'horizon tout empourpré. Elle apparaît piquée d'une double ligne de feux. Les chaudières, sous pression, trépident et grondent. Déjà on a perdu de vue la baleinière.

Alors le pétrolier reprend sa route, laissant derrière lui le grand paquebot qui n'est bientôt plus qu'un tout petit point lumineux dans l'immense océan. Le vent s'élève; on va pouvoir regagner le temps perdu.

A Philadelphie, Ballerech est soigné au Christ-Asylum, un hôpital fondé par des quakers qui l'entretiennent à leurs frais. L'organisation en est parfaite, la propreté poussée jusqu'au luxe.

Ballerech ne souffre presque plus. Deux vieilles demoiselles en longs sarraux le dorlotent, le gâtent comme leur enfant, lui apprennent l'anglais, le bercent de douces histoires, entremêlées de lectures édifiantes et de cantiques glapis de leurs voix grêles sur l'harmonica.

Le petit passerait là d'heureux momens, s'il ne se rongeait à penser que d'un jour à l'autre, là-bas, à Belle-Ile, sa mère va apprendre le malheur, et qu'alors elle pleurera, la pauvre, toutes ses larmes de désespérée sur l'avenir de misère qui attend son cher enfant.

Que devenir, en effet? Que faire? A quoi travailler quand on ne peut pas marcher? Il n'est pas instruit, il ne sait rien que le métier de matelot. Sans doute, ses deux mains lui restent, mais... quand on sait à peine écrire!

C'est là le souci cruel qui le hante nuit et jour. Aussi ne reprend-il

pas, comme on l'aurait espéré, le petit Breton à la jambe coupée. Au contraire, sa mine se creuse, elle devient jaune, terreuse.

Elles voudraient bien lui venir en aide, les deux quakeresses, mais, avec leur grande inexpérience de la vie, les bonnes vieilles ne savent pas du tout comment faire.

Pour qu'il obtienne, soit des secours, soit les moyens de réclamer en justice une indemnité à l'armateur anglais, il faut évidemment s'adresser au consul de France. Mais les braves filles ne veulent pas conduire Ballerech à ce monsieur. Il les effarouche, le consul, qu'on dit très mondain, coquet, dont on raconte les succès de salon. D'instinct et sans le connaître, elles l'abominent. Il est à leurs yeux la synthèse vivante de toutes les damnables frivolités françaises.

Heureusement, parmi les autres malades de la chambrée, se rencontre un Belge, un ouvrier, très bon garçon, qui traite Ballerech en compatriote. C'est un débrouillard, qui ne cherche pas midi à quatorze heures.

— Ne t'embête pas, va ! je vais aller le voir, ton consul, je saurai bien me faire écouter.

... N'importe qu'en quatre jours il n'est pas parvenu à être reçu. Il a fait antichambre pendant des heures et des heures.

— Tu sais, petit, c'est peut-être qu'il est très occupé, ce monsieur. Mais je te promets bien de ne pas embarquer avant de l'avoir vu, de lui avoir parlé à fond sur ton affaire ; ainsi tu peux être tranquille.

Très soigné de sa personne, la barbe fine, doucement souriant, M. Lemonnyer, notre consul, un vrai type de jeune homme agréable, doit son avancement à son beau talent de pianiste. Le piano mène à tout. Ce qui s'appelle à Paris les salons diplomatiques est bien l'endroit du monde où l'on échange le moins d'idées, mais où l'on entend le plus de musique. Cela s'explique : de toutes les distractions qui occupent l'homme en lui évitant la vision trop crue de la réalité, la musique n'est-elle pas la plus précieuse ?

Affable, M. Lemonnyer reçoit tout le monde fort bien... même ses nationaux ; mais... il ne les reçoit pas souvent. Hélas ! il a si peu de temps à lui ! Pensez donc !... D'abord les soins de sa santé... Il est anémique, monsieur le consul, et se traite, le matin, par les bains minéraux fortifians, puis, séance de gymnastique de chambre et massage par son domestique nègre.

L'après-midi, il a son piano. Quand on possède un pareil talent, on se doit à l'art. En ce moment il compose. Il essaie de mettre en musique quelques vers dorés de Banville. Ah ! le balancement des

vertes cimes de sapin, la brise des glaciers, la neige rosée des Alpes, comme c'est joli, quand on sait rendre cela en musique !

— Eh bien, oui, très... touchante, mon ami, cette... histoire, mais je ne puis rien, rien ; nous avons nos instructions... le ministère... je ne puis m'occuper de ceux qui s'embarquent sur des navires étrangers.

— Mais, monsieur le consul, reprend le Belge, est-ce que ce n'est pas quand même un Français... plus malheureux, voilà tout ?

Devant l'objection, M. Lemonnyer semble éprouver un moment d'embarras, mais il reprend bientôt d'un ton rèche :

— Fonctionnaire, je dois me renfermer dans mes instructions...

— Ah ! monsieur, si vous le voyiez, ce pauvre petit, il est si misérable ; il n'a pas même, sauf votre respect,.. une chemise de rechange, je vous l'amènerai dès qu'il pourra...

— Non ! non ! inutile, répond vite M. Lemonnyer, dont toutes les délicatesses se renfrognent au spectacle évoqué de tant de saleté ; non, je le répète, cela ne me regarde pas ; voyez le consul anglais ! Tous mes regrets, croyez bien !

Et, tournant les talons, M. le consul regagne son piano, se replonge dans des flots d'harmonie, laissant le pauvre Belge tout interloqué.

— Avoir l'air si... si doux, l'air d'une demoiselle... et ne rien faire pour un blessé, c'est-y Dieu possible ? A quoi ça leur sert-il donc aux Français, des consuls comme ça ?

Huit jours après, le médecin de l'hôpital a donné l'*exeat* à Ballerech. Se traînant sur des béquilles qu'il est encore tout malhabile à manier, et soutenu un peu par le Belge, le petit arrive au consulat anglais.

Là, il est très bien accueilli. On dirait presque que les employés attendaient sa visite. On connaît son affaire, on sourit, on le fait asseoir.

— Parfaitement, dit un commis à cravate blanche, une sorte de demi-gentleman à grande redingote, vous avez une véritable chance, l'armateur est très bon.

Voici votre compte : solde de gages, 72 francs, secours 100 francs, ci : 172 francs. De plus, et quoiqu'il n'ait, d'après la loi, à vous payer que vos frais d'hôpital, l'armateur, M. Butler, consent à vous rapatrier... est-ce assez généreux ?

— En France ? hasarde timidement Ballerech.

— Non, à Liverpool.

— Pourquoi pas en France ? demande le Belge.

— Ah ! mais, c'est comme cela ! Ça serait une trop forte dépense. C'est à prendre ou à laisser.

— Mais... mais... c'est bien peu... Comment est-ce que je pourrai gagner ma vie maintenant? J'ai été blessé en servant monsieur l'armateur.

— Cela, mon ami, les associés de la maison Butler and Cº n'ont pas à s'en occuper. La loi est la loi ! Si vous refusez, eh bien, ils ne vous donnent rien du tout et conservent les 72 francs pour votre rapatriement. En revanche, si vous acceptez, si vous déclarez par écrit que vous renoncez à toute indemnité, voici l'argent ; tenez ! Pour signer, c'est ici, sur cette feuille, dans le bas.

Et le commis fait sonner les dollars sur la table.

Le petit Ballerech et le Belge restent là longtemps sans mot dire, le front plissé, l'air effaré, tournant leurs bonnets.

De temps en temps, ils se regardent avec de grands yeux. Et tous deux ont la même pensée : il faut refuser. Seulement, pour ces gens-là, c'est toute une affaire que de dire *non* à un monsieur si bien vêtu.

A la fin, ils se lèvent et sortent sans rien dire. Ballerech n'oublie pas de saluer, car il est très poli, le petit Breton.

Il revient tout de même quelques jours plus tard, mais seul, parce que le Belge, à bout de ressources, n'a pas pu rester. Il a dû s'embarquer.

Le petit a une idée à lui. Il voudrait voir M. le consul d'Angleterre *lui-même*. Le couvant d'un œil mauvais, le grand commis répond sèchement :

— Impossible, il est malade.

Le Breton demeure sans mot dire. Il n'avait pas prévu ça ; et les choses auxquelles il n'a pas pensé à l'avance, — ça le démonte.

Une demi heure s'écoule, il est encore là, les bras ballans.

Peu à peu l'attitude du commis devient menaçante. Est-ce qu'il serait intéressé dans le règlement de l'affaire? Peut-être, car le voilà qui veut obliger par la force Ballerech à signer. Le petit s'inquiète, se lève, cherche la porte à reculons.

Pardonnez-lui son indiscrétion, son entêtement, monsieur l'employé de la gracieuse impératrice-reine ; ah ! il ne reviendra plus, ce *french dog* (1) : il a trop peur... En attendant... laissez-le donc partir, vous perdez votre temps ; non ! vous n'obtiendrez rien, même par la violence...

Deux jours après, brusquement, la police de Philadelphie décide

(1) Chien de français, appellation ordinaire des matelots français dans le langage des basses classes en Angleterre.

de débarrasser le pavé de ce famélique qui commence à mendier pour vivre. Le fait est que c'est très mal de mendier... On l'embarque.

En arrivant au Havre, Ballerech espérait bien qu'on allait lui remettre quelque argent; mais on le jeta sur le quai, sans un sou. Quelqu'un, qui flânait par là et le vit si déguenillé, s'intéressa à lui, lui acheta un morceau de pain, et l'engagea à se rendre à la mairie.

Ballerech y va; mais ce n'est pas l'heure des secours. Il faudra revenir demain.

La nuit survient; il veut la passer dans un de ces wagons isolés qui attendent sur le quai, devant les bateaux, asile de rôdeurs et de loqueteux toléré par la police. C'est déjà plein de monde, quand il pousse la porte à glissières. La lumière du réverbère voisin n'a pas plus tôt pénétré par l'entre-bâillement, que des grognemens éclatent. Une tête sinistre apparaît et l'invective. Mais pourtant, quand l'homme aperçoit ce pauvre mutilé qui a l'air si humble, alors ça change. Il lui tend la main, l'aide à se hisser et lui fait faire place. On s'entr'aide souvent parmi les gueux.

Huit heures du matin, la mairie du Havre. Il fait à peine jour, un jour blafard et gris, noyé de brouillard.

Le petit prend sa place parmi les êtres sans nom qui sont là, immobiles, blêmes, l'air épuisé, attendant leur tour.

Non! il n'y a rien pour lui. Toujours la même histoire : qu'il aille au consulat anglais.

Et cependant, un jeune homme qui est debout, près du bureau de l'employé, l'a beaucoup regardé. Le voyant si triste, il s'approche et s'enquiert de la situation de Ballerech. Alors le Breton se met à raconter sa lamentable aventure. Le monsieur écoute. Il semble ému de l'accent si touchant avec lequel le petit le supplie de lui procurer le moyen de gagner Rouen, — Rouen, où il retrouvera son *Evening Star*.

— Malgré tout, monsieur le secrétaire, donnez donc à ce malheureux un billet de chemin de fer; j'espère que la préfecture ne me le reprochera pas.

— C'est impossible, monsieur le maire.

— Alors, vous le mettrez à mon compte.

Oui, déjà à la besogne, malgré l'heure matinale, c'est le maire du Havre, une sorte de doux rêveur qui, riche, célibataire, lettré, n'ayant qu'à jouir de la vie en égoïste, s'avise au contraire de se dévouer aux misérables.

Oh! celui-là, ce que le petit lui voue tout bas de reconnaissance!..

Enfin Rouen! Là, les souffrances de Ballerech vont peut-être prendre fin. Car l'*Evening Star* est un habitué du port, à cause des grandes usines Fenaille ou Deutsch. On lui demandera six cents ou huit cents francs, — un gros chiffre, certes, mais enfin, c'est pour toute sa vie... qu'il est estropié, le petit! Et si l'Anglais ne veut pas, eh bien, il y a la justice!

Vain espoir! L'*Evening Star* ne reviendra pas à Rouen. Parmi les dépêches maritimes affichées au bureau du port, il s'en trouve une qui annonce son arrivée à Dunkerque. Dunkerque! C'est sans doute pour cela que l'armateur anglais avait rapatrié Ballerech au Havre, espérant bien que, dans sa détresse, le petit ne trouverait pas le moyen de gagner le port éloigné où se rendait son navire.

Le Breton a une ténacité invincible. En lisant la dépêche, ça lui a fait mal; ses paupières ont clignoté un moment, comme s'il allait pleurer. Mais, non, il ne perd pas courage. A force de prières, il obtient encore un billet gratuit pour Amiens. Seulement, dans cette dernière ville, on est moins humain, on lui refuse tout secours. Eh bien, il se rendra à pied à Dunkerque!

Sa poche est vide; il faudra coucher à la belle étoile; il faudra mendier, hélas! tout le long de la route. Cela, c'est dur... Si la mère le voyait!

La misère du trajet, on s'y ferait encore, d'autant que parfois on trouve des braves gens de voituriers qui veulent bien vous porter un bout de chemin, mais ce qui l'inquiète cruellement, le petit,.. c'est la question de savoir s'il va arriver à temps.

Si l'*Evening Star* est reparti, alors c'est fini. Avec quoi attendre deux, trois, quatre mois, un an peut-être, qu'il revienne? Ah! c'est sûr, si le bateau n'est plus là, il... Non, cependant, car les Bretons ne se tuent pas. Mais alors quelle existence!

Par bonheur, le pétrolier est encore dans le port. C'est une chance providentielle qu'au moment de lever l'ancre, il se soit trouvé arrêté par une réparation aux machines.

Autre chance, Ballerech a trouvé au tribunal de commerce un agréé que son histoire a ému, et qui consent à se charger de tous les frais. C'est un procès sérieux cependant; car on va, paraît-il, demander quinze mille francs aux Anglais. Quinze mille francs! Quelle somme énorme!

Dès le lendemain, l'*Evening Star*, saisi sur autorisation du président, se voyait astreint à déposer une caution avant de quitter le port. Ah! l'armateur, quand il a appris ce coup inattendu, a été bien furieux! Mais d'où sort-il donc, ce maudit petit bancal? Comment a-t-il pu se traîner jusqu'à Dunkerque? Et cet avocat assez fou pour se faire son complice, pour s'engrener dans une affaire pareille, perdue d'avance...

C'est ce que le courtier anglais du navire se tue à répéter à Mᵉ Dillon, agréé, — sur un ton de complaisance tout à fait sincère. Il l'édifie sur les prescriptions de la loi anglaise. Elle est positive pour ce cas. Impossible de lutter... Votre procès, mon cher maître, n'est pas sérieux. C'est du donquichottisme. Eh quoi, encore à votre âge, vous vous emballez!

Mais l'autre tient bon. Il s'entête et ne répond rien.

— Allons, cher maître, voici mille francs, donnez-en la moitié à ce petit mendiant, gardez l'autre pour vous et finissons!

Et le courtier tire déjà son portefeuille, quand un coup d'œil l'arrête... Il a compris, il salue et se retire.

Les procès maritimes sont vite jugés devant nos tribunaux des grands ports : quinze jours plus tard, on plaide.

Le petit Breton assiste à cette audience, comme du reste à toutes les autres, depuis qu'il est à Dunkerque.

Le cœur lui bat bien fort. Il ne comprend que lentement, aussi ne sait-il pas trop ce qu'a dit le monsieur du tribunal, à la fin. A-t-il dit que c'était gagné?

« Jugement à huitaine. » — Ça veut dire que c'est fini pour aujourd'hui. Vous saurez le résultat dans huit jours, fait Mᵉ Dillon, qui a l'air plus soucieux qu'il ne voudrait le laisser voir.

Hélas! ses appréhensions n'étaient que trop fondées! C'est un désastre. Le tribunal explique dans le jugement comme quoi il ne lui est pas possible d'appliquer une autre loi que la loi anglaise. Or, elle est formelle et refuse toute indemnité.

Ballerech reste atterré. Maintenant il a l'air d'un condamné à mort. Son regard devient vitreux. Il parlait déjà peu avant. Depuis ce malheur inattendu, il ne parle plus.

Il ne quitte guère l'étude de son agréé. Il est toujours là sur une chaise. Les clercs finissent par s'habituer à lui et le laissent tranquille.

On attend maintenant ce que va dire la cour d'appel de Douai.

Ballerech a bien senti que, pour la partie suprême qui va se

jouer, il faut absolument qu'il se remue. Il a écrit dans son pays, à M. le curé, pour tâcher d'avoir, par lui, des recommandations; et M. le curé lui a obtenu une lettre pour Me Le Brument, avocat.

Celui-ci consent à se charger de l'affaire. C'est un homme de talent, très considéré. On dit qu'il possède l'oreille du président.

S'il n'a écouté que distraitement le récit du Breton, en revanche, il a pioché ferme ses auteurs, en homme qui sait que la cour goûte peu les récits de faits, et leur préfère de beaucoup les thèses de droit.

Quant au client lui-même, il ne lui plaît guère. Rasant ce petit, avec sa manie de rester béant à le regarder, les yeux rivés aux siens. C'est absurde d'être contemplé comme une sainte Vierge par un effaré, dont la voix tremble, — tremble tellement qu'il reste encore après, à chaque fois qu'il a parlé, comme coupé en deux. Et puis enfin, ce Breton n'est pas intéressant. Il ne sait rien dire que : Oui, monsieur l'avocat, oui, monsieur l'avocat...

Il paraît un peu... idiot, ce garçon. Avoir eu une aventure si dramatique et ne pas même savoir la raconter!

Lui, idiot? Qu'en savez-vous?

Ah! comme il parlerait, ah! comme il se confierait, le petit, avec sa pauvre âme croyante, si M. l'avocat voulait bien le traiter... autrement.

Oui, mais Me Le Brument est un être froid qui fuit les familiarités, qui pour rien au monde ne tolérerait d'effusions. Il trouve cela de goût douteux, — c'est commun, c'est vulgaire, c'est petites gens... Et, quand il y pense, il vous a un recul, un pincement méprisant des narines, qui fait danser son binocle sur son grand nez aristocratique. D'ailleurs, s'il est une chose qu'il ne puisse pas supporter, c'est de voir le client venir à l'audience. Cela le gêne quand il plaide, de l'avoir là derrière lui; cela le gêne comme si on lui avait ouvert une porte à courans d'air dans le dos.

Aussi, pour s'épargner ce désagrément, emploie-t-il un procédé très pratique. Toujours il annonce, comme date fixée, le lendemain même du jour vrai. Au jour dit, si le client se montre mécontent d'arriver trop tard, on en est quitte pour lui raconter que c'est à l'improviste que le président a pris l'affaire.

Il a agi de la sorte, même avec Ballerech. Après tout, a-t-il tant à ménager un client qui ne le paiera peut-être jamais? D'ailleurs! qui sait si ce garçon n'arriverait pas à l'audience flanqué de toute une séquelle de crève-la-faim. Les misérables, — on ne sait pas comment, — mais ils ne sont jamais seuls, ils se retrouvent, se collent, s'agrippent les uns aux autres...

Le petit Breton, maintenant que son avocat a dit que c'est pour demain, est terrifié à la pensée que si vite, en quelques minutes peut-être, se décidera à jamais son sort.

Très agité, il clopine dans les rues par cette froide matinée de mars. Jamais cette ville inconnue ne lui a paru aussi mortellement triste, avec ses longues rues vides.

Plus il va et plus s'accroît son angoisse. Comme il se sent isolé, perdu! Si demain il est condamné, il n'y aura pas un être, ici, qui éprouvera la moindre compassion de son désespoir.

Il marche; mais, sans qu'il s'en doute, il ne fait guère que tourner autour de la maison de justice. Toujours il y revient, d'instinct; et chaque fois ses yeux interrogent avec anxiété la façade, les fenêtres, les corniches sculptées, comme si elles pouvaient lui dire le redoutable secret de sa destinée.

Voilà une heure et demie que dure l'affaire Ballerech contre Butler and C°.

Me Le Brument devait plaider le premier; mais son dossier n'était pas encore arrivé, et c'est Me Rogeard, l'avocat des armateurs, qui commence.

Orateur véhément, à la tête carrée, garnie tout alentour d'un bourrelet de gros cheveux gris, — on dirait un dominicain. Même phrase sonore, mêmes gestes amples, même exagération un peu emphatique dans l'action. Par tempérament, il cherche toujours à briser, à écraser. Il vient déjà d'être fort dur, et, cependant, on dit que, selon sa coutume, il garde ses effets les plus vigoureux pour la réplique.

Après lui, Me Le Brument, dans une langue harmonieuse, a plaidé en dialecticien très calme, très maître de soi. Tout différent de son confrère, il affecte de ne s'échauffer jamais que juste ce qu'il faut pour varier, à l'occasion, la musique du débit.

D'après lui, nos tribunaux peuvent très bien refuser d'appliquer à un Français des lois étrangères. Jamais la cour de cassation n'a formellement condamné ce point de vue, en faveur duquel milite l'équité. Dès lors, Ballerech ne peut manquer de se voir allouer quelques milliers de francs, car le législateur français, aussi généreux que le législateur anglais l'est peu, a proclamé dans le code ce beau principe : « Quiconque cause un préjudice à autrui doit le réparer. » Il y a faute de l'armateur à n'avoir pas protégé l'engrenage par un manchon; le préjudice est certain, — d'où condamnation inévitable.

C'est tout ce qu'il avait à dire, et il se rassied satisfait, passant

avec complaisance sa blanche main sur deux longs favoris grisonnans qu'il étire.

L'adversaire réclame dix minutes de réplique.

Et tout de suite il est au cœur du sujet. Il s'est ramassé comme un sanglier qui va charger. Et le voilà qui se rue brutalement sur le système de Mᵉ Le Brument, vous l'empoigne comme un dogue de boucher qui étrangle un carlin.

Le petit conseiller Michaud s'extasie devant l'éloquence de Mᵉ Rogeard : — Comme aujourd'hui il est bien en forme!

Les deux conseillers de droite sont plus réservés dans leurs appréciations. Il est vrai qu'ils dorment, un sourire heureux sur les lèvres.

En revanche, les trois autres, président compris, semblent ne pas perdre un mot des débats. Mais quels hommes glaçans! Qu'on dise devant eux des choses tendres ou cruelles, arides ou passionnantes, ils conservent le même masque impassible.

Le président est le seul qui ne prenne jamais aucune note. C'est un homme âgé, le visage un peu allongé, un beau regard clair, tout un ensemble de physionomie profondément honnête. Au fond de son fauteuil gothique à haut dossier, il semble enfoui dans une sorte de vie intellectuelle tout intime. Monsieur le premier président est un grand silencieux. Même à l'audience, il ne dit jamais que quelques mots, qui, lentement, tombent un à un dans cette vaste pièce froide où il n'y a point d'écho...

« — Oui, messieurs, continue Mᵉ Rogeard, vous refuserez toute indemnité à Ballerech, parce que la loi à appliquer est la loi anglaise, et que je vous ai établi qu'elle n'en accorde pas.

« Et, si, tout à l'heure, désireux de rassurer pleinement vos consciences, vous vous demandez si l'humanité n'est point satisfaite par la conduite de l'armateur, vous répondrez, sans hésiter, que M. Butler, tant par lui-même que par son capitaine, a fait acte de générosité. Oui, de générosité... »

Et Mᵉ Rogeard se campe de côté, se tourne vers son confrère, Mᵉ Le Brument. Ici, il fait une pose, comme pour mieux le provoquer du regard, procédé familier aux avocats essoufflés, — et à ceux aussi qui, à la fin d'un procès, quand l'intérêt languit pour le juge, cherchent à se faire envoyer par l'adversaire le petit coup de fouet émoustillant de l'interruption. Cela aide à finir de grimper la côte. Mais Mᵉ Le Brument dédaigne d'écouter. Il a terminé, lui; il a dit d'une enfilade tout ce qu'il avait à dire, donc cela ne l'intéresse plus! L'air détaché, il cause d'un tout autre dossier avec son avoué.

Me Rogeard, après avoir parcouru de l'œil l'assistance assez clairsemée, se résigne alors à s'émoustiller tout seul par un grand coup de poing sur la barre. Et il reprend :

« — Oui, de gé-né-ro-si-té !

« Qui donc l'a nourri, ce jeune homme, qui donc l'a soigné, qui donc a payé l'hôpital, sinon mon client ?

« Ah ! vous osiez, Me Le Brument, évoquer à grand orchestre le souvenir de ces armateurs criminels à qui un bill du parlement, le bill Plimsoll, avait dû interdire de faire désormais sortir des ports les navires trop vieux ou trop dangereusement chargés... vous prétendiez que ces capitalistes sans entrailles, — mais assurés à de bonnes compagnies, — spéculaient sur les naufrages, se faisaient des rentes avec des pauvres vies de marins. C'était cela, un armateur anglais, disiez-vous. Eh bien, je me contente de répondre ceci :

« Notre capitaine avait un moyen très simple d'éviter à son armateur le procès actuel, c'était, alors qu'il se trouvait en pleine mer, après l'accident, de ne chercher aucun secours. Dans l'état où était sa plaie, le blessé n'en avait pas pour deux jours. Nous serions tranquilles aujourd'hui !

« Ce jeune homme nous doit la vie, et voilà sa reconnaissance !

« Ah ! si Ballerech était à l'audience, comme je lui dirais ce que je pense de sa conduite, de son ingratitude... »

« — Il y est, Me Rogeard, fait tout à coup la voix sévère du président, dont les yeux se fixent attentivement sur le fond de la salle, il y est, et il vous entend ! »

Dans la salle éclate aussitôt comme un murmure. Me Rogeard, malgré son aplomb habituel, est tout décontenancé. Il s'arrête.

D'un ton de courtoisie un peu hautaine, le président reprend :

« — Mais... continuez, Me Rogeard... continuez... la cour... vous en prie... »

L'avocat est un peu pâle. Trop intelligent pour ne pas se rendre compte qu'il a mérité cette leçon, il se borne à ajouter, pour la forme, quelques mots d'un air maussade et froissé. Puis il se rassoit. Il a fini.

« — Messieurs, les débats sont clos, fait le premier. La cour met l'affaire en délibéré pour rendre son arrêt immédiatement. »

Et la cour se lève et se retire dans la chambre des délibérations.

L'arrêt *immédiatement !* Quelle singulière chose ! Et aussi cette observation du président, lui d'ordinaire si réservé. Tout le monde s'est retourné. On regarde, on cherche, et alors... là-bas, dans le fond de la salle, près de la porte, on voit un jeune homme qui a

des béquilles, — Ballerech, qui sera entré tout doucement, sans bruit, sans que personne s'en soit aperçu. Il est là, appuyé contre le dos d'une stalle, la tête dans ses mains, comme accablé.

Ça lui aura fait bien de la peine, ce que l'avocat vient de dire.

— La cour, messieurs, debout! clame avec emphase l'huissier de service.

. . . .

« Attendu que les juges français n'ont pas à appliquer les lois étrangères, lois qu'ils ne peuvent connaître, et qui, d'ailleurs, ne sont pas l'objet de leur institution; attendu que l'armateur, en ne recouvrant pas les engrenages de la barre à main, a commis une lourde faute, dont il doit réparation envers celui qui a été victime de son incurie; attendu que cette réparation devra être d'autant plus large que l'armateur a fait preuve de plus d'inhumanité,

« Par ces motifs,

« La cour, réformant,

« Condamne Butler et C[ie] à *dix mille francs* de dommages-intérêts et aux dépens. »

L'œil fixe, la bouche ouverte, le petit n'a pas encore osé faire un mouvement.

Pour ces cervelles de primitifs, les choses qu'on ne *voit pas* ne se saisissent pas tout de suite. Il leur faut le temps que l'image du fait apparaisse et se précise. Et puis, un si grand bonheur, il y comptait si peu!

Il regarde un à un tous les assistans afin d'être bien certain que c'est vrai. Alors, émus malgré eux, deux ou trois avoués s'approchent, expliquent, répètent:

— Dix mille francs, mon ami, oui, dix mille francs... que vous aurez dans quelques jours.

Bientôt, un bon sourire illumine la pauvre face creuse du matelot. Il respire avec effort, secoue la tête à plusieurs reprises, et, lentement, comme s'il se parlait à lui-même:

— Elle va être bien contente...

— Qui ça?

— ... Ma mère.

MASSON-FORESTIER.

LA

PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

DE PHILIPPE-AUGUSTE A NAPOLÉON

III[1].

TRANSFORMATIONS DU SOL RURAL.

Les agriculteurs d'aujourd'hui sont de plaisans pessimistes, et leurs gémissemens témoignent de leur ignorance du passé.

Depuis cent ans le loyer des terres a doublé, et cependant le prix du blé n'a haussé que d'un quart. Il suffit de rapprocher ces deux faits pour s'apercevoir que, si l'agriculture n'avait pas réalisé d'énormes progrès depuis la fin du siècle dernier, la plupart des terres seraient aujourd'hui abandonnées en France, en raison de l'impossibilité où elles se fussent trouvées de lutter avec celles des pays neufs. Ce qui s'est vu depuis cent ans s'est aussi vu depuis sept siècles;.. ces laboureurs qui passent pour routiniers, qui, de fait, croient l'être, et que l'on regarde comme les plus timides de tous les hommes, sont de perpétuels novateurs, sans cesse dérangés

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier et du 15 février.

dans leurs calculs par des événemens qu'ils n'ont pu prévoir, et forcés sans cesse d'imaginer de nouveaux plans. Cet état de choses est aussi vieux que notre civilisation : il est bien antérieur à l'éclosion de la littérature agricole qui date de la fin du XVe siècle ; à plus forte raison, a-t-il devancé les efforts modernes des pouvoirs publics.

Seulement, penché sur son sillon, le cultivateur de tous les temps se soucie peu des destinées de ses pères, et la masse de la nation n'a pas montré, jusqu'à ce jour, plus de curiosité pour les transformations du sol rural. Les détails de l'histoire agricole, jusqu'ici, sont inconnus. Il semble que, des étapes parcourues dans son lent voyage, l'humanité n'ait gardé le souvenir que de quelques défilés périlleux, de quelques sommets ou de quelques précipices, oubliant la suite monotone des plaines heureuses qu'elle a traversées. Dans le passé, comme dans le présent, la foule ingrate que nous sommes est plus sensible à ses revers qu'à ses succès. Les succès, pour qu'elle les note et les raconte, il faut qu'elle ait été frappée par leur soudaineté, par leur aspect de bon cataclysme.

Tel n'est point le cas des transformations agraires. La surface des champs est silencieuse ; ses révolutions incessantes se font à petit bruit, par petits coups. Il résulte de fouilles faites dans la baie de Saint-Nazaire que cinq mètres de vase ont mis seize cents ans à se former ; c'est environ 30 à 35 centimètres par siècle. La terre peut ainsi changer de peau sans que l'on s'en aperçoive. Les modifications faites de main d'homme ne sont guère moins estompées que celles qui sont dues à la nature. Fussent-elles plus brusques, elles ne laissent pas pour cela beaucoup de trace ; on a peine à retrouver sur le sol l'empreinte d'une ville défunte ; comment y marquer la place d'une forêt abolie, ou d'un carré de bruyères remplacé par un carré de choux ? Le passé rural est plein, non-seulement des changemens de culture d'une même terre à travers les âges, des partis successifs que l'on en a su tirer, mais aussi des vicissitudes causées par des concurrences nouvelles, par des séparations ou des réunions de province, etc. De même d'ailleurs le passé urbain fourmille en mouvemens de l'industrie et du commerce qui, suivant des caprices mystérieux, font surgir ou délaisser des villes, les enrichissent ou les ruinent.

I.

Loin de moi la prétention d'aborder, en une courte étude, le morcellement, le défrichement, la législation champêtre ; toutes questions dont chacune demanderait un volume pour être conve-

nablement traitée. Il ne s'agit ici que de crayonner la physionomie de ces anciennes campagnes, dont l'aspect s'est si fort modifié dans le temps présent.

Cette esquisse ne peut être appuyée d'aucune statistique, et il n'y a lieu d'indiquer de chiffre positif pour aucune époque, ni sur la proportion des bonnes, des médiocres ou des mauvaises terres, ni sur le nombre des hectares cultivés par rapport à ceux qui demeuraient incultes, ni sur la superficie respective occupée par les diverses exploitations du sol : labours, prés, bois, vignes, etc. Il existait bien un « prévôt grand maître mesureur et arpenteur général de France, » créé par édit spécial, mais il n'y avait pas de cadastre, du moins pour les trois quarts du royaume, jusqu'en 1789. Le gouvernement avait toujours reculé devant la dépense, et les populations accueillaient fort mal toute tentative de recensement foncier, qui leur paraissait receler quelque projet de taxe nouvelle.

Les États de Normandie apprennent, en 1630, qu'un individu, « disant avoir commission du roi, » veut dresser dans la province un « état au vrai de la valeur des bénéfices et des fiefs, ensemble de la quantité des terres labourables et autres de chaque paroisse. » Les trois ordres sont unanimes à s'y opposer, « craignant que ce ne soit dans l'intention de faire tomber quelque grande calamité sur le pays. » On ne trouverait ainsi, dans le Nord ou le Centre, aucun travail d'ensemble; tout au plus quelques échantillons d'arpentement, effectués pour le compte de particuliers qui s'en étaient payé le luxe. L'exécution du plan cadastral du duché de Richelieu devait durer six ou sept ans et coûter au propriétaire 1,000 ou 1,200 écus par an; ce qui représentait, en tenant compte du pouvoir de l'argent, un débours de 100,000 francs de notre monnaie.

Au contraire, dans les provinces de « tailles réelles, » où la contribution directe était un impôt foncier semblable au nôtre, au lieu d'être, comme dans les provinces de « tailles personnelles, » un impôt sur le revenu analogue à la capitation turque; en Languedoc, Gascogne, Provence ou Dauphiné, en Bourgogne ou Bretagne aussi, dans les pays d'États enfin, il existait de toute ancienneté deux *terriers* ou *compoix*, l'un invariable, pour les biens-fonds, l'autre, dit *cabaliste*, pour les biens meubles, susceptible de modifications annuelles. Le reproche que l'on a adressé aux cadastres qui servaient de base à la « taille réelle, » de n'être pas revisés en temps voulu, c'est-à-dire fort souvent, s'adresse au cadastre actuel, qui n'était pas encore achevé à un bout de la France, que déjà il avait cessé d'être exact à l'autre bout. Il s'adresse à tous les

cadastres possibles, puisque l'agriculture est dans une perpétuelle révolution, et que ses mouvemens, assez brusques, mettent toujours les statistiques en retard.

Pour les anciens cadastres, ou « allivremens, » ce reproche est exagéré ; on les renouvelait de temps en temps ; ils n'étaient pas aussi immobiles que l'on a dit. Le terrier dont la Bourgogne fait usage, au milieu du XVIIe siècle, date de 1486 ; mais il a été plusieurs fois modifié. Il n'est pas moins bien tenu en Gascogne et en Béarn ; la situation des fonds dominans et servans est nettement définie. L' « affouagement, » ou cadastre, est fait par la Provence en 1471, en 1542, en 1633, en 1655 ; une commune qui s'estimait lésée pouvait toujours obtenir que le cadastre fût refait à nouveau chez elle. Il y aura dans ces régions plus de chance qu'ailleurs de voir aboutir les enquêtes que l'on tentera au XVIIIe siècle, et si l'intendant demande aux paroisses, par une circulaire taillée sur le même patron que celles de nos préfets actuels, de lui faire connaître « la contenance de leur territoire, leur population, leurs ressources agricoles et manufacturières, » etc., il peut espérer obtenir quelques-uns de ces renseignemens.

De même en Languedoc, où les estimations, les « livres d'estime, » sont dressés dans chaque commune, sous la surveillance des consuls et des habitans, par un maître arpenteur et un notaire, aidés de quatre « experts en agriculture, » hommes du cru, élus par leurs concitoyens. Là aussi ces cadastres et terriers sont souvent refaits à nouveau ; c'est une dépense qui revient fréquemment dans les délibérations des « jurades. » Il est vrai que chaque localité y ayant procédé à ses frais, pour son usage intérieur, et au moment qui lui plaisait, l'opération n'a aucun caractère universel, aucune base fixe. Pourtant les différences que l'on constate dans le tarif, d'un terroir à l'autre, tiennent plutôt à la qualité du sol qu'à des appréciations divergentes. Partout, l' « estime » officielle divise les terres en « bonnes, moyennes, faibles et infimes. »

Mais combien y a-t-il, dans chaque paroisse, de sol employé et de sol inutile ? Voilà ce qui serait intéressant à savoir et ce que tous ces documens ne nous disent guère. Une paroisse de l'Aisne, Chéry, qui se compose au moyen âge de 64 maisons, dont six exemptes de corvée, contient 820 hectares de terre labourable, 17 de vignes, 4 de jardins, 4 de prés. Ce dernier chiffre montre la faible superficie des prés particuliers, les seuls où l'on récolte du foin, — un demi pour cent de la surface des labours ; — il est intéressant à relever en ce temps où chacun se servait des pâtures communes. De ces pâtures indivises, l'étendue n'est pas indiquée ; les maisons et leurs dépendances occupent quatre hectares, les

aisemens et les chemins en occupent 64. Le total est de 900 hectares environ; si cette commune avait jadis la même superficie qu'aujourd'hui (1,700 hectares), près de la moitié était en terrain banal. Au XVIIe siècle, la superficie de Vinsobres, en Dauphiné, est de 1,072 salmées, réparties en 79 salmées de vergers (oliviers et amandiers), 132 de prés et *ramières*, 228 en vignes ou labours, 635 en terres *hermes* ou stériles, ce qui revient à dire que plus de la moitié du sol est en friche et à peu près infécond.

Dans l'Ile-de-France, au contraire, à la fin du règne de Louis XIV, l'élection de Saint-Florentin ne contenait, au dire du subdélégué, que 12,000 arpens de terres « vaines et vagues, » sur un territoire de 120,000 arpens; soit le dixième, proportion assez semblable à celle de la France actuelle, malgré tous les défrichemens qui ont été opérés depuis deux siècles : 4,400,000 hectares incultes, contre 44,600,000 hectares productifs. Seulement, aujourd'hui, ces quatre millions et demi d'hectares incultes appartiennent presque exclusivement à quinze ou seize de nos départemens (Hautes et Basses-Alpes, Hautes et Basses-Pyrénées, Savoie, Corse, Lozère), pays de montagnes, rebelles à l'homme, tandis que les 120,000 arpens de Saint-Florentin étaient situés dans le département de l'Yonne, qui ne contient actuellement que 6,400 hectares improductifs contre 719,000 hectares en culture, soit moins de 1 pour 100. Depuis l'an 1700, le patrimoine en valeur s'est donc accru ici des neuf dixièmes de la friche.

« En Gaule, dit Lactance, pendant le déclin de l'empire romain, si nombreux étaient ceux qui recevaient en comparaison de ceux qui payaient, si lourd était le fardeau des impôts que le laboureur succomba sous la tâche; les champs furent abandonnés et des forêts s'élevèrent là où la charrue avait passé... » Il faut se défier en ces matières de l'affirmation trop absolue d'historiens qui laissent tomber de leur plume, pour arrondir une phrase, des formules qui ne sont que très partiellement vraies. Les communautés monastiques défrichèrent énormément aux VIe et VIIe siècles, ce qui prouve qu'il y avait alors beaucoup de sol inculte, mais ce qui ne prouve pas que ce sol eût jamais été cultivé. Toutefois, sans sortir des six siècles qui font l'objet de notre examen, nous devons reconnaître que le retour de la terre labourée à la lande n'est pas chose extraordinaire : le fait se produisit en France, sur une vaste échelle, du milieu du XIVe siècle jusqu'au milieu du XVe. Il se produisit encore, quoique à un degré incomparablement moindre, dans les dernières années du XVIIe siècle et dura jusqu'au premier tiers du XVIIIe. Aux deux époques la terre baissa de prix et la population diminua.

II.

Il y a ainsi dans notre pays certains sols, les mêmes peut-être, les moins bons, qui ont trois fois passé de l'état brut à l'état civilisé et de l'état civilisé à l'état brut ; que l'homme a successivement pris, quittés et repris, qu'il s'est disputé avec acharnement pour les abandonner plus tard avec insouciance.

Le parti que l'agriculture a tiré de la terre, l'emploi qu'elle en a fait, depuis sept cents ans, n'ont pas été moins variables. Elle a boisé et ensuite déboisé, creusé des étangs pour les dessécher plus tard, substitué les céréales aux pâtures, puis la vigne aux céréales, puis la prairie à la vigne, ou les cultures industrielles modernes à la prairie. Le tout sous mille influences politiques et fiscales ou économiques. Et l'avenir nous réserve à coup sûr bien d'autres avatars, dont nous n'avons pas la moindre idée encore, de ces mottes de terre, dont on a fait jusqu'ici du pain, des bûches, du vin, des gigots, de l'huile, de la soie, du sucre, dont on a fait tant de choses qu'on ne fait plus, du moins au même endroit, dont on fait déjà tant d'autres choses qu'on ne faisait pas il y a deux cents, quatre cents ou six cents ans.

De l'an 1200 à l'an 1350, chaque jour signale de nouvelles appropriations du sol, de nouvelles conquêtes du laboureur qui, dans l'intervalle, de serf est devenu libre. C'est la belle époque, celle des concessions multiples faites à la charge de défrichement à bref délai. Dans tel coin, que l'on trouvera désert au commencement du XVI[e] siècle, comme la Franche-Comté, où 100,000 Français vinrent alors défricher une partie des campagnes, un seigneur, en 1336, dépensait à lui seul *4,000 francs de Bourgogne*, autrement dit 200,000 francs de nos jours, qu'il prenait sur la dot de sa femme, « pour améliorer les terres qu'elle lui avait apportées. » L'ensemble du royaume était loin cependant d'être mis en rapport, si l'on en juge par les carnassiers qui pullulaient dans le plat pays et avec lesquels la guerre continuait encore. On prend aux environs de Troyes, dans l'*été* de 1341, 571 loups vivans et 18 morts.

On en prendra bien davantage cinquante ans plus tard. A la fin du siècle, la moitié peut-être des terres cultivées, au nord de la Loire, sont retournées à l'état barbare. Dans le midi, où les effets immédiats de la guerre étrangère sont moins aigus, les ravages des bandes privées, la désorganisation sociale sont tels que le pays se vide. Le procureur du comté de Roussillon décide, en 1390, que les propriétés qui ont été *hermes* (en friche) pendant

trente ans au plus, « faute de possesseurs, » reviendront au domaine. Dans le sud-ouest, en Dauphiné, de vastes superficies, abandonnées aux manans par les seigneurs, en 1354, ne seront défrichées qu'en 1583 et en 1638.

Dès le règne de Louis XII pourtant, le pic et la charrue commençaient à revenir sur les terres qu'ils avaient longtemps délaissées ; ils s'en appropriaient même de nouvelles, et les droits qui sommeillaient, indifférens ou indécis, éprouvent alors le besoin de s'affirmer. D'une transaction entre un suzerain et ses vassaux, en 1510, il résulte « qu'*à l'avenir* les habitans ne pourront défricher les bois et *lieux vacans*, » comme ils le faisaient auparavant, mais seulement « cultiver les endroits déjà rompus. »

Quand, en pleine Touraine, le domaine de Chenonceau, offert plus tard par Henri II à « Mme Diane, » pour « ses agréables plaisirs et services, » fut acheté par le maître des comptes Thomas Bohier (1496), sur quatre fermes il y en avait deux, disait le procès-verbal d'estimation, « qui ne sont à présent de nulle valeur, » en chacune desquelles « on pourrait faire métairie à dix bœufs. » Trente ans après, une pareille négligence eût été tout exceptionnelle.

Rabelais nous fournit, sans y songer, la preuve que le déboisement des régions du centre et du nord-est était déjà très avancé à l'époque où il écrivait : « Quand Gargantua mena sa grand'jument dedans les forêts de Champagne, les mouches se prirent à la piquer au cul. Alors la jument, qui avait 200 brasses (380 mètres) de long, et grosse à l'avenant, se prit à émoucher ; et alors vous eussiez vu ces gros chênes tomber comme grêle ; tant il y a qu'il n'y demeura arbre debout que tout ne fût rué par terre. Et autant en fit en la Beauce, car *à présent* (1533) *n'y a nul bois...* » A cette même date, la forêt d'Orléans, qui jadis avait eu 60,000 hectares, n'en couvrait déjà plus que 20,000. De tous côtés on signale de semblables diminutions du domaine boisé, ou même des effacemens complets, comme celui de la forêt de Faye, en Saintonge. D'une enquête faite en 1545, dans la paroisse d'Auzon (Yonne), il ressort que, « depuis quarante ans, on a commencé à labourer certains terrains qui, de mémoire d'homme, ne l'avaient jamais été ; » 440 arpens, « jadis en forêts de haute futaie et repaires de bêtes fauves, » venaient d'être ainsi défrichés dans une seule localité.

Cependant les progrès agricoles ayant dépassé, dans la première partie du règne de François Ier, les progrès de la population, et, par suite, les produits de la terre se trouvant plus offerts que demandés, l'avilissement des prix qui en résulta ne put manquer

de retarder quelque peu l'essor de l'agriculture. Il est en Champagne, vers 1525, des monastères qui laissent leurs terres en friche, « parce que le produit n'est pas capable de compenser les frais. » En effet, la main-d'œuvre était alors relativement assez chère, et tout le monde ne pouvait se servir de la jument de Gargantua.

Quelques causes, d'une nature spéciale, contribuaient à maintenir les surfaces forestières : par exemple, le caractère seigneurial qui s'attachait à la possession de ces altières futaies, dont l'antiquité était une sorte de noblesse. On n'ignore pas que c'était alors une peine prononcée par les tribunaux, contre les gentilshommes, que le rasement, — on disait la « dégradation, » et ce mot rend bien l'idée, — de leurs bois.

Un peu plus tard, ce ne furent pas les bras qui manquèrent, et l'afflux de l'argent, dont le pouvoir baissait à vue d'œil de 1530 à 1600, était éminemment favorable à la propriété foncière; mais ce furent les guerres de religion qui, à partir de 1560, vinrent de nouveau déranger cette ruche pacifique des travailleurs ruraux. Bien des métairies, sous Charles IX, « ne sont ni cultivées ni occupées par personne, de manière, dit un contemporain, qu'elles sont dégarnies de bétail et inutiles. » En Languedoc, à l'avènement d'Henri IV, un tiers du territoire agricole était « en *patus* et *garrigues*, » c'est-à-dire en landes servant au pacage; pacage bien médiocre, landes bien maigres, empêchant seulement de mourir de faim les animaux étiques qui les arpentaient sans relâche, sous le fallacieux prétexte de les paître.

Dans ces conditions nulle indiscrétion à demander, nulle difficulté à obtenir d'un gros détenteur du sol, comme miettes sans valeur de ses domaines, d'amples morceaux qui fructifieront plus tard. C'est ce que fait un ministre protestant de Saintonge, priant le duc de La Trémoille « de l'accommoder de certains marais, vagues et inutiles, sur sa rivière de Boutonne, lesquels avec le temps il pourrait améliorer, pour aider à entretenir sa pauvre famille. » Bien des dessèchemens de marécages furent ainsi entrepris : les marais de Corbeilles et Bordeaux, qui occupaient 650 hectares dans le Loiret, près de Montargis, et infectaient de leurs miasmes huit ou dix paroisses des environs, furent par trois fois, sous Louis XIV, l'objet de tentatives de drainage à vingt ans d'intervalle les unes des autres; la troisième seule réussit. Le succès ne couronnait pas toujours les entreprises de ce genre; des marais que l'on avait mis en labour à grands frais demeuraient stériles; ou bien l'opération ne donnait que des résultats pécuniaires insignifians : tel étang, loué en 1600 sur le pied de 8 francs l'arpent,

n'est loué que 10 francs en 1669, après avoir été transformé en prairies.

Ces tentatives n'en témoignent pas moins d'une ardeur à étendre la superficie agricole qui fait honneur au XVIIe siècle. On continue à mordre sur les pâtures, sur les bois; aux portes de Paris la fameuse forêt de Bondy, de peu rassurante mémoire, qui avait 700 hectares en 1573, n'en avait plus que 350 en 1690, « par suite des usurpations et aliénations en diverses fois, » dit le rapport administratif. En comparant le milieu du règne de Louis XIII avec le milieu du règne de Louis XIV, on voit que de 1625 à 1675 le revenu de la terre avait augmenté, et que cependant le prix du blé avait diminué, indice certain de progrès matériel. Malheureusement, ce siècle finit dans la misère, et son successeur commença aussi pauvrement. Le terrain conquis en quatre-vingts ans fut reperdu en vingt ans. Les victoires, puis les défaites, avaient épuisé la France, et nombre de fermes furent de nouveau délaissées. Ce ne fut que sous le ministère du sage Fleury que se manifesta une reprise sérieuse qui continua jusqu'à la mort de Louis XV, et s'accentua assez, sous Louis XVI, pour dépasser de beaucoup tous les progrès des périodes antérieures.

Les classes les plus diverses de la société s'en mêlèrent; c'était le temps des bergeries de Florian, on s'avisa de s'intéresser à la nature. L'agriculture devint à la mode; comme de nos jours le socialisme, ce fut un sujet de conversation ; l'on raisonna, l'on déraisonna sur elle. Il y eut des comités, commissions, congrès et comices qui ne s'en tinrent pas à de purs efforts de paroles : car il fut fait davantage à cet égard, toute proportion gardée, dans les trente dernières années de l'ancien régime, par le gouvernement et par les particuliers, que dans les trois siècles précédens. « On peut dire, écrivait en 1765 le subdélégué de Clermont (Oise), qu'il n'y a pas dans la province de terre susceptible de production qui ne soit cultivée;.. c'est au point que l'on réduit les chemins de communication, de village à autre, *en petits sentiers*. » Bien que le dernier trait, cité avec enthousiasme par ce fonctionnaire, ne dénote pas une grande intelligence des vrais intérêts ruraux, il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ce qui est dit ici des frontières de la Picardie, ni l'appliquer au reste du royaume; pas plus qu'on ne doit ajouter foi aux exagérations contraires d'un agronome pessimiste, le marquis de Turbilly, qui s'écriait à la même époque : « Tout bon citoyen, qui voyage dans les provinces, ne peut s'empêcher de gémir à la vue d'une si grande quantité de terres inutiles. Près de la moitié du terrain est en friche... »

Ce que M. de Turbilly appelait « friche » était cette énorme étendue consacrée à la vaine pâture, bois sans arbres, prés sans herbes, bien indivis dont les maîtres équivoques étaient le châtelain, l'abbé, ou la commune elle-même, et qui donnent, en la seconde moitié du XVIIIe siècle, naissance à un prodigieux nombre de procès. A mesure que le fond prend de la valeur, on se le dispute davantage, et certes on ne s'était jamais autant disputé ce sol banal depuis le commencement de la monarchie. L'État favorisa volontiers ce besoin impérieux qui portait le laboureur, trop à l'étroit dans son champ, à envahir et à transformer ces derniers vestiges de l'assolement barbare. Un édit de 1766 ayant accordé l'exemption d'impôts aux landes défrichées, après déclaration régulière, il fut fait dans le seul bailliage d'Orléans, jusqu'en 1784, 200 déclarations de ce genre. En dix ans, à partir de 1777, près de 3,000 hectares de bois furent mis en culture dans le diocèse de Toulouse. D'après Necker, dans l'ensemble du royaume, des autorisations de défrichement furent données pour environ 500,000 hectares. La marge, partout, était immense; la seule généralité de Soissons contenait plus de 50,000 hectares de communaux stériles.

Mais le progrès ne s'accomplit pas sans entraves : on ne doit pas oublier que toutes les institutions anciennes, tout le droit public du moyen âge, étaient très fortement imprégnés de communisme, ou plutôt de socialisme communal, aussi bien en fait de production qu'en fait de consommation, et pour l'agriculture comme pour tout le reste. Le « maire, » en Alsace, était tenu, de par sa charge, de l'obligation de fournir au village des animaux reproducteurs; le bouc est acheté, en Dauphiné, sur les deniers de la commune et lui appartient. Toutes les chèvres paissent obligatoirement ensemble; il est défendu en Provence de faire des troupeaux à part; chacun doit remettre ses animaux à la garde du berger communal, chargé du soin de la « chabreyrade. » Quoi d'étonnant par suite, si l'on met en adjudication chaque année le foulage des blés, et si l'*eiguazier*, qui promènera sa roue sur tous les labours, prélève pour son service officiel la vingtième partie des récoltes!

Une routine qui a duré tant de siècles a ses partisans; on s'explique aisément que le système condamné de la pâture banale ne dut pas mourir sans se défendre. En 1779, lit-on dans les cahiers des doléances de Wissignicourt (Aisne), « 19 habitans de notre village se sont mis à défricher, *suivant les ordres que l'on avait reçus*, en sorte que leur défrichement gâtait toutes les pâtures communes. Bref, M. le bailli du duché et pairie de Laon, après plusieurs disputes et représentations de tous les habitans, a décidé

que tous abandonneraient leurs défrichemens. » Dix-huit d'entre eux obéirent; il n'en resta qu'un seul « qui se mutina. » Son obstination lui coûta cher ; au moment de la révolution il a déjà été rendu contre lui trois ou quatre sentences et, depuis onze ans, « le procès se multiplie. »

De même l'ordonnance de 1764 sur l'assainissement des marais fut le prélude de litiges interminables entre les nus-propriétaires et les usagers : pour ne pas perdre quelques bottes de joncs, on s'opposait à des plus-values de 100,000 francs. Les difficultés suscitées à ces tentatives découragèrent bien des bonnes volontés. Et le plus curieux est que la révolution, qui remaniait l'ordre politique et social de fond en comble, n'ose heurter de front ces usages campagnards et paraît souvent s'y résigner. Le commissaire de la Convention dans l'Allier, envoyant en 1793 un rapport, d'ailleurs fort substantiel et sagace, sur l'état de son département, reconnaissait que « la plupart des *paturaux* communs, qui n'ont pas été concédés à des particuliers par les ci-devant princes de Condé, sont en landes et bruyères, » qu'il y en avait beaucoup trop, mais « qu'ils étaient nécessaires pour le pacage des bestiaux, et que, si l'on emblavait plus, on récolterait moins, faute de fumier. »

Notre temps a fait justice de ces craintes chimériques; il a vu augmenter le nombre des bestiaux et diminuer celui des pâtures banales. De plus en plus celles-ci tendent à disparaître. Depuis vingt ans la superficie des biens communaux a décrû de 100,000 hectares ; durant les cinquante dernières années elle a décrû de 500,000 hectares. Des 4,300,000 hectares, cantonnés dans une douzaine de nos départemens, qui composent encore la propriété communale, la moitié est en bois, et il ne reste que 637,000 hectares d'absolument improductifs.

Que pouvait être la surface occupée par les biens de cette nature avant 1789? Il serait difficile de le dire ; beaucoup de communaux anciens ont été partagés ; mais aussi beaucoup de biens nationaux invendus, — biens d'église pour la plupart, puisque les biens d'émigrés non aliénés ont été remis par la Restauration à leurs anciens propriétaires, — ont été versés en bloc dans le patrimoine des communes. Une partie en est, depuis lors, définitivement sortie. Ces mouvemens en sens divers de la propriété foncière n'ont pas, que je sache, été notés : un fait certain, c'est que le mode de jouissance n'est plus le même. L'État administre les bois communaux comme les siens propres, avec une paternelle sévérité; beaucoup de prairies sont louées par les municipalités, d'autres affouagées, et c'est seulement sur une petite portion de ces terrains qu'a subsisté « l'usage » communiste de jadis.

III.

Cet « usage, » qui s'était maintenu jusqu'en 1789, tenait à l'indécision dans laquelle demeurait la propriété des espaces immenses, consacrés au pacage, et grevés de servitudes diverses en vertu d'immémoriales traditions. Nus-propriétaires et usufruitiers semblaient condamnés, par la coutume, à rester impuissans en face les uns des autres, dans une situation sans issue, condamnés, les uns à ne toucher qu'une redevance honoraire, les autres à ne tirer de leur jouissance qu'un profit dérisoire. Ces coutumes, dont beaucoup remontaient plus haut que le moyen âge, plus haut sans doute que les temps mérovingiens où s'était constituée la fortune ecclésiastique, — doyenne des propriétés existant en 1789 dans notre pays, — ces coutumes barbares, la Révolution se trouva, par une voie détournée, — celle de l'abolition des droits féodaux, — dont elle n'aurait osé peut-être accepter alors toutes les conséquences, la Révolution se trouva les avoir mis en pièces. Elle porta ainsi, pour le plus grand bien de l'agriculture, un coup décisif à ce qui restait de propriété collective, incorpora à la propriété individuelle, au domaine privé, une masse de territoire qui, jusque-là, y était réfractaire, et par là contribua au morcellement.

Elle y contribua, mais il ne faudrait pas croire qu'elle l'ait créé; car, pour les terrains en culture, le morcellement datait des âges féodaux. Il avait été la conséquence de l'affranchissement et de l'accensement. Le rêve humanitaire de « la terre au paysan » fut, comme je l'ai constaté déjà (1), une réalité tangible et vivante au XIVe et au XVe siècle. Le propriétaire dut faire valoir sa terre lui-même, ou la vendre à l'exploitant moyennant une redevance. Et, comme le premier mode était devenu presque impraticable, qu'il était d'ailleurs beaucoup plus onéreux que le second, le seigneur foncier eut intérêt à se déposséder. Le laboureur, de son côté, trouvant de la terre à acquérir sans capital, moyennant un léger fermage, préféra cultiver son bien propre, plutôt que de louer le bien d'autrui. Il en résulta une division de la propriété, telle que les plus ardens socialistes la peuvent souhaiter; puisque toute famille posséda le champ qu'elle ensemençait, que presque tout le sol eut pour maîtres ceux qui personnellement l'arrosaient de leur sueur.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

Plus tard seulement la terre devint un luxe, parce qu'elle augmenta par rapport aux autres marchandises. Alors ceux des anciens exploitans qui, s'étant enrichis, étaient passés dans une classe plus élevée, louèrent leurs biens à de nouveaux-venus; et ceux qui s'étaient appauvris, — beaucoup s'appauvrissaient forcément par les partages, — tombèrent dans la classe des prolétaires ruraux.

Depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à la fin de la monarchie, il y eut un mouvement de concentration, et la grande propriété se constitua. Dans un rayon de quelques lieues, en Berry, au XIVe siècle, on peut citer une vingtaine de seigneuries importantes, puisqu'elles ont juridiction sur 100 ou 150 censitaires, qui ne possèdent que 15 ou 20 hectares de domaine *utile*, appartenant réellement au seigneur. Au XVIIIe siècle, ces domaines ont quintuplé, décuplé; Aubussay qui n'avait, en 1350, que 20 hectares, en a 580 en 1750; Verdeaux, qui n'en avait que 21, en a 175, Chevilly est passé de 30 à 460 hectares. A quelques mètres du donjon commençait, au temps féodal, la propriété roturière dont la division et la subdivision atteignaient un degré incroyable : telle prairie de 4 hectares était répartie en quarts et demi-quarts d'arpens, entre une cinquantaine de détenteurs. C'est l'excès du morcellement, la pulvérisation du sol, que certains auteurs redoutent pour l'avenir, mais que le moyen âge a connue. On marchait vers un régime où chacun aurait eu son sillon de labour, sa « fauchée » d'herbe, et ses deux douzaines de ceps de vigne.

Les inconvéniens s'en étaient fait sentir d'eux-mêmes. Comme l'a dit Benjamin Constant, le morcellement des terres s'arrêtera toujours au point au-delà duquel il deviendrait funeste. Il a raison, l'expérience le prouve. C'est ainsi que, de lui-même, le sol, dès la fin du XVIe siècle et surtout au XVIIe, redevint plus compact. Le parc des seigneurs de Blaru (Seine-et-Oise), qui en 1540 n'avait que 3 hectares et demi, comprenait, en 1677, 28 hectares, sans que l'ensemble du domaine eût augmenté. La terre de Vincy-Manœuvre, dont il n'existait presque plus rien à la fin du XVe siècle, se reconstitue au siècle suivant entre les mains des Nicolaï et des Dreux-Hennequin.

Il est probable aussi que l'avilissement subit de l'argent, de la fortune mobilière, de 1530 à 1600, favorisa beaucoup certains propriétaires fonciers qui possédaient des droits de rachat sur les immeubles aliénés. La terre de Maillebois (Eure-et-Loir) se forme ou, si l'on aime mieux, se reforme arpent par arpent, miette à miette, au temps de Louis XIII; 100 laboureurs auparavant fai-

saient du blé jusque sous les murs du château. Au même temps, le seigneur de Rostaing, pour créer un parc de 30 hectares autour de son manoir de Thieux, doit acheter, l'une après l'autre, 200 parcelles de terre.

Et ce que font de riches propriétaires, par goût autant ou plus que par intérêt, une masse de rentiers le font dans une vue de placement, et beaucoup d'agriculteurs l'exécutent comme spéculation. Ils espèrent augmenter par là leur revenu. Ce ne fut pas seulement en France que ces courans successifs de découpage des domaines en mille fractions, puis de coagulation des parcelles éparpillées, peuvent être constatés : l'histoire de l'agriculture en Angleterre fait passer sous nos yeux des édits royaux, qui défendent la concentration de la terre et d'autres édits qui défendent le morcellement ; preuve que l'une et l'autre tendance dominèrent, chacune à son heure, sous l'influence de causes économiques. Le morcellement exagéré du moyen âge constituait une entrave au développement de la richesse agricole, après avoir été utile à l'opération préliminaire du défrichement.

L'absorption des plaines par la grande culture qui balayait des centaines de chaumières et effaçait des douzaines de hameaux, la création des grandes fermes de Beauce et de Brie, qui toutes datent du XVIIe siècle, fut alors une révolution équivalente à celle de la grande industrie et du grand commerce de nos jours, qui condensent et par suite remplacent, au plus grand profit du public, tant d'ateliers isolés ou d'échoppes minables. Ces échoppes pourtant, et ces ateliers, avaient réalisé, en leur temps, une amélioration sur l'état de choses antérieur ; l'humanité leur devait la division du travail. Il arrive que l'avènement d'un système, comme plus tard son abandon, sont également utiles ; que le morcellement a été un progrès, et que la concentration a été un autre progrès. D'ailleurs, ces *détaillans* agricoles ne disparurent pas plus complètement que ne disparaîtront dans l'avenir les exploitans parcellaires du commerce et de l'industrie. Le morcellement demeura avantageux à certaines configurations de terrain, à certaines cultures délicates.

Dans les pays mêmes où le sol fut moins divisé aux deux derniers siècles qu'il n'était auparavant, on ne peut pas ouvrir un chartrier, un inventaire d'archives quelconques, sans y rencontrer des myriades de ventes et d'achats de terre faits à ou par des laboureurs. En Flandre, certains propriétaires possèdent des quantités de *coupons*, de petits bouts de terre, des quarante et cinquante lopins ; dans l'Ile-de-France, sous Louis XIV, les transactions foncières abondent entre mariniers, tisserands, charcutiers, petits

patrons, ouvriers de tous corps d'état. Un domestique vend à un tonnelier; un cordonnier achète d'un vigneron. Ces parcelles sont extrêmement mouvantes: treize sillons d'un champ, dans le Maine, passent en quelques années d'une maladrerie à un commissaire des guerres, de celui-ci à un couvent de minimes, du couvent à un gentilhomme, etc. Les legs et les échanges de morceaux de labour faits par des villageois, par des gens de peu, sont innombrables en Touraine; dans une seule commune de Bourgogne, de dimension médiocre, Chassy, il y a 167 propriétaires de vignes en 1694; et dans une commune voisine, Thury, 350 arpens, c'est-à-dire 140 hectares environ, sont partagés entre 168 détenteurs.

Cet état de choses n'aurait pas été général puisque, d'après les rédacteurs de l'*État des paroisses*, du diocèse de Toulouse (1789), une des causes de la misère était l'absence de propriétés entre les mains des cultivateurs, — affirmation qui paraît à tout le moins difficile à admettre sous une forme aussi absolue. — Il est vrai que dans certaines contrées, comme le Bas-Anjou ou la Vendée angevine, les exploitations étaient trop étendues pour recevoir tous les soins qu'elles comportaient; en d'autres termes, la culture intensive a pénétré de nos jours sur des domaines où elle était jadis inconnue, sans doute parce qu'elle n'y aurait pas été productive. La révolution des moyens de transport a fait ici, d'elle-même, à l'aide des intérêts qu'elle a éveillés et des appétits qu'elle a satisfaits, ce qu'aucune législation n'eût pu obtenir par la force.

Mon impression personnelle est que, *pour la surface cultivée sous Louis XVI*, le morcellement n'a pas dû augmenter sensiblement depuis cent ans; que cette surface, *beaucoup moins morcelée en 1789 qu'en 1550*, ne l'est pas beaucoup plus aujourd'hui qu'en 1789. Cet amour du paysan pour la terre, que constatait A. Young, dans ses voyages à travers la France, cette passion de devenir propriétaire, qui lui faisait employer toutes ses épargnes à l'acquisition du lambeau longtemps convoité, s'endetter souvent et se ruiner quelquefois pour y parvenir, cette passion est très ancienne, elle se satisfait depuis des siècles. Il a fallu de dures misères pour que la petite propriété rendît, à certaines heures tristes, ce qu'elle serrait si fort, et le retour de la prospérité rurale la faisait repartir de plus belle à la conquête du fonds ambiant. Ce qui, depuis 1789, a développé le morcellement, c'est l'augmentation de la surface cultivée, l'immensité des landes, pâtures et forêts indivises, qui ont été happées par la propriété individuelle et principalement par la petite propriété. L'ensemble de son domaine est donc plus grand, mais, *proportionnellement à sa superficie*, il ne contient pas beaucoup plus de parcelles.

IV.

C'est, du reste, une question de savoir si le progrès du morcellement est souhaitable, si même il convient de se féliciter, autant qu'on le fait d'habitude, de l'état d'extrême division de la propriété dans notre pays. « On doit admettre comme un idéal, si ce n'est comme un axiome de justice, dit M. Leroy-Beaulieu, que la terre, primitivement domaine commun de l'humanité, étant partagée et tombée sous le régime de la propriété privée pour l'accroissement de la production, il est bon qne le plus grand nombre possible d'hommes aient une part du sol. » Mais l'intérêt moral, qui demande que le plus grand nombre d'êtres humains soient propriétaires, se trouve en contradiction avec l'intérêt matériel, qui veut que tous les êtres humains jouissent de la plus grande somme possible de bien-être ; voici comment : le morcellement excessif de la terre, en intéressant un plus grand nombre de gens à sa valeur, partant au revenu qu'elle procure, et partant au prix des denrées qu'elle produit, a pour conséquence le renchérissement de la vie. Il est tout au moins un obstacle à l'abaissement.

Dans un pays démocratique comme le nôtre, si les producteurs de denrées, c'est-à-dire les propriétaires du sol étaient en petit nombre, le législateur s'inquièterait peu de diminuer leur revenu. Quand ils sont trois millions, ce qui, à quatre personnes par ménage, fait une douzaine de millions de têtes, près du tiers de la population totale, il faut compter avec eux. Les détenteurs de la fortune mobilière ont été, comme on l'a vu dans un article précédent (1), littéralement dépossédés par diverses causes, les unes économiques, telles que la baisse du pouvoir de l'argent et du taux de l'intérêt, les autres politiques, telles que la dépréciation de la livre-monnaie. L'État aristocratique d'autrefois ne s'en est pas autrement ému et a laissé les rentiers du XIIIe au XVIIIe siècle se tirer d'affaire comme ils ont pu. Durant cette période de six cents ans, la propriété foncière a subi des crises, plus ou moins longues, plus ou moins fortes et plus ou moins générales ; mais elle s'en est toujours relevée et elle n'a finalement souffert d'aucune des atteintes du temps. La terre a sauvé le capital incorporé en elle, soit à titre d'acquisition primitive, soit à titre d'amélioration. Je parle ici de la propriété rurale ; la propriété urbaine ne s'est pas seulement maintenue, elle a profité de plus-values inouies.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1892.

De cette chance, car c'en est une, on ne peut que féliciter les heureux possesseurs; mais doit-on, comme ils le demandent, leur en garantir la continuité? Jusqu'à ces dernières années, ils n'avaient eu à redouter que peu ou point de concurrence; de concurrence extérieure du moins, puisqu'à l'intérieur, ils en avaient éprouvé, dans les temps modernes, par suite du dessin souvent modifié des lignes de douanes provinciales, à travers le royaume, par suite du creusement de divers canaux, de la confection de certaines routes. Ils en avaient subi encore par les défrichemens qui, de moment à autre, quand les prix des denrées s'enlevaient trop vite, venaient lester ces prix, les alourdir par la multiplication des offres.

Au milieu de notre siècle, une portion de la propriété foncière, celle qui formait la banlieue des villes, eut à soutenir un rude assaut par le fait de l'invention des chemins de fer. On lui arrachait un monopole; les cliens qu'elle approvisionnait exclusivement allaient peut-être lui échapper. A cela encore il se trouva un remède : la population des villes doubla, et la production de certaines denrées qui ne supportent que peu de transport, telles que le lait, ou que le transport continue, malgré les chemins de fer, à faire grandement augmenter de prix, parce qu'elles ont peu de valeur par rapport à leur poids, la paille, par exemple, la production accrue de ces denrées remplaça celles qui furent abandonnées aux environs des centres populeux, où elles devenaient moins rémunératrices. Puis la hausse des objets de consommation et la découverte d'engrais nouveaux permirent la culture intensive de produits qui, avec l'ancien mode d'exploitation, eussent cessé d'être avantageux. Enfin le développement du bien-être, de l'aisance des classes moyennes, créa à l'agriculture de nouveaux débouchés, ou doubla, tripla des débouchés anciens. La banlieue des villes vit aussi sa population croître, presque autant que celle des villes elles-mêmes; de là, transformation de beaucoup de fonds jadis ruraux, en fonds semi-urbains, et participation au bénéfice que les fonds urbains ont retiré de la civilisation.

Si bien que, dans la période comprise entre 1850 et 1880, les héritages fonciers profitèrent diversement des inventions nouvelles, gagnèrent plus ou moins, mais gagnèrent tous. Un mouvement contraire se manifeste depuis une douzaine d'années : la lutte s'est ouverte de continent à continent, et la terre française n'est plus seulement en concurrence avec la terre européenne, mais avec celle du monde entier. Le marché des produits agricoles, restreint au moyen âge à la seigneurie et aux seigneuries mitoyennes, étendu aux temps monarchiques à la province, et exceptionnelle-

ment aux provinces voisines, après s'être prodigieusement élargi dans notre siècle jusqu'à embrasser la totalité du territoire national, s'est maintenant établi sur l'universalité du globe. Deux cultivateurs qui remuent la terre et la sollicitent aux antipodes l'un de l'autre concourent ensemble, sans s'en douter, à qui vendra, sur un point quelconque de la planète, le meilleur produit au meilleur marché.

Et de même que, pour le transport des personnes, on ne dit plus que telle localité est à cent ou deux cents lieues de telle autre, mais qu'elle en est éloignée de sept ou de quatorze heures; que l'on ne s'occupe plus, pour mesurer l'espace dans les voyages, de la distance, mais seulement de la durée; de même, pour les transports de marchandises, on n'a plus à calculer la distance ni la durée, mais seulement les frets maritimes et les tarifs de voie ferrée. Et l'on peut dire que tel quintal de blé ou de viande est à 4 ou 6 francs de tel autre, qu'il porte, en arrivant sur tel marché, une surcharge de 4 ou 6 francs sur son prix de revient.

Quand ce prix de revient, même grevé de cette surcharge, est plus bas que celui de la denrée similaire, récoltée aux environs immédiats de la localité où le produit étranger fait ainsi son apparition, les producteurs indigènes, obligés de réduire leurs prétentions, s'écrient qu'on les ruine. Ils demandent aussitôt à l'État, c'est-à-dire à la collectivité, de mettre obstacle, par une taxe douanière, à l'entrée de ces marchandises rivales, du moins de les paralyser assez pour que leur concurrence cesse d'être nuisible; nuisible aux producteurs s'entend, puisqu'elle est favorable aux consommateurs.

L'État cède-t-il à la pression de ce socialisme bien élevé des riches que l'on nomme protectionnisme, il élève artificiellement le prix de la vie; il porte un grave préjudice à la classe des travailleurs manuels, et même à celle des petits propriétaires ruraux, qui sont obligés, en achetant plus cher la masse des objets de première nécessité, de payer à beaux deniers comptans la rançon de la plus-value, que l'on vient de donner à la marchandise unique dont ils sont vendeurs. On dit parfois que le plus grand nombre de ces petits propriétaires sont indifférens à la hausse comme à la baisse des denrées agricoles, parce qu'ils consomment eux-mêmes ce qu'ils produisent et ne le vendent pas. Ceci pourrait être vrai si chacun d'eux était semblable à Robinson Crusoë dans son île, ou au fermier du moyen âge qui était réduit à demander à son domaine la satisfaction de tous ses besoins; mais, de nos jours, on s'est habitué à tirer presque exclusivement de chaque sol ce qu'il fournit dans les meilleures conditions, comme qualité et quantité:

ici les céréales, là le bétail, ailleurs la vigne. Le cultivateur de quelques parcelles n'y récolte qu'une ou deux sortes de marchandises; et, s'il tient à vendre celles-là le plus cher possible, il tient aussi à se procurer les autres, qu'il ne produit pas, au moindre prix.

Il en résulte que, si l'on demandait au suffrage universel de se prononcer *séparément*, par voie de plébiscite, sur l'établissement de chaque droit protecteur en particulier, il n'en serait voté aucun, parce que les consommateurs de chaque produit seraient toujours plus nombreux que les producteurs; mais que, si la question vient devant un parlement, où les intérêts divergens peuvent se coaliser pour atteindre un but commun, on doit craindre que le soin mal entendu de ces intérêts n'amène les représentans du pays à opposer des barrières factices, à l'abaissement naturel du prix de la plupart des marchandises et à sacrifier ainsi la masse de la nation à une seule classe de citoyens.

L'influence du morcellement foncier sur la législation douanière est donc évidente, et un fait économique dont la démocratie semble se féliciter : la division de la propriété a pour conséquence un fait politique dont les vrais démocrates doivent s'affliger : le renchérissement de la vie. Il est clair en effet que, si la terre était entre les mains d'un petit nombre de possesseurs, leurs plaintes demeureraient sans écho sous un gouvernement d'opinion; on ne s'inquiéterait que faiblement de voir baisser d'un quart, de moitié, ou même davantage, la rente de la terre, si cette baisse n'appauvrissait qu'une infime minorité de la nation; tandis que, lorsqu'un tiers des électeurs se trouve intéressé à la prévenir, l'agitation organisée dans ce dessein, avec l'appui d'une aussi grande quantité de gens, est capable d'emporter, au moins pour un temps, le vote de mesures funestes.

En se tournant ainsi vers la puissance sociale qu'elle supplie de la protéger, l'agriculture pense-t-elle donc ne pouvoir s'aider elle-même? Croit-elle qu'elle n'a plus aucun progrès à réaliser, et que le sol français, si on le laisse aux prises avec le sol russe, américain ou indien, est vaincu d'avance et va retourner en friche? Qu'elle regarde en arrière, qu'elle consulte son histoire et, par ce qu'ont fait leurs devanciers, que les propriétaires d'aujourd'hui apprennent ce qu'ils pourront faire à leur tour. Depuis seulement cent cinquante ans, les procédés agricoles, les assolemens, les engrais, le matériel de ferme, ont été renouvelés de fond en comble; et l'État n'a eu, dans cette transformation, qu'une action insignifiante, il y a joué le rôle le plus effacé.

Jusqu'au siècle dernier, l'assolement traditionnel demeure, dans

chaque localité, une arche sainte à laquelle on n'ose toucher. Le laboureur est justiciable des tribunaux pour avoir cultivé à contretemps, contrairement aux usages, une pièce de terre à lui confiée. Aux temps modernes, des ordonnances d'intendans défendent de labourer les prairies, de planter des vignes, de faire même couper ou manger l'herbe, « serrer les avoines » ou les blés, avant les saisons ordinaires. Est-il survenu quelque trouble dans le régime foncier, les règles se sont-elles relâchées ou corrompues, les cultivateurs sont les premiers à se plaindre que, « le finage ne se labourant plus par saisons, ils s'exposent à être condamnés à des amendes. »

Ces pratiques, auxquelles on paraît attacher tant d'importance, sont les plus primitives du monde ; c'est, en général, la culture biennale du blé, alternant avec les jachères, système renouvelé des Grecs et recommandé par Xénophon. Il était formellement défendu, en Provence, de *restoubler*, c'est-à-dire d'ensemencer deux ans de suite le même champ. Seuls les bons fonds sont admis, à la fin de l'ancien régime, à l'assolement triennal : deux ans de céréales (froment ou avoine), un an de repos. Le repos dure bien davantage dans les fonds médiocres ou mauvais; dans ce Morvan, qui occupe les deux tiers de l'élection de Vézelay, décrite par Vauban, les terres ne se labourent qu'un an sur six ou sept. Pendant le repos, il y pousse des fougères et genêts que les bestiaux vont pâturer et que l'on brûle avant le retour de la charrue. Sans doute, la croûte arable de ces champs inféconds est aussi mince que celle d'une cour pavée qui, laissée à elle-même durant de longues années, finit par se recouvrir d'une certaine couche d'*humus*, provenant de sa propre végétation. De ces sols artificiels il faut plusieurs hectares pour nourrir un homme. Un rare effort les épuise; et, à défaut de grains, on n'a pas trouvé moyen de leur faire produire autre chose. Des milliers de kilomètres étaient encore dans ce cas au XVIIe siècle ; et, jusqu'au milieu du XVIIIe, on voit, en Limousin, les « chaumes, » qu'on laisse reposer pendant dix ans, quinze ans ; pauvres terres anémiques, fourbues par une gestation qu'elles ne peuvent renouveler que sept ou huit fois par siècle. Au-dessous des « chaumes, » plus bas encore dans la hiérarchie de la fertilité, sont les « bruyères, » qui, elles, se reposent toujours et ne figurent que pour mémoire.

Ce ne fut que dans la seconde moitié du règne de Louis XV que la jachère recula, que la sole du repos fut renvoyée à la troisième, puis à la quatrième année, qu'elle fut utilisée enfin par les prairies artificielles et devint autant ou plus profitable à l'agriculteur que les périodes de labour. « On a maintenant, dit-on en 1768, à

Boucé (Orne), l'habitude, depuis vingt-six ans, de semer du trèfle avec l'avoine pour l'année suivante. » Dans la Manche, en 1750, on signale le trèfle violet (la *trémaine*) comme « un fruit connu de nos cultivateurs depuis quelques années. » Le succès des graines fourragères ne fut pas le même partout; en Languedoc, elles ne réussirent pas. En Gascogne, au moment de la Révolution, on fait si peu de cas de la luzerne « qu'on ne l'emploie que pour les litières des animaux. » Le public, qui considérait la vaine pâture, la « banalité, » comme de droit commun pour tout ce qui n'était pas céréales, respectait peu ces prés artificiels. Il se rebiffait contre cette nouvelle conquête, ou du moins contre cette forme plus étroite de la propriété individuelle. Il faut un édit spécial, en 1776, pour autoriser la « renclôture » des prés, et ce n'est pas pour les propriétaires une dépense de luxe; car les passans, disent les règlemens de police, « s'immiscent journellement à frayer des chemins, tant à pied qu'à cheval et avec voitures, » dans les terres ensemencées en sainfoin.

De 1740 à 1790, les autres branches de l'agronomie furent l'objet de soins analogues : on s'applique à améliorer les races de bétail, à prévenir ou à enrayer les épizooties périodiques qui ravageaient les bergeries et les étables, à paralyser les fléaux multiples qui anéantissaient trop souvent les récoltes et en face desquels les âges antérieurs demeuraient désarmés.

Notre ambassadeur à Londres, le comte de Broglie, avait, dès 1728, envoyé des dépêches détaillées sur les soins donnés aux troupeaux en Angleterre; le gouvernement se proposait pour améliorer la race de ce qu'on nommait les « bêtes à laine, » — parce qu'en effet la laine était alors ce qu'elles avaient de plus précieux, — d'établir des bergeries nationales peuplées, dans le nord de la France, d'animaux du Lincolnshire, et, dans le Midi, de brebis et de béliers espagnols. Quelques particuliers en avaient déjà fait venir à leurs frais. Mal logés et mal entretenus, brebis et moutons étaient facilement la proie des maladies; la pourriture décimait périodiquement les troupeaux. On s'avisa enfin d'assigner un cantonnement aux bêtes atteintes de la clavelée. En cas d'épidémie, comme durant la longue peste bovine, qui, de 1772 à 1782, traversa la France en tous sens, on n'hésita pas à faire garder les zones contaminées par de doubles cordons de troupes, tout en prescrivant d'énergiques mesures d'hygiène.

Peu à peu le côté scientifique de l'industrie agricole se fit jour; et, à travers bien des essais, bien des mécomptes aussi et des désastres, — ces guerres à la routine eurent leurs victimes et leurs vaincus, — les novateurs tracèrent des voies nouvelles, accrurent les chances de gain, atténuèrent les causes de perte.

Jusqu'alors les campagnards se contentaient trop, pour éviter certains accidens, de procédés moraux, assurément respectables, mais en somme insuffisans. Telle municipalité de Provence dépense 24 sous, en 1662, pour aller demander à Arles à son archevêque « la permission d'exorciser les chenilles et autres insectes qui gâtent les chênes blancs. » Ailleurs, on ne se borne pas à les exorciser, on les excommunie. Une commune sollicite encore, en 1737, un exorcisme « contre les poux qui mangent les millets ; » une autre obtient pouvoir, moyennant 12 sous, « d'excommunier les bestiaux qui mangeaient les légumes. » Ici on les excommunie même tous les ans, c'est une dépense ordinaire du budget ; en revanche, on fait bénir d'autres bestiaux et chanter des grand'-messes à leur intention. C'est le même esprit qui poussait, au xve siècle, les paysans de Béarn à faire des menaces ou des sermens à saint Antoine de Navarrens quand les récoltes n'étaient pas rentrées à temps.

V.

Sous le rapport des engrais, le progrès avait été presque nul jusqu'à la Révolution. Aussi bien celui qu'on a réalisé date d'hier, et encore n'est-il qu'à son aurore. Au XIIIe siècle, on n'était pas plus avancé à cet égard qu'au temps de Pline ou de Varron ; et au XVIIIe siècle, on n'avait rien découvert de nouveau depuis le XIIIe. Certains amendemens, comme la marne, dont on était très enthousiaste en 1200, semblaient plutôt dépréciés il y a cent et deux cents ans. Les communautés religieuses, dont les biens étaient le mieux administrés sous Louis XIV, prétendaient que la marne, plusieurs fois réitérée, forme un tuf qui nuit à la longue à la qualité des terres. Aux fumiers animaux, aux composts, s'ajoutaient selon les localités la chaux, le *sablon* ou *tangue* que les populations de l'ouest allaient librement extraire des grèves, au bord de la mer, et dont le gouvernement tenta, sous Louis XIII, de faire payer l'usage. Le fumier pourtant ne paraît pas cher : au XVe siècle, il varie de 0 fr. 75 les 1,000 kilogrammes aux environs de Sens, et de 0 fr. 60 à Gaillon (Seine-Inférieure) à 0 fr. 20 près de Soissons. Au XVIe siècle, il se vend encore moins d'un franc en Limousin. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, le minimum, parmi les prix que j'ai recueillis, paraît être de 1 fr. 05 en Berry et le maximum de 3 fr. 25 à Bougival (Seine-et-Oise). Mais, dans l'état de la viabilité rurale, le transport devait le faire singulièrement renchérir ; il semble en tout cas que l'insuffisance des engrais ait été une entrave permanente pour l'agriculture.

Les municipalités édictent sans cesse des peines contre ceux qui mettaient de la paille dans les rues « pour la transformer en fumier; » elles défendent de « faire pourrir en ville du buis pour engrais, à cause de l'infection » qui en résulte. Une ordonnance de police de 1736 défend aux habitans des villages riverains de Paris d'enlever, pour s'en servir à fumer leurs terres, les matières des voiries, « avant que ladite matière n'y ait séjourné trois ans. » Il existe bien, de loin en loin, des lettres-patentes portant permission à un particulier « d'engraisser les terres pendant trente ans avec une invention dont il est l'auteur, à l'exclusion de qui que ce soit (1630); » la correspondance des intendans mentionne, sous Louis XV, des « secrets trouvés par certaines personnes pour augmenter la fertilité des terres. » Mais la délivrance de ces brevets, n'ayant jamais abouti à rien, nous laisse des doutes sur l'efficacité des découvertes.

Aucune nation de l'Europe n'était, d'ailleurs, plus avancée que nous; notre agriculture pouvait même, à plus d'un point de vue, faire envie à nos voisins. N'oublions pas qu'au XVIIe siècle le blé était en France un des principaux articles d'exportation. Les populations du Midi avaient fait d'importans travaux d'irrigation, et le prix considérable auquel atteignent certains fonds arrosés de Languedoc et de Provence prouve le succès de ces tentatives. Il est, dans les régions les plus arriérées, de curieux spécimens de canalisation, dus à l'initiative particulière : les habitans du Briançonnais avaient percé, en 1526, à la pointe du ciseau, dans les massifs rocheux des Alpes, un canal de 800 mètres de long, uniquement alimenté par la fonte des neiges.

Le côté le plus défectueux, c'était le matériel agricole : ce que nous appelons « charrue » ne ressemble en rien à ce qui était appelé charrue par nos pères; l'idée est la même, mais ce n'est plus le même intsrument. Les labours étaient encore donnés au XVIIIe siècle, dans le Midi, au moyen de charrues *en bois*, fort inférieures à celles que les charrues en fer ont détrônées de nos jours. Ailleurs, c'était l'antique araire de Virgile, portant soit une bêche horizontale, soit un fer de lance, soit un soc pointu et flanqué de deux oreilles en forme de coin qui repoussaient la terre sur les côtés. Avec l'araire, on sillonnait, on ne labourait réellement pas. En 1800, la véritable charrue n'était en usage que dans quelques districts.

Par la diversité des prix on juge de la variété des instrumens auxquels on appliquait le même nom : une charrue valait, au XIVe siècle, de 2 fr. 60 à 27 francs ; aux XVe et XVIe siècles, les chiffres vont de 3 francs à 46 francs ; mais ce dernier concerne une char-

rue « à essieu de fer (1596), » chose rare en ce temps où le fer était hors de prix. Mêmes écarts dans les temps modernes, où le fer cependant était devenu moins coûteux. Seulement, l'abaissement de la matière première fut compensé par un perfectionnement relatif de la fabrication; c'est ce qui rend difficile toute comparaison entre des outils si peu semblables.

Ainsi, les faux ne valaient pas plus cher intrinsèquement, en 1790, — 1 fr. 50, — qu'au XVe ou au XVIIe siècle; et, comme le pouvoir de l'argent était moindre, on en doit conclure qu'elles étaient relativement meilleur marché. Cependant, quoique ayant baissé de prix, elles s'étaient améliorées. « Les faux, disait Montchrétien sous Henri IV, nous viennent d'Allemagne et de Lorraine, à moitié prix de celles que l'on fait chez nous, mais ne valent rien. Il s'en trouve une de bonne entre six. Tout ce qui a figure de faux se vend pour faux. Les boutiques des marchands sont pleines du rebut et les pauvres manœuvres de la campagne se plaignent sans cesse. » Les faux ne servaient qu'à l'herbe; pour la paille, jusqu'au milieu de notre siècle, on la coupait à la faucille.

On la coupait mal, mais l'usage le voulait ainsi; et non-seulement l'usage, mais la loi: une loi au rare parfum de socialisme qui ravirait les amateurs contemporains. Le glanage est un droit pour les gens « vieux et estropiés, petits enfans et autres qui n'ont pas la force de travailler. » Un jour franc après l'enlèvement des gerbes, le champ leur appartient; le propriétaire ne peut légalement s'opposer à leur envahissement; bien mieux, il doit se garder de couper sa paille trop près de terre, s'il ne veut provoquer les réclamations procédurières des gueux qui s'estimeraient frustrés de ce qui leur est dû. Des ordonnances royales, des arrêts de parlement, dont le dernier date de 1756, défendent, sous peine de fortes amendes, de couper les blés avec la faux « dont l'usage prive le pauvre de la ressource du chaume, qui sert dans sa cabane à le couvrir et à réchauffer ses membres engourdis. » Effectivement, on ne devait pas couper la paille de blé, en certaines localités, plus bas qu'à moitié de sa hauteur.

Les charrettes qui servaient à transporter cette récolte étaient grossièrement et mal assemblées; on y employait aussi peu de fer que possible. Les essieux, presque toujours en bois, étaient lourds et faibles. Ces mauvaises voitures, circulant dans de mauvais chemins, portaient de très petits poids; les tombereaux, très étroits, — le corps n'avait guère que $0^{m},33$ de large, — contenaient très peu de volume. Quoique très bon marché de prime abord, ces véhicules revenaient, à l'usage, beaucoup plus cher que ceux qui

leur ont succédé, parce qu'ils duraient moins et rendaient proportionnellement moins de services. Au XIVe siècle (1319), un tombereau *sans ferrures* coûtait à Paris 20 francs, c'est-à-dire 70 francs de nos jours; mais une charrette ferrée, en Franche-Comté s'élevait au triple. Un tombereau, avec essieu en bois, ne coûte au XVIIe siècle que 9 francs à Strasbourg, c'est-à-dire moitié plus qu'une brouette que l'on paie 6 francs en Saintonge (1630). Mais on imagine quel pauvre et piteux véhicule ce devait être, quand on sait que, jusqu'en 1700, le fer destiné aux roues et aux essieux se paie 0 fr. 65 le kilogramme, par conséquent quatre fois plus cher que de nos jours, en tenant compte du pouvoir de l'argent. Lorsque des roues de charrettes, sans ferrures, valaient 3 fr. 60, la ferrure de ces mêmes roues coûtait 36 francs.

Malgré la baisse du fer au XVIIIe siècle, le prix des voitures rurales ne diminua pas; mais leur construction fut plus soignée. Un chariot à bœufs, une grande charrette valaient il y a cent ans de 100 à 150 francs. Je ne parle ici, bien entendu, que d'objets courans et ordinaires : s'il s'agit d'une entreprise de roulage qui transporte à Paris, sous Louis XVI, les huîtres de Marennes, on devra compter 900 francs pour chacun des camions affectés à ce service.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer à tout le matériel de ferme, aux pics, bêches, pelles, etc. Presque toutes les pelles au XVIIe siècle étaient en bois; quelques-unes seulement avaient une garniture de fer sur le bord. Comme ces pelles étaient très lourdes, on devait les faire plus étroites que celles d'aujourd'hui; de là moins de besogne avec plus de peine. Un très petit nombre d'exploitations avaient, à la fin du siècle dernier, des ventilateurs à grains; le plus souvent on vannait le blé en le jetant, à l'aide d'une pelle, à l'encontre du vent.

Un savant, aveuglé par sa tendresse pour le moyen âge, affirmait il y a quarante ans que « presque toutes les pratiques décrites par les cartulaires sont encore aujourd'hui suivies par nos laboureurs, tellement qu'un paysan du XIIIe siècle visiterait sans étonnement beaucoup de nos fermes. Ce qui peut-être le frapperait serait un certain accroissement de bien-être, la suppression des jachères, et surtout l'ouverture des voies de communication. Tels sont en effet, concluait-il, les seuls progrès réels dont nous devons nous enorgueillir. » L'assertion, si l'on tient compte surtout du chemin parcouru dans les quarante dernières années, est contraire à l'évidence. Cette France d'aujourd'hui, où pas un mètre presque n'est perdu, ne ressemble pas plus à la campagne de jadis, pleine de landes moroses, de vains espaces, de bois mé-

diocres servant de pacages, et de pacages également médiocres où poussaient des fragmens de bois, qu'une locomotive ne ressemble à une brouette.

Par l'immense quantité des défrichemens opérés, assainissemens, dessèchemens ou arrosages suivant les lieux, par les prairies artificielles, luzernes, trèfles variés, par la disparition du méteil et l'abondance inouie du froment, par la découverte de la chimie agricole, les engrais, chaque jour mieux connus et plus répandus, fabriqués ou apportés des quatre parties du monde, par les races de bestiaux avantageusement modifiées, par la quantité des plantes, graines ou racines nouvelles cultivées dans nos champs : maïs, betterave, pomme de terre, colza, œillette, par les pommiers (si peu répandus au moyen âge), les mûriers et tant d'autres arbres, enfin par le nouvel outillage rural : charrues perfectionnées permettant de labourer avec un attelage de deux chevaux conduits par un enfant, batteuses fixes, ou à vapeur, machines à faucher, à faner, à lier, semoirs, pressoirs, moulins de tout calibre et de toutes destinations, par cette litanie d'inventions nouvelles que l'on pourrait réciter ici, comme l'hosanna du siècle qui s'écoule, l'exploitation du sol est transformée dans toutes ses branches, sous tous ses aspects... Il n'y a que la terre, les saisons, les phénomènes atmosphériques qui n'aient pas varié.

Certain candidat à la députation avait affiché, dans les villes, qu'il s'efforcerait de maintenir le pain au meilleur marché possible. Ses concurrens lui reprochèrent, dans les campagnes, de vouloir ruiner les laboureurs, et il expliqua aussitôt par une déclaration nouvelle que, tout en augmentant le bon marché du pain, il s'appliquerait à faire renchérir le blé. Alors les électeurs, urbains et ruraux, jugeant que cet homme se moquait d'eux, l'abandonnèrent, et il échoua pitoyablement. S'il n'est guère possible que l'on vende en effet le grain cher et le pain à bas prix, rien ne s'oppose à ce que la terre renchérisse, tandis que ses produits baissent ; il suffit pour cela qu'ils deviennent plus abondans. C'est ce que l'on a vu maintes fois dans le passé; qui donc oserait prédire que nos successeurs, dans un avenir prochain, ne le verront pas à leur tour?

Vte G. d'Avenel.

ÉTUDES ANGLAISES

LA VIE ET LES ŒUVRES DE GEOFFREY CHAUCER.

Sous les voûtes de Westminster, dort Sebert le Saxon; non loin s'élève, entre des colonnes torses privées de leurs mosaïques, la tombe du confesseur, pur spécimen de l'art de Byzance, souvenir de la lointaine époque où la ville des empereurs grecs était encore pour les occidentaux la ville des merveilles et le centre de la civilisation et des arts. Entre ces deux tombes brillent obscurément sous les lueurs que tamise un vitrage pâle les statues dorées des derniers Plantagenets. Ici Richard II, « beau de corps, » dit l'inscription, dépossédé et assassiné par son cousin premier Lancastre; à ses pieds, son grand-père, le vainqueur de Crécy, Édouard III, la barbe flottante, étalée, non pas sur le costume de guerre qu'il portait dans ses campagnes de France, mais sur la tunique aux larges plis, vêtue pour l'éternel repos. Plus bas, Philippine de Hainaut, la bonne reine, qui sauva, dit-on, les bourgeois de Calais.

A côté de la série des rois, la série des poëtes. Des ogives surbaissées, de marbre gris, fleuries de volutes épanouies, marquent le lieu où fut enseveli, dans une solitude qui allait se peupler au cours des siècles et devenir le « coin des poëtes, » le premier en date des grands hommes de la littérature anglaise, Geoffrey Chaucer, contemporain, ami, protégé, de Philippine la bonne reine, d'Édouard, héros de Crécy, et de Richard, dernier Plantagenet.

Après une longue période au cours de laquelle on pouvait à peine prévoir si l'île de Bretagne ne finirait pas par devenir française, une nation nouvelle s'était formée au XIVe siècle, différente de ses ancêtres malgré les liens du sang, une nation toute jeune qui déjà se couvrait de gloire et arrêtait, comme par un choix délibéré, les traits définitifs de son caractère. Déjà elle a son parlement qui contrôle tout le pays et met en accusation les ministres et le roi lui-même. Elle est commerçante, industrieuse, pratique; elle aspire, dès ce moment, à la domination des mers. Déjà, dans la salle capitulaire de l'abbaye où se réunissent les communes, on les a entendues réclamer pour les princes anglais le titre de « rois de la mer » (1372). Les gloires militaires ne leur font pas défaut, les gloires littéraires non plus; ils ont tout un groupe de poètes que Chaucer domine de haut.

Chaucer appartient aux temps nouveaux; sa biographie n'est guère moins caractéristique que son œuvre, car il ne décrit rien par ouï-dire ou par supposition; il est lui-même acteur dans les scènes qu'il raconte; il ne les rêve pas, il les voit. Son histoire est comme un reflet de celle de la nation. La nation s'enrichit par le commerce, et Chaucer, fils de commerçans, grandit parmi eux; elle cesse d'aller étudier à Paris, et Chaucer n'y va pas; elle fait la guerre en France, et Chaucer suit Édouard sur les routes militaires de notre pays. Elle met sa foi dans le parlement, et Chaucer en fait partie comme député du Kent; elle s'intéresse aux choses de beauté, elle aime les arts et les veut riches et sourians; Chaucer est conservateur des palais royaux et en surveille les embellissemens et l'entretien; les monotonies saxonnes, les tristesses du lendemain d'Hastings sont oubliées et effacées; l'Angleterre nouvelle sait rire et sourire aussi; elle est la *merry England* aux explosions joyeuses et l'Angleterre des légendes, des complaintes et des Vierges attendries. L'Angleterre rieuse comme l'Angleterre souriante est tout entière dans les œuvres de son premier poète.

I.

La vie de Chaucer remplit exactement la période qui nous occupe, où le peuple anglais acquit ses caractères définitifs; il naquit sous Édouard III et vit la fin des Plantagenets; il mourut peu après l'avènement d'Henri de Lancastre. A cette époque Pétrarque et Boccace étaient morts depuis longtemps, la France ne comptait aucun poète de nom, et Chaucer était sans comparaison le plus grand poète de l'Europe.

Sa famille appartenait à la bourgeoisie commerçante de la cité. Son père Jean Chaucer, son grand-père Richard, son oncle Thomas

Heyroun, faisaient tous partie de la corporation des marchands de vin. Jean Chaucer était fournisseur de la cour, et il accompagna Édouard III dans sa première expédition sur le continent. De là des relations avec la famille royale dont le futur poète devait profiter. L'établissement des Chaucer était situé dans Thames street, rue qui subsiste encore, mais qui ne compte plus que des maisons modernes ; c'est là que Geoffrey dut naître vers 1340.

Chaucer passa à Londres ses années d'enfance et de jeunesse, un Londres que le grand incendie de 1666 a fait presque totalement disparaître, ce vieux Londres alors tout jeune, dont les miniatures de manuscrits nous ont conservé la pittoresque image. La maison paternelle était près du fleuve, et sur le bord du ruisseau de Wallbrook, recouvert depuis, mais qui coulait alors en plein air. Sur la noble rivière dont les eaux n'étaient peut-être pas aussi bleues que les miniaturistes les peignent, mais qui n'était pas encore la boue liquide que nous connaissons, les navires venus de la Méditerranée et de la Baltique glissaient lentement, portés par la marée. Les maisons aux toits pointus et à plusieurs étages bordaient l'eau et formaient au rez-de-chaussée des colonnades servant d'entrepôts et sous lesquelles les marchandises étaient débarquées. Le fameux pont de Londres construit sous Jean sans Terre, presque neuf encore, car il entrait seulement dans son deuxième siècle et devait vivre six cents ans, avec ses nombreuses piles, ses contreforts aigus, les maisons qu'il portait, sa chapelle Saint-Thomas, coupait la ligne de l'horizon et reliait la cité au faubourg de Southwark. De ce côté, encore des maisons, une belle église gothique qui subsiste, des hôtelleries en abondance, car c'était le point d'arrivée par la route de terre ; et, avec les hôtelleries, des lieux de divertissement de toute sorte, tradition si bien établie que la majorité des théâtres du temps d'Élisabeth y furent construits, et notamment le fameux *Globe* où se jouaient les pièces de Shakspeare. Sauf ce faubourg, la rive droite de la Tamise offrait au regard, au lieu des entrepôts d'aujourd'hui, la rase campagne, des arbres et des prés verts. Un peu plus bas, sur la rive gauche, se dressaient les murs de la Tour de Londres ; plus haut, vers l'intérieur de la cité, l'ample masse de Saint-Paul dominait les maisons. C'était alors une cathédrale gothique ; Wren, après le grand incendie, la remplaça par l'édifice renaissance qu'on voit aujourd'hui. La ville était entourée de murailles dont il reste des parties et dont la base, à certains endroits, est romaine. De distance en distance étaient percées des portes que défendait un bastion et dont les noms de rues nous conservent le souvenir : Aldgate, Bishopsgate, etc.

La ville elle-même était populeuse et affairée. Les rues dans lesquelles se passa l'enfance de Chaucer étaient resserrées, bordées de maisons aux étages avançant, avec des enseignes surplombant la chaussée, des appentis (*pentys*) barrant le passage et toute sorte d'encombremens contre lesquels protestaient en vain d'innombrables règlemens municipaux. La tête des cavaliers s'embarrassait dans les enseignes, et on prescrivait de faire les perches moins longues; les mœurs étant violentes, on interdisait le port des armes, mais les honnêtes gens seuls se conformaient à la loi, ce qui facilitait la besogne des autres; la propreté était médiocre; les porcs couraient çà et là; une ordonnance d'Édouard Ier avait inutilement prescrit qu'ils seraient tous tués, sauf ceux de l'hospice de Saint-Antoine qu'on reconnaîtrait à la sonnette pendue à leur cou: « Et qui porc voudra nourrir, le nourrisse dans sa maison. » Cette facilité fut même retirée un peu plus tard, tant les mœurs devenaient élégantes.

Dans cette ville laborieuse, parmi les marchands et les marins, prenant le goût des aventures et des histoires de pays lointain, écoutant son père décrire les belles choses qu'on voit à la cour, Geoffrey grandit, d'enfant devint jeune homme et, grâce aux relations de sa famille, fut nommé à dix-sept ans page d'Élisabeth, femme de Lionel, fils d'Édouard III. A son tour, et non pas comme marchand, il avait accès à la cour et en faisait partie. Il s'habille à la mode et dépense 7 shillings pour un manteau, des souliers et une culotte rouge et noire. En 1359, il prit part à l'expédition conduite en France par le roi. Il semblait que ce dût être pour notre pays le coup de grâce: le désastre de Poitiers n'était pas encore réparé, on était au lendemain de la Jacquerie, des émeutes parisiennes, de la trahison et de la mort de Marcel; le roi de France était prisonnier à Londres, et le royaume avait pour chef un jeune homme de vingt-deux ans, frêle, savant, pieux, inhabile aux armes. On eût cru qu'il n'y avait qu'à prendre; mais une fois de plus, on vit se vérifier le dire de Froissart: dans la fragile poitrine du dauphin battait le cœur d'un grand citoyen, et il parut à l'user que le royaume n'était pas « si déconfit qu'on y trouvât bien toujours à qui combattre. » La campagne ne fut heureuse ni pour Édouard, ni pour Chaucer; le roi d'Angleterre n'eut que des échecs: échec devant Reims, échec devant Paris, et fut trop heureux de conclure la paix de Brétigny; Chaucer fut capturé par les Français, et sa destinée eût été assez peu enviable si le roi n'avait payé sa rançon. Édouard versa 16 livres pour ravoir le page de sa bru. Chaque chose a son prix; le même prince avait payé 50 livres un cheval du nom de Bayard et 70 un autre du nom de Labryt, qui était gris pommelé.

Après son retour, Chaucer fut attaché à la personne d'Édouard en qualité de valet de chambre, *valetus cameræ regis;* c'est exactement le titre que Molière devait plus tard honorer à son tour. Ses fonctions consistaient à faire le lit royal, tenir les torches, porter les messages. Un peu plus tard il fut écuyer (*armiger*, *scutifer*), et comme tel servit le prince à table et chevaucha à sa suite dans ses voyages. Il ne semble pas que ses devoirs aient absorbé toutes ses pensées, car il trouva le temps de lire force livres, d'écrire force poésies, d'aimer éperdument une belle personne inconnue, qui ne répondit pas à sa passion, d'épouser une demoiselle Philippine, attachée au service de la reine, puis au service de Constance, deuxième femme de Jean de Gand, duc de Lancastre, sans cesser, du reste, — parce qu'il ne pouvait faire autrement, à ce qu'il nous assure, — d'aimer toujours son inconnue.

Il lit, il aime, il écrit, il est poète. Nous ne savons pas qui il aima, mais nous savons ce qu'il lisait et ce qu'il écrivait à cette époque. Il lisait les ouvrages à la mode dans le milieu élégant où il vivait, romans de chevalerie, chansons d'amour, romans allégoriques, depuis *Roland* et *Tristan* jusqu'au *Roman de la rose*. Les poètes, même les plus grands, montrent rarement leur originalité à vingt ans et Chaucer ne fit pas exception à la règle. Il imita les écrits qu'il voyait jouir de la faveur autour de lui, et qui, à la cour du roi, étaient surtout des livres français. Quoi qu'il en fût de la nation, les princes étaient restés Français ; notre langue était leur langue naturelle ; les beaux livres richement illustrés qu'ils gardaient, pour se distraire les jours d'ennui, dans leur « chambre de retrait » étaient des livres français, qui avaient la plupart du temps pour sujet l'amour. A ce point de vue, même à cette époque, nulle différence entre le nord et le midi. Froissart séjourne à Orthez chez Monseigneur Gaston Phébus de Foix en 1388 et à Eltham à la cour de Richard II en 1394. Il s'y prend exactement de la même manière pour plaire dans les deux cas : les deux personnages sont des gens de même ordre, ayant le même idéal dans la vie, imbus des mêmes idées et représentant la même civilisation. Il les trouve tous deux parlant fort bien français ; Gaston « parlait à moi, non pas en son gascon, mais en beau et bon français ; » Richard de même « moult bien parlait et lisait français. » L'historien était dûment recommandé à chacun d'eux ; mais il comptait surtout, pour se faire bien venir, sur un cadeau qu'il avait apporté, le même dans les deux cas, un manuscrit contenant des poésies amoureuses, lequel manuscrit « le comte de Foix vit moult volontiers, et toutes les nuits après son souper je lui en lisais. Mais en lisant nul n'osait parler ni mot dire ; car il voulait que je me fisse bien entendre. » Mêmes

précautions quand il va en Angleterre où il n'avait pas paru depuis un quart de siècle et où il ne connaissait plus personne : « Et avais de pourvéance fait écrire, grosser et enluminer et recueillir tous les traités amoureux et de moralité que, au terme de trente-quatre ans j'avais, par la grâce de Dieu et d'Amour faits et compilés. » Il attend une occasion favorable, et un jour que les conseils sur les affaires d'État sont terminés, « voulut voir le roi le livre que je lui avais apporté. Si le vit en sa chambre, car tout pourvu je l'avais ; et lui mis sur son lit. Il l'ouvrit et regarda dedans et lui plut très grandement : et plaire bien lui devait, car il était enluminé, écrit et historié et couvert de vermeil velours, à dix clous d'argent dorés d'or, et roses d'or au milieu, et à deux grands fermaux dorés et richement ouvrés au milieu de rosiers d'or.

« Donc, me demanda le roi, de quoi il traitait, et je lui dis : d'amours !

« De cette réponse fut-il tout réjoui, et regarda dedans en plusieurs lieux et y lut, car moult bien parlait et lisait français ; et puis le fit prendre par un sien chevalier, qui se nommait messire Richard Credon, et porter en sa chambre de retrait, et me fit de plus en plus bonne chère. »

Longtemps avant ce dernier voyage de l'illustre chroniqueur, Chaucer était familier avec ses poésies, et il connaissait, comme on connaissait autour de lui, celles de tous ses contemporains français, Deguilleville, Machault, Des Champs, plus tard Granson. Il chante comme eux l'amour, le printemps, la marguerite des prés ; il avait lu avec une admiration passionnée le poème, composé au siècle précédent, qui était le plus aimé de toute la littérature du temps, le *Roman de la rose.*

Ce fameux poème était alors à l'apogée d'une réputation qui devait se prolonger par-delà la renaissance. Les défauts qui nous en éloignent contribuaient autant à sa popularité que ses mérites ; les digressions, les dissertations et les sermons n'inspiraient pas l'horreur qu'ils causent aujourd'hui ; vingt-trois mille vers de moralités, d'analyse psychologique, de discours abstraits, débités par des abstractions personnifiées, ne lassaient pas la jeune imagination de nos ancêtres. La forme est allégorique : la rose est la jeune fille que l'amant veut conquérir ; cette forme, tombée plus tard en défaveur, ravissait les lecteurs du XIVe siècle, pour qui c'était un plaisir supplémentaire de deviner ces faciles énigmes. L'Église avait contribué à la vogue dont jouissait l'allégorie ; les commentateurs avaient expliqué de bonne heure le Nouveau-Testament par l'Ancien, l'un étant l'allégorie de l'autre ; l'aventure de Jonas et de la baleine était une allégorie de la résurrection ; les bestiaires étaient

des suites d'allégories; les litanies de la Vierge, des listes de symboles. Les procédés des auteurs pieux furent adoptés par les auteurs mondains; Amour eut sa religion, ses allégories, ses litanies, sans parler de son paradis, de son enfer et de ses dix commandemens. Il eut toute une cour céleste d'abstractions personnifiées, tous ces êtres ténus et transparens qui accueillent ou repoussent l'amant dans le jardin de la rose. C'était une religion nouvelle, cette religion de la femme, inconnue des anciens; Ovide ne suffisait pas, on ne pouvait l'imiter qu'en le transformant; il fallait pour ce nouveau culte un évangile, ce fut le *Roman de la rose*.

Les disparates du livre ne choquèrent pas la masse des lecteurs; l'âge en était rempli, et c'était chose si usuelle qu'on ne la remarquait même pas: les saints priaient au seuil des églises et les gargouilles riaient des saints. Guillaume de Lorris construisit le porche de sa cathédrale d'amour et mit dans les niches de grandes, longues figures à l'air noble et pur. Jean de Meun, quarante ans après, continua l'édifice et les gargouilles n'y furent pas épargnées, gargouilles railleuses, grotesques, indécentes. Il s'en suivit des discussions interminables, les uns tenant pour Guillaume et les autres pour Jean, les uns rejetant tout le *Roman* et les autres, les plus nombreux, l'acceptant tout entier; ces dissentimens accrurent encore la renommée de l'œuvre qui devint si grande qu'on possède plus de deux cents manuscrits du poème. La sage biographe du sage roi Charles V, Christine de Pisan, protesta au nom des femmes insultées: « A vous qui belles filles avez et bien les désirez à introduire à vie honnête, baillez-leur, baillez le *Roman de la rose*, pour apprendre à discerner le bien du mal; que dis-je, mais le mal du bien! Et à quelle utilité ne à quoi profite aux oyans oïr tant de laideurs? » L'auteur « onques n'eut accointance ne hantise de femme honorable ne vertueuse; » il n'en a connu que de « dissolues et de male vie » et a jugé toutes les autres d'après celles-là.

L'illustre Gerson, au xve siècle, fit au *Roman* l'honneur de le réfuter par un traité dans les règles; mais le poème n'en fut pas moins traduit en italien, en flamand, en anglais, imprimé nombre de fois à la renaissance, rajeuni et édité par Marot.

Il y eut plusieurs traductions anglaises, et l'une d'elles fut l'œuvre de notre jeune *valetus cameræ regis*. Cette traduction, par Chaucer, est perdue; nous savons toutefois non-seulement qu'elle existait, mais même qu'elle était célèbre; on en connaissait le mérite en France, et Des Champs, en envoyant ses œuvres à Chaucer, le félicite par-dessus toutes choses d'avoir « planté le rosier » dans « l'île aux géans: »

Tu es d'amours mondains dieu en Albie,
Et de la rose en la terre angélique...
En bon anglais le livre translatas.

Cette autorité que Des Champs prête au poète anglais dans les questions d'amour était réelle; nous savons que Chaucer composa à ce moment une foule de poèmes amoureux, à la française, pour lui, pour d'autres, pour se distraire, pour soulager ses peines; « le royaume en était rempli. » La plupart sont perdus. Nous savons, par des allusions contemporaines, qu'ils pullulaient, et, par lui-même, qu'il composa beaucoup « d'hymnes » au dieu d'amour, de ces hymnes « qu'on appelle ballades, rondeaux, virelais. » Quelques poèmes de cette première période nous sont parvenus. Ce sont, entre autres, sa *Complainte à la pitié*, rude ébauche d'un sujet que Sidney devait reprendre et porter à sa perfection, et son *Livre de la Duchesse*, composé à l'occasion de la mort de Blanche de Lancastre, femme de Jean de Gand. L'occasion est triste, mais le cadre est ravissant, car Chaucer veut élever à la duchesse disparue un monument durable, qui prolongera son souvenir, élégant et charmant comme elle, où son portrait, tracé d'une main amie, rappellera les charmes d'une beauté que « chaque matin renouvelait. » Déjà les descriptions ont une fraîcheur que les contemporains n'égalent pas et font paraître un souci de la vérité, un don d'observation qui ne se trouvent pas souvent dans les innombrables écrits à forme de songe que nous a laissés la littérature du XIVe siècle.

Tourmenté par ses pensées et privé de sommeil, le poète se fait apporter un livre pour passer le temps de la nuit, un de ces livres qu'il aima toute sa vie, « où les clercs de jadis » avaient rimé des histoires du vieux temps. L'histoire, si intéressante qu'elle fût, l'endort, et il lui semble que ce soit le matin; le soleil se lève dans un ciel pur; les oiseaux chantent sur les tuiles du toit, la lumière inonde la chambre qui est toute peinte d'après le goût des Plantagenets; sur les murs est représenté le *Roman de la rose;* le vitrail des fenêtres offre au regard l'histoire de Troie; des rayons colorés tombent sur le lit; au dehors, « le firmament était si beau, brillant et bleu! » Une chasse passe, c'est la chasse de l'empereur Octavien; le jeune homme monte à cheval et la suit sous ces grands arbres « aux innombrables feuilles » que les Anglais chérissent, parmi des prairies « plus gaies que le ciel, avec plus de fleurs que le firmament n'a d'étoiles. » Un petit chien s'approche; ses mouvemens sont observés et notés avec une justesse à faire envie à nos animaliers; le chien a envie d'être bien reçu et peur d'être

battu, il s'approche en rampant et s'écarte soudain : « Il vint vers moi comme s'il m'avait connu, marchant bas sur ses pattes, la tête ras terre, les oreilles rapprochées, les poils allongés; j'allais le prendre, mais soudain il s'enfuit et le voilà loin. » Dans une clairière à l'écart, un chevalier vêtu de noir, c'est Jean de Lancastre; Chaucer n'essaie pas de le consoler; il sait l'unique adoucissement des peines pareilles et le fait parler de la morte. Jean rappelle sa grâce et sa douceur et vante des qualités qui nous reportent à un temps fort loin du nôtre. Elle n'était pas de ces femmes qui, pour éprouver leurs amoureux, les envoient « en Valachie, Prusse, Barbarie, Égypte ou Turquie... Elle n'usait pas de ces menues coquetteries. » Par ces « menues coquetteries, » on peut juger des autres. Ils discourent ainsi longtemps; l'horloge sonne midi, et le poète s'éveille, la tête sur le livre qui l'avait endormi.

II.

Dans l'été de 1370, Chaucer quitta Londres et se rendit sur le continent pour le service du roi; ce fut la première de ses missions diplomatiques qui se succédèrent rapidement dans les dix années suivantes. Le moyen âge n'était pas l'âge des nuances; la nuance qui distingue un ambassadeur d'un messager était tenue pour insignifiante et échappait à l'observation; les deux fonctions n'en faisaient qu'une. Vous, disait Eustache des Champs :

> Vous, ambasseur et messager,
> Qui allez par le monde ès cours
> Des grands princes pour besogner,
> Votre voyage n'est pas court!..
> Il faut que votre fait soit mis
> Au conseil, pour répondre à plein :
> Attendez encor, mon ami!..
> Temps passe et tout vient à rebours.

Pour ces fonctions mêlées, on avait souvent recours aux lettrés, et elles furent remplies par les plus illustres écrivains du siècle : Boccace en Italie, Chaucer en Angleterre, Des Champs en France. Ce dernier, dont la carrière ressemble fort à celle de Chaucer, a tracé les plus lamentables peintures de la vie que menait un « ambassadeur et messager » sur les grands chemins d'Europe : Bohême, Pologne, Hongrie ; c'est dans ces régions que le service du roi le faisait voyager. Son cheval est à moitié mort et « des genoux s'assied; » les habitans ont l'incivilité de ne parler que leur propre

langue, si bien qu'on ne peut commander son dîner; il faut prendre ce qu'on vous sert :

Mal fait manger à l'appétit d'autrui.

Le coucher est pire :

Chacun ne gît mie à part soi,
Mais deux à deux en chambre obscure,
Ou le plus souvent trois à trois,
En un seul lit à l'aventure.

C'est le cas de regretter douce France, où l'on est si bien :

Où chacun a ce qu'il veut demander
Pour son argent et à prix raisonnable,
Chambre à part soi, feu, dormir, reposer,
Lit, oreiller, blancs draps flairant la graine.

Heureusement pour Chaucer, c'est en Flandre, en France et en Italie qu'il négocia pour le compte d'Édouard III et de Richard. En décembre 1372, il traverse toute la France et se rend à Gênes pour traiter avec le doge d'affaires commerciales, puis il gagne Florence, et, ayant ainsi passé tout un hiver loin des brouillards de Londres (qui existaient déjà au moyen âge), il rentre en Angleterre dans l'été de 1373. En 1376, nouvelle mission, celle-là d'un caractère secret; le secret a été bien gardé jusqu'aujourd'hui; autres missions en 1377 et 1378. « Le jour de la Trinité » 1376, dit Froissart, « trépassa de ce siècle la fleur de chevalerie de par les Anglais, messire Édouard d'Angleterre, prince de Galles et d'Aquitaine, au palais de Westmoutiers lez Londres, et fut embaumé et mis en un vessel de plomb. » Après les obsèques, « le roi d'Angleterre fit reconnaître à ses enfans,.. le jeune damoisel Richard à être roi après son décès. » Il envoie des délégués à Bruges traiter du mariage de son héritier, âgé de dix ans, avec « Madame Marie, fille du roi de France; » en février, d'autres ambassadeurs sont désignés de part et d'autre : « Environ carême prenant, se fit un secret traité entre les deux rois pour leur partie, à être à Montreuil-sur-Mer. Si furent envoyés à Calais, de par les Anglais, messire Guichard d'Angle, Richard Stury et Geoffrey Chaucer. » La négociation avorta, mais les services du poète semblent avoir été appréciés néanmoins, car l'année d'après, il est de nouveau en route ; il négocie en France, en compagnie du même

sir Guichard, devenu comte de Huntingdon, puis encore en Italie, où il se trouve avoir à traiter avec son compatriote Hawkwood, qui menait le plus agréablement du monde la vie de condottière au profit de toute république le payant bien.

Ces voyages en Italie eurent sur l'esprit de Chaucer une influence considérable. Déjà sur cette terre privilégiée commençait la renaissance. L'Italie eut dans ce siècle trois de ses grands poètes : celui que Virgile avait conduit « chez la race damnée » était mort ; mais les deux autres vivaient encore, Pétrarque et Boccace, retirés au lieu où ils devaient s'éteindre, l'un, à Arqua, près de Padoue ; l'autre, dans le petit village fortifié de Certaldo, près de Florence. Dans les arts, c'est le siècle de Giotto, d'Orcagna, d'André de Pise. Chaucer vit, toutes fraîches encore de leurs vives couleurs, ces fresques que le temps a fanées ; ces vieilles choses alors étaient jeunes, et ce qui nous semble les premiers pas d'un art mal assuré paraissait aux contemporains le suprême effort des audacieux qui représentaient l'avenir et les temps nouveaux.

Le propre témoignage de Chaucer nous est garant qu'il vit, écouta et apprit le plus de choses possible ; qu'il s'avança le plus loin qu'il put, se laissant guider par « Aventure mère des nouvelles ; » il arrivait sans idée préconçue, curieux de connaître ce dont les esprits étaient occupés, aussi attentif que sur le seuil de sa Maison de Renommée, « car sachez bien que celui qui m'a fait venir m'a assuré que je pourrais voir et entendre ici des choses extraordinaires. » Il put ainsi constater de ses yeux cette activité admirable qui couvrait alors l'Italie de monumens où se mêlaient toutes sortes d'aspirations contradictoires et dont l'ensemble est pourtant harmonieux ; monumens dont le campanile de Giotto est le type, où l'on retrouve le moyen âge, tout en prévoyant la renaissance, dont les fenêtres sont ogivales et l'aspect général classique, où la préoccupation du réalisme et de la vie quotidienne s'associe à la vénération de l'art antique, où Apelle est représenté peignant un triptyque ogival. Pise avait déjà sa tour penchée, sa cathédrale, son baptistère dont on venait de changer l'ornementation extérieure, son Campo Santo dont les peintures n'étaient pas finies et n'étaient pas encore attribuées à Orcagna. Le long des murs du cimetière, Chaucer put voir cette première collection d'antiques dont s'inspiraient les artistes toscans, ce sarcophage avec l'histoire de Phèdre et Hippolyte que Nicolas de Pise prit pour modèle. Il put voir à Pistoie la chaire sculptée par Guillaume de Pise, avec un magnifique torse de femme nue, imité de l'antique. A Florence, le Palais vieux, qui ne s'appelait pas encore ainsi, était achevé ; de même le Bargello, Sainte-Croix,

Sainte-Marie-Nouvelle. Or-San-Michele était en construction; la loge des lansquenets était à peine commencée; le baptistère n'avait encore qu'une de ses fameuses portes de bronze; la cathédrale disparaissait sous les échafaudages; on travaillait à la grande nef et à l'abside; le campanile de Giotto avait été achevé par son élève Gaddi; le Ponte Vecchio, qui ne méritait pas plus ce nom que le Palais, venait d'être reconstruit par le même Gaddi, et, par la chaussée qui le continuait, à travers les bouquets de cyprès et d'oliviers, on montait à San-Miniato, tout resplendissant de ses marbres, de ses mosaïques et de ses peintures. Sur d'autres rangées de collines, parmi d'autres cyprès et d'autres oliviers, à côté de ruines romaines, se dressait l'église de Fiesole, et à mi-chemin de Florence, ondulaient au soleil les ombrages de cette villa où s'étaient retirés pendant la grande peste les seigneurs et les dames du *Décaméron*.

Le mouvement était général; chaque ville rivalisait avec sa voisine, non-seulement sur les champs de bataille, qui étaient un lieu de rendez-vous des plus fréquens, mais dans le progrès artistique; peintures, mosaïques, ciselures brillaient dans tous les palais et toutes les églises de toutes les cités; l'activité était extrême; Giotto, qui avait son atelier, sa « botega » à Florence, peignait aussi à Assise, Rome, Padoue. Sienne faisait couvrir les murs de son palais public de fresques, dont certaines figures ressemblent à des peintures de Pompéi. Une statue antique trouvée sur son territoire provoquait une admiration universelle; elle était dressée sur la fontaine Gaïa par décret de la municipalité; mais le moyen âge ne perdait pas ses droits, et, la république ayant eu des revers, la statue tomba en disgrâce, le dieu ne fut plus qu'une idole; on brisa le marbre et on alla traîtreusement l'enterrer sur le territoire de Florence.

Le goût des collections commençait; le commerce des antiquités était florissant dans l'Italie du Nord. Pétrarque achetait des médailles et comptait parmi ses trésors artistiques une madone de Giotto, « dont la beauté, dit-il dans son testament, échappait aux ignorans et ravissait les maîtres de l'art. » L'épanouissement qui se produisait était à la fois voulu et observé; les villes jouissaient de leurs chefs-d'œuvre et, comme jeunes femmes, « se miraient en leur beauté. » Les contemporains ne laissaient pas à la postérité le soin de couronner les grands poètes du moment; l'Italie, mère des arts, voulait que le laurier ceignît des fronts vivans et ne fût pas le simple ornement des tombeaux; Rome avait couronné en 1341 celui qui, « nettoyant la fontaine de l'Hélicon du limon et des joncs marécageux, avait rendu à l'onde sa limpidité primitive, qui

avait ouvert la grotte de Castalie, fermée par un entrelacement de rameaux sauvages, et fait disparaître les ronces du bosquet de laurier : » l'illustre François Petrarque. Pour être un peu plus tardif, l'honneur n'était pas moins grand pour Dante : des cours publics sur la *Divine comédie* avaient été institués à Florence et ils étaient faits par Boccace.

Il était impossible qu'un esprit, dès l'enfance ami des arts et des livres, ne fût pas frappé d'un épanouissement si général ; le charme de ce printemps littéraire était trop pénétrant pour que Chaucer n'y fût pas sensible. Il suivit un mouvement si conforme à ses goûts et nous en avons la preuve. Avant ses voyages, il ignorait la littérature italienne ; maintenant il sait l'italien et a lu les grands classiques du pays toscan, Boccace, Pétrarque, Dante ; le souvenir de leurs œuvres hante sa mémoire ; le *Roman de la rose* cesse d'être son principal idéal littéraire. Il connaissait les classiques anciens avant ses missions ; mais le ton dont il en parle maintenant a changé ; c'est aujourd'hui le ton de la vénération ; il faut « baiser la trace de leurs pas. » Il s'exprime sur eux comme faisait Pétrarque ; on croirait, tant la ressemblance est grande, retrouver dans ses vers l'écho des conversations qu'ils eurent très probablement tous deux à Padoue en 1373.

Dans l'intervalle de ses missions, Chaucer rentrait à Londres, où des fonctions administratives lui avaient été confiées. Il fut pendant douze ans, à dater de 1374, contrôleur des douanes, et durant les neuf premières années il dut, d'après son serment, écrire de sa propre main les calculs et dresser le rôle des recettes. Il faut voir au *Record Office*, pour se rendre compte de ce travail, les immenses feuilles de parchemin attachées à la suite les unes des autres qui constituent ces rôles. Après avoir assisté lui-même au pesage et à la vérification de la marchandise, Chaucer inscrivait le nom du propriétaire, la qualité et la quantité des objets taxés, la somme à percevoir. Les fraudeurs étaient mis à l'amende ; John Kent, de Londres, ayant voulu expédier en contrebande des laines à Dordrecht, le poète, tout poète qu'il était, s'apercevait du délit ; les laines étaient confisquées et vendues, et Chaucer recevait 71 livres 4 shillings et 6 pence sur le montant de la saisie.

Chaucer habitait maintenant une de ces tours qui défendaient les portes de Londres ; la municipalité lui avait cédé un logis au-dessus de la porte d'Aldgate : il devait l'évacuer au premier avis au cas où la défense de la ville l'exigerait ; il y demeura douze ans, de 1374 à 1386. C'est là qu'il rentrait, son labeur terminé, commençant chaque soir son *autre vie*, sa vie de poète, lisant, pensant, se souvenant. C'est alors que tout ce qu'il avait connu en Italie

lui revenait à la mémoire, campaniles, fresques d'azur, bois d'oliviers, sonnets de Pétrarque, poèmes de Dante, contes de Boccace. Il avait rapporté de quoi émouvoir et égayer *merry England* elle-même. Sitôt rentré dans sa tour, où il revenait sans parler à personne, « muet comme une pierre, » dit-il, c'en était fini avec le monde réel. Ses voisins étaient pour lui, dit-il encore, comme s'ils eussent vécu aux confins du monde ; ses vrais voisins étaient Dante et Virgile.

Il écrivit pendant cette période, et principalement dans sa tour d'Aldgate, la *Vie de sainte Cécile*, 1373 ; la *Complainte de Mars*, 1380 ; une traduction en prose de Boèce ; le *Parlement des oiseaux; Troïlus et Cressida*, 1382 ; la *Maison de la Renommée*, 1383-1384 ; la *Légende des femmes exemplaires*, 1385. Dans toutes ces œuvres, l'idéal est principalement italien et latin, en même temps qu'on y voit poindre le Chaucer de la dernière période, qui, ayant fait le tour du monde littéraire, se repliera sur lui-même à l'exemple de sa propre nation et se montrera purement anglais.

Dans ce moment, il est sous le charme de l'art du Midi et de l'art antique ; il ne se lasse pas d'invoquer les dieux de l'Olympe et de les peindre. La nudité que les imagiers des cathédrales avaient infligée comme châtiment aux damnés ne le scandalise pas plus qu'elle n'indignait les peintres d'Italie. Il voit Vénus étendue sur sa couche, vêtue de voiles transparens, ou encore « nue, flottant sur la mer, la tête couronnée de roses blanches et rouges. » Il l'invoque dans ses poèmes : « Belle et radieuse Cypris, sois ma protectrice aujourd'hui, et vous qui demeurez sur le Parnasse, près des claires fontaines de l'Hélicon, inspirez mes vers et mon récit. » Sa complainte d'Anélida est dédiée « au cruel dieu des armes, Mars le rouge, » et à Polymnie : « Sois-moi favorable aussi, ô Polymnie, qui habites avec tes sœurs heureuses sur le Parnasse, près de l'Hélicon, non loin de Cyrrha, toi qui chantes d'une voix immortelle, à l'ombre du laurier qui se ne fanera jamais ! » Les vieux livres de l'antiquité ont pour lui, comme pour les savans de la renaissance, ou comme pour Pétrarque qui chérissait un manuscrit d'Homère sans pouvoir le déchiffrer, un caractère presque divin : « De même, dit-il, que d'un vieux champ sort tous les ans un blé nouveau, de même, des vieux livres sortent en vérité les nouvelles connaissances des hommes. » Pogge ou Politien n'auraient pu mieux dire : « Gloire et honneur à ton nom, Virgile de Mantoue, » s'écrie-t-il ailleurs. « Va, mon livre, dit-il à son *Troïlus*, et baise les traces de Virgile, d'Ovide, d'Homère, de Lucrèce et de Stace. »

Avec cela des disparates étranges : nul n'échappe entièrement à son temps. La déesse des amours est en même temps une sainte,

« sainte Vénus. » Son temple est aussi « une église. » Avant d'y pénétrer, le poète s'écrie : « O Christ, qui es au Paradis, garde-moi des illusions et des fantômes, — et avec dévotion je levai les yeux au ciel. » Ce mélange était inévitable ; faire mieux eût été dépasser les Italiens, et Dante lui-même qui enferme dans le cercle de son enfer chrétien les Érinnyes, ou Giotto qui faisait peindre un triptyque par Apelle.

Quant aux Italiens, il leur emprunte tantôt un vers, une pensée, une comparaison, tantôt de longs passages traduits d'assez près, ou bien encore la donnée ou l'inspiration générale de ses récits. Dans la *Vie de sainte Cécile*, un passage (vers 36-51) est emprunté au *Paradis* de Dante. Le même poète est cité dans le *Parlement des oiseaux*, où se trouve une paraphrase du fameux *Per me si va ;* un autre passage est imité de la *Teseide* de Boccace ; *Anélida et Arcite* contient plusieurs strophes empruntées au même original ; le *Troïlus* est une adaptation du *Filostrato* de Boccace ; Chaucer y introduit un sonnet de Pétrarque. L'idée de la *Légende des femmes exemplaires* est tirée du *De claris mulieribus* de Boccace. Les voyages de Dante au monde des esprits ont servi de modèle à la *Maison de la Renommée*, où le poète anglais est emporté par un aigle couleur d'or. Dante y est nommé à côté des classiques anciens : « Lisez Virgile ou Claudien, ou Dante. » L'aigle n'est pas une invention de Chaucer ; il avait déjà figuré dans le *Purgatoire*.

Malgré la quantité de réminiscences antiques ou italiennes qui reviennent à chaque page, malgré l'histoire d'Énée racontée tout entière d'après Virgile, dont les premiers vers sont traduits mot pour mot, malgré d'incessantes allusions et citations, la *Maison de la Renommée* est un des premiers poèmes où Chaucer laisse voir nettement sa personnalité propre. Déjà se manifeste le don du dialogue familier, poussé si loin dans le *Troïlus*, et déjà paraît ce jugement sain et bienveillant que le poète portera sur les choses de la vie dans ses *Contes de Cantorbéry ;* le mal ne lui cache pas le bien ; les tristesses qu'il a connues ne le mettent pas en révolte contre la destinée ; il a souffert et pardonné ; les joies se fixent mieux dans sa mémoire que les peines. Malgré ses retours mélancoliques, il est, au fond, optimiste par la tournure de son esprit ; optimiste comme La Fontaine et Addison, dont les noms reviennent souvent à l'esprit en lisant Chaucer. Sa philosophie ressemble à celle du bonhomme ; plusieurs passages dans la *Maison de la Renommée*, le *Troïlus*, la *Légende des femmes exemplaires* ressemblent à des essais d'Addison.

Il est moderne encore par la part faite à son moi, qui n'est pas

du tout haïssable, mais est au contraire charmant ; il raconte ses longues veillées dans sa tour où il passe les nuits à écrire, ou d'autres fois assis devant un livre qu'il lit jusqu'à ce que sa vue se trouble « dans sa solitude d'ermite. »

L'aigle venu du ciel pour être son guide l'emporte là où déjà volait sa fantaisie, au-dessus des nuages, par-delà les sphères, au temple de la Renommée, bâti sur un rocher de glace ; d'illustres noms gravés sur la roche étincelante fondent au soleil et sont presque indéchiffrables. Le temple lui-même est construit dans le style gothique du temps, tout hérissé de « niches, clochetons et statues, » et percé de fenêtres « nombreuses comme les flocons d'un jour de neige. » Là, se trouvent ces foules bruissantes auxquelles Chaucer aimait se mêler, dont les murmures berçaient sa pensée ; musiciens, harpeurs, jongleurs, ménestrels, diseurs de récits « pleins de rires et de larmes, » magiciens, sorciers et prophètes, spécimens curieux de l'humanité. Dans le temple, la statue de ses dieux littéraires, les chantres de la guerre de Troie : Homère, Darès, et même l'Anglais Geoffroy de Monmouth (*English Gaufride*), et avec eux Virgile, Ovide, Lucain, Claudien, Stace. Sur l'ordre de la Renommée, les noms des héros sont portés par les vents aux quatre coins du monde ; une éclatante musique célèbre les exploits des guerriers, « car c'est l'usage de célébrer par de joyeuses sonneries les batailles et le sang répandu » ; des troupes diverses accourent pour obtenir la gloire ; le poète n'oublie pas le groupe, déjà formé à son époque, des fanfarons du vice : « C'est notre bonheur d'être tenus pour vicieux. » Aussi pressans que pas un, ils réclament avec instance une mauvaise réputation, faveur que la déesse leur concède gracieusement. Ailleurs, nous sommes transportés dans la Maison des nouvelles, bruyante et houleuse comme la place d'une ville italienne, le jour où est survenu « quelque chose. » On se presse, on s'écrase ; on monte les uns sur les autres pour voir, bien qu'il n'y ait rien à voir : Chaucer décrit d'après nature. Il y a là, en foule, des messagers, des voyageurs, des pèlerins, des marins, chacun portant son sac, plein de nouvelles, plein de mensonges : « Savez-vous pas la nouvelle ? — Non, quoi donc ?.. — Un tel a dit ceci, — et voici ce qu'il fait, — et voilà ce qu'il en sera, — du moins, c'est ce qu'on m'a dit. — On verra bien !.. » Le vrai et le faux, étroitement unis, forment un tout inséparable et s'envolent ensemble. Le moindre petit rien murmuré en secret dans une oreille d'ami grandit, et puis grandit encore, comme dans la fable de La Fontaine : « Pour une étincelle malencontreuse, voilà toute une ville en feu. »

III.

Jusqu'ici, Chaucer a composé des poèmes aux vives couleurs, principalement consacrés à l'amour « et autres choses heureuses, — rondeaux, virelais, ballades, » imitations du *Roman de la rose*, poèmes inspirés par l'antiquité, telle qu'on la voyait à travers le prisme du moyen âge. Ses écrits sont supérieurs à ceux de ses contemporains anglais ou français, mais ils sont de même ordre; il a de belles pages, des pensées charmantes, mais nulle œuvre bien ordonnée; ses couleurs sont fraîches, mais crues, on dirait des couleurs de miniatures, de blasons et d'oriflammes; ses nuits sont de sable et ses prairies de sinople; ses fleurs sont « bleues, blanches, jaunes et rouges. » Dans le *Troïlus,* nous trouvons un autre Chaucer autrement complet et puissant; il surpasse maintenant les Italiens eux-mêmes, qu'il avait pris pour modèle, et écrit le premier grand poème de la littérature anglaise renouvelée.

La fortune de Troïlus avait grandi peu à peu au cours des siècles. Homère le nomme sans plus; Virgile lui consacre trois vers; Darès, qui a tout vu, fait son portrait; Benoît de Sainte-Maure, le premier, lui attribue des amours d'abord heureuses, ensuite tragiques ; Gui de Colonna entremêle au récit des réflexions sentencieuses ; Boccace développe l'histoire, ajoute des personnages et en fait un roman, histoire élégante où de jeunes seigneurs italiens, également beaux, jeunes, amoureux et peu scrupuleux, gagnent le cœur des dames, le perdent et discourent subtilement à propos de leurs désirs et de leurs mésaventures.

Chaucer s'approprie la donnée, transforme les personnages, change la couleur du récit, en rompt la monotonie, met des différences d'âge et de caractère, pétrit à sa guise la matière qu'il emprunte, en homme maintenant sûr de lui, qui ose juger et critiquer, qui croit possible d'améliorer un roman de Boccace même. Le progrès littéraire marqué par cette œuvre est surprenant, pas plus surprenant toutefois que le progrès réalisé dans le même temps par la nation : avec le parlement de Westminster, comme avec la poésie de Chaucer, c'est la vraie Angleterre définitive qui commence.

Chez Chaucer en effet, comme dans la nouvelle race, le mélange des origines est devenu intime et parfait. Dans son *Troïlus,* la pétulance d'esprit, le don de repartie, le sens dramatique du Celte, le soin de la forme et de l'ordonnance du récit cher aux races latines, le don d'observation des Normands, s'allient aux émotions et aux tendresses du Saxon. La lenteur avec laquelle la fusion s'est

préparée fait que, le moment venu, sa réalisation a paru aux regards complète, presque subite; hier encore les auteurs de langue anglaise en étaient aux bégaiemens, aujourd'hui ils ne se contentent plus de parler, ils chantent.

Sous sa forme demi-épique, le *Troïlus* se rattache à l'art du roman et à l'art du drame, au développement desquels l'Angleterre devait si puissamment contribuer. C'est déjà le roman et le drame à l'anglaise, où le tragique et le comique sont mêlés, où l'héroïque et le trivial vont côte à côte, comme dans la vie, où la nourrice de Juliette interrompt les amoureux penchés sur le balcon des Capulets, où les princesses n'ont pas de confidentes, reproductions réduites de leurs propres personnes, inventées pour leur donner la réplique; où les sentimens sont examinés de près, d'un esprit attentif, ami de la psychologie expérimentale, et où néanmoins, bien loin de s'en tenir à de subtiles dissertations, tout ce qui est fait matériel est nettement exposé, en bonne lumière, sous nos yeux, et non pas simplement raconté. La scène n'a pas de coulisses où se passe la partie la plus vivante du drame; les héros ne sont pas de purs esprits et ne sont pas non plus de pures images; nous sommes aussi loin des miniatures coloriées des derniers trouvères que des romans héroïques de La Calprenède; les personnages ont des muscles, des os et des nerfs et en même temps une âme et un cœur; ce sont des hommes complets; la date du *Troïlus* est une grande date dans la littérature anglaise.

Le livre, comme le recueil poétique de Froissart, traite « d'amour. » Il raconte comment Cressida, fille de Calchas, demeurée dans Troie, pendant que son père retournait au camp des Grecs, aime le beau chevalier Troïlus, fils de Priam. Rendue aux Grecs, elle oublie Troïlus, qui se fait tuer.

Comment cette jeune femme, aussi vertueuse que belle, aima-t-elle ce jeune homme qu'au début du roman elle ne connaissait pas? Quelles circonstances extérieures les rapprochèrent et quels mouvemens de l'âme les firent passer de l'indifférence à la crainte, puis à l'amour? Les deux ordres d'idées sont exposés parallèlement par Chaucer, ce rêveur qui avait tant vécu de la vie réelle, cet homme d'action qui avait tant rêvé.

Troïlus dédaignait l'amour et se moquait des amoureux, un jour il aperçoit Cressida au temple, et c'en est fait de lui; il ne peut détacher ses regards d'elle; le vent d'amour a passé, toute sa force a disparu; sa fierté s'est effeuillée comme s'effeuille une rose. Il a peine à respirer tant son émotion est grande, il boit à longs traits un invincible poison. Loin d'elle son imagination achève ce qu'avait commencé la réalité; assis sur le pied de son

lit, absorbé dans sa pensée, il revoit Cressida et la revoit si belle, en traits si présens et en couleurs si vives que cette image divine, formée par son cerveau, est la seule qu'il verra désormais; toujours il aura devant les yeux cette figure céleste, d'une beauté surhumaine, jamais plus la vraie Cressida terrestre. Troïlus est atteint pour sa vie du mal d'amour.

Il a un ami plus âgé que lui, sceptique, trivial, expérimenté, le seigneur Pandare, oncle de Cressida. Il lui confie son mal et demande conseil. Pandare, dans Boccace, est un jeune chevalier sceptique aussi, mais frivole, dédaigneux, élégant; on dirait un personnage de Musset. Chaucer transforme tout le drame et donne place aux épaisses réalités de la vie, en transformant le caractère de Pandare. Il en fait un homme mur, dépourvu de scrupules, bavard, impudent, rusé, dont la sagesse consiste en proverbes choisis parmi les plus aisés à suivre. Pandare fait songer aux héros comiques de Molière ou de Shakspeare; il aime les comparaisons comme Gros-René, les dictons comme Polonius. Il est indécent et grossier, sans le vouloir et par nature, comme la nourrice de Juliette. Son inconscience est parfaite, il se croit le meilleur ami et le plus réservé de la terre; il conclut d'interminables discours par : « Comptez sur moi, je ne suis pas un bavard. » Chacune de ses idées, de ses paroles, de ses attitudes, est la contre-partie de celles de Cressida et de son amant et leur donne du relief par un contraste d'ombres. Il est tout aux réalités tangibles et présentes et ne croit pas qu'il faille jamais se priver d'un plaisir immédiat et certain par la considération de conséquences seulement possibles.

Dans ces dispositions d'esprit et avec ce caractère, il aborde sa nièce pour lui parler d'amour. La scène, qui est toute de l'invention de Chaucer, est une vraie scène de comédie; les gestes et les poses sont notés minutieusement; Cressida baisse les yeux, Pandare tousse. Le dialogue est si vif et si coupé qu'on croirait le morceau écrit pour une pièce de théâtre et non pour un récit en vers. L'oncle arrive; la nièce, assise, un livre sur les genoux, lisait un roman. — Ah! vous lisiez! Que lisiez-vous donc? Où en étiez-vous? — Elle en était fort loin, car elle lisait le *Roman de Thèbes*, lecture assurément prématurée au temps de la guerre de Troie. Elle s'excuse d'une distraction si frivole, elle ferait peut-être mieux de lire « la Vie des saints. » Chaucer, tout à l'analyse des passions, se préoccupe peu d'histoire : que ceux qui s'y intéressent « consultent Homère ou Darès; » les mouvemens du cœur, voilà son véritable sujet, et non la marche des armées; à peine né, le roman anglais est psychologique.

Avec mille précautions, et tout en restant dans la vulgarité de son rôle, Pandare ramène le sérieux sur le front de la rieuse Cressida, s'arrange pour qu'incidemment elle fasse l'éloge de Troïlus avant même qu'il l'ait nommé; il mêle à ses frivolités des choses graves et de sages conseils pratiques, en bon oncle, pour mieux inspirer confiance, puis il se lève pour partir avant d'avoir dit ce qui l'amène. Voilà Cressida piquée au jeu, et d'autant plus que la réticence n'est pas habituelle à Pandare; sa curiosité, irritée de strophe en strophe, devient de l'inquiétude, presque de l'angoisse; car Cressida a beau être du XIVe siècle, et la première d'une longue lignée d'héroïnes de roman, déjà paraît avec elle la « femme nerveuse; » elle tressaille au moindre rien, elle est « l'être le plus impressionnable qui soit » (*the ferfullest wight that might be*); l'état même de l'atmosphère agit sur elle. Qu'y a-t-il donc? — Oh! seulement ceci : « Le fils du roi, le bon, le sage, le valeureux, le brillant et noble Troïlus, dont chaque action est un exploit, — vous aime, — et si vous n'y mettez pas ordre, il en peut mourir, — voilà tout! » La conversation continue, de plus en plus habile de la part de Pandare; son ami demande si peu : faites-lui moins mauvais visage, et ce sera assez.

Mais là paraît l'art de Chaucer dans ce qu'il a de plus raffiné; les ruses de Pandare, poussées aussi loin que son caractère le permet, eussent pu suffire pour amener une simple Cressida de roman à céder; mais c'eût été jeu trop facile pour un maître déjà si sûr de ses moyens. Il fait dire à Pandare un mot de trop; Cressida le démasque sur-le-champ, lui fait avouer qu'en demandant moins il souhaitait plus pour son ami, et la voilà rougissante et indignée. Chaucer ne veut pas qu'elle cède par l'effet de discours et de descriptions; toutes les habiletés de Pandare ne sont là que pour mieux faire apprécier le lent travail intérieur qui s'accomplit au cœur de Cressida; l'oncle aura suffi à la troubler; voilà tout, et c'est à vrai dire quelque chose. Elle n'éprouve pour Troïlus aucun sentiment défini, mais il lui reste de la curiosité. Et tandis qu'elle en est là, l'entretien durant encore, voici de grandes clameurs, la foule se précipite, les balcons se remplissent, des chants éclatent : c'est le retour, après une sortie victorieuse, d'un des héros qui défendent Troie. Ce héros est Troïlus, et c'est au milieu de ce décor triomphal que la jolie, fragile, rieuse, tendre Cressida aperçoit pour la première fois son royal amant.

A son tour elle rêve, elle médite, elle raisonne. Elle n'est pas encore prisonnière d'amour comme Troïlus. Chaucer ne va pas si vite. Elle conserve son regard lucide; l'imagination et les sens n'ont pas encore pu faire leur œuvre et dresser devant elle ce fantôme étin-

celant, toujours présent, qui cache la réalité aux amoureux. Elle est encore assez maîtresse d'elle pour discerner des motifs et des objections; elle discute avec elle-même et passe en revue des raisons hautes, des raisons basses et même quelques-unes de ces raisons pratiques qui seront congédiées sur-le-champ, mais non sans avoir produit de l'effet. Ne nous faisons pas un ennemi de ce fils de roi. Du reste, puis-je l'empêcher de m'aimer? Son amour n'a rien que de flatteur; n'est-il pas le premier chevalier de Troie après Hector? Quoi de surprenant à sa passion pour moi? Ne suis-je pas jolie? « Je ne voudrais pas que personne me crût capable de le penser.., mais toute la ville de Troie prétend que si. » Après tout, je suis libre, pas de mari pour me dire : « échec et mat, » et je ne suis pas « une religieuse! » Mais « de même qu'en mars, la face étincelante du soleil se voile de moment en moment des nuages que chasse le vent... ainsi des pensées comme des nuages traversaient son esprit et en obscurcissaient les riantes images. » La voilà qui déroule des raisonnemens en sens contraire, appuyés de considérations également décisives; elle souffre de cette « diboulie » familière aux amoureux qui ne sont pas encore bien amoureux. Il y a en elle deux Cressida; le dialogue commencé avec Pandare se continue en son cœur; la scène de comédie s'y renouvelle sur un mode plus recueilli.

Sa décision n'est pas prise; quand le sera-t-elle? A quel moment précis commence l'amour? On ne le sait guère; quand il est venu, on fixe la date dans le passé par hypothèse. On dit : ce fut ce jour-là; mais quand ce jour-là était le jour présent, on ne disait rien, on ne savait rien; une sorte de « peut-être » remplissait l'âme, un peut-être délicieux, mais qui n'était qu'un peut-être. Cressida est dans cette période obscure, et le travail qui se fait en elle est montré par l'impression que produisent sur son esprit les incidens de la vie quotidienne. Il semble que tout lui parle d'amour et que le hasard soit ligué contre elle avec Pandare et Troïlus. C'est une apparence, œuvre de son imagination et suscitée par son état d'âme; il se produit simplement dans la réalité que maintenant les menus incidens de la vie la frappent davantage lorsqu'ils ont trait à l'amour; les autres passent inaperçus, si bien que l'amour a toute la place. Elle eût pu s'inquiéter sur elle-même si elle avait discerné cette différence entre maintenant et autrefois; mais l'aveuglement a commencé, elle n'observe pas que les choses d'amour ont un bien facile accès à son cœur et que, là où on entre si aisément, c'est d'ordinaire que la porte est ouverte. Elle va promener sa mélancolie dans les jardins du palais; tandis qu'elle erre dans les allées ombreuses, une jeune fille chante un chant de

passion, dont les paroles émeuvent Cressida jusqu'au fond de l'âme. La nuit tombe, « les choses blanches deviennent grises et obscures, » les étoiles commencent à éclairer le ciel. Cressida rentre pensive, les murmures de la ville s'éteignent. Accoudée à sa fenêtre, en face des horizons bleus de la Troade, les arbres du jardin à ses pieds, baignée des pâles lueurs de la nuit, Cressida songe, et comme elle songe, une mélodie trouble le silence; un rossignol caché dans le feuillage d'un cèdre se fait entendre; eux aussi les oiseaux célèbrent l'amour. Et quand le sommeil viendra, à quoi pensera-t-elle en ses rêves, sinon à l'amour?

Elle est troublée, mais non vaincue; il faudra encore bien des incidens; ils seront tous menus, vulgaires, vraisemblables et lui paraîtront tous solennels, surhumains, voulus par les dieux. Elle pourra recouvrer par momens sa présence d'esprit en face de Pandare, retrouver son rire d'enfant, deviner ses ruses, car le roman continue en partie double. Cressida est toujours en état de déjouer les projets les mieux combinés de Pandare, mais elle sait de moins en moins débrouiller l'obscur entrelacs de ses sentimens. Le réseau se resserre; elle promet maintenant une amitié de sœur : on avait déjà inventé cela au XIVe siècle. Elle ne peut plus voir Troïlus sans rougir; le voici qui passe et qui salue : comme il est beau! « Je crois bien qu'elle est maintenant piquée d'une épine qu'elle ne pourra pas ôter de toute la semaine qui vient. »

La passion et le mérite de Troïlus, les inventions de Pandare, le bon vouloir secret de Cressida, un orage qui éclate à propos (nous savons combien Cressida est impressionnable), ont la conséquence qu'ils devaient avoir : les deux amans sont en présence; Troïlus, en héros sensible, s'évanouit. Car il est sensible à plaisir : quand la ville l'acclame, il rougit et baisse les yeux; quand il croit son amie indifférente, il se met au lit de chagrin, et y reste toute la journée; en présence de Cressida, il perd connaissance. Pandare le réconforte, et n'est pas long à s'apercevoir que « la chandelle ni lui ne servent plus à rien. » Que dit Cressida? « Que dit l'alouette prise? » Cressida pourtant dit quelque chose et des innombrables formes de l'aveu, ne choisit pas la moins délicieuse : « Serais-je ici, si je n'étais à vous, en mon âme, depuis longtemps déjà? »

Furent-ils heureux? « Jugez-en, vous qui avez été à ces fêtes. » Le gris matin paraît au ciel; les amans chantent leur chanson d'aube. Toutes les vertus de Troïlus sont accrues et aiguisées par le bonheur; c'est la thèse éternelle des poètes qui aiment l'amour.

Les jours, les semaines passent; chacun de nos personnages continue son rôle. Pandare est très fier du sien; que pourrait-on

lui reprocher? Il fait aux autres ce qu'il voudrait qu'on lui fit; il est désintéressé; il a du reste certains principes d'honneur, qui se bornent, il est vrai, à recommander le secret; et il n'y manque pas. Une femme raisonnable peut-elle demander davantage?

Calchas et les Grecs réclament Cressida, et les Troyens décident de la lui rendre. La malheureuse s'évanouit, mais il faut bien se soumettre. Dans une excellente scène de comédie, Chaucer la représente recevant les félicitations des bonnes âmes de la ville : elle va donc revoir son digne père, comme elle doit être heureuse! Les bonnes âmes insistent le plus qu'elles peuvent et font d'interminables visites.

Elle part, jurant de revenir, quoi qu'il arrive, dans les dix jours. Le beau Diomède l'accompagne; et l'événement montre, ce que l'expérience seule pouvait faire connaître, et ce dont Cressida était loin de se douter elle-même, qu'elle aimait Troïlus sans doute pardessus tous les hommes, mais aussi et à part l'amour. Elle s'est accoutumée au poison et ne peut plus s'en passer. Elle préfère Troïlus, mais le retour près de lui n'est pas si facile qu'elle croyait; et aimer ou ne pas aimer, c'est pour elle maintenant une question d'être ou de n'être pas. Troïlus, qui, dès le début, avait eu les plus affreux pressentimens, sentant que, quoi qu'il advienne, son bonheur est fini, et, sans douter pourtant de Cressida, écrit les lettres les plus pressantes et les signe en français : « le vostre T. » Cressida répond par des petites lettres courtes (qu'elle signe : « la vostre C. »), où elle s'excuse de sa brièveté : la longueur des lettres ne signifie rien; du reste, elle n'a jamais aimé écrire et là où elle est, il ne lui est pas commode de le faire. Que Troïlus se tranquillise, il peut compter sur son amitié; elle reviendra sûrement; ce ne sera pas, il est vrai, dans dix jours; ce sera « quand elle pourra. » On apprend à Troïlus son malheur, mais il n'y croira jamais : « Tu mens, sorcière! » Une broche arrachée à Diomède ne lui permet plus de douter, et il se fait tuer par Achille après une lutte furieuse.

A mesure qu'on s'est avancé vers la catastrophe, le ton du poème est devenu plus mélancolique et plus doux. Le conteur ne peut se défendre d'aimer ses deux héros, même l'infidèle Cressida; il lui garde du moins sa pitié, et par pitié, au lieu de nous la montrer comme jadis, de près, dans les allées, ou à son balcon rêvant aux étoiles, il ne la fait plus voir que de loin, perdue dans la foule où elle a voulu se mêler, la foule de toute manière, celle des hommes et des sentimens, tous vulgaires. Ne nous rappelons, pense-t-il, que l'ancienne Cressida. Il termine par des réflexions résignées, presque tristes, et contemple d'un regard apaisé ces passions juvé-

niles qu'il vient de peindre. Troïlus, résigné comme lui, revoit, du ciel, le champ sous les murs de Troie où il fut tué et sourit au souvenir de ses misères; et Chaucer, transformant, comme tout le reste, la conclusion de Boccace, adresse un appel attendri et des conseils sages et même religieux à « Elle et à Lui, » à tous ceux dont la jeunesse est « en sa fleur. » Ce retour sérieux est aussi caractéristique que ce mélange de vie commune, ajouté par le poète à la donnée de son modèle; par ces deux traits qu'on retrouvera de siècle en siècle chez nos voisins, Chaucer manifeste son caractère de vrai Anglais; et si l'on veut voir à nu en quoi consiste la différence de ce tempérament avec celui des hommes du midi, dont Chaucer était pourtant si proche, il suffit de comparer cette fin à celle du *Filostrato*, traduit dans le même temps en français, par Pierre de Beauvau : « Vous ne croirez pas légèrement à celles qui vous donneront oreilles; jeunes femmes sont volontarieuses et amiables et se mirent en leur beauté, et se tiennent fières et orgueilleuses entre leurs amans, pour la vaine gloire de leur jeunesse, lesquelles, combien que elles soient gentes et mignotes plus que on ne pourrait dire, si n'ont-elles ne sens, ne fermeté, mais sont muables comme la feuille au vent. » A la différence de Chaucer, Boccace se contente de cette moralisation gracieuse, qui ne laissera pas dans les esprits de trace bien profonde et ne le saurait, car elle est légère elle-même « comme la feuille au vent. »

IV.

Après 1379, Chaucer cessa de voyager sur le continent, et jusqu'à sa mort, il vécut en Angleterre de la vie anglaise. Il en vit alors plusieurs grands côtés qu'il ne connaissait pas encore par expérience personnelle. Après avoir été page, soldat, prisonnier des Français, écuyer du roi, négociateur en Flandre, en France et en Italie, il entre le 1er octobre 1386 à Wesminster, en qualité de député ; le comté de Kent avait élu pour ses représentans : « Willielmus Betenham » et « Galfridus Chauceres. » Ce fut une des grandes sessions du règne et une des plus orageuses; les ministres de Richard II y furent mis en accusation et notamment le fils du marchand de laine de Hull, Michel de La Pole, chancelier du royaume. Pour être resté fidèle à ses protecteurs, le roi et Jean de Gand, duc de Lancastre, Chaucer, mal vu des puissans du jour dont Gloucester était le chef, perdit ses places et tomba dans la misère. Puis la roue de la fortune tourna, et de nouveaux emplois

offrirent un nouveau champ à son activité. Au bout de trois ans, Richard, ayant congédié le conseil que le parlement lui avait imposé, prit le pouvoir en ses mains et le poète, soldat, député, diplomate, fut nommé clerc des travaux royaux (1389). Pendant deux ans il fut chargé des constructions et des réparations à Westminster, à la Tour de Londres, à Berkhamsted, Eltham, Sheen, à la chapelle Saint-George de Windsor et dans beaucoup d'autres de ces châteaux et palais qu'il avait décrits, « aux fenêtres nombreuses comme les flocons d'un jour de neige. »

Sa grande occupation littéraire pendant cette période fut la composition de ses fameux *Contes de Cantorbéry*. L'expérience l'avait mûri, il avait lu tout ce qu'on pouvait lire et vu tout ce qu'on pouvait voir; il avait visité les principaux centres de la civilisation européenne, il avait vu ses compatriotes à l'œuvre dans leurs guerres et dans leurs parlemens, dans leurs palais et dans leurs boutiques; marchands, marins, chevaliers, pages, savans d'Oxford et charlatans de faubourg, gens du peuple et gens de la cour, ouvriers, bourgeois, moines, curés, sages et fous, héros et coquins avaient passé en foule sous son regard observateur; il les avait pratiqués, devinés, compris ; il était prêt à les peindre.

Un jour d'avril, sous le règne de Richard II, dernier Plantagenet, le bruyant faubourg de Southwark, point de départ et d'arrivée, aux rues bordées d'auberges, encombrées de chevaux et de charrettes, où retentissent les cris, les appels, les aboiemens, une de ces troupes mêlées, comme les hôtelleries d'alors en réunissaient souvent, s'assoit à la table commune dans la grande salle du « Tabart, près de la Cloche, » — les auberges se touchaient toutes. C'était le printemps, saison des fleurs nouvelles, saison d'amour, saison aussi des pèlerinages. Les chevaliers, de retour de la guerre, vont remercier les saints de leur avoir fait revoir la patrie, les malades remercient de leur guérison, les autres vont demander la grâce du ciel. Tout le monde n'en a-t-il pas besoin? Tout le monde est là, toute l'Angleterre. Il y a un chevalier qui a fait la guerre, par toute l'Europe, aux païens et aux Sarrasins : ils étaient faciles à rencontrer, on les trouvait en Prusse et en Espagne, et notre « parfait gentil chevalier » en avait massacré énormément « en quinze batailles » pour « notre foi. » A côté de lui, un écuyer qui avait fait, comme Chaucer, la guerre en France, le mois de mai dans le cœur, des chansons aux lèvres, amoureux, élégant, charmant, brodé « comme un pré » de fleurs blanches et rouges; un gros marchand, si riche d'aspect, si bien fourré, « que personne ne se doutait de ses dettes; » un modeste clerc, venu de la jeune université d'Oxford, pauvre, rapiécé, râpé, aux joues creuses,

monté sur un cheval efflanqué et dont tout l'avoir consistait « en vingt volumes reliés de rouge et de noir alignés au-dessus de son lit ; » un brave propriétaire de campagne, figure rubiconde et barbe blanche, sorte de « squire Western » du XIVe siècle, accueillant, hospitalier, de bonne humeur, tenant table ouverte, avec poissons et rôtis et sauce piquante et bière tout le long du jour, populaire dans le pays, si bien qu'il est « constamment élu député du comté; » un marin qui connaît toutes les criques d'Écosse jusqu'en Espagne, et « dont la barbe a été secouée par bien des tempêtes ; » un médecin qui a fait des affaires admirables pendant la peste, savant homme « qui connaît la cause de toutes les maladies, » qui sait par cœur Hippocrate et Galien, mais qui est mal avec l'Église « et qui étudie peu la Bible. » Avec cela un groupe d'ouvriers de Londres, merciers, charpentiers, teinturiers, tisserands, cuisiniers; des gens de campagne, un laboureur, un meunier à la bouche fendue large comme une fournaise, un groupe de gens de loi rongés de soucis, tondus de près, aigres dans leur langage, « aux jambes comme des bâtons et sans mollets, » sortant leur latin à tout propos, terribles comme adversaires, mais faciles à gagner pour de l'argent ; « au demeurant, les meilleurs fils du monde,» dit en propres termes Chaucer : *A better felaw schulde men nowher fynde.* » Puis un groupe de gens d'église, hommes et femmes, de tout habit et de tout caractère, depuis le pauvre curé qui vit comme un saint, obscur et caché, visitant par la pluie et le froid les chaumières éparses de ses paysans, oubliant de toucher sa dîme, modèle d'abnégation, héros et saint ; jusqu'au moine chasseur, vêtu comme un laïque, gros, gras, la tête brillante comme une boule, qui fera un jour un abbé, le plus beau du monde ; jusqu'au frère dégénéré qui vit aux dépens d'autrui, médecin devenu empoisonneur, qui tue les âmes au lieu de les guérir ; au pardonneur, fripon de bas étage, qui accorde le ciel « de sa propre autorité » à quiconque paie et qui fabrique de précieuses reliques avec des morceaux de « sa vieille culotte ; » enfin des nonnes, réservées, recueillies, nettes comme des hermines, qui vont entendre sur la route de quoi se scandaliser tout le reste de leur vie. Parmi elles, Madame Églantine, l'abbesse, avec son français de Stratford, « car le français de Paris lui était inconnu, » qui imitait le ton de la cour et en conséquence « ne trempait pas les doigts dans sa sauce. » Elle avait « si bon cœur » qu'elle pleurait à voir une souris prise ou si un de ses petits chiens mourait. Peut-on avoir meilleur cœur ?

Il y avait tous ces personnages et bien d'autres encore, il y avait la bourgeoise de Bath, incomparable commère, criant d'autant

plus fort « qu'elle était un peu sourde. » Il y avait l'hôte jovial, Harry Bailey, habitué à gouverner et à commander, à dominer de sa voix de cuivre le tumulte de la table commune. Il y a aussi un personnage à l'air pensif et bon, qui parle peu, mais observe tout et qui va rendre immortelles les plus insignifiantes paroles prononcées, hurlées, grognées ou murmurées par ses compagnons d'un jour, c'est Chaucer lui-même. Avec ses coureurs d'aventures, ses riches marchands, ses clercs d'Oxford, ses députés au parlement, ses ouvriers, ses laboureurs, ses saints, son grand poète, c'est bien toute la nouvelle Angleterre, joyeuse, bruissante, épanouie, toute jeune et toute vivante qui s'assoit en ce soir d'avril à la table « du Tabart, près de la Cloche. » Où sont maintenant les Anglo-Saxons? Mais où sont les neiges d'antan? L'avril est venu.

Les personnages de roman, les statues des cathédrales, les figures de missels, avaient été jusqu'ici grêles, ou minces, ou gauches, ou raides; ceux surtout que des Anglais avaient produits. Par l'un ou par l'autre de ces défauts, ces représentations s'écartaient de la nature. Voici à présent dans un livre anglais une foule d'êtres vivans, pris sur le fait, aux mouvemens souples, aux types variés comme dans la vie, représentés au naturel, dans leurs sentimens et dans leur costume, si bien qu'on croit les voir et que, lorsqu'on les quitte, ce n'est pas pour les oublier; les connaissances faites « au Tabart, près de la Cloche, » ne sont pas de celles qui s'effacent du souvenir; elles durent toute la vie.

Rien de ce qui peut servir à accrocher, à ancrer dans notre mémoire la vision de ces personnages n'est omis. Un demi-vers qui dévoile le trait saillant de leur caractère devient inoubliable; leur posture, leurs gestes, leur costume, leurs verrues, le son de leur voix, leurs défauts de prononciation (*somwhat he lipsed, for wantonnesse*), leurs tics, la figure rouge de l'hôte et jaune du bailli, leurs élégances, leurs flèches à plumes de paon, leurs cornemuses, rien n'est omis. Leurs chevaux et la manière dont on les monte sont décrits; Chaucer regarde même dans le sac de ses personnages et dit ce qu'il y trouve.

La nouvelle Angleterre a donc son Froissart, qui va conter des apertises d'armes et des histoires d'amour aux couleurs éclatantes et nous promener deçà, delà par les villes et par les chemins, prêtant l'oreille à tout récit, observant, notant, racontant? Ce jeune pays a Froissart et mieux que Froissart. Les peintures sont aussi vives et aussi claires, mais deux grandes différences distinguent les unes des autres : l'humour et la sympathie. Déjà, chez Chaucer, l'humour existe; ses malices pénètrent plus profondément que les malices françaises; il ne va pas jusqu'aux blessures, mais il fait

plus que piquer l'épiderme; et ce faisant, il rit d'un rire silencieux : « Un homme jadis était fort riche, c'est pourquoi tout le monde vantait sa sagesse... » Le *Sergeant of lawe* était « l'homme le plus affairé de la terre, et pourtant il paraissait encore plus affairé qu'il n'était. » De plus, Chaucer sympathise; il a un cœur vibrant que les larmes émeuvent et que toutes les souffrances touchent, celles des pauvres et celles des princes. Le rôle du peuple, si marqué dans la littérature et la politique anglaises, s'affirme ici dès la première heure : « Il y a des gens, dit pour sa justification un conteur français, qui croient au-dessous d'eux de jeter un regard sur ce que l'opinion a traité d'ignoble; mais ceux qui sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions que l'orgueil a mises dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que l'homme dans un cocher et ce que c'est que la femme dans une petite marchande. » Ainsi s'exprime, — par un effort d'audace, à ce qu'il lui semble, — Marivaux en 1731. Chaucer, dès le XIVe siècle, est curieux de voir ce que c'est que l'homme dans un « cuisinier de Londres » et que la femme dans une « bourgeoise de Bath. » Combien de misérables périssent dans Froissart! Que de sang, quelles hécatombes! et combien peu de larmes! A peine de loin en loin un mot prononcé distraitement sur tant de souffrances : « Et mouraient les petites gens de faim, dont c'était grand'pitié. » A quoi bon s'attendrir longuement ou s'émerveiller? C'est la fonction propre des petites gens d'être taillés en pièces; ils sont la matière première des apertises d'armes et ne figurent pas à un autre titre dans le récit.

Ils figurent dans le récit de Chaucer, parce que Chaucer les *aime;* il aime son laboureur, « vaillant ouvrier et bon, » qui a de la force de reste dans ses deux bras et aide pour rien ses voisins; il souffre à l'idée des sentiers boueux que son pauvre curé suit l'hiver, pour aller par la pluie visiter une chaumière lointaine. La sympathie est large chez le poète; il aime comme il déteste, de tout cœur.

L'un après l'autre tous ces personnages d'états si divers se sont réunis, une trentaine en tout. Ils ont pour un jour le même objet et vont vivre de la vie commune. A cinquante-six milles de Londres se trouve la châsse fameuse dans l'Europe entière, où sont enfermés les restes de l'ancien ennemi d'Henri II, le chancelier Thomas Becket, assassiné sur les marches de l'autel et canonisé. Chacun sur sa monture bonne ou mauvaise, le chevalier sur une bête solide, mais de peu d'apparence; le moine chasseur sur un superbe palefroi brun; la bourgeoise de Bath à califourchon sur son cheval,

armée de grands éperons, et laissant voir ses bas rouges, se mettent en route, emmenant avec eux l'hôte du *Tabart*, et les voilà qui s'avancent au petit pas sur le chemin ensoleillé, bordé de haies, parmi les douces ondulations du terrain. On franchira la Medway; on passera sous les murs du sombre donjon de Rochester, une des premières forteresses du royaume, mise à sac récemment par les paysans révoltés; on verra la cathédrale construite un peu plus bas et comme à son ombre; il y a des femmes dans le groupe et de mauvais cavaliers; le meunier a trop bu et se tient mal en selle; la route sera longue. Pour la faire paraître courte, chacun racontera deux histoires, et la troupe fêtera dans un souper le meilleur conteur au retour.

A l'ombre des grands romans, les contes avaient grandi. La forêt romantique perdait maintenant ses feuilles et les contes s'épanouissaient au soleil. Le recueil le plus célèbre en Europe était celui de Boccace, écrit en délicieuse prose italienne, ouvrage multicolore, édifiant et licencieux à la fois, œuvre audacieuse de toute manière et même au point de vue littéraire. Boccace le sait et se justifie. A ceux qui lui reprochent de s'être occupé de « fadaises, » négligeant les « Muses du Parnasse, » il répond : « Qui sait si je les ai tant abandonnées? Peut-être quand j'écrivais ces récits d'apparence si modeste, sont-elles venues parfois s'asseoir à mes côtés. » Elles ont fait la même faveur à Chaucer.

L'idée de *Troïlus*, empruntée à Boccace, avait été transformée; la donnée générale et le cadre des *Contes* sont modifiés plus profondément encore. Chez Boccace, ce sont toujours de jeunes seigneurs et de jeunes dames qui parlent : sept jeunes dames, « toutes de bonne famille, belles, élégantes, honnêtes, » et trois jeunes hommes, « tous trois affables et élégans, » que les malheurs du temps « n'attristaient pas assez pour leur faire oublier leurs amours. » La grande peste a éclaté à Florence ; ils cherchent une retraite pour « s'y livrer à la joie et aux plaisirs; » ils s'établissent dans une villa à mi-chemin de Fiesole (aujourd'hui villa Palmieri). « Une belle et grande cour, ménagée dans le milieu, était entourée de galeries, de salles et de chambres, toutes ornées des plus riantes peintures. La demeure s'élevait au milieu de prairies et de jardins magnifiques; des eaux fraîches les arrosaient; les caves étaient pleines de vins excellens. » Défense à chacun, « de quelque part qu'il vienne, quelque chose qu'il entende ou qu'il voie, d'apporter ici aucune nouvelle du dehors qui ne soit agréable. » Ils s'installent « dans un endroit du jardin que le feuillage des arbres rendait impénétrable aux rayons du soleil, » alors que, « la chaleur étant dans toute sa force, on n'entendait rien que les cigales chan-

tant dans les oliviers. » Grâce aux récits qu'ils se font les uns aux autres, ils oublient fort agréablement le fléau qui les menace et le malheur public ; là-bas on meurt, eux s'amusent.

Chaucer a trouvé une donnée plus vraisemblable, plus humaine et plus vivante. Ce n'est pas assez pour lui que de se promener chaque jour d'un palais à un jardin, il ne se contente pas d'une allée, il lui faut une route. Il met toute sa troupe de conteurs en mouvement; il les arrête aux auberges, les mène boire aux cabarets, leur fait presser le pas quand le soir vient, nouer connaissance avec des passans. Son monde se remue, s'agite, écoute, parle, crie, chante, échange des complimens, parfois des coups, car si ses chevaliers sont de vrais chevaliers, ses meuniers sont de vrais meuniers qui jurent et tapent comme dans un moulin.

L'intérêt de chaque conte est doublé par la manière dont il est conté, et même par la manière dont il est écouté. Le chevalier enchante son auditoire que le moine endort et le meunier fait rire; l'un est écouté en silence et l'autre est interrompu à tous les mots. A chaque récit succède ainsi une scène de comédie vive, brève, inattendue, amusante; on discute, on approuve, on s'emporte; point de règles strictes, mais toute l'indépendance de la grande route et l'inattendu de la vie réelle; nous ne nous promenons pas dans des allées! L'hôte lui-même, avec sa grosse voix et ses décisions péremptoires, ne parvient pas toujours à se faire obéir; après l'histoire du chevalier, il en voudrait une autre du même genre pour faire pendant: non, il aura celle du meunier qui, tout au rebours, fera contraste. Il insiste, le meunier crie; il crie « comme Pilate; » il les « plantera là » si on l'empêche de parler: « Parle donc, et le diable t'emporte, ivrogne! » Qu'auraient dit, en entendant ce langage, Madame Pampinée et Madame Philomène?

D'autres fois, c'est le chevalier qui doit intervenir, et alors le ton est bien différent; il n'a pas besoin de crier; de lui un mot suffit, et les tempêtes s'apaisent. L'hôte lui-même du reste s'adoucit par momens; cet aubergiste sait son monde; il a, avec toutes ses rudesses, une notion grossière des différences et des distances; toutes ses paroles sont des paroles d'aubergiste: jamais Chaucer ne commet la faute de le faire sortir de son caractère; mais le poète est trop bon observateur pour ne pas discerner les nuances jusque chez un jovial hôtelier. Il faut voir avec quelles politesses et quelles salutations et quels complimens embarrassés il avertit la prieure que son tour est venu de faire un récit: « Madame l'abbesse, s'il vous plaît, si je pensais que cela ne vous ennuierait pas, je vous dirais que c'est votre tour de dire une histoire, si vous voulez bien. Le voulez-vous bien, ma chère dame? » — « Volon-

tiers, reprit-elle, et commença ainsi. » La réponse n'est pas mieux en situation que la demande.

On revoit ainsi en action, dans ces petites scènes, les descriptions du prologue. Les portraits sortent de leur cadre et descendent dans la rue ; leurs membres sont tout aussitôt devenus souples et agiles ; le sang circule dans leurs veines, la vie déborde en eux ; à peine sur leurs pieds, les voilà qui font des culbutes ou des révérences, et qui, par leurs discours, charment, égaient, édifient, scandalisent. Leur personnalité est si accentuée qu'ils en sont encombrans ; leur tempérament les domine ; ils ne sont pas maîtres de leur langage ; le frère veut conter une histoire, mais la colère l'aveugle tellement qu'il ne sait où il va ; il bégaie, il s'étrangle, et son récit demeure informe ; le pardonneur a si bien pris le pli de son métier que son conte est comme un sermon et qu'il conclut comme à l'église : « Braves gens, Dieu vous pardonne vos fautes et vous garde du péché d'avarice ! Vous allez avoir le bienfait de mon pardon si seulement vous m'apportez des nobles ou des esterlins ou des cuillers d'argent, des broches, des anneaux ; courbez la tête sous cette bulle sacrée. Avancez, braves gens, faites votre offrande, et j'inscris votre nom sur ma liste, et vous irez tout droit au ciel... Et j'oubliais de vous le dire, j'ai des reliques et des pardons dans mon sac aussi précieux que ceux de pas un en Angleterre... Vous êtes là à cheval ; quelqu'un de vous peut tomber et se casser le cou. C'est un fameux bonheur pour vous tous de m'avoir dans votre troupe pour vous absoudre l'un ou l'autre, juste au moment où l'âme quitte le corps. C'est notre hôte qui commencera, car il est le plus embarbouillé de péché. Avance, sire hôte, fais ton offrande, tu embrasseras toutes les reliques, ouvre ta bourse ! » C'était bien s'adresser ! L'hôte fait une réponse qu'on ne saurait traduire.

Dans d'autres cas, le personnage est tellement verbeux et impétueux qu'on ne peut l'arrêter, ni le redresser, ni l'interrompre. Il ne saurait se décider à entrer dans son récit, il faut qu'il reste sur la scène et se raconte lui et les siens, il est à lui seul toute une comédie. On est bien obligé de se taire quand la bourgeoise de Bath prend la parole, irrésistible commère, joufflue, repue, gonflée, inépuisable en discours, intarissable en raisonnemens, pleine de joie. Elle parle de ce qu'elle sait, de sa spécialité. Sa spécialité est le mariage ; elle a eu cinq maris dont le dernier vit encore ; elle pense déjà au sixième parce qu'elle n'aime pas attendre et que les maris sont chose fragile ; avec elle ils ne durent guère ; pour elle, le sexe faible est le sexe masculin. Pour un mari qui rend l'esprit, elle ne va pas se mettre la mort dans

l'âme; elle a la conscience tranquille, l'époux s'en va tout prêt pour un monde meilleur : « elle a été son purgatoire sur terre, et c'est pourquoi elle pense que son âme est dans la gloire. » Certains vantent le célibat, ou raisonnent sur les droits du mari; la commère va leur dire leur fait, elle discute la chose à fond et elle expose le pour et le contre, donne la parole à son mari, la lui retire, se la donne à elle-même. Elle a les meilleurs argumens du monde, le mari en a aussi d'excellens, mais c'est elle qui a raison. Elle est à elle seule toute une École des maris.

Les contes eux-mêmes sont de toute espèce et de toute provenance. Chaucer ne prit pas la peine d'en inventer un seul, il les reçut de toutes mains, mais les façonna à sa manière et les adapta à ses personnages. Ils sont empruntés à la France, à l'Italie, à la Rome antique; le récit du chevalier est tiré de Boccace; celui du chapelain de l'abbesse, du roman de Renart; celui du moine, des auteurs latins et de Dante, « le grand poète de l'Italie. » Le meunier, le bailli, l'huissier, le marin, racontent des histoires grossières, dont la licence embarrasse un peu le bon Chaucer, qui s'en excuse : ce n'est pas lui qui parle, ce sont ses compagnons de route, et c'est la bière de Southwark qui les inspire et non pas lui; blâmez la bière de Southwark. Les mœurs des gens de la basse classe, leurs amours grossières, leurs animosités et leurs jalousies sont décrites au naturel dans ces récits. On y voit comment le joyeux Absalon s'y prend pour plaire à la femme du charpentier qui préfère Nicolas; il joue de la musique sous ses fenêtres, lui fait des petits cadeaux; il soigne sa mise et fait bouffer ses cheveux sous son bonnet. Si on joue un mystère, un jour de fête, sur la place de l'église, il se fait donner le rôle d'Hérode : on ne saurait résister à un personnage si en vue. Alison résiste pourtant, non par vertu, mais parce qu'elle préfère Nicolas. Il ne lui faut pas de grandes phrases pour repousser les avances d'Absalon; on n'y met pas tant de façons au village : « Va-t'en ou je vais te jeter une pierre. » Les coups pleuvent dans les histoires de cette espèce, et les personnages s'en vont « le dos aussi mol que le ventre, » comme on lit dans un des récits français dont Chaucer s'inspira.

A côté de ces grandes scènes tapageuses, de petites scènes familières observées à merveille et contées en perfection, des scènes d'intérieur à tenter le pinceau d'un Hollandais; des descriptions du laboratoire mystérieux où l'alchimiste, dupe et trompeur à la fois, entouré de cornues, les vêtemens troués et brûlés, cherche la pierre philosophale. On chauffe, on prend garde, on remue le mélange, « le pot éclate et, bonsoir, il n'y a plus rien. » Alors on discute : C'est la faute du pot, du feu, du métal; c'est bien

ce que je pensais; c'est ce que j'avais toujours dit. Nous allons recommencer.

Ou bien, voici des représentations de ces visites intéressées que les frères mendians faisaient aux moribonds. Le frère, bas, trivial, papelard, s'approche : « Dieu soit ici; Thomas, mon ami, bonjour. » Il se débarrasse de son bâton, de sa besace, de son chapeau; il va s'asseoir, le chat était sur le banc, il le fait sauter à terre; il s'installe; la femme s'empresse, il la laisse faire et même l'encourage. Que pourrait-il bien manger? Oh! presque rien, un peu de poulet, une tête de cochon rôtie, le repas le plus léger; il se « nourrit de la Bible, » il a « l'estomac perdu. » Il adresse au malade un long sermon intéressé, mêlé de mots latins, où le verbe « donner » revient à chaque vers : surtout ne donnez pas aux autres, donnez à mon couvent, ne donnez pas au couvent d'à côté: « avouez-le, vous voudriez avoir nos prières pour rien ; » payez donc, donnez donc, donnez-moi ceci, ou seulement cela; Thomas donne moins encore.

Des scènes familières, d'une égale vérité, mais d'un style plus aimable, se trouvent dans d'autres récits, par exemple, dans l'histoire du coq Chanteclair, si bien localisée en quelques mots, dans un coin verdoyant de campagne, à l'écart : « Une pauvre veuve, un peu cassée par l'âge, vivait jadis dans une pauvre chaumière, à côté d'un bouquet d'arbres, dans un vallon. » Son étable, sa basse-cour sont décrites; on entend les mugissemens des vaches et les chants du coq; le ton se hausse peu à peu et on arrive au style héroï-comique. Chanteclair, le coq, « chantait d'une voix plus joyeuse que l'orgue le plus joyeux. » Il chantait les heures plus juste que « l'horloge de l'abbaye; » sa crête était « rouge comme du corail et crénelée comme un mur de château. » Il avait un bec noir, des griffes blanches et des pieds bleus; il régnait incomparable sur les poules de la basse-cour; une des poules était sa favorite, les autres jouaient auprès de lui des rôles subalternes. Un jour, — « l'histoire est aussi vraie que celle de Lancelot du Lac, » — il cherchait un papillon, *a boterflye*, et que voit-il, sinon un renard! *Cok*, *cok*, crie-t-il en sautant et veut s'enfuir. « Pourquoi partir, gentil seigneur? » dit le bon renard; « avez-vous peur de votre ami?... Je ne suis venu que pour vous entendre chanter, » vous avez là un talent de famille. « Mylord, votre père, » chantait si bien! Mais vous chantez encore mieux. Pour chanter encore mieux, le coq ferme l'œil, et le renard l'emporte. La fâcheuse aventure! C'était un vendredi : « O Geoffroy, s'écrie Chaucer parodiant une prosopopée ridicule de Geoffroy de Vinesaub, maître incomparable, qui, lorsque le vaillant roi Richard fut percé d'une flèche,

lamentas sa mort si douloureusement, que n'ai-je ton verbe et ton éloquence pour apostropher le vendredi comme tu as fait! » Grand émoi dans la basse-cour, et ici un tableau charmant de vivacité : « Au renard! au renard! » Tout le monde crie, hurle, court; les chiens aboient, « en fuite la vache et le veau, et les cochons même. » Les canards crient, « les oies s'envolent de peur jusque par-dessus les arbres, » et les abeilles sortent des ruches. On délivre le prisonnier, qui sera plus prudent une autre fois; et l'ordre règne de nouveau dans les États de Chanteclair.

A côté de cette histoire d'animaux, d'élégantes histoires de la Table-Ronde, empruntées « aux lais des gentils Bretons, » qui nous reportent au « bon vieux temps du roi Arthur, » alors que « la reine des fées et sa suite joyeuse dansaient dans les prés verts, » des légendes orientales que nous contera le jeune écuyer, avec des enchantemens, des miroirs magiques, un cheval de cuivre qui transporte son cavalier à travers les airs, ici ou là, selon qu'on tourne une cheville qu'il a dans les oreilles, ancêtre de Chevillard le léger que monta don Quichotte; des aventures tragiques d'Appius et Virginie, de César, de Néron, d'Holopherne, d'Hugolin dans la tour de la faim, empruntées à l'histoire romaine, à la Bible et à Dante; des aventures de chevalerie, où figure Thésée, duc d'Athènes, où le sang monte à la cheville des héros, avec toutes les digressions et tous les embellissemens qui plaisaient encore aux seigneurs et aux dames; et c'est pourquoi l'histoire est racontée par le chevalier, et Chaucer y laisse exprès tous les défauts du genre : à l'inverse de ses autres récits, il se contente ici de prêter un peu de vie à des miniatures de manuscrits.

Les personnages recueillis racontent des histoires recueillies, semblables à des cantiques ou à des sermons, colorées d'une lumière de vitrail, parfumées d'encens, accompagnées d'une musique d'orgue : histoire de la pieuse Constance, de sainte Cécile, d'un enfant tué par les Juifs, dissertations de dame Prudence (récit d'un ennui rare et que Chaucer s'attribue modestement à lui-même), histoire de la patiente Grisélidis, discours du pauvre curé. Nous étions tout à l'heure à l'auberge; maintenant nous entrons à l'église; on aimait au moyen âge les couleurs tranchées, les contrastes nets. Les teintes passées qu'on a vues à la mode depuis, mauve, crème, vieux rose, n'attendrissaient personne; et nous savons que Chaucer, quand il était page, avait un superbe costume dont une jambe était rouge et l'autre noire; le rire était inextinguible et rejaillissait en ricochets indéfinis; les désespoirs étaient sans mesure; le sens précisément de la *mesure* manquait; ce fut

un des résultats de la renaissance que sa vulgarisation. Panégyriques et satires étaient volontiers poussés à l'extrême. L'esprit logique, propagé parmi les lettrés par l'éducation scolastique, produisait ici son effet : on tire à part une qualité simple et on disserte sur elle, négligeant tout le reste. C'est ainsi que Grisélidis devient Patience et Janicola Pauvreté et que, par une transition facile et imperceptible, on en arrive à créer les personnages abstraits des romans et du théâtre : Couardise, Vaillance, Vice. On trouvait ces personnages, dont le seul nom nous fait frémir, parfaitement naturels ; ils ressemblaient à s'y méprendre à Grisélidis, à Janicola et à maints autres personnages ayant des noms à eux, leur appartenant en propre.

Le succès de Grisélidis en est la preuve. Cette pauvre fille, épousée par le marquis de Saluces, qui la répudie pour éprouver sa patience et lui rend ensuite sa place d'épouse, eut une popularité immense. Boccace avait conté ses malheurs dans le *Décaméron;* Pétrarque trouva l'histoire si belle qu'elle lui parut digne de cet honneur suprême : une traduction latine. Chaucer la fit passer du latin en anglais ; ce fut son conte du clerc d'Oxford. Elle fut mise plusieurs fois en français. Pinturicchio représenta les aventures de Grisélidis en une série de tableaux conservés à la Galerie-Nationale de Londres. L'histoire fournit le sujet de pièces en Italie, en France et en Angleterre. Cette peinture excessive était juste ce qu'il fallait pour aller au cœur ; on pleura sur elle au XIVe siècle, comme sur Clarisse au XVIIIe. Pétrarque, écrivant à Boccace à propos de Grisélidis, emploie presque les mêmes termes que lady Bradshaigh écrivant à Richardson au sujet de Clarisse.

« Si vous m'aviez vue, dit la dame, vous auriez été sûrement pris de pitié. Livrée à moi-même, dans mes angoisses, je posais le livre, je le reprenais, je marchais dans la chambre, je laissais couler un flot de larmes; puis, les yeux essuyés, je me remettais à lire, — trois lignes au plus, — en m'écriant : pardonnez-moi, bon M. Richardson, je ne peux continuer. C'est votre faute, si vous êtes allé plus loin que je ne peux supporter. »

Je fis lire cette histoire, écrit Pétrarque, « à un de nos amis communs, de Padoue, homme d'un esprit très élevé et d'un vaste savoir. A peine arrivé au milieu de l'écrit, il s'arrêta tout à coup, suffoqué de larmes ; un moment après, s'étant remis, il le reprit dans ses mains pour en continuer la lecture, et voilà qu'une seconde fois les sanglots lui coupèrent la voix. Il déclara qu'il lui était impossible de continuer, et chargea une personne fort instruite qui l'accompagnait d'en achever la lecture. » Vers ce même temps, selon toute probabilité, Pétrarque, qui aimait à renouveler cette expé-

rience, comme on le voit dans la même lettre, donnait ce récit à lire au poète et négociateur anglais qui était venu le visiter dans sa retraite, et Chaucer, moins libre par là même que pour ses autres récits, ne changeait presque rien au texte de Pétrarque. Chez lui, comme chez son modèle, Grisélidis, c'est Patience, sans plus; à cette vertu tout est sacrifié; Grisélidis n'est plus femme, ni mère; elle n'est que l'épouse patiente, Patience faite épouse. On lui retire sa fille, pour la tuer, lui dit-on, sur l'ordre du marquis. « Ainsi soit-il, » répond Grisélidis, qui toutefois se risque à demander qu'on enterre « le petit corps à l'abri des bêtes et des oiseaux, » à moins cependant « que mon seigneur n'en ait décidé autrement. » Chacun, sur ce, de s'extasier et de s'attendrir. L'idée de supplier son mari, de se jeter à ses pieds, de le fléchir, ne lui vient pas à l'esprit; elle sortirait de son rôle qui n'est pas d'être mère, mais d'être Patience.

Chaucer laissa son recueil de contes inachevé; nous n'en avons pas la moitié; mais c'est assez pour pouvoir le juger. On y voit suffisamment, lorsqu'on passe en revue cette série si variée, de quels dons d'observation, de compréhension, de sympathie, il était doué; on voit comme il sait bien mettre ses personnages en scène, et comme ses personnages sont habilement choisis pour représenter toute l'Angleterre contemporaine. Le poète y paraît plein de cœur et en même temps plein de sens. Il n'est pas sans se douter que ses histoires pieuses, indispensables pour que sa peinture soit complète, pèchent par la monotonie et l'exagération des bons sentimens. En leur donnant place dans son recueil, il est de son époque et contribue à la faire connaître; mais quelques notes railleuses disséminées çà et là montrent qu'il est supérieur à son temps, que, malgré ses longues dissertations et ses digressions, il a, — chose rare à ce moment, — une certaine notion, du moins théorique, de l'importance de la mesure. Il laisse parler ses héros, mais n'est pas leur dupe; si peu leur dupe, que parfois même il n'y peut tenir et les interrompt ou leur rit au nez. Il rit au nez de l'ennuyeuse Constance le soir de son mariage; il montre ses compagnons s'assoupissant sur leurs montures au son des solennelles histoires du moine, et à peine préservés d'un sommeil complet par le bruit des sonnettes du cheval. Il se fait interrompre brusquement lui-même par l'hôte, lorsqu'il raconte en vers de mirliton, *rym doggerel*, pour satiriser les romans de chevalerie, les apertises d'armes et les merveilleuses aventures de l'incomparable sire Thopas. Avant que nous ayons pu murmurer le mot invraisemblance, il nous avertit que le temps des Grisélidis est passé et qu'il n'en existe plus de nos jours. Quand on approche de Cantorbéry

et qu'il convient de finir sur un mode plus recueilli, il donne la parole à son pauvre curé, et celui-ci nous avertit que son discours sera un sermon, un vrai sermon, avec verset des Écritures ; *Incipit sermo*, porte un des manuscrits ; il parlera en prose comme à l'église : « Pourquoi sèmerais-je de l'ivraie, quand je peux semer du blé ? » Tous consentent, et c'est avec l'assentiment de ses compagnons, devenus plus sérieux à l'approche de la ville sainte, qu'il commence pour le bien de leurs âmes son ample « méditation. »

Ce bon sens, qui a fait donner aux *Contes de Cantorbéry* un agencement si conforme à la raison et à la nature, est une des qualités les plus éminentes de Chaucer. Elle paraît dans les détails comme dans l'ensemble et lui inspire, au milieu de ses récits les plus fantaisistes, des remarques rassurantes qui nous montrent que la terre et la vie réelle ne sont pas loin et que nous ne courons pas le risque de tomber des nues. Il rappelle avec à-propos qu'il y a une certaine noblesse, la plus haute de toutes, qu'on ne saurait léguer par testament, que les échantillons corrompus d'une classe sociale ne doivent pas faire condamner toute la classe : *Of every ordre some schrewe is, pardee;* que, dans l'éducation des enfans, il faut se garder d'en faire trop tôt des hommes ; si on les mène avant l'âge aux fêtes, ils deviennent « effrontés, » *to soone rype and bold... which is ful perilous;* sur les grands capitaines, qu'on eût traités de « brigands » s'ils eussent fait moins de mal. Cette dernière idée est indiquée en quelques vers d'un humour si vraiment anglais qu'ils font songer à Swift et à Fielding ; et l'on peut d'autant mieux en effet songer à Fielding qu'il a consacré tout son roman de *Jonathan Wild le Grand* à développer exactement la même thèse.

Enfin à ce même bon sens de Chaucer on doit une chose plus remarquable encore ; c'est que, avec sa connaissance du latin et du français, vivant dans un milieu où ces deux langues avaient une grande faveur, il écrivit uniquement en anglais ; sa prose comme ses vers, son traité sur l'*Astrolabe*, comme ses contes, sont en anglais. Il appartient à la nation anglaise et c'est pourquoi il écrit dans cette langue ; c'est assez pour lui de cette raison. « La noble lignée des clercs de Grèce ne s'est-elle pas contentée du grec ? et les Arabes ne se sont-ils pas contentés de l'arabe, et les Juifs de l'hébreu, et les Romains du latin ? » Chaucer se servira donc du franc anglais *naked wordes in englissh;* il emploiera le langage national, « l'anglais du roi », — *the king that is lord of this langage.* Et il l'emploiera, comme en vérité il l'a fait, pour traduire au juste ses pensées et non pour les embellir ; il hait les travestissemens, il adore la vérité ; il veut que les mots et les choses

soient dans la plus étroite relation possible : « Les mots doivent être cousins des faits. »

La même sagesse fait encore que Chaucer ne se perd pas en vains efforts pour tenter d'impossibles réformes et pour marcher à contre-courant. On lui en a adressé des reproches de notre temps ; et certains, par amour des Anglo-Saxons, se sont indignés de la quantité de mots français que Chaucer emploie : que n'est-il remonté aux origines du langage ! Mais Chaucer n'était pas de ceux qui, comme dit Milton, croient arrêter un tremblement de terre en collant leur épaule au sol ou qui ferment les grilles de leur parc pour empêcher les corneilles de s'en aller. Il s'est servi du langage national tel qu'il existait de son temps ; la proportion des mots français n'est pas plus grande chez lui que chez la masse de ses contemporains ; les mots dont il s'est servi étaient vivans et féconds puisqu'ils vivent encore, eux et leurs familles ; la proportion des disparus est prodigieusement petite, étant donné le temps écoulé. Quant aux Anglo-Saxons, il a gardé en lui, comme la nation elle-même, quelque chose de leur génie recueilli et puissant ; mais sans le savoir, et ce n'est pas de sa faute s'il ignore ces ancêtres ; tout le monde les ignorait de son temps. La tradition était rompue ; on remontait dans le passé littéraire jusqu'à la conquête et de là, on allait d'un trait aux « gentils Bretons d'autrefois. » Dans son énumération des bardes célèbres, Chaucer donne place à Orphée, Orion, au « Bret » Glascurion ; mais l'auteur de *Beowulf* lui est inconnu. Shakspeare de même s'inspirera dans ses pièces du passé national ; il remontera au temps des Deux-Roses, au temps des Plantagenets, au temps de la grande charte, et, passant par-dessus la période anglo-saxonne, demandera aux Bretons l'histoire de Lear et de Cymbeline.

L'éclat avec lequel Chaucer employa la nouvelle langue, la renommée immédiate de ses écrits, la manière dont il avait plié l'anglais aux sujets les plus hauts et les plus bas assura à cet idiome sa place définitive parmi les grands langages littéraires. Il avait, même du temps de Chaucer, une tendance à se résoudre en dialectes, comme, au temps de la conquête, le royaume tendait à se résoudre en sous-royaumes. Chaucer le savait et s'en préoccupait ; il s'inquiétait de ces différences de langue, d'orthographe, de vocabulaire ; il fit son possible pour régulariser ces différences ; il avait sur ce sujet des idées arrêtées. Les fantaisies des copistes, chose bien rare dans ce temps, le faisaient frémir, et rien ne montre mieux la foi qu'il avait dans la langue anglaise comme langue littéraire que ses recommandations réitérées aux lecteurs et aux copistes qui liront ses poèmes à haute voix ou les transcriront. Ses efforts contribuèrent à l'œuvre de concentration ; les dialectes après lui perdirent de

leur importance et celui qu'il employa (*East midland*) devint le langage de la nation.

Son vers est aussi le vers de la nouvelle littérature, formé par une transaction entre l'ancienne et la nouvelle prosodie. L'allitération, qui n'est pas encore morte et qu'on emploie encore de son temps, ne lui plaît pas ; ces bruits de grelots lui semblent ridicules :

I can not geste, run, ram, ruf by letter.

Ridicule aussi à ses yeux la *rym doggerel* des romans populaires du type *sire Thopas*. Son vers est le vers rimé, aux accens fixes et aux syllabes variables. La presque totalité des *Contes* est écrite en « vers héroïques » rimant deux à deux et contenant cinq syllabes accentuées.

Le même bon sens optimiste et tranquille qui lui a fait adopter la langue de son pays et la versification usuelle, qui l'a empêché de réagir avec excès contre les idées reçues, l'a empêché aussi de se faire, par patriotisme, piété ou orgueil, des illusions sur sa patrie, sa religion ou son temps. Il en fut cependant autant que personne, les aima et les honora mieux que pas un. L'impartialité de jugement de cet ancien prisonnier des Français est extraordinaire, supérieure même à celle de Froissart qui, originaire de pays mitoyen, était par naissance impartial et qui, de plus, à mesure que l'âge vint, montra par la revision de ses *Chroniques* des préférences décidées : vers la fin du siècle, Froissart était une des reprises de la France. Chaucer, d'un bout à l'autre de sa carrière, demeure le même, et le fait est d'autant plus remarquable que sa tournure d'esprit, son inspiration et son idéal littéraire deviennent de plus en plus anglais à mesure qu'il prend des années. Il reste impartial ou plutôt en dehors de la grande querelle à laquelle cependant il avait participé dans la vie réelle ; ses œuvres ne contiennent pas un vers qui soit dirigé contre la France, ni même un seul éloge de son pays où celui-ci soit loué en tant que rival heureux du nôtre. Aussi Des Champs, grand ennemi des Anglais qui avaient non-seulement ravagé le royaume en général, mais même en particulier, brûlé sa maison de campagne, faisait-il exception dans ses haines et rendait-il hommage à la sagesse et au génie du « noble Geoffrey Chaucer, » ornement du « royaume d'Énée, » l'Angleterre.

La rédaction des *Contes de Cantorbéry* occupa les dernières années de la vie de Chaucer. Il composa encore à ce moment son traité de l'*Astrolabe* en prose, pour l'instruction de son fils Louis, et quelques poésies détachées, pièces mélancoliques où il parle de fuir le monde et la foule, où il demande au roi de le secourir dans

sa misère, où on le voit se replier sur lui-même, se recueillir, se résigner. Il était alors, malgré cette mélancolie, le roi incontesté des lettres anglaises; une amitié de la vie entière l'unissait à Gower; les jeunes poètes venaient à lui : Hoccleve, Scogan et Lydgate le proclamaient leur maître. Sa figure, dont les traits nous sont connus grâce au portrait dessiné par Hoccleve, avait pris une expression de douceur et de recueillement; il aimait plus à écouter qu'à parler et, dans les *Contes de Cantorbèry*, l'hôte le raille pour son air pensif, ses yeux baissés, « qui semblent chercher un lièvre à terre, » et pour cette corpulence que l'âge lui a donnée et qui le rend comparable à Harry Bailey lui-même. Quand Henri IV monta sur le trône, dans les quatre jours qui suivirent son avènement, il doubla la pension du poète (3 octobre 1399) qui loua alors pour deux livres seize shillings et quatre pence par an une maison et un jardin dépendant de Sainte-Marie de Westminster; le bail est encore conservé dans les archives de l'abbaye. Il s'éteignit l'année d'après dans cette tranquille retraite et fut enterré à Westminster, non loin des sépulcres où dormaient ses protecteurs, Édouard III et Richard II, dans le bras du transept appelé depuis le coin des poètes, où nous voyions naguère descendre le cercueil de Browning et où l'on déposait hier celui de Tennyson.

Nul poète anglais ne jouit plus vite d'une renommée plus grande et plus constamment égale à elle-même. Au XVe siècle, on ne fit guère que le pleurer et le copier. — « Hélas! dit Hoccleve, celui qui fut l'honneur de la langue anglaise est mort! O maître chéri, père révéré, Chaucer, mon maître, fleur de l'éloquence, miroir d'entendement fécond, poète au savoir incomparable, que n'as-tu, sur ton lit de mort, légué à tes élèves ta merveilleuse sagesse! » A la renaissance, Caxton imprime ses œuvres, Henri VIII les excepte de sa prohibition des livres de « fantaisie; » sous Élisabeth, Thynne les annote, Spenser voit dans Chaucer « la source pure du vrai anglais, » et Sidney le porte aux nues. Au XVIIe siècle, Dryden rajeunit ses contes; au XVIIIe, l'admiration est universelle et gagne Pope et Walpole. De notre temps, les savans de tous les pays se sont appliqués à commenter ses œuvres et à débrouiller sa biographie. Une société s'est fondée pour publier les meilleurs textes de ses écrits, et sa *Légende des femmes exemplaires* inspirait naguère un délicieux poème à ce lauréat qui dort aujourd'hui tout près du grand ancêtre, sous les dalles de la fameuse abbaye.

J. J. JUSSERAND.

LE

PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS

Au moment où l'Exposition de Chicago attire en Amérique un grand nombre de Français, l'occasion est bonne de leur donner un conseil qu'ils seront ravis d'avoir suivi.

A mon retour d'une excursion au Parc-National des États-Unis, je m'empresse d'en indiquer et d'en proposer le voyage à mes compatriotes.

S'il est vrai, comme j'en ai l'assurance, qu'il n'est pas au monde un pays plus merveilleux, ils seront certains de ne pouvoir faire, de leur vie, une exploration plus étrangement captivante.

Il faut d'abord dissiper un mirage, et définir les mots. Le Parc-National éveille, par son nom, l'idée d'un jardin de plaisance, et à ce compte, il est fort mal nommé. C'est une région de 10,000 kilomètres carrés, grande comme un tiers de la Belgique, située au cœur des montagnes Rocheuses, à l'angle des États de Wyoming, de Montana et de l'Idaho, enfermée de tous côtés par un rempart de pics et de glaciers. Elle est un théâtre de prodiges; leur découverte toute récente a ému le Nouveau-Monde, sans être encore fort populaire sur l'ancien continent. M. Jules Leclerc, président de la Société de géographie de Bruxelles, dans une intéressante relation d'un voyage fait au Parc-National en 1883, a établi, d'après un rapport du savant américain A.-C. Peale, un essai de bibliographie spéciale à ce sujet. Il ne compte pas moins de cent dix-huit

travaux de toutes natures et de toutes étendues, parmi lesquels la France n'est pas représentée : car on ne saurait tenir un grand compte des rapides esquisses de M. Gauilleur ou de M. Tissandier. Il est temps de rompre le silence, et de cesser d'ignorer chez nous que les explorations récentes ont enrichi la terre habitée d'un pays merveilleux.

Dès les premiers rapports des explorateurs, MM. Doane, Langford, Hayden, l'État s'est aussitôt saisi de ce pays qu'il ne se connaissait pas. Depuis le 1er mars 1872, un vote du congrès des États-Unis a réservé et déclaré propriété nationale toute la province qui entoure le lac de la Yellowstone, les bassins des geysers, les sources chaudes, les rivières Yellowstone, Gardner, Firehole, Missouri. Il est défendu de s'y fixer, d'y acheter des terrains, d'y chasser, d'y bâtir, d'emporter des souvenirs, de déranger la disposition naturelle des lieux : c'est la sauvagerie garantie, patentée par le parlement ; c'est la barbarie officiellement protégée, c'est l'entretien de l'inculte, et la religion de la nature. Quand un arbre tombe, on abat la portion qui obstrue la route, et on laisse les tronçons pourrir à leur place. Car une route facilite l'accès de ce maquis, où les elques et les castors dorment en liberté.

Malgré la distance, qui épouvante nos habitudes européennes, vous n'hésiterez pas à monter dans le « Nord-Pacifique, » qui relie New-York à San-Francisco. Le Yellowstone-Park est sur le trajet de l'un à l'autre Océan.

De Chicago, la durée du voyage, sans arrêts, est de quarante-huit heures, qui passent fort agréablement, et parce que les trains sont confortables et pittoresques, et parce qu'il n'y a aucune ville importante sur le parcours, sauf Saint-Paul-Minneapolis. Ce sont les grandes capitales qui allongent les voyages. Ici, les bourgades comptent chacune quelques cabanes en planches, et n'ont de séduisant que leurs noms : Sycomore, Byron, Saint-Cloud (buffet), Bismarck, un pauvre village ; New-Salem, Glendive. Le touriste traverse à toute vapeur, assis sur la plate-forme découverte à l'arrière du train, tantôt des gorges rocailleuses aux tons d'or et de vermillon, tantôt des sables ondulés, tantôt des landes arides, où les étincelles de la locomotive mettent le feu aux herbes desséchées et aux arbres.

Enfin, un matin, la machine stoppe à un point de jonction qu'on appelle Livingstone, une bourgade toute jeune, et déjà prospère. Le convoi qui vient de l'Atlantique y croise celui qui vient du Pacifique. Une cheville d'or est scellée dans le rail, au point où les ouvriers soudèrent les deux tronçons de la voie en construction : ce fut comme la fusion des deux océans et des deux hémisphères.

Les voyageurs à destination du Parc descendent là, et prennent un petit train local qui relie Livingstone à Cinnabar : c'est le point terminus de la voie ferrée. Il n'y a pas de chemins de fer dans le Parc, pour ne point commettre un anachronisme dans ce morceau de pays primitif. A Cinnabar, où l'on débarque le matin vers dix heures, trois grands mail-coachs à huit chevaux attendent les touristes : on part aussitôt. Les voitures rebondissent durement contre leurs épais ressorts de cuir, sur la piste accidentée qui suit les creux de la chaîne rocheuse et les méandres des torrens, dans un panorama grandiose : cirque immense où les gradins sont des crêtes inaccessibles qui se superposent en s'élevant vers la nue, comme une houle montante. Par la porte de la Montagne, la route débouche sur la vallée du Paradis, où des huttes basses, faites en troncs d'arbre mal équarris, émergent çà et là de l'herbe épaisse. L'une d'elles porte une pancarte : *Post Office-Saloon*. C'est la poste et le cabaret. Les murs sont faits de huit à dix bouleaux couchés les uns sur les autres, raccourcis à la mesure convenable, cimentés avec de la boue. Des pierres parsemées assurent au toit de branches une résistance suffisante contre le vent. La vallée s'élargit, les pins et les trembles l'ombragent de leurs larges rideaux de verdure. La carriole franchit un dernier défilé, et l'on entre au pays merveilleux, *Wonderland*, devant les sources du Mammouth, par la vallée imposante de la rivière Gardner, au galop des vingt-quatre bêtes qu'excitent les cowboys en culottes de cuir.

Le 19 septembre 1870, le jour même où Paris était investi par l'armée prussienne, la mission conduite par le général Washburn pour explorer la région de la Yellowstone campait mélancoliquement sur le bassin supérieur des geysers de la Firehole, en peine et en quête d'un compagnon perdu. Les explorateurs avaient attaché, le long de leur passage, aux branches des arbres, des avis détaillés indiquant à leur camarade la direction à suivre pour les rejoindre ; ils déposaient çà et là, sur les rameaux, des paniers de vivres, pour le ravitailler s'il avait le bonheur de les rencontrer. Durant vingt jours, ils crièrent le nom de M. Everts aux échos des montagnes Rocheuses ; ils tirèrent des coups de fusil, firent flamber des forêts entières en guise de fanal et de signaux, dépêchèrent des cavaliers en tous sens. Quand ils le retrouvèrent, il était hâve, épuisé, à demi fou. Son cheval s'était emballé, avait cassé sa longe, emportant les armes et l'équipement de son maître. Celui-ci demeura sans munitions, sans vivres, sans couvertures, couchant près des sources d'eau chaude pour se garantir du froid pendant la nuit, y faisant bouillir des racines de chardons pour se nourrir. Il mourait de faim ; il voyait passer des troupes de gibier sans pouvoir les chasser ; il fut guetté toute une nuit par un lion

de Californie, sans avoir rien autre sur lui qu'un lorgnon, avec lequel il allumait du bois sec au soleil.

Le pays que parcouraient ces excursionnistes était inconnu, tout à fait inexploré ; ils faisaient une découverte en Amérique. Quelquefois ils croisaient sous les arbres un squelette jauni : c'étaient les restes de quelque chasseur aventureux massacré par les Indiens. La nuit, il fallait allumer de grands feux et faire veiller deux sentinelles pour jeter l'alarme à l'approche des lions ou des Sioux.

Telle était cette région ignorée il y a vingt-deux ans. En 1877, une bande de Pieds-Noirs, commandée par les chefs Miroir et Oiseau Blanc, massacra dans son campement une société de huit touristes sur les bords de la Firehole. Aujourd'hui, tout ce pays est sillonné de routes que parcourent en tous sens plus de 15,000 touristes chaque été. Ils y trouvent des hôtels suffisamment confortables, éclairés à la lumière électrique, des attelages, des relais, un service qui sur certains points ne laisse rien à envier à la Suisse, la poste, le télégraphe, des routes entretenues, des voyageurs venus du monde entier, et les dames font trois toilettes par jour.

Il faut quelque raison pour expliquer un changement si profond dans l'aspect d'un pays naguère barbare, inconnu, fréquenté seulement, à de rares intervalles, par des bandes de Peaux-Rouges, de Pieds-Noirs ou de Nez-Percés : or, ici, les raisons ne manquent pas, sur cette terre merveilleuse, ce *Wonderland*, ce pays de fantasmagorie gigantesque et de prodiges tels, qu'en aucun point, sur toute la surface du globe, on ne lui saurait rien comparer.

Depuis longtemps on savait, par les récits des trappeurs échappés à la poursuite et aux flèches des Indiens, qu'il se passait des phénomènes invraisemblables à l'intérieur d'un immense cirque de montagnes presque infranchissables, dans le far-west. Le soir, assis devant le feu du bivouac, ils faisaient aux cowboys effrayés des récits féeriques, où des rivières glacées devenaient subitement bouillantes par le frottement, où des montagnes de verre portaient des forêts pétrifiées, où l'on voyait des palais et des temples magnifiques, avec des festons de perles et des tours dentelées, des fournaises fumantes, des chaudières bruyantes, des murailles d'or, des terrasses de marbre et d'onyx. Que penser de ces merveilles, si l'on songe qu'ici l'imagination des sauvages a embelli à peine la réalité ?

I.

Les sources chaudes du Mammouth présentent le plus étonnant ouvrage d'architecture naturelle. On n'y a découvert aucun

animal fossile, comme leur nom porterait à le croire : il désigne seulement les dimensions peu communes de ce bassin thermal. Au sommet d'une montagne de deux mille mètres, qui domine la vallée de la rivière Gardner, s'échappent de nombreuses sources bouillantes, dont le débordement inonde depuis des siècles le versant. Ces eaux ont la propriété de déposer sur leur cours des matières diverses, carbonates et silicates, dont l'accumulation plusieurs fois séculaire a fait à la montagne une cuirasse de marbre et d'albâtre; des terrasses et des vasques en étages se superposent ainsi de la base au sommet, continuellement lubrifiées par la mince couche d'eau, et offrent le plus imposant ensemble.

A première vue, on ne distingue qu'un immense revêtement blanc, qui semble collé au flanc de la montagne sur toute sa largeur et sur toute sa hauteur; c'est comme un glacier qui aurait saisi tout un versant, et qui irait mourir jusqu'aux bords de la rivière, par une couche de plus en plus mince. L'effet est éblouissant quand le soleil luit, et ne saurait être supporté à l'œil nu. Il faut se pourvoir de lunettes bleues à l'hôtel avant le départ. Mais par les temps sombres ou pluvieux, le prestige disparaît; l'éclatante blancheur fait place à une teinte sale de glace à demi fondue. Les couleurs ont besoin de soleil.

En approchant, on découvre que ce revêtement n'est pas uniforme; c'est une immense rampe qui descend du sommet par des étages de vasques capricieusement creusées, sur une superficie de trois milles carrés.

L'esprit demeure déconcerté devant les multiples combinaisons de ces terrasses féeriques, de ces bassins peu profonds, en toutes dimensions, à toutes températures. On marche sur un sol artificiel. Cette splendide série de cuvettes superposées semble un gigantesque escalier de Versailles. Chaque humide palier a été baptisé d'un nom pittoresque ou poétique : Terrasse de Minerve, Terrasse de Jupiter, Terrasse Miniature, Source Orange, Cuisine du Diable, Source de Cléopâtre. Un sentier couvert de planches longe de côté ces gradins fumans. Chaque cuvette, pleine jusqu'au bord, est entourée d'une margelle en dépôts calcaires, dont les dentelures, les festons, les teintes défient l'imagination. Ici, une mince nappe d'eau bleue dort dans une coupelle blanche; là, les rebords ont la fine transparence de l'albâtre, avec des veines roses. On a sous les yeux toutes les merveilles de la plus délicate orfèvrerie polychrome, des patènes ciselées, émaillées de tons crème et saumon, où repose une eau si pure, que les moindres détails du fond sont visibles; ce sont de larges coupes autour desquelles les « formations » font des colliers de perles diaphanes; ce sont des

piscines peu profondes et plates, où les parois présentent toutes les richesses et toutes les extravagances d'une ornementation prodigue. L'escalier géant se rétrécit à mesure qu'on monte; les vasques sont moins larges, plus profondes; les margelles sont plus hautes; l'eau, plus près de son origine, est plus chaude. Le sol devient mou, inconsistant, souple sous les pas. Nous voici aux dernières cuvettes du sommet; elles ont une forme ronde parfaite; des nuages de buée voltigent à leur surface. La pierre prend une apparence fluide, comme si elle coulait en cascade avec la mince couche d'eau. Au-delà, le flanc de la montagne s'aplatit en un vaste palier, puis remonte par une pente boisée jusqu'aux derniers sommets de la chaîne. Ici, le revêtement n'a plus la même continuité, ni la même persistance; il alterne avec des oasis de terre végétale où des pins plongent leurs courtes racines, et jouissent de leur reste en attendant leur funeste sort. Des jets, des rigoles sourdent de tous les côtés, et continuent sans trêve l'œuvre d'envahissement; les plaques calcaires se forment, s'amorcent partout, s'étendent, se rejoignent, étreignent la terre et les arbres, s'épaississent par un progrès lent et inéluctable. Des sources ont elles-mêmes bouché leur orifice par leurs dépôts qui s'élèvent en cônes; on peut compter les siècles d'existence par les stratifications circulaires. De grandes taches, pareilles à d'énormes pustules lépreuses, ont gagné et cerné des massifs de pins, dont les troncs noirs, desséchés, morts, semblent appeler du secours, de leurs longs bras décharnés.

On chemine à travers ces précipitations de silicate blanc et rose qui font au sol une housse rigide. Des torrens d'eau chaude roulent et glousssent en dessous, lâchant des fusées de vapeur par tous les interstices de la croûte, qui les couvre comme une écume durcie. Dans les vasques, plongent des objets divers, vieux souliers, paniers, fers à cheval, que les touristes pourront emporter dès le lendemain comme spécimens de pétrifications, tant le dépôt est rapide. Le soufre et le fer varient de tons rouges et jaunes les rebords des bassins, les bourrelets à demi crevés du sol. Les formations les plus jeunes présentent, avant de se durcir et de se conglutiner, l'aspect de filamens fromageux et d'écailles minces. L'air est chargé d'émanations sulfureuses; on respire une atmosphère de thermes. Tout le haut du versant, au-dessus des grandes terrasses, est ravagé, miné, travaillé par les sources chaudes qu'on entend gronder sous le sol. Çà et là, dans les clairières, elles s'échappent au centre des lacs isolés qui débordent; elles s'étalent plus bas sur les taches verdâtres qu'elles laissent, et qu'elles enrichissent peu à peu de feuillures minces comme

des éclats de mica. Parfois, la montagne s'échancre en forme d'une haute brèche, dont la muraille est un large jet de lave solidifiée. En montant toujours, on traverse de nouveaux plateaux blancs où des boursouflures se soulèvent, crevées par des filets d'eau qui suintent. Les traînées de dépôt prennent toutes les teintes, du rose au bleu, du vert à l'or. Ici, l'on dirait des ruisseaux de lait coulant sur un lit de neige; on gravit des mamelons dont la pointe suppure comme un gros abcès. Sur le trajet des courans souterrains, des bubons humides semblent rejeter un pus clair; toute la région présente les horreurs et les teintes riches d'une plaie putréfiée. On descend par une échelle, dans des crevasses profondes qui sont des étuves où perle du soufre; dans la mare voisine, il suffit de laisser quelques minutes des dollars d'argent pour qu'ils se couvrent d'un enduit très fin et deviennent des pièces d'or. Plus loin, l'eau a coulé jadis : les énormes dépôts constatent son passage; mais ils ont fini par boucher tous les trous dans leur propre épaisseur; l'eau a cherché une autre issue, et toute la région est sèche, étalant au soleil ses glacis blancs et roses, qui lui donnent l'aspect d'une gigantesque pièce de confiserie.

On erre ainsi durant des heures au milieu de ces riches colorations, sur ce sol étrangement orné, que les trappeurs avaient à peine embelli dans leurs récits, quand ils disaient avec terreur qu'il leur était apparu, à travers les arbres, des temples de fées, des palais d'agate et d'albâtre. Devant ces phénomènes stupéfians qui sont l'œuvre patiente et délicate de la nature durant des milliers d'années, la peur a dû précéder l'admiration.

Nous voici redescendus à mi-côte jusqu'à la terrasse de Minerve. Il n'y a plus d'arbres : devant nous s'étale, dans son imposante étendue, la grande vallée de la Gardner, qui serpente jusqu'à l'horizon des montagnes violettes. Au pied de l'escalier, se dresse un cône de pierre, haut et étroit, comme un doigt qui trouerait le sol. C'est un geyser éteint; au temps de son activité, il s'est peu à peu entouré de cette gaine solide et montante; elle a fini, quand la pression de l'eau est devenue insuffisante, par le dominer et l'ensevelir sous le mausolée qu'il avait bâti. Ce tombeau naturel est fort vieux; il s'effrite, et la geysérite s'en dissocie. Comme il est percé d'un tube dans toute sa hauteur, il est question de canaliser, sous le sol spongieux qui le supporte, un courant d'une source supérieure, qui jaillira de cette tombe, et en repolira, par ses dépôts rajeunis, les flancs ridés et ébréchés.

A droite, la vallée est fermée par une muraille abrupte; au-dessus de la zone des sapins, le versant se dresse en crête droite, striée, inabordable. L'autre rive du fleuve s'élève et s'éloigne vers la

chaîne compliquée qui ferme l'horizon de ses plans successifs, brumeux comme des nuages. Dans la trouée, la Gardner roule et heurte les rocs de ses rapides, blancs d'écume. Des cavaliers sont comme des points noirs sur la route poudreuse de Cinnabar. Entre le Mammouth et le fleuve, s'étend une large plaine, où se soulèvent quelques mamelons verts et rians; le sol se creuse en crevasses d'où émerge la cime des arbres qui ont pris racine au fond. Le drapeau américain flotte au sommet d'un mât, près du camp dont les tentes blanches animent un coin de la vallée. Au centre, l'hôtel unique allonge sa toiture rouge, ses murailles de bois peint en jaune, et sa galerie couverte où les touristes se reposent après l'excursion sur la montagne d'albâtre.

L'hôtel du Mammouth est le plus important du Parc. C'est lui qui reçoit les voyageurs à leur arrivée de Cinnabar, et qui les renvoie à leur sortie. C'est de là que se fait chaque matin le départ pour la tournée. Une quarantaine d'excursionnistes le quitte tous les jours pour commencer le tour, dans le même sens, au moment où quarante autres rentrent. Le Parc est ainsi sillonné sans cesse par des caravanes qui se suivent à égale distance, et qui se remplacent dans les hôtels de la route.

C'est un manège.

Au Mammouth, si l'on veut prendre quelque repos avant d'entreprendre le voyage, les distractions sont modérées, comme il est vraisemblable qu'elles le soient dans un hôtel qui s'élève au milieu du désert. Le soir, les soldats du camp, dans leur coquet costume qui rappelle nos chasseurs alpins, viennent donner, dans le hall, des concerts de mandolines. Les voyageuses qui sont musiciennes jouent des valses sur un très beau piano à queue. Pendant le jour, la grosse distraction est l'arrivée et le départ des diligences. L'extrême mobilité des touristes fait qu'on est vite de la maison. On est un ancien, quand on est là depuis deux jours. A midi, les « nouveaux » arrivent; et l'on se sent pour eux, pour leur étonnement et pour leur inexpérience, le même indulgent dédain dont on s'est senti soi-même l'objet, le jour de l'arrivée. Les groupes ont une tendance rapide à l'égoïsme. Après le départ des devanciers pour le Parc, les hôtes de la veille prennent position, ont à leur tour le sourire du gérant, les caresses du molosse, les prévenances des nègres, et les hôtes du jour ont toutes les timidités du conscrit.

Vers la même heure, rentrent ceux qui ont fini la tournée, après être restés absens durant sept jours; ce sont les ancêtres. A deux heures, ils remontent en voiture pour Cinnabar. C'est un va-et-vient perpétuel, au milieu de la journée. Le reste du temps

est morne. L'hôtel est vide; les touristes sont aux sources. Il faut prendre un cheval et explorer les environs.

Le départ pour Cinnabar des touristes qui ont terminé la visite est particulièrement touchant. On sort de table, le déjeuner a été bruyant. Ceux qui reviennent content ce qu'ils ont vu à ceux qui iront voir demain. Tous les hôtes de la maison sont dans le hall et dans la galerie, les uns parce qu'ils vont partir; les autres parce qu'ils accompagnent jusqu'au marchepied leurs amis d'un jour; les derniers, pour assister aux adieux. Pendant une heure, l'hôtel présente l'effervescence d'une ruche; ce sont des porteurs de malles, des voyageurs enveloppés de fourrures, des groupes animés où l'on a regret de se quitter, quand on se connaît à peine. Moi-même, j'accompagne de nouveaux amis de la Nouvelle-Orléans, et l'on se promet, par une sorte d'habitude des adieux, de « se revoir! » Quand? Jamais, sans doute! Sur la place, les mail-coachs à six chevaux se remplissent. Les conducteurs sont sur leur siège, vêtus de cuir jaune à aiguillettes, comme Harpagon, coiffés d'un large feutre de cowboy, gantés de gros gants à crispins, le pied sur le frein, qui est une barre de bois. *Good bye! Good bye!* Quelques jeunes gens et *misses* partent en avant, à cheval... Déjà les dernières voitures disparaissent au tournant de la gorge. La grande place si bruyante demeure vide et silencieuse. Nous restons sur la terrasse sans rien dire. Les départs sont tristes, même quand on ne connaît pas ceux qui partent. Derrière la grosse montagne violette, ils ont disparu, pour aller où? Vers l'inconnu, tout là-bas, vers Cinnabar, Saint-Paul, New-York, la Nouvelle Orléans, l'Europe. C'est une dispersion, et les récens amis viennent de se quitter pour toujours. Ces disparitions sont tristes comme la mort, et elles en diffèrent à peine, puisqu'on ne se reverra plus!

Le pays, aux alentours, est accidenté, propre aux longues promenades. Une après-midi, j'étais sur le versant opposé au Mammouth, où les chevaux de l'hôtel paissent en liberté avec une clochette, comme chez nous les vaches. Devant la case d'un des cowboys, dormaient deux petits ours, si moelleux, si paresseusement enfouis dans leur belle fourrure, si câlins et si doux, qu'ils semblaient solliciter et provoquer les caresses. Je m'arrêtai à considérer ce groupe gracieux, ces enfans velus dormant d'un innocent sommeil, dans les pattes l'un de l'autre. Ils m'en voulurent sans doute de n'être pas habillé de cuir et de n'avoir pas le même chapeau que leur maître, car le plus gros fit un bond avec ce grondement dont parle Virgile, *graviter frendens*, et il allongea sa grosse griffe qui s'abattit sur le sol à un doigt de moi; les ongles

entrèrent dans la terre. Il m'apparut que, si la longe eût eu quelques centimètres de plus, je n'aurais plus aujourd'hui qu'un pied sur deux. Mais que les apparences sont donc trompeuses, et qu'il se cache souvent de férocité sous les manières doucereuses et félines des bêtes, comme des gens pareillement! Tout en méditant sur ce grave sujet, je laissai là cet ours qui reconnaissait si mal mes sentimens sympathiques, et j'errais dans la vallée déserte, quand je foulai dans l'herbe des ossemens jaunis, des clavicules, des rotules; au même instant, je reconnus le cri rauque d'une hyène. Je l'avais entendu déjà en Tunisie et au Jardin des Plantes. L'aventure de l'ours m'avait mis dans la meilleure disposition d'esprit pour jouir de l'horreur sauvage de ma situation; je me promis que, si je survivais au combat, j'en ferais une page palpitante, en corsant un peu la rencontre. La bête n'était plus qu'à quelques pas de moi, et me jetait un regard mauvais. J'armai mon revolver à toute aventure. Au geste que je fis, l'animal bondit comme pour se sauver, et retomba, violemment retenu par sa corde : c'était une hyène domestique. Je lui sus mauvais gré de son impuissance inoffensive qui me rendait ridicule. Je m'aperçus bientôt que j'étais tout simplement dans un grand parc à bêtes, puisqu'il y avait aussi plus loin, dans des enclos, des elques, des élans, des mousses, des mouflons. Dans l'herbe, à côté des ossemens, je n'avais pas vu des marmites défoncées et des feux éteints: j'étais sur un campement abandonné, et les soldats avaient laissé derrière eux leurs os de moutons.

Par l'effet de l'altitude, qui est en moyenne de quinze cents mètres au-dessus de la mer, la température subit de brusques sauts, d'un jour à l'autre. En plein mois d'août, le thermomètre marque un jour 30 degrés; le lendemain il descend à 5 degrés ou 6 degrés au-dessous de zéro, il y a du givre sur le toit, il faut reprendre les couvertures, allumer les poêles, fermer les portes. De la veille au lendemain, on est passé de Madrid à Copenhague. Les calorifères parcourent tout l'hôtel et forment dans les coins des gerbes de tuyaux repliés sur eux-mêmes, pour étendre la surface de chauffage. On dirait des jeux d'orgue accrochés dans le hall et dans les couloirs. Les dames font cercle autour d'eux, le nez au mur, pour se dégeler.

II.

La route longe la Gardner, et se butte tout à coup à une montagne qui plonge à pic. La rivière s'engouffre d'un bond dans un ravin. Une aiguille de pierre s'élève à l'angle de l'abîme, comme

un signal avertisseur. Au-delà, le gouvernement a fait accrocher aux flancs du roc une longue terrasse de bois, sur laquelle trottent, chaque jour, les diligences à six chevaux, au-dessus du vide, pendant plus de quinze cents mètres. C'est un ouvrage des plus remarquables ; il a coûté 14,000 dollars, c'est-à-dire 70,000 francs. Mais ce qui est autrement impayable, c'est le spectacle de cette gorge sauvage. D'un côté, par-delà la rivière, la montagne s'élève, chargée de sapins et de rochers brisés ; quant à la route de bois, elle longe la muraille droite qui a reçu le nom de la Barrière d'Or. Elle termine les prolongemens du pic Bunsen, comme ferait une brèche ; le roc est tapissé d'une petite mousse fine, dentelée, dense, d'une couleur dorée, qui prend au soleil les tons les plus chatoyans. On dirait quelque fine étoffe soyeuse et souple que des fées auraient jetée par-dessus la crête, pour la laisser pendre le long de la montagne dont elle moule exactement toutes les aspérités, avec des reflets moirés, luisans et ondulés.

Un peu plus loin, on découvre un autre objet d'étonnement.

Lorsque Lépine, le valet de Philaminte, se laisse choir par terre, Trissotin fait pâmer d'aise les femmes savantes : « Bien lui prend de n'être pas de verre ! » Je songeais à Trissotin en passant près de la source de cristal, devant les *Obsidian Cliffs*, les Rochers de verre. Pline l'Ancien conte que les artistes grecs travaillaient l'obsidienne, la taillaient, en faisaient des bijoux, des statuettes : leur art n'eût pu épuiser la matière qu'ils eussent trouvée ici. C'est du verre pur, du sable liquéfié, rejeté en torrens de lave par un volcan aujourd'hui éteint. Les flancs de la montagne ont gardé cette gaine épaisse et étincelante ; pendant plus d'un kilomètre, les roues de la voiture craquent sur un terrain vitreux. C'est là que les Indiens viennent chercher les éclats dont ils font les pointes aiguës de leurs flèches. Est-ce l'obsidienne des anciens, la pierre ὀψιανός que les Grecs se procuraient en Éthiopie et dont ils faisaient des miroirs ? Les savans en doutent. Ici, c'est un verre noir, opaque, réfléchissant avec éclat les rayons du soleil : le soir, toute la région semble embrasée aux feux du couchant. On éprouva de grosses difficultés quand il fallut percer un chemin le long de cette pente unie, glacée et résistante, qui eût brisé les pioches. Le surintendant du Parc, M. Norris, eut l'idée de faire allumer de grands brasiers de place en place ; puis, contre la paroi chauffée à blanc, il lança des jets d'eau froide. Les blocs énormes roulèrent ainsi jusqu'au pied de la butte, et laissèrent des vides qui permirent d'amorcer la voie. On voyage comme dans un conte des *Mille et une Nuits ;* la surface de la paroi, polie par endroits, reflète la voiture, et le vent soulève sous les pas des bêtes une redoutable

poussière de cristal. A certains angles, la lave vitreuse a jailli, et s'est solidifiée immédiatement à l'air, formant d'épais faisceaux de prismes, qui semblent l'ébauche équarrie des piliers trilobés d'une nef.

La Fontaine, qui aimait les bêtes, a chanté le dithyrambe des castors :

La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau les voir,
Jusqu'à présent, tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Depuis deux cents ans, cet hommage reste vrai ; les carrioles de l'État passent à gué la plupart des cours d'eau du Parc, et les castors passent à pattes sèches le Beaver Lake (lac des Castors).

Au pied des Obsidian Cliffs, la rivière Green Creek s'étale, s'engourdit, s'arrête, comme obstruée par un obstacle. Ce sont les castors qui ont abattu les chênes des environs, cimenté de leurs queues des digues gracieusement dessinées, et créé, dans le site le plus ravissant, un lac artificiel à leur usage. De hautes montagnes abritent le vallon ; des arbres vigoureux ombragent sur les rives des légions de grues, d'oies sauvages, de martins-pêcheurs, d'orfraies; toute la flore de la Yellowstone s'y épanouit en fleurettes de toutes nuances, et la brise ride doucement le lac, dont émergent les huttes arrondies des intelligens quadrupèdes.

Après le pays de Verre, on entre dans la région volcanique où fusent les geysers. Des flocons de fumée, des nuages de vapeur s'élèvent et se traînent au-dessus des forêts prochaines, comme si des quantités de locomotives traversaient ces bois, ou comme si l'on approchait d'une région industrielle remplie d'usines. On songe aux collines de la Sambre, où les fumées des fonderies et des hauts-fourneaux voltigent au-dessus des bois de Hourpes et de Landelies.

Le Parc renferme cinq ou six grands plateaux volcaniques, que creusent une quantité considérable de geysers. On a compté jusqu'à dix mille cratères d'eau chaude jaillissante, sourdissante ou stagnante sur les bords des rivières Gibbon, Madison, Firehole, Lewis. Il y a de grands geysers au bassin Norris, près le parc des Elques, aux bassins Supérieur et Inférieur, aux bassins du lac Shoshone, du lac Heart, sans compter les *hot-*

springs, les *paint-pots* disséminés un peu partout. Mais deux bassins sont particulièrement importans et intéressans, ce sont le Supérieur et l'Inférieur. Ils sont l'un et l'autre fort étendus, et résument assez bien, chacun dans leur genre, les différens aspects que peut présenter ce curieux phénomène naturel. D'après les relations de voyages qu'il est facile de comparer, cette région l'emporte de beaucoup, par l'importance, le nombre et la variété, sur les fameux geysers de l'Islande.

Le bassin Inférieur (*Lower Geyser basin*) se trouve à deux étapes, à cheval, du Mammouth, et est peu éloigné du bassin Norris, avec lequel il offre certains points de ressemblance. Il présente l'aspect d'une plaine à peu près unie, largement ondulée, sans bosses ni dépressions. Le Norris alterne les flaques d'eau bouillante avec les îlots de verdure où chantent de petits oiseaux bleus, habitans des forêts prochaines qui viennent le jour, comme en villégiature, faire leur saison d'eaux thermales au milieu des sources. L'Inférieur a depuis longtemps accompli toute son œuvre de dévastation ; les dépôts polychromes ont submergé le plateau entier, où plus rien ne pousse, plus rien ne vit. Les petits monticules blancs que forment les margelles des orifices soulèvent à peine la surface plate de ce champ nivelé. Les geysers sont des bassins à fleur du sol, que signale de loin un faible pli du terrain.

Il en va tout autrement sur le bassin Supérieur ; il est très accidenté lui-même, et les cratères de geysers émergent du sol en blocs rocheux aux formes les plus capricieuses. Ici, la couche des dépôts calcaires s'étend uniformément sur les pentes de plusieurs collines ; elle les moule sous leur manteau blanc et résistant, jusqu'au bas des versans que baigne la rivière bien nommée, la Rivière aux trous à feu (*Firehole River*). On dirait une chaîne neigeuse, un glacier accidenté, un océan de lait qui se serait congelé en pleine tempête. De toutes parts, la croûte blanche est trouée par des flèches, des rocs, des aiguilles, des bosses qui sont les cols exhaussés des geysers. Leurs dépôts leur font ainsi, à leur ouverture, des entrées monumentales d'une architecture sévère et pittoresque, qui explique et justifie leurs noms : la Grotte, le Château-Fort ou les Ruines.

C'est à Norris qu'on fait connaissance avec les premiers geysers, à une demi-journée de Mammouth. Une tente y est dressée pour le lunch, sur une vaste clairière envahie par un marécage. Il y fait fort froid ; on se presse autour du brasero primitif qui chauffe la maison de toile, puis on va aux geysers. Ils sont disséminés dans la forêt, par places et par flaques. Le groupe le plus important a rongé toute la verdure sur un assez grand espace. Il y en a de toutes sortes, des bassins qui forment de gros bouillons au

centre, des jets en artichaut, des bouches étroites qui percent un amas de rochers dont les arcades, les déchirures laissent échapper une odeur de soufre avec des bruits lointains et étranges dans des bouffées de vapeur. Il y en a de grands, de minuscules, de droits, d'inclinés. En voici un qui jaillit horizontalement comme une gueule de bronze crache dans un bassin. On en découvre partout. On tourne un bosquet, on tombe sur une vasque fumante. Tout ce pays repose sur des nappes d'eau chaude, et la croûte est mince. On fait des trous avec une canne, et il sort un jet de vapeur. On marche dans une buée. On dirait un champ de bataille abandonné après un incendie qui aurait dévoré plusieurs hectares, et qui fumerait encore. Ce sont partout des bassins chauds et clairs, des jets bruissans, des gerbes évasées, des colonnes de fumée, droites ou rasantes. Quelques herbes jaunes essaient encore de pousser dans les restes de terre végétale ; des nuées de grosses sauterelles s'y délectent.

Sous le sol on entend des bruits sourds, un vacarme d'eaux secouées, de bouillons, de trépidations, de soupapes humides. De temps en temps, une fusée éclate : c'est un geyser qui part à son heure. Chacun a en main l'horaire des éruptions ; elles sont d'une exactitude qui est presque une politesse. Au moment voulu, tous les touristes s'approchent, font le cercle, guettent les premiers jets, arment leurs kodaks et photographient la gerbe d'eau dès qu'elle fait son apparition.

Ici c'est un bassin clair et profond, là un cratère en geysérite blanche ou en lave noire et friable, ou en roches jaunes et rouges. L'*Encrier du Diable* soulève lourdement de la boue noire, comme si, au fond de cette mare fangeuse, quelque monstre invisible, en se tordant et en se retournant, produisait les boursouflures et les dépressions de la surface. A côté, le bassin Émeraude est d'une limpidité sans égale. L'œil plonge sans obstacle jusqu'à des profondeurs insondables, comme si cette eau était de l'air pur ; il distingue jusqu'au fond les festons délicats des formations, les végétations dentelées, l'entrée noire de la caverne qui s'ouvre sous l'entonnoir, et l'eau colore toute cette vision d'une teinte verte de béryl, la plus douce aux regards. Partout ce sont des crevasses rugissantes, comme des plaies du sol qui crieraient, des entailles qui seraient des gueules hurlantes. Les voix sont stridentes, mugissantes, avec des gloussemens humides et des éclats soudains quand arrive l'heure de l'éruption. Alors la vapeur se condense ; il pleut des gouttes tièdes. Certains cratères ont une telle force de propulsion que la masse d'eau, en retombant, fait trembler la terre à la ronde. Ils ont quelquefois des formes étranges de coquilles ou d'oreilles. Le sol est fait de dépôts cassans, de

cailloux pilés ; il craque sous les pieds ; par endroits, on croirait fouler une plage de sable.

Quelque attrayans que soient ces premiers spécimens, ils n'égalent pas, en intérêt et en puissance, ceux qu'on rencontre les jours suivans. Le plus curieux est celui qu'on appelle « Constant : » il part avec une régularité imperturbable toutes les cinquante secondes. Une déchirure de la rocaille a reçu le nom de « Souffle de chaudière : » elle ne projette ni eau ni sable, mais un vent brûlant qui s'échappe par saccades comme une haleine ou comme le sifflement alterné d'un bouilleur, en faisant le vacarme que produiraient à la fois douze locomotives.

Du bassin Norris au bassin Inférieur, il faut longer la rivière Gibbon. Elle traverse d'abord un pays enchanteur, le parc aux Elques, région touffue, giboyeuse, où, au-dessus des taillis, apparaissent et disparaissent les ramures énormes des élans et des cerfs wapitis. Tout le long de la route fument à travers les arbres les solfatares et les mares chaudes ; des panaches de vapeur s'échappent du feuillage et s'y accrochent.

Dans la rivière même, des rigoles d'eau bouillante sortent de la berge, et un quart du fleuve fume. Dans un bassin bout de l'eau ferrugineuse tellement chargée qu'on lui a donné le nom qu'il mérite : *la mare de sang*. La route est faite d'une échancrure ménagée le long de la berge. Quelquefois, un trou béant dans le versant de la montagne souffle des nuages de vapeur à la hauteur des naseaux des chevaux. Le *driver* les leur fait traverser à coups de fouet. S'ils bronchaient, l'équipage roulerait dans le ravin. Au fond, le torrent mugit et écume contre les blocs énormes et les arbres tombés, sous l'ombre que projettent les forêts de ses bords. Les pins, droits et décharnés, font des rayures zébrées dans la lumière du soleil. A ce moment, le torrent Gibbon rencontre un trou de vingt-cinq mètres : il s'y laisse descendre non par un bond, mais par un plan incliné de roches noires ; elles font valoir la blancheur de son écume dans le demi-jour que laissent filtrer, comme par une fente, les parois abruptes du ravin. A présent, la route qui, avant la chute, ne dominait pas de beaucoup la surface de l'eau, en est séparée par un talus de trente mètres, le long duquel elle s'incline doucement pour rejoindre le gué. Cette gorge sauvage est du plus bel effet, avec ses rocs mousseux, ses jonchées d'arbres morts, ses épaisses murailles de granit, et ce silence qu'interrompent seulement le murmure du torrent, le cri de quelque merle aquatique ou d'un *chipmunk* surpris par un serpent.

Après le gué, la route quitte le Gibbon, remonte et franchit une pente assez forte, pittoresque et boisée. Quand on arrive au sommet, on jouit d'un panorama splendide. Entre de hautes monta-

gnes apparaît l'imposante vallée de la Rivière aux trous à feu, douce, calme auprès du Gibbon, suivant entre ses rives verdoyantes son cours inflexible et droit, comme le canal de Condé, vu du haut du beffroi de Mons. On arrive vers le soir à la halte de la Fontaine, un chalet de bois, perdu, comme un nid, dans le feuillage des bouleaux et des chênes. A l'horizon, les méandres lointains de la Firehole dessinent au pied des monts, sous le soleil couchant, un liséré d'or.

Nous sommes sur un vaste plateau dont une moitié est pourrie et crevée par les geysers. L'autre supporte l'hôtel. C'est le *Lower Geyser basin* (bassin Inférieur). Sur la plaine unie, fument, comme des autels, les mares et les solfatares, jusqu'à l'horizon borné par les bois. Le sol est friable, avec des tons fondus, jaunes et blancs, des bubons humides, des crevasses qui hurlent à côté de leur écriteau en bois peint : l'*Impulsive*, la *Clepsydre*, la *Fontaine*, etc.

Par-delà le plateau fumant, derrière un îlot de verdure, resplendit au milieu d'une vaste clairière le Pot à peinture (*Paint-Pot*). C'est un bassin de chaux, fort large, oblong, avec des anses, des promontoires. Il est rempli d'une belle chaux blanche et rose, veloutée, fine comme la pâte du plus pur kaolin ; tous les alentours en sont éclaboussés, car elle est en ébullition ; elle soulève à sa surface de larges cloques, des ampoules argentées, qui se crèvent en dessinant autour d'elles de grandes fleurs aux nervures délicates. Les ondulations de ce lac épais et dense sont lentes et persistent longtemps avant de s'aplatir ; elles se plissent quand elles se rencontrent, et tous ces bourrelets tendres, sans cesse contrariés par les bulles nouvelles, forment au-dessus de cette pâte liquide les plus gracieux dessins. Une margelle de chaux solidifiée entoure le bassin. Tout le long, le sol blanc, crevassé, rugueux, couperosé par la chaux refroidie et desséchée, est percé de trous, de déhiscences béantes, au fond desquelles on entend le grondement de la matière brassée, refoulée, projetée contre la croûte supérieure, avec des remous et des chocs sonores comme une lointaine canonnade.

Il est sept heures du soir quand nous sortons de table. Devant le perron de l'hôtel, où les *misses* se balancent dans des fauteuils à bascule, les petits ours de la maison sont assis sur leur train de derrière et semblent monter la garde. Ces intelligens animaux savent qu'on a servi le thé et qu'ils attraperont au passage quelques morceaux de sucre, dont ils se font une rente. Un vieux grognard de l'infanterie, qui campe dans les environs, s'approche de moi et me propose d'aller voir de près les gros ours en forêt, ajoutant, pour me rassurer, que c'est la coutume. J'accepte, pour ne pas me distinguer, et je pars avec mon guide, qui titube et balbutie,

semblable à un homme ivre. Son chien nous montre la route à travers un marais qu'entretiennent les rigoles incessantes des geysers. Le crépuscule tombe peu à peu sur la clairière; il fait sombre quand nous arrivons sur la lisière du bois de sapins. Mon compagnon est très loquace, il me conte ses campagnes, la guerre de sécession, et ses sympathies pour l'armée française. Comme nous passons près d'un troupeau de chevaux en pâture, je lui demande si les ours ne les attaquent jamais. Il m'explique qu'on écarte le danger en remplissant de grands baquets à l'orée du bois, avec les détritus de l'office. Les ours savent que leur pain est assuré; ils viennent régulièrement à l'heure prendre leur repas, et comme ils cessent d'être méchans quand ils sont repus, on ne les craint pas. Une fois, en hiver, l'un d'eux vint montrer son museau à la porte de la cuisine, dans l'hôtel. Le marmiton poussa un grand cri, ce qui était bien; puis il saisit, ce qui était mieux, une casserole d'eau bouillante et la lança à la tête de son visiteur, qu'on ne revit plus. A ce moment, mon soldat me saisit par le bras et me dit rapidement : « Les voilà! » Son chien, la queue basse, s'était réfugié derrière les talons de son maître. A dix pas devant nous, deux ours monstrueux se dandinaient sur place, l'un noir, l'autre roux, tous deux épais, velus, avec une fourrure abondante et soyeuse, balançant leur grosse tête. D'un bond, ils pouvaient sauter sur nous. Ils n'en firent rien, se retournèrent dédaigneusement et grimpèrent à l'arbre, soit qu'ils appartinssent à une race douce et craintive, soit que l'habitude de voir des hommes les ait apprivoisés. Mais c'est une sensation intéressante d'avoir devant soi, en liberté, ces fauves que les dompteurs font sauter en cage, à coups de fouet, dans des cerceaux, et qui mangent leur gardien, au Jardin des Plantes, toutes les fois qu'il entre dans leur fosse, selon ce qu'on racontait dans mon enfance.

Comme nous revenions de notre expédition, la nuit était tout à fait tombée, et la guerre de sécession n'était pas tout à fait finie. Mon héros tirait de temps en temps de sa poche une bouteille de brandy pour arroser ses victoires. Comme j'allais le quitter, je lui tendis une pièce de monnaie. « J'aimerais mieux du whisky, » me confia-t-il. Je n'en avais pas sur moi. « Prenez toujours, vous en achèterez, mon brave, » lui dis-je. Il secoua la tête: l'hôtelier a la défense expresse de vendre des liqueurs aux soldats, et comme il n'y a là aucune autre habitation, l'argent n'est qu'un rond de métal inutile et encombrant, un signe sans valeur, puisqu'il ne représente rien. Ce soldat me donnait, sans le savoir, une application pratique de la théorie des monnaies. Il fallut que j'allasse moi-même au bar acheter le flacon convoité. Mon ivrogne m'attendait dans l'ombre; je lui portai furtivement sa bouteille, et je gémis

encore de ma faiblesse qui me fit encourager le vice d'un guerrier si sympathique à l'armée française, au mépris de la discipline des armées américaines.

J'étais de retour à l'hôtel à huit heures. Dans le hall, régnait une agitation pareille à celle qui précède les départs. Les dames mettaient leurs waterproofs, et les gentlemen bouclaient leurs guêtres. Les guides attendaient, le bâton à la main. C'était le moment de partir pour aller voir l'éruption d'un des plus beaux geysers, appelé la *Grande fontaine*, portée sur l'affiche de l'hôtel pour huit heures et demie. Notre troupe se met en marche, sous la clarté des étoiles encore rares et blanches, dans les teintes d'acier du ciel. Nous traversons les marécages que forment, au bas de la colline, les débordemens des sources; nous gravissons la pente. Sur le plateau, dont le sol, fait de dépôts calcaires, semble une plaine couverte de neige, un groupe d'ombres noires et quelques lanternes nous indiquent l'orifice de la source, autour de laquelle plusieurs touristes nous ont devancés. Ce sont des rires, des plaisanteries, des quolibets. Le geyser est en retard. Il devrait partir, et la surface de l'eau n'est pas encore ridée par le moindre bouillonnement. Comme au théâtre, quand le rideau ne se lève pas, on murmure, on proteste.

C'est un petit bassin qui n'a pas un mètre de large, un simple trou qu'entoure un bourrelet épais de rocailles siliceuses, où dort une eau calme, limpide, qui reflète les étoiles à une grande profondeur. En plein jour, on dirait une citerne dont les parois irrégulières sont dentelées et dorées.

Autour de ses bords, nous causons, nous saluons la lune qui vient de se lever au-dessus des montagnes lointaines, argentant la plaine blanche et les jets de vapeur. Des désertions se produisent déjà; des groupes rentrent à l'hôtel. Aux environs, les autres geysers clapotent, détonent, jaillissent à leur heure; toutes les trente secondes, la Clepsydre lance des fusées d'eau en forme d'artichaut; ses sifflemens, son souffle asthmatique, ses grondemens de chaudière lui valent les honneurs de la situation, car c'est elle qui fait le plus de bruit. Les autres geysers fument, crachent, gloussent dans la mesure de leurs moyens. Les rangs des spectateurs s'éclaircissent; il est neuf heures et demie. Il ne reste plus que quelques jeunes gens. On plaisante, on nargue le geyser sur son impolitesse. Un élégant touriste est monté sur le rebord rocailleux, d'où il regarde l'eau bleue et immobile, à laquelle il adresse les admonestations les plus comiques. Tout à coup, au milieu de sa phrase, une sourde détonation l'interrompt; il n'a que le temps de se rejeter en arrière; en une seconde, on entend venir le bouillonnement qui sort des entrailles de la terre; on en suit, pour

ainsi dire, le trajet, par le son qui se rapproche, à travers la cheminée qui plonge sous le sol; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une gerbe énorme saute au-dessus du rebord à une hauteur de deux mètres : c'est le prélude.

J'ai assisté là à l'un des plus beaux spectacles. Dès que l'éruption atteignit sa plus grande hauteur, les touristes rentrèrent, fatigués par une journée de traite. Je leur en sus gré. Je restai seul dans ce désert, où la colline me masquait les toits et les lumières de l'hôtel. Je perdis la notion du temps et des choses; j'étais pareil à un sauvage égaré, tel qu'il pouvait venir s'asseoir au bord des sources chaudes, avant même que Christophe Colomb eut apporté à ces régions la nouvelle qu'il existait ailleurs un ancien monde. Les montagnes boisées fermaient l'horizon; pareils à des flocons de ouate, les jets de vapeur des geysers s'échappaient de toutes parts des feuillages sombres, et s'illuminaient des rayons de la lune, comme les panaches de vapeur s'embrasent au reflet des feux d'une locomotive. L'air, d'une pureté étonnante, m'apportait les rayons des astres avec un éclat inconnu sous nos cieux, et la lune se détachait en avant du fond constellé, comme un disque d'argent devant un fond de velours. Autour de moi, le plateau était morne, crayeux, tout blanc, boursouflé par des cloques chaudes, craquelé; une centaine de geysers et de sources animaient seuls de leurs mugissemens alternés le grand silence de cette nature désolée. Dès que la Grande fontaine joua, toutes les autres sources furent éclipsées, et les plus importantes n'étaient plus que des vasques négligeables auprès d'elle.

Le petit bassin si calme et si limpide se prit tout à coup à bouillonner avec des bruits sourds, de plus en plus rapprochés. L'éruption commence par une gerbe, suivie d'une autre plus haute: chaque jet dépasse le précédent en hauteur, comme si, en retombant, il piquait le suivant d'émulation. Les plus hauts atteignent vingt mètres. C'est un spectacle inoui, inimaginable, incompréhensible, effrayant, d'assister à cette explosion tumultueuse. Cette flaque d'eau, grande comme une nappe, devient tout d'un coup, brusquement, une masse dont les bonds furieux, désordonnés, font jaillir avec fracas l'eau bouillante, inondent les rocailles d'alentour, emplissent l'air d'une odeur de soufre et d'un épais nuage de vapeur. La colonne monte droite et vigoureuse, par saccades pareilles aux flammes intermittentes du lycopode, dans les incendies simulés sur les théâtres. Ce sont des bouffées, comme si l'on ouvrait de temps en temps une soupape. Chaque jet entraîne avec lui, comme une sorte d'étui, une large gaine de vapeur; elle s'élève aussitôt en un nuage compact beaucoup au-dessus de la coupole humide, qui retombe en gouttelettes. A cette heure, les cratères

d'alentour font l'effet de fumerons. L'énorme masse de buée chaude monte droit, en sifflant avec force; puis, sous l'action d'une brise légère qui souffle là-haut, la colonne s'incline en s'élevant toujours dans la direction de la lune. On dirait quelque gigantesque holocauste offert à Diane, vers qui va la fumée. Cependant les gerbes énormes se succèdent, retombent sur elles-mêmes, inondent la pente du plateau, semblent se pousser et s'exciter l'une contre l'autre. Le flot qui rentre dans le gouffre, quand son élan est épuisé, ranime la fureur de cette gueule béante. C'est un vacarme assourdissant; on dirait que les masses liquides, à leur retour, rencontrent et combattent sous terre celles qui s'élancent, qui sont prêtes à faire à leur tour explosion, à jaillir tantôt tout droit, tantôt en jets de côté, isolés, faussés par ricochet. Des nuages de buée entourent et cachent l'orifice, la colonne humide, les rigoles, les flaques. Déjà la moitié du ciel est voilée par la vapeur; la lune est masquée. Les gerbes s'entre-choquent, s'éclaboussent, font rage, dans un vacarme infernal, se brisent, empestent l'air d'odeurs sulfureuses. Je regarde ma montre. Il y a une demi-heure que l'éruption a commencé. La force est la même. L'esprit demeure confondu. On ne comprend pas. Contre qui ou contre quoi cette fureur? Que se passe-t-il sous cette ouverture béante qui vomit sans relâche? Quels effroyables mystères se cachent derrière ce col étroit que les rochers emprisonnent comme ferait un carcan? Que l'homme est misérable devant de pareils phénomènes! Ce petit bassin, cette vasque limpide où, tout à l'heure, j'ai trempé ma main, le voici effrayant, inabordable, secoué par les plus horribles pulsations, lâchant des flots brûlans avec des cris stridens de chaudière, qui troublent les échos des cimes neigeuses à l'horizon. Que ferait ici l'homme avec toute son industrie? Quels poids, quelles chaînes, quelles entraves, quelles digues imposerait-il au petit bassin d'eau bleue?

Mais déjà la vapeur est devenue fumée noirâtre, comme si, l'eau des cavernes s'épuisant, c'était maintenant la vase du fond que le géant rejette. Un coup sourd retentit sous le sol, comme si une roche détachée dans le tourbillon souterrain était venue frapper contre la croûte terrestre. Ce bruit, venu de là-bas, est effrayant comme un appel de l'autre monde. Le choc éveille l'imagination et l'entraîne à travers cette bouche qui s'ouvre sur les profondeurs de la terre. Quelles merveilles ou quelles horreurs verrait-on si on s'y laissait tomber? Quel océan de vagues en ébullition frappant avec fureur les parois de la gigantesque bouilloire, dans une tourmente frénétique qui roule les rocs et les arbres morts!

Depuis quarante-cinq minutes, la gueule crache et rugit. Soudain, comme si quelqu'un fermait une trappe, la dernière gerbe

retombe, et rien ne sort plus. L'eau tumultueusement agitée redevient calme. Les vapeurs se dissipent, s'élèvent, s'éparpillent, se déchirent, flottent en flocons épars sous la voûte céleste; les astres apparaissent; la lune, dégagée, cerne d'un liséré lumineux les nuées cotonneuses. Quelque temps encore, des bruits sourds sont répercutés par l'orifice: on dirait les derniers grondemens d'un monstre qui se soulève avant de mourir. Puis, brusquement, tout bruit cesse. L'eau de la vasque a repris son inaltérable limpidité. Les alentours sont inondés d'eau chaude qui fume et se refroidit un peu plus loin, avant de s'égoutter dans le marécage qui borde la colline. On n'entend plus alors que les clapots et les halètemens des autres geysers, dont les voix avaient été couvertes par la grande clameur du géant.

Il est onze heures du soir. La nuit est claire, l'air a une limpidité surprenante. Il fait froid. Je grelotte sous ma couverture auprès de cette nappe d'eau bouillante. Une orfraie plane sur le bois de sapins et, dans les courbes de son vol, s'aventure au-dessus du plateau maudit, qu'elle fuit aussitôt, avec un long cri lugubre. C'est un spectacle grandiose de désolation et de sauvagerie. Pas un insecte, pas une bête, pas une herbe n'interrompt la monotonie funèbre de cette énorme plaque blanche, qui suinte et qui fume. Ce paysage est plus affreux, plus grandiose, plus saisissant que le désert lui-même. Les steppes de la Tunisie donnent l'impression d'un abandon qui n'est pas sans espoir. On les a jadis habitées; l'industrie humaine saura les rendre habitables. Ici, c'est le ravage, la dévastation sans recours, et à perte de vue. Avant l'invasion des touristes, cette région n'a jamais eu d'habitans autres que les Indiens poursuivis ou perdus. Les tribus fuyaient ce sol damné, où l'haleine des geysers leur représentait le souffle des esprits mauvais. Une terreur superstitieuse et religieuse a toujours préservé ces parages de la profanation. A cette heure tardive, les feux sont éteints dans les baraquemens de l'hôtel; bêtes et gens dorment; le pays a repris l'aspect et le silence qu'il gardait autrefois depuis la création du monde; et, tout en errant sur ce terrain perfide où seules se font entendre les bouches des cratères, il me semble que je vis en dehors des temps et des civilisations humaines, comme une infime créature jetée là par le vent pour que la nature l'écrase de sa puissance, l'étonne par ses merveilles, la ravisse par ses terribles splendeurs.

Les geysers abondent tout le long de la Firehole. En quittant le bassin Inférieur, il faut traverser des marais gluans et mous d'eau refroidie. Tout le pays fume, glousse, répand des exhalaisons chaudes de barèges. Entre les deux grands groupes, on rencontre un pays extraordinaire, le demi-arpent d'Enfer (*Hell's half-acre*). La

rivière coule entre une colline boisée, et une plaine inondée par un grand lac d'eau bouillante. On y accède par un pont formé de deux gros bouleaux jetés l'un près de l'autre entre les berges. De l'autre côté, le sol est gluant, élastique, rouge : on y peut tracer des lettres avec un bâton. Le lac s'étend au loin, fumant et presque invisible sous les nuages de buée. Les rives, faites par les « formations, » sont feuilletées, rongées, en encorbellement, sur l'eau chaude. Elles cèdent et s'inclinent quand on s'aventure trop près de leur bord. Devant soi, on a une immense plaine liquide et bouillante dont on ne voit ni les autres bords ni la fin. On voudrait pouvoir s'aventurer dans une barque sur ce lac perfide. Son rivage est parsemé des cadavres de libellules et d'oiselets qui se sont aventurés au-dessus de la région sinistre et qui n'ont plus trouvé leur direction pour s'enfuir. L'eau a rejeté leurs corps bouillis. Ce geyser est formidable. Il a son trou d'échappement au milieu du lac, au fond du gigantesque entonnoir. Quand il s'élance, il déchire son tube ; il projette violemment des quartiers de roches arrachées ; il semble que toute la région se soulève, comme si ses gerbes avaient l'épaisseur du lac entier. C'est un vacarme de tonnerre, d'eau projetée à une hauteur considérable, et retombant en lourde flaque sur le sol ébranlé ; la vapeur couvre tout le pays, monte jusqu'au ciel ; on dirait qu'une énorme soupape vient de s'ouvrir sur un des soupiraux de l'enfer. Le terrain est partout souple et dangereux. Quelquefois un coup de vent balaie la vapeur : on jouit alors d'un coup d'œil fantastique. On aperçoit dans toute sa largeur la nappe d'eau claire, si claire que la vue plonge jusqu'en des profondeurs effrayantes, comme si on les voyait à travers un cristal pur, teinté de bleu. Les berges sont des festons rosés et dorés que tapissent de fines conferves ; elles plongent en biais, comme les parois d'un entonnoir, jusqu'à un trou noir, lointain, qui semblent s'ouvrir directement sur le centre de la terre. On cherche vainement une pierre pour l'y jeter et vérifier l'éloignement. Les cailloux sont des débris du sol, une sorte de caoutchouc durci, léger et flottant. Du côté de la rivière, les rigoles de la berge serpentent entre les souches d'arbres morts sur le sol blanc qu'elles raient de lignes tortueuses et variées, bleues ou sanguinolentes, comme si l'enfer renvoyait, avec les dépôts ferrugineux, les ruisseaux de sang des damnés.

Toute cette région s'appelle le bassin Moyen. Jusqu'au Supérieur, la ligne des geysers est à peu près ininterrompue. Toutes les forêts fument ; des jets d'eau et de vapeur s'élancent par intervalles au-dessus de la cime des arbres. Toutes les clairières ont leur source, leur lac, leur cratère. Voici la *Turquoise*, une nappe d'eau bleue, qui dort sur un lit de formations dorées, dont le reflet donne, au

soleil, des teintes roses aux nuages de sa buée. Là, c'est *Arthémis*, un bassin aux eaux tièdes et irisées; en voici un autre, dont l'eau pure prend, sur le fond coloré de son bassin, tous les tons d'une gelée de groseilles. La *Gloire du matin* semble être vide, tant l'eau est pure, calme, transparente, offrant aux regards tous les détails éclatans et chatoyans de son entonnoir féerique, que perce, tout au fond et très loin, un trou noir. Tant de sources, tant de geysers, de cratères, de mares, de fumerolles, de solfatares finissent par fatiguer. On se lasse des merveilles même.

L'excursion au bassin Supérieur est la dernière journée de geysers : elle n'est pas la moins piquante. Par une sorte de coquetterie, la nature prend soin de varier ses effets pour soutenir l'intérêt et prévenir la satiété. Au lieu du pays plat dont nous sortons, nous trouvons ici les geysers à bourrelets, à cheminées, à constructions; ils crèvent çà et là la croûte blanche des collines, les plis vallonnés de ce plateau accidenté. Celui-ci, c'est la *Grotte*, un curieux roc tourmenté, percé de trous, de galeries, d'arcades, tout embrumé de vapeur, et dressant vers le ciel, comme un moignon menaçant, une basse colonne de pierre. Cet autre, qui a l'air d'un donjon défoncé et rasé par le milieu, c'est le *Géant* dont les explosions terribles, tous les six jours, font un tremblement de terre. Partout on rencontre des cuvettes percées au fond, pleines d'eau dorée par les reflets des parois, et veloutées par les légers nuages de vapeur qui dansent à leur surface, comme au-dessus d'une bassine de distillateur. La Rivière aux trous à feu traverse tout cet enfer, insouciante et ignorante de tant de phénomènes, aussi froide et aussi calme que si elle coulait en pleine prairie. Parfois sa berge est crevée par un jet d'eau chaude : elle le reçoit, fume quelque temps, le refroidit, et poursuit son cours. Sur ses bords, es torrens bouillans font rage; il faut enjamber des rigoles de sang, des crevasses vides au fond desquelles dorment des arbres morts, et d'où sort de la vapeur. De tous côtés, dans les bassins, les eaux sont atrocement tourmentées, se démènent, sautent, retombent, comme pour échapper à quelque ennemi invisible qui voudrait les enchaîner, qui les lâche, puis les attire de nouveau. On a peur des surprises; le sol sonne creux; des écriteaux vous avertissent par places : *Danger!* On s'approche des bassins avec défiance, par la crainte d'un jet imprévu. Les accidens sont fréquens. Le gérant de l'hôtel, au moment où j'y passe, a glissé sur une planche jetée au-dessus d'un bassin clair, où des Chinois lavent le linge des touristes; il a la moitié de la jambe bouillie et déchiquetée. Quelques jours avant, un cheval s'est enlisé dans un *mud caldron*, une chaudière de boue; il y a disparu, comme le juif polonais de Mathis dans le four à chaux.

L'hôtel est un petit chalet en lattes mal jointes, recouvertes de papier gris épinglé sur le bois, pour séparer les chambres. Il est élevé au milieu des *hills* fumans. On prévoit qu'il sombrera un jour dans les sources chaudes et alors on le rebâtira ailleurs sans grands frais. De la terrasse, on les aperçoit presque toutes, le Château-Fort (*Castle*), la Théière (*Tea-Kettle*), et surtout le roi du plateau, le Vieux-Fidèle (*Old Faithfull*) qui doit son nom à la régularité persistante de ses colères. Dans cette région où il n'y a ni routes ni ponts, il est curieux de lire tant d'écriteaux et d'affiches. Les geysers sont étiquetés, flanqués d'un petit pieu qui porte leur nom, ou donnent des avis, *Don't drive in the formations*, ou *National Parks rules and regulations*. Le gravier est cassant, crie sous les pas. Les cratères ont toutes les formes : celui-ci, en pierres plates et ravinées, figure une fleur de toutes couleurs, et s'appelle l'*Anémone;* voici la *Ruine*, grand trou fumant, sans eau, encombré de pierres où sautillent des grillons et où défilent en traînées de grosses fourmis rouges. Un roc strié, feuilleté, en forme de cône, supporte en haut de son dôme un bassin qui lance tous les quatorze jours des jets d'une formidable puissance : c'est la *Géante*. Voici, plus bas, un trou qui semble une large plaie, une ecchymose où se mêlent des tons blancs, bleus, jaunes, verts, avec des bourrelets circulaires, des suintemens ferrugineux, des écailles noires, dans une odeur chaude de lessive. On entend des coups souterrains, des remous lointains, un vacarme d'eau courante et bouleversée. Cet autre *hill* a la forme d'une éponge percée de mille petites cavernes. Dans le sol, des fêlures molles et friables sont humides, chaudes et font de petits gloussemens. En vérité, c'est trop de geysers : et cette abondance est bien américaine. Dans ce pays, ils ne font rien avec mesure.

Le Vieux-Fidèle ouvre son cratère au sommet d'une colline de chaux, à côté d'une cheminée qui fume sans cesse, sans lancer d'eau. Le cratère est peu large et vide. On entend des remous gronder à une grande profondeur. Le trou lance des bouffées de vapeur. Soudain le niveau de l'eau souterraine s'élève, emplit l'orifice, et déborde ; aussitôt une gerbe isolée s'élance à une grande hauteur et emplit l'air d'une colonne de buée épaisse. Les gerbes se succèdent alors, minces et hautes, entourées de nuages vaporeux ; elles retombent d'un même côté ; on peut approcher du bord pendant l'éruption ; la force de propulsion est terrible ; il semble à tout moment que l'orifice de roches va voler en éclats sous la formidable pression du jet qui s'échappe, avec un mugissement affreux, par cet étroit canal. L'éruption ne dure que cinq ou six minutes. Alors les gerbes s'abaissent, l'eau rentre dans les dessous de la chaudière, le cratère se vide ; on ne voit plus qu'une pluie

de gouttelettes retombant en coupole que le soleil argente. C'est le sommet du geyser souterrain qui continue à jaillir dans la cheminée du cratère. Il diminue, s'enfonce, disparaît; des coups sourds apportent encore les dernières agitations de la masse bouillante; puis tout cesse, les flocons de vapeur remontent doucement, et le geyser se tait pour une heure.

On fait à cheval la tournée des environs, où l'on rencontre quelques surprises encore. On passe entre d'autres constructions bizarres, dont les geysers recouvrent eux-mêmes leur orifice, la Ruche, le Lion, les Cubes, le Turban, le Splendide, l'Oblong, le Spasmodique, l'Économique, qui ne perd pas une goutte de son eau, et résorbe entièrement la colonne humide qu'il projette. Nous voici au *Blake sand basin*, le bassin du Sable Noir, profond entonnoir au fond duquel s'ouvre un gouffre plein d'eau. Les parois de la cuvette et le sol lui-même sont faits d'un gravier gris, pareil à des escarbilles écrasées. La profondeur de ce ravin est telle qu'on y descend à cheval par un sentier en lacet. On arrive, en bas, au bassin d'eau verte et dorée, sous laquelle on aperçoit les rocailles verdâtres et souples formées par les dépôts.

Au milieu d'une clairière fume le *Bol de Punch:* les Américains ont ainsi mêlé les souvenirs de la vie matérielle à la poésie de la nature. Une margelle rocailleuse, haute de deux mètres, entoure et contient un splendide lac d'eau mordorée et fumante, dont les teintes expliquent l'analogie qu'on y a trouvée.

Mais les merveilles du coloris et de la poésie pittoresque nous attendent derrière un rideau de verdure, dans un bosquet où la nature semble avoir voulu les soustraire à la profanation. C'est un petit bois que la rivière enserre et isole dans une boucle de son cours. On y entre sur trois bouleaux branlans jetés entre les rives. Des bassins merveilleux égaient chaque clairière, loin des hommes et des regards. La nature s'est parée pour elle-même et pour les écureuils, les oiseaux blancs des arbres, les insectes de l'herbe. Approchez du *Sunshine Lake* (lac de la Clarté du Soleil). C'est un éblouissement. Les bords sont dorés en deux tons, en deux ors, l'un fauve et foncé, l'autre éclatant et clair. Les berges s'enfoncent sous l'eau en formant des bandes circulaires de teintes fondues et indéfinissables, du blanc au bleu, du jaune au vermillon. Des coins de rocailles, par le caprice des tons, sont tricolores comme un lambeau de notre drapeau. Toutes les nuances de la palette s'étagent sur les flancs du bassin, que noie une eau couleur d'émeraude. C'est aussi le nom du lac voisin, l'*Émeraude*, d'une transparence verdâtre qui laisse apercevoir les pentes des formations, pareilles à de vastes floraisons aquatiques. De grosses bulles d'argent mon-

tent du fond. J'y jette une pierre, un débris calcaire, il n'y en a pas d'autres. Elle tournoie, s'enfonce doucement, perd tout à coup sa couleur foncée, devient d'un blanc éblouissant qui tourne au vert pâle à mesure qu'elle s'éloigne ; bientôt la voilà toute verte, et l'on dirait une grosse émeraude qui tombe lentement dans le gouffre.

Les soirées sont belles sur ce plateau dévasté. Le soleil disparaît derrière la cime des grands arbres. L'air est vif, les touristes attardés entre les geysers semblent des ascensionnistes échelonnés sur un glacier éclatant de blancheur. Les cratères prennent l'aspect de grands édifices embrasés. Le ciel est rose, comme en Norvège. Le *Château-Fort* semble un gros castel en ruines, en proie à un incendie qui fumerait sans flammes. Chacun connaît, nomme, vante son geyser préféré. Le geyser, dans cette solitude, devient une personnalité autour de laquelle se concentre tout l'inrêt. Les guides content ses prouesses, ses infidélités, ses excentricités, ses habitudes. A l'horizon, des cavaliers reviennent d'excursion, leurs ombres s'allongent et dansent sur la plaine de neige. Le soir tombe, le froid augmente. On rentre, on fait cercle autour du poêle rouge dans l'unique pièce du bas, meublée par le bureau du gérant, la table des cigares et celle du télégraphe. Puis les rangs s'éclaircissent ; les hôtes se lèvent ; chacun prend sur le comptoir une des petites lampes à pétrole que le garçon vient d'allumer ; on passe à la fontaine d'*ice water* pour boire une gorgée d'eau fraîche. Les derniers causeurs se quittent à leur tour ; les marches de bois blanc crient sous leurs pas ; puis tout se tait, et l'on n'entend plus que les ronflemens épars à travers les cloisons de lattes doublées de papier gris.

III.

A Thumb, à une demi-journée du Vieux-Fidèle, on découvre le lac Yellowstone, après une route accidentée qui longe la rivière Madison et sa belle cascade en plan incliné, *Kepler cascades*. Puis, elle passe au-dessus d'un profond ravin : le pont est un tablier, posant sur deux colonnes de troncs entassés, qui s'appuient au fond de la crevasse. Au faîte de la chaîne, un petit lac, tout couvert de nénuphars, est à la limite du partage des eaux ; il s'épanche par ses deux pointes vers deux directions opposées, et envoie ses eaux d'un côté vers l'Atlantique, de l'autre, vers le Pacifique.

La baie de Thumb, sur le lac, est curieuse avec ses rives ravagées par les sources chaudes, les bassins de boue, les rigoles rouges, avec son sol de marbre laiteux qui rehausse le bleu du lac et l'azur

du ciel pur, dans un paysage comparable à ceux de la Tunisie. C'est ici que l'on dit adieu aux geysers, aux exutoires, aux ronflemens rauques et caverneux; mais le plateau, moins considérable, est encore troué par les bouches fumantes, les bacs d'argile qu'une truelle invisible gâche depuis des siècles, les crevasses au fond desquelles gloussent des borborygmes et des clapots de flux chauds.

On embarque sur le lac à bord d'un petit vapeur, le *Zillah*, un nom cher à ma famille. Le pilote est une jeune femme qui porte un lorgnon, et ce détail est fort américain. Nous sommes sur la terre de l'émancipation. Sur l'eau calme du lac, le *Zillah* glisse sans bruit au milieu des nénuphars et des algues; au loin, des troupes de pélicans et d'aigles pêcheurs se laissent bercer par les larges ondulations. Sur la rive que nous venons de quitter, la tente du *lunch* est toute blanche devant le fond noir des sapins. Deux jeunes amazones viennent d'arriver d'un campement voisin pour assister au lâcher de l'amarre. L'une a attaché sa bête et s'est étendue sur le sol brûlant; l'autre, vêtue d'une robe verte, reste en selle; du large, on dirait une statue, et l'œil conserve longtemps cette vision, la silhouette du cheval immobile et de sa cavalière nettement profilée sur la blancheur éblouissante de la grève ensoleillée.

Les caps, les falaises ardues, creusées comme un pont, défilent devant nous. Au large, se dresse le gigantesque rocher de Stevenson, dont les pentes tombent à pic dans le lac. A une centaine de mètres, au-dessus de l'eau, on distingue sur le versant un trou noir qui est l'entrée d'une caverne. Elle servait encore, il y a quelques années, d'abri aux Indiens, qui la gagnaient en barque, puis en s'accrochant aux aspérités du rocher, disputant leur asile aux aigles et aux vautours. Quels conciliabules de mort ont dû se tenir dans ce repaire inaccessible, où des prisonniers ont peut-être été retenus durant des années, avant de mourir, et d'être lancés dans le vide vers leur tombe béante! Les chefs jaunes au diadème de plumes rouges ont aussi leurs cachots et leur bastille.

Ce lac est une immense mer intérieure, la plus élevée du monde, à 2,500 mètres. L'horizon borne la vue bien avant la rive opposée qu'on n'aperçoit nulle part. Sur la côte la plus voisine, les chaînes de montagnes s'étagent en plans superposés, jusqu'à la haute cime du Grand Tèton (4,160 mètres) que MM. Langford et Hayden gravirent pour la première fois, au prix des plus graves dangers, en 1872. Le soleil fait étinceler les masses énormes des glaciers. A travers une déchirure de la crête, on aperçoit l'*Indian sleeping*, l'Indien qui dort. Dans le jour qui décroît, c'est une vision saisis-

sante. Une longue chaîne, qui tient un quart de l'horizon, figure, avec un réalisme effrayant, le front, le nez, le menton, la poitrine d'un homme qui dormirait, la tête appuyée sur une haute cime. Cette face énorme, distincte et exactement moulée, avec le profil tourné vers le ciel, ne contribue pas peu à répandre une vague impression de mélancolie sur ce paysage grandiose. L'œil reconstitue, par derrière la montagne qui le cache et coupe le buste, le corps gigantesque de cet homme de pierre, être fantastique qui a pris les glaciers comme coussins et les monts pour chevet. La tête est belle, énergique; les traits sont précisés par la distance, qui efface les rugosités, aplatit les rocailles et polit les anfractuosités. Le masque est celui de Napoléon Ier, front haut, nez arqué, mâchoire forte. Qu'on songe quelle épouvante a dû jeter, depuis l'existence de l'homme, ce caprice de la nature, cette colossale statue, parmi les tribus indiennes, déjà effrayées par les phénomènes, les rugissemens, les splendeurs surhumaines de cette mystérieuse région.

La vaste nappe d'eau du lac, immense comme la mer, mais immobile comme une mer morte, sans flux ni vagues, est profondément triste dans son imposante beauté. Au loin, le grand cadavre de l'Indien de pierre dort dans un concert de teintes harmonieusement mêlées, où les nuances rosées, violettes, mauves et moirées des pentes neigeuses se fondent dans l'azur plus pâle du ciel, tandis que le soleil, à demi enfoncé derrière les dernières crêtes, disperse autour de lui l'auréole de ses rayons d'or.

Le relais est un coquet cottage construit sur la rive nord, et caché dans la verdure. On y passe la nuit et l'on repart au point du jour pour de nouveaux étonnemens.

On commence à venir faire au Parc des séjours, des saisons hygiéniques pour y respirer l'air pur des monts, l'air chaud des sources et les émanations thermales des geysers. On croise de temps en temps des tapissières de malades qui n'entrent pas dans les hôtels; ils campent, font leur cuisine sur un feu de bois sec, et vagabondent lentement, pareils à des saltimbanques retirés. Les hommes sont vêtus en trappeurs de Fenimore Cooper; les femmes portent l'amazone et vont le plus souvent à cheval, coiffées d'un chapeau particulier qui fait songer à Mme Récamier : c'est une sorte de cornette Directoire, retombant en pèlerine sur les épaules et entourant le visage comme d'un auvent contre la bise, le soleil et la pluie. On retrouve sur leur passage des marmites crevées, des boîtes de conserves vides. Par une négligence coupable, malgré les pancartes accrochées aux arbres : *Extinguish your fires,* ils n'éteignent pas toujours leurs feux et déterminent des incendies

considérables. L'air du pays est très sec : il suffit de caresser la nuit une peau de bête pour qu'il s'en échappe des étincelles électriques. Les feux de camp sont la plaie de la région. Des prairies entières prennent feu et communiquent l'incendie aux forêts, qui se consument sans flammes, et toute protection est impossible. Il n'est pas rare de longer durant des kilomètres des versans désolés où les troncs calcinés se dressent comme des pieux rayant le terrain noir. Derrière le Mammouth, toute la montagne a brûlé de la sorte et présente aujourd'hui le plus navrant spectacle de désolation. On l'appelle le mont Sépulcre : les noms sont quelquefois des horoscopes.

Du Lake-Hôtel au Grand-Cañon, la route traverse tantôt des forêts, tantôt des plaines jaunies, jusqu'à la vallée large et joyeuse de la Yellowstone river (Rivière de la pierre jaune). En chemin, il n'y a guère à noter que le *mud geyser* et le *sulphur mountain*.

Le *mud geyser* (geyser de boue), situé au bord de la rivière, est une profonde cuvette en cailloutis granulé, accolée au flanc de la montagne qui s'entr'ouvre sur elle par une entaille en forme de portail gothique à ogive ; mais comme si la marée de la boue avait envahi et submergé les montans de l'arcade, les branches de l'ogive sont engagées, enfoncées sous terre, ne laissant plus au-dessus du niveau du sol qu'un soupirail bas et étroit. Le fond de la cuvette est de la boue séchée, qui a une couleur d'acier. Sous le portail, fume et gronde un flot de boue liquide qui se démène avec de furieux remous. L'agitation du sous-sol se répercute à travers l'obscur corridor en détonations semblables à des coups de canon, comme si une armée de gnomes et de goules pétrissait sous terre le mortier d'une cathédrale, dont ils auraient achevé le portail du parvis.

On ne ramasse pas, on ne dérange pas les arbres morts, dans ce pays où il faut pratiquer le culte de la sauvagerie. Les sapins, les chênes tombent de vétusté ; leurs cadavres demeurent quelque temps inclinés sur les troncs voisins ; puis ils glissent, roulent et encombrent de leurs masses inextricables les pentes qui longent la route. De longues tiges de pins dénudés jonchent et quadrillent le sol, comme si quelque géant eût abandonné là une partie de bâtonnets. Pourquoi se sont-ils arrêtés dans leur descente ? *Chi lo sa?* Si une pierre se dérangeait, l'arbre continuerait à glisser et viendrait trouer la voiture au passage.

Vers midi, le cocher nous arrête devant un cône isolé que baigne une source brûlante : c'est une montagne de soufre, tout étincelante au soleil de tons jaunes et roses. L'eau du bassin est portée à une température fort élevée ; il est impossible d'y puiser. Le sol

est de soufre; il est torride. Une petite solfatare fume dès qu'on dérange une motte avec une canne. Il faut détacher le soufre avec une pointe ferrée, faire rouler le fragment sur le sol et l'y laisser refroidir avant de pouvoir le saisir. Une des *misses* de notre voiture fait observer qu'on fabriquerait beaucoup d'allumettes avec ce seul cône, et cette remarque prouve que la jeunesse américaine est habituée « à considérer les choses dans le point de vue pratique, » comme disait Gil Blas.

On arrive vers le soir à l'étape, l'hôtel du Cañon. Dès l'aube, nous partons en nombre pour aller visiter le *Grand Cañon* de la *Yellowstone river*. Le mot *cañon* est un souvenir de la domination espagnole. Il signifie tube, vallée, ravin. Toutes les vallées de cette région portent ce nom, jusque dans le Colorado et le Kansas.

La Yellowstone fait deux chutes successives : la seconde est particulièrement admirable et ne le cède en rien à celle de Niagara Falls, sinon en ce qu'elle est moins connue. Le fleuve se précipite d'abord d'un bond vigoureux dans le vide. Sa masse, resserrée entre les roches basaltiques, s'élance de toute la vitesse acquise par les rapides qui préludent au saut. Le fleuve entier demeure ainsi suspendu dans le vide et, par une courbe gracieuse, retombe de tout son poids dans le bassin Inférieur, où il creuse la masse d'eau qu'il rencontre; c'est un conflit frénétique entre la nappe qui tombe et le fleuve qui la reçoit. Les vagues mugissent, bondissent, comme pour remonter au plateau supérieur, puis, après des tourbillons monstrueux, la trombe liquide reprend sa course, attirée par les rapides que forme déjà l'appel de la cascade suivante. C'est dans cet état d'agitation et d'entraînement furieux qu'elle se présente à l'entrée d'un nouveau gouffre : elle s'y jette avec un élan que décuple encore l'étroitesse du chenal, enserré dans les roches. Le bond est formidable. Il a 121 mètres de hauteur, ce qui est beaucoup plus qu'à la chute du Niagara. Le pied de la cascade est perdu dans des nuages de poussière d'eau, d'embruns, de vagues qui rebondissent avec fracas; les gouttelettes remontent jusqu'à la moitié de la hauteur dont elles sont tombées; le soleil en les éclairant les traverse d'un arc-en-ciel, qui les fait ressembler à une gigantesque jonglerie de gemmes et de pierres précieuses.

Activé par ce saut gigantesque, le torrent roule, se tord en flots d'écume et d'émeraudes au fond du ravin qui le presse et l'étreint entre ses roches trop rapprochées. Le sol sur lequel il emporte sa furie a une déclivité faite pour l'exaspérer encore. Dans les trente kilomètres qui suivent, jusqu'à la prochaine chute, la différence des niveaux de départ et d'arrivée est de 100 mètres. C'est un bouillonnement terrible, un déchirement de l'eau contre

les quartiers de roches dans un lit trop étroit ; on dirait une grande cascade étirée et allongée. C'est ce ravin qui porte le nom de Grand Cañon. On ne saurait songer à y descendre. Les berges évasées s'enfoncent dans le lit du torrent sans saillie ni rebord. Il faut le contempler du bord supérieur : c'est un des plus grandioses spectacles qui soient sur la surface du globe.

On s'aventure au bord du gouffre sur trois points, qui sont trois pointes avancées, d'où l'on embrasse tout le panorama sans que rien n'arrête la vue : ce sont *point Lookout* ou point d'observation, puis *Inspiration point*, enfin *Prospect point* (point de vue). Les dames ont dû laisser la voiture à l'orée des bois qui bordent le faîte du ravin. *Misses* et cavaliers, nous laissons à nos chevaux la bride sur le cou. Ces excellens poneys, ou *cayuses*, ont le pied sûr; ils passent dans les *trails* (sentiers) à peu près impraticables, ils grimpent les pentes les plus raides, et la selle mexicaine, à dossier et à pommeau élevés, rend alors les plus signalés services; car le cavalier est secoué comme le serait un marinier en barque par un gros temps ; ils enjambent les arbres à terre, longent les précipices sans broncher, passent les ponts faits de troncs de bouleaux, sont nerveux, vifs, rapides en plaine et infatigables en montagne. A peine sentent-ils le cavalier en selle que, sans signal, ils donnent un vigoureux coup de reins : leur premier bond mesure 2 mètres, et ils filent comme le vent.

Il faut se glisser entre les sapins pour atteindre le « point d'observation, » sorte de promontoire qui fait saillie au-dessus de l'abîme. Celui-ci descend par une pente raide jusqu'au torrent profond, et se relève de l'autre côté en une muraille droite, abrupte, dont le faîte est à notre niveau. Le spectacle est saisissant, grandiose, écrasant, avec tous les caractères du sublime. Ce ne sont pas les roches brunes, les pentes boisées, les déclivités terreuses des autres pays. Toute cette vallée sauvage est dorée, rosée, teinte des plus chauds coloris : il faudrait étendre à ce pays le nom si poétique du Colorado. Les aquarelles, les peintures à l'huile, les photographies en couleur qui reproduisent ce long ravin ont l'air d'être invraisemblables, imaginaires et fantasques : elles copient une réalité dont on douterait si on ne l'avait sous les yeux. Les deux berges colossales atteignent une hauteur effrayante ; nous dominons de 300 mètres le lit du torrent, les sapins clairsemés qui poussent à mi-côte semblent des touffes d'herbes. A droite, à gauche, les deux versans sont irisés, dorés, avec des nappes blanches et roses, des arêtes brunies, des plaques bronzées, des taches d'ocre ; les rayons du soleil se jouent sur ces surfaces multicolores qu'elles font étinceler et qui offusquent la vue par leur éclat. A cette pro-

digieuse distance, le Cañon pourrait être comparé à quelque gigantesque papillon dont le corps serait la masse bleuâtre du torrent, et dont on verrait d'en haut les deux ailes à demi relevées, chatoyantes et diaprées comme deux lamelles d'or recouvertes des émaux les plus transparens, des nervures les plus ténues.

Par le *trail* obscur qui serpente au bord du ravin sous les arbres, on gagne l'*Inspiration point*. C'est un nouveau promontoire, plus en vue encore que le précédent, une de ces flèches qui hérissent les parois du versant. En rampant et en s'accrochant aux aspérités, on parvient à se hisser jusqu'à l'extrémité la plus avancée d'où l'on surplombe l'abîme. Par un caprice de la nature, cette cime est taillée en forme de fauteuil de pierre, où l'on s'assoit, les jambes pendantes dans le vide. Le touriste voit sous ses pieds tournoyer les aigles. C'est comme un trône de granit préparé dans le plus sublime décor, pour faire honneur au roi de la création, qui de là domine les créatures. Il n'a au-dessus de lui que le ciel et les nuages qui passent. Devant lui, les pentes colorées semblent des nappes de floraisons étincelantes. Les deux berges sont loin de se ressembler, et leur variété est un grand charme. Celle que nous foulons est, dans son ensemble, unie, avec des plis amples, des promontoires qui appuient leur base dans le lit du torrent, et qui sont comme d'imposantes tribunes préparées dans ce cirque largement ouvert. Le sol est formé par de longues traînées de sables de toutes nuances, qui s'étalent sur la pente en fondant leurs teintes. On dirait que le vent a fait couler ces nappes de fin gravier, a allongé, aplati, aminci leurs bandes roses, blanches, dorées, dont les teintes semblent être lavées à grande eau pour préparer les fonds d'une gigantesque aquarelle. Chaque touriste emporte, en souvenir du Cañon, une sorte de fiole pyramidale préparée par les soins de l'hôtelier, et dans laquelle sont habilement disposés en bandes parallèles des échantillons de tous les sables ramassés dans le ravin. Toutes les teintes y figurent, nuancées, dégradées ; une ligne claire côtoie une bande noire ; on y voit tous les tons du rose au vermillon, du bleu topaze au vert émeraude, du rouge chaudron au rouge lie de vin, du blanc de neige au bleu d'acier. La côte du Cañon offre une débauche de couleurs, une orgie de tons éclatans ; le sol paraît recouvert de longues jonchées de roses, de topazes, de toutes les merveilles de la joaillerie, qui auraient roulé pêle-mêle sur un ample tapis de velours safran, brodé d'or et de perles fines. Çà et là des pointes rocheuses trouent cette nappe splendide et ressemblent à des clochetons, à des donjons, à des tourelles qui parsèmeraient comme des emblèmes les plis immenses de ce manteau royal. Au sommet de ces aiguilles de pierre, les aigles

ont construit leur nid. Il y en a un sous nos pieds, posé comme un berceau entre les deux dents d'une pointe, inaccessible de toutes parts, suspendu dans le vide au bord du torrent. Il est à une grande distance au-dessous de nous, on aperçoit vaguement la mère qui veille au bord de la grande corbeille, et les petits blottis dans les broussailles qui en tapissent le fond. Il a été signalé, il y a vingt ans ; depuis, il n'a cessé d'être habité. C'est un patrimoine de famille, un nid patriarcal.

A l'autre bord du ravin le tableau n'est plus le même. Il n'est pas moins coloré, mais les tons sont plus sévères, moins gracieux, moins caressans, plus chauds. Ce sont des rocs tourmentés dont les arêtes et les anfractuosités déterminent des jeux de lumière et d'ombre foncée. C'est une muraille hérissée, escarpée, boisée par places, crevée de fissures, d'évens qui jettent de la vapeur, c'est comme un éboulement tumultueux qui se serait arrêté dans le vide. Sur cette surface ravinée, crevassée, rugueuse, les plus belles teintes s'étalent encore, dont les tons chatoyans et plus vibrans font reluire au soleil toute la gamme des ors fauves et rouges, du bleu de saphir à la pâleur de la mauve. On dirait quelque grande étoffe aux reflets multiples et au tissu souple qui aurait été froissée, bouillonnée, chiffonnée sur les rugosités saillantes de la paroi. La rocaille est çà et là crevée par des fissures noires plongeant dans des cavernes, repaires des vautours ; ailleurs elle est déchiquetée, écornée, hérissée en pointes dorées dont les arêtes brunies luisent au soleil comme les angles patinés d'un groupe de bronze.

Sous nos pieds, la profondeur est immense. Nous sommes tout au faîte de la chaîne, au-dessus du niveau de la Yellowstone avant sa chute. Le plan incliné qui nous sépare du torrent est doux à l'œil, comme un lit moelleux et capitonné, attirant comme le plus lisse des abîmes. Il semble que ce serait une jouissance de s'y laisser glisser pour plonger trois cents mètres plus bas dans les rapides et les tourbillons écumeux. De l'étroite terrasse que nous occupons, nous lançons des pierres : nous les perdons de vue au milieu de leur trajet avant qu'elles aient touché terre. Du plateau des geysers, on emporte l'impression d'un pays friable, pourri, croulant, fondant au milieu des flux d'eau chaude ; au lac Yellowstone, c'est le splendide paysage d'une nature calme et reposante, où, sur les flots, à perte de vue, la lune irise et argente sa longue traînée de lumière entrevue à travers les stries ombreuses des grands pins. Ici, c'est un sentiment écrasant, devant cet immense panorama où la nature a mis les teintes de l'arc-en-ciel sur la colossale architecture de ses ravins, où elle a répandu toutes

les séductions de l'art le plus gracieux sur les constructions cyclopéennes qui sont comme le majestueux témoignage de sa force.

En continuant sous bois de longer le bord, on rencontre une troisième plate-forme avancée, sorte de mirador ou de pinacle qui sort de la forêt pour denteler la lisière. C'est un promontoire de quelques pieds de large. Le long de la côte, au-dessous des aigles qui planent, de larges blocs se sont détachés, émiettés, pulvérisés, laissant une crevasse derrière eux, et formant un peu plus bas des mamelons roses de sable fin. Vers l'est, les splendeurs du Cañon se déroulent en capricieux circuits; les premières arêtes nous masquent les développemens lointains de cette vallée béante; à l'extrémité opposée, la vue est arrêtée par l'effrayante muraille bombée et liquide, que fait la grande cascade de la Yellowstone. La poussière d'eau remonte dans un nimbe d'arc-en-ciel, et l'écho des rochers solitaires répercute cette grande voix du fleuve. On le voit, au-dessus de sa chute, arriver des derniers plans de l'horizon, où il semble un lacet d'argent tordu parmi les roches noires et les sapinières. Quel cadre imposant et grandiose, pour ce bond gigantesque entre les parois dorées de l'abîme! A la distance où nous sommes, le bruit est bien affaibli. La cascade est inaccessible, et les chiffres qu'on a sont des mesures trigonométriques. Longtemps la chute a mugi dans le désert, ignorée du reste de la terre, aperçue seulement des oiseaux de proie et des Indiens en fuite. Elle sera de plus en plus fréquentée, de plus en plus visitée. A Niagara, on est stupéfait par l'énorme masse d'eau qui tombe, par le développement en largeur de cette double muraille qui enserre entre ses deux hautes parois liquides le tourbillon écumant et laiteux des rapides violemment secoués à sa base. La cascade s'espace, s'étale, dans un pays d'aspect plat et morne, où l'on a dû dessiner des jardins, pour procurer quelque agrément aux visiteurs. L'attrait est celui de la quantité d'eau versée; c'est une question de mètres cubes. A la Yellowstone, si la largeur est rétrécie, la profondeur est plus grande, et combien imposant est le tableau! Aucun site d'Europe, ni dans les Pyrénées, ni dans les Alpes, n'approche de cette horrible et saisissante sauvagerie, où le sol déchiré, froissé, emprunte ses tons à l'or du soleil, à l'azur du ciel, aux pétales des roses, au sang des antilopes éventrées par les jaguars ou les oiseaux de proie. Cette large ouverture ne forme pas brèche, ce n'est pas une entaille laissée sous le coup d'épée de quelque géant de l'air: c'est un évasement de gracieuse forme, d'une hauteur effrayante, le long duquel aucun pied humain ne s'est aventuré.

Notre jeune Américaine émet un projet qui sent bien son ter-

roir : ce serait de construire un *elevated*, sorte d'ascenseur oblique qui plongerait vers le pied de la cascade et pénétrerait dans ces basses régions inexplorées. N'en doutez pas : avant une dizaine d'années il sera fait, sur le modèle de celui qui descend le long de la berge du Niagara.

IV.

Notre guide, au Cañon, nous raconte des merveilles : « Vous voyez cette chaîne de montagnes, le pic Dunraven, le mont Washburn : de l'autre côté, plus loin, on voit des choses fantastiques, toute une forêt pétrifiée ; tout a été subitement solidifié ; des oiseaux de pierre perchent sur les branches de pierre : un Indien, qui tirait à l'arc, a été saisi, immobilisé dans cette position, qu'il garde éternellement, et tout le pays est ainsi. » Même en faisant la part de l'imagination populaire, il doit y avoir là un phénomène assez étrange, et l'excursion est aussitôt décidée. Je pars avec un ami et Jackson, notre courrier : — « Cocher, pouvez-vous nous conduire ? » — Il nous répond que c'est impossible. Aucune route n'est frayée ; le pays est fort peu connu, fort peu exploré ; il n'y a qu'un homme qui sache le chemin, c'est Jim le trappeur. S'il est dans la contrée, nous pourrons le demander. Nous faisons chercher Jim : il est introuvable. Nous l'attendons comme un messie, personne ne voulant se hasarder sans lui. Enfin, il reparaît. Il avait perdu ses chevaux dans la montagne, et il était parti à leur recherche. C'est un jeune *cowboy* à l'air déterminé, aux traits anguleux, avec une petite moustache blonde tombante, vêtu de cuir, et mordant de temps en temps dans une tablette de tabac au réglisse que tous les *drivers* ont en poche. Nous quittons le reste de la troupe, qui rentre directement à l'hôtel de Mammouth. Notre départ fait quelque peu sensation ; nos récens compagnons nous entourent comme si nous allions combattre les Sioux, les Pieds-Noirs et les serpens à sonnette, dont la montagne fourmille, dit-on. Jim va devant. Mon ami et moi, nous suivons. Jackson ferme le cortège, balayant le sol de ses pieds, sur sa bête trop basse pour sa haute stature. L'hôtel n'est déjà plus qu'une cabane au loin ; nous répondons aux signaux que nous font encore les mouchoirs sympathiques de nos amis et amies, et nous disparaissons au galop de nos excellens petits chevaux derrière les roches boisées du premier défilé.

On doit grimper à 3,200 mètres pour franchir le mont Washburn, et c'est une promenade charmante. D'abord, ce sont des prairies où l'herbe, rarement foulée, prend une épaisseur inconnue et forme

le plus moelleux tapis. On fouille profondément avec la main pour rencontrer le sol. Bêtes et gens, nous faisons halte, les unes pour pâturer, les autres pour nous étendre au soleil. Puis les arbres sont plus pressés et moins rares; nous y heurtons en passant nos énormes étriers de bois, qui sont de véritables boîtes, et nos gros éperons, semblables à ceux que devait porter Godefroy de Bouillon. Le soleil d'août est au milieu de sa course; mais à la hauteur où nous sommes, l'air est piquant et vif; sous les taillis, la neige de l'hiver n'a pas encore fondu. Nous nous arrêtons pour luncher dans un coin pittoresque, qui eût inspiré le pinceau du Lorrain. Un petit torrent roule les pierres avec bruit dans sa pente rapide jusqu'au prochain plateau qui échancre le versant. De gros arbres tordus et serrés font une demi-obscurité dans ce paysage où courent les écureuils effarés, où sifflent dans les branches des oiseaux de tous plumages et de toutes couleurs. En selle! la route est longue, et nous sommes tenus d'arriver avant la nuit pour ne pas coucher à la belle étoile. Il faut longer les cours d'eau et découvrir les gués, car il n'y a pas un pont dans toute la région. L'eau monte jusqu'au dossier de nos selles. A l'autre bord, la berge est presque à pic, rocailleuse, impraticable. Nos petits chevaux s'y engagent vaillamment, s'y cramponnent de leurs pieds nerveux, plus sûrement que nous ne ferions nous-mêmes. C'est plaisir de les voir monter les pentes, galoper dans les cailloutis, sauter les arbres morts. Nous approchons du faîte. Peu à peu, les pics des alentours qui nous dominaient semblent descendre à notre niveau; nous n'avons plus au-dessus de nos têtes que le ciel. Le sol est aride, caillouteux, jonché de débris, d'énormes blocs arrondis comme s'ils eussent été autrefois roulés longtemps par des mers. Des plaques de neige ferment les creux. Comme si les minéraux voulaient suppléer à la végétation absente, les pierres sont d'une belle couleur verte et donnent de loin l'impression d'une prairie feinte et peinte. Devant nous s'étend le plateau qui écrase le dos de la montagne. A nos pieds, la pente s'enfonce par des bonds prodigieux jusqu'à une ample vallée que recouvrent de grandes forêts de sapins : à cette distance, dans la confusion et le rapetissement des arbres, elle offre l'aspect d'une immense pelouse tout unie. A l'autre bord, la montagne se relève, pour redescendre plus bas, derrière la crête; des plans successifs de chaînes s'étagent, s'allongent jusqu'aux cimes lointaines qui semblent des masses impalpables et violettes, fondues dans l'air brumeux de l'horizon.

A présent, nous redescendons le versant, et déjà la ligne des bois se rapproche. Après un temps de galop, Jackson s'aperçoit

que son revolver a sauté hors de sa fonte. Jim en éprouve une profonde douleur, à laquelle il semble qu'il ne puisse résister, car il nous prie de l'attendre dans la prairie touffue, tandis qu'il retourne sur ses pas pour retrouver l'objet perdu. A cette hauteur, l'air est délicieusement pur; l'herbe est épaisse et douce comme les lichens de la mer; les libellules, les grosses sauterelles, les insectes et les oiseaux s'ébattent et chantent, enivrés de soleil. Au bout d'un assez long moment, Jim revient au galop de sa bête, l'air désappointé. Il n'a rien trouvé. Mais Jackson, qui est un philosophe, a son idée; il nous explique que le dévouement de Jim est intéressé : il est allé chercher le revolver non pour le rapporter, mais pour le mettre dans un trou d'arbre et le retrouver à son retour dans sa cachette. Cet homme sait les mobiles des actions humaines, comme Tacite l'Ancien.

On retrouve, au bas de l'autre versant de Wahsburn, la rivière de la Pierre-Jaune, dont le Cañon a contourné le massif des montagnes. Après l'avoir longée quelque temps, nous arrivons aux Tower-Falls.

Les Chutes de la Tour offrent un spectacle sauvage. D'épaisses broussailles encombrent les approches. Nous laissons nos chevaux au piquet et nous pénétrons dans le fourré. Il y faut briser les branches, grimper aux arbres, ramper sous les hautes racines, se frayer comme on peut un chemin dans la forêt vierge. Le mugissement de la cascade semble prendre plus de sonorité dans la demi-obscurité de ces voûtes, où le lit du fleuve ménage seul une éclaircie vers le ciel. Les bords sont escarpés, peu sûrs, avec des entablemens en ressaut, des corniches avancées qui ont sous elles le vide. Les troncs des arbres, qui ont poussé de biais pour apercevoir un coin de ciel, sont le terrain le plus solide, et il faut s'y allonger en embrassant les branches. De cet observatoire aérien, le coup d'œil est splendide. La Yellowstone arrive en une nappe unie à l'entrée d'un col rocheux, qu'elle franchit d'un bond pour retrouver le sol à 60 mètres plus bas. La chute est belle, régulièrement bombée comme une masse de cristal, s'évasant en éventail de l'échappée étroite jusqu'à sa base et rayée d'un arc-en-ciel. Elle est flanquée de hautes roches aux formes fantastiques. Ce sont deux tourelles crénelées qui gardent à droite et à gauche le défilé humide, accrochées solidement aux flancs de la montagne. Plus haut, des flèches, des ogives, des campaniles dressent leur pointe et détachent leur façade grise de vieux portail sur le fond des sapins pressés, sombres comme l'intérieur d'une cathédrale.

Il nous faut gagner un gué assez loin en amont de la cascade pour traverser la rivière agitée par les rapides, qui sont le prélude

de sa chute. Nos chevaux gravissent, avec une agilité qui tient du phénomène, un raidillon caillouteux dont le sol friable s'émiette et s'ébranle sous les sabots. Nous entrons alors dans un pays moins tourmenté, dont l'aspect gracieux est une jouissance et un repos pour la vue. Il rappelle ces décors frais et pomponnés où dansent les ballerines habillées de tulle dans les ballets de nos féeries. Nous longeons une petite rivière qui coule au bas d'un coteau émaillé de fleurs. A notre gauche s'étend toute une forêt de petits arbres odorans, dont les feuilles ont la verdure un peu pâle et indécise des pousses au printemps, et dont les fleurs roses semblent des festons de pampres et d'églantines, accrochés aux branches pour une fête rustique. Il est cinq heures du soir; le soleil, qui s'incline vers la montagne, n'a plus la force des rayons de midi et contribue à nous faire oublier que nous sommes en plein été; la tiédeur du ciel, la grâce de ce décor si coquettement paré, toute cette nature attifée nous donne en plein mois d'août l'illusion du printemps et de l'avril.

Voilà onze heures que nous sommes en selle. Il est temps d'arriver. Encore un *hill* à franchir, et nous découvrirons la terre promise. A mesure que nous remontons, le pays redevient sauvage. Au sortir de l'Eldorado, nous rentrons dans la Terre désolée; les pierres précieuses jonchent le sol sans l'orner, agates, sardoines, malachites, améthystes, toutes sales sous leur gangue de boue sèche. Il y a quinze ans au plus, les Nez-Percés attaquèrent ici même Weikert et Mac-Cartney. Des crânes de chevaux achèvent de s'émietter entre les cailloux. De temps en temps, le sabot de nos bêtes butte contre de superbes ramures d'elques et d'élans qui sont tombées à la mue. Quelques-unes ont un développement de 2 mètres.

Enfin nous gravissons la dernière crête, d'où nous devrons voir l'hôtel ou *loghouse*. Une belle plaine s'étend à nos pieds jusqu'à la chaîne lointaine des Baronettes; il n'y a pas apparence d'habitation, c'est toujours le même désert, et pas un être n'apparaît. Il est six heures du soir.

— Mais, Jim, il n'y a point d'hôtel!

— Si, si, là-bas, voyez.

Du doigt, il nous fait apercevoir entre les arbres, au bord d'un ruisseau, adossée à la colline, une petite cabane peinte en rouge. Nous la distinguons mieux en approchant. Vers sept heures, notre escadron fait son entrée dans la cour de Yancee's Camp.

Yancee's Camp n'a rien d'un camp. Il faudrait traduire ce mot par la Logette du père Yancee. Dans ce pays perdu, où l'on ne rencontre âme qui vive à plusieurs lieues à la ronde, le père Yancee a construit une cahute où s'arrêtent les mineurs entre Bozeman

et Clarks Fork. C'est un solide vieillard, dont les cheveux blancs retombent sur les épaules; la figure est allongée par la barbiche; les pommettes saillantes et les yeux vifs dénotent un énergique pionnier. Deux gros molosses l'accompagnent partout. Il porte un grand feutre à larges bords, une casaque de cuir et des bottes éperonnées. Il était autrefois mineur; un coup de grisou lui a défoncé le crâne; mais il n'y paraît plus. Il tient dans sa cabane de bois un petit commerce à l'usage des rares ouvriers qui passent, et cet « hôtel » ressemble plutôt à une épicerie. Dans l'unique pièce du bas, il y a un comptoir, des boîtes de conserves, de la mercerie, des caisses de tabac, des pipes, des manches de fouet. Depuis ces dernières années, les touristes commencent à venir, et il y a élevé une seconde cahute où sont les chambres à coucher. Si les planches des cloisons joignaient un peu, si on n'y apercevait pas de son lit les étoiles du ciel à travers les poutres du plafond, s'il y avait moins de moustiques, de rats et d'araignées, si on ajoutait par-ci par-là un escabeau pour meubler les pièces, cette auberge serait très confortable. Le régime en est fort sain, semblable à celui des anachorètes, car on n'y vit guère que d'œufs et de lait. Ainsi que disait Dumas père en décrivant les hôtelleries espagnoles, le Yancee's Camp est comme l'amour, on n'y trouve que ce qu'on y apporte.

L'hôtelier est d'ailleurs un fort aimable homme. Il a chez lui, en même temps que nous, deux ouvriers et un soldat; ils ont l'air d'être plus maîtres de la maison que lui-même. Les touristes nos devanciers ont gardé de lui le meilleur souvenir, car il nous montre les lettres qu'il en a reçues, les photographies prises dans les environs, qu'ils ont développées à leur retour et qu'ils lui ont expédiées. Le père Yancee, avec ses chiens, est ainsi photographié à plusieurs exemplaires et sous toutes les faces : il a son album, comme une actrice. Un de ses visiteurs, ému de sa bonté et des merveilles de la nature en ce pays sauvage, a voulu qu'il pût sanctifier le dimanche, et prier le Créateur de tant de belles choses. Il lui a envoyé un harmonium et un tabouret de piano : ces meubles sont d'un faste oriental en cette cabane, où les trappeurs ronflent dans les hamacs, au-dessus de leurs chiens fourbus.

La forêt pétrifiée est à plusieurs milles du *loghouse*. Il faut longer un lac, des marais peu rassurans où grouillent les serpens, gravir la côte au-dessus d'un ravin, au fond duquel un torrent gronde entre les rocs pointus. Au bout d'une plaine où quelques rares broussailles vivent comme elles peuvent entre les cailloux receleurs de longs lézards, une pente douce monte vers le faîte éloigné de la chaîne, où se dressent à l'horizon le pic des Bisons,

le mont Améthyste, le mont Longfellow. Nous sommes en plein désert. A mi-côte, la pente est éventrée par un bassin de rocaille rouge, d'où s'échappe une source pure. Autour, sur le sol humide, on voit des pas de bêtes qui se croisent en tous sens et affectent toutes les formes, sabots, griffes, pattes : c'est l'abreuvoir de la faune locale. Elques, antilopes, écureuils, fouines, hyènes, buffles, bisons, panthères, ours, loups, renards, reptiles peuplent toute cette région mal explorée, qu'enferment les deux bras de la Yellowstone. Quand on butte du pied sur une pierre, on entend le sifflement effaré et le bruissement léger d'une bête en fuite. Nous approchons de la cime, et cependant il n'y a dans les environs aucune apparence de forêt, d'Indiens immobiles comme des statues, bandant l'arc de pierre avec la flèche d'agate. Le spectacle est moins fantastique : il n'en est pas moins surprenant. Comme nous demandons à Jim où est la forêt, il nous montre du doigt le sol : sans nous en douter, nous marchions dessus.

C'est un des plus prodigieux phénomènes. On connaît les sources pétrifiantes : il suffit d'avoir été à la Bourboule et à Clermont-Ferrand pour savoir que les objets plongés dans certaines eaux ne tardent pas à se recouvrir d'un granit très fin et très dur. Il leur donne l'apparence empâtée de ces pétrifications devenues banales. Si on casse cette couche, on retrouve l'objet primitif, le support, le substrat de ce dépôt. Tout autre a été l'action des eaux de la forêt américaine. Le premier étonnement est que des sources aient jailli à cette hauteur : elles ont complètement disparu. Il n'y a pas de fontaines pétrifiantes dans le pays. Leur action s'est exercée à une époque reculée, que seule la géologie préhistorique pourrait déterminer. Elle montrerait sans doute alors des forêts vigoureuses plantées sur un terrain fertile, soudain envahi par une inondation souterraine d'eaux calcaires et chargées qui baigneraient les racines. Celles-ci continuèrent à puiser dans ces courans leur aliment, qui était devenu de la pierre liquéfiée. L'eau perfide grimpe avec la sève, pénètre dans les tiges, dans les moindres brindilles, dans les pores et les vaisseaux du bois ; l'agate fine et dure se substitue lentement et complètement aux fibrilles ligneuses ; l'arbre admire son nouveau branchage, *miratur novas frondes*, et il faudrait les vers d'Ovide pour nous conter les péripéties de cette métamorphose, qui d'un arbre vivant fit un arbre de pierre. Fantastique miracle, qui donne la réalité aux imaginations les plus dévergondées de la mythologie antique !

Mais la forêt ne put rester debout. Les brindilles cassèrent ; les arbres oscillèrent sous le poids colossal de leur masse de granit ; le règne minéral prenait une éclatante revanche de son éternelle

infériorité par cet enlacement, cet envahissement, cette pénétration intime du végétal qu'il brisa, qu'il émietta sous l'inéluctable loi de la pesanteur.

Aujourd'hui, les débris de la forêt d'agate jonchent les pentes de la montagne. Seuls, les troncs ont résisté; ils dépassent la terre d'environ un mètre, et plongent encore leurs racines de pierre dans ce sol nourricier, qui est devenu le sol meurtrier. Ces blocs s'alignent tristement en longues et basses colonnades, comme les vestiges d'un temple antique dont les fûts de colonne seraient encore debout. Il semble qu'ils aient autrefois soutenu les piliers innombrables de quelque nef féerique, où les galeries immenses et compliquées se croisaient, s'enchevêtraient dans un labyrinthe savant, au-devant de quelque terrible sanctuaire. A distance, ils paraissent être des troncs d'arbre, ils en ont l'aspect, l'écorce, les fibres, les cercles ligneux, les cassures en échardes, les nodosités et les rides rugueuses. Touchez-les : ils sont froids comme le marbre, et quand on les frappe du bâton ferré, ils résonnent comme des piédestaux d'albâtre.

Représentez-vous cette scène lointaine et effrayante, la ruine de cette forêt minérale, le fracas des branches, des troncs s'inclinant l'un contre l'autre et se brisant l'un l'autre dans leur choc, les étincelles jaillissant de cet orage de pierres, le fracas de ces chutes, le roulement, prolongé par l'écho, de ces blocs tombant et s'entrechoquant dans le vide sur toute la ligne de la montagne, comme si la colère divine ébranlait, secouait, disloquait les superbes monumens et les splendeurs de marbre de quelque colossale cité. Quels éclairs durent illuminer la vallée au frottement de ces masses de silex, dans le tonnerre de leur rencontre; et si derrière les forêts voisines quelque être humain existait déjà, quelle frayeur, quelle anxiété il dut éprouver, et qu'aurait-il pensé, sinon qu'un coin du soleil venait de cogner et d'émietter la terre!

Quel jeu effrayant de la nature, et quelle bizarre illusion pour nos sens! Rien ne pousse plus sur ce sol desséché : des branches, des débris d'arbres, ont inondé le terrain. Ramassez-les : c'est bien du bois, de l'écorce, des tissus fibreux, des souches minées, poudreuses et pourries, perforées par les petites galeries régulières et parallèles des vers rongeurs; mais ce bois est lourd comme le marbre, il rebondit et se casse en tombant, il résiste à l'ongle qui l'égratigne; la matière dément l'apparence, et la nature semble vouloir railler l'impuissance trompeuse de nos organes. Comme une momie étroitement enlacée dans les bandelettes, l'âme des dryades est étouffée sous la pierre du tombeau, qui l'enserre et l'écrase pour perpétuer jusqu'à la fin des siècles le souvenir d'une des plus rares

merveilles. Figée dans l'éternelle immobilité, dans l'embaumement le plus rigide et le plus résistant, la forêt demeure dans ses ruines inutiles. La hache des bûcherons de Gastyne travaillait pour le bien-être des humains ; ici, la nature a été l'aveugle destructrice, qui a voulu étonner la faiblesse des mortels.

Le sort des arbres est autrement misérable ici que dans nos futaies, d'où ils sortent pour soutenir nos maisons, nos vaisseaux, notre industrie! Le sol de la Yellowstone nourrit ses forêts pour le pire destin, pour dériver vers elles des sources chaudes, où des squelettes d'arbres plongent leurs racines bouillies, ou des sources minérales qui les changent en rochers!

V.

Nous avons fait nos adieux à M. Yancee, et nous sommes rentrés au Mammouth, où nous retrouvons nos compagnons. Après un jour de repos, nous partons à notre tour pour Cinnabar, par les *Concord coachs* qui viennent d'amener la fournée du jour. Une pluie diluvienne inonde le départ. A présent, tous les voyageurs de notre groupe se connaissent; l'embarquement est gai et bruyant. Les capuchons, les *waterproof overcoats* circulent, s'agitent autour des valises en tas et devant les voitures. Les tuiles rouges du campement prennent sous la pluie des tons chauds qui éclairent la ligne foncée des sapins. On part. L'orage dessine de grandes stries serrées et parallèles au faîte de la muraille rocheuse qui surplombe la route. Le tonnerre est répercuté sans fin dans les creux des montagnes, et l'écho redit encore la dernière détonation quand le coup suivant éclate. Les éclairs illuminent les replis et les angles ombreux de la chaîne. C'est un déluge abondant, une inondation qui bat avec force les roches. Le ciel crève et se rue sur le sol avec une violence inouie. En un instant, la route n'est plus que bouillie et marais. Le torrent voisin s'enfle, gronde, baigne les roues de la voiture. Sur la pente de la montagne, les rocs se descellent sous la terre qui fond, et nous roulons à la fois sous une pluie d'eau et sous une pluie de pierres. Les chevaux qui sont frappés par ces projectiles s'effraient et se cabrent. L'instant est critique. A droite, la haute paroi monte jusqu'à 800 mètres au-dessus de nos têtes. A gauche, les flots grossis mugissent et débordent. La route est défoncée, fondue. Soudain nous stoppons, et le même cri part de toutes les bouches : *Mud river!* Il n'y a plus de route. L'eau et la boue confondues viennent battre le pied de la montagne, qui plonge directement dans le torrent. Le chemin est devenu un gué de fange molle. Les chevaux y plongent jusqu'au poitrail. Après qu'ils furent

sortis de ce pas difficile, ils avaient l'air d'avoir été costumés jusqu'à mi-corps. La rivière entrait cette fois dans la carriole. Sur la recommandation du cocher, nous nous étions tous portés du côté de la montagne, laissant vides les places du côté du torrent, afin de faire contrepoids et de ne pas rouler dans l'eau au premier cahot. Nous étions accrochés en grappe tout au bord du véhicule, sur le marchepied, violemment secoués par les soubresauts, trempés par une pluie aux larges nappes, et courant cent fois le risque d'être écrasés entre la voiture elle-même et la paroi rocheuse à la moindre bascule. Le bruit d'un plongeon clapotant nous fait retourner : c'est un des nôtres qui vient d'être jeté sur la route, c'est-à-dire dans le lac de boue. La voiture a penché d'une inclinaison telle qu'il a cru venue la culbute finale, et, pour n'être pas enseveli sous les décombres, il a sauté à bas. Il eût mieux fait d'avoir plus de confiance dans l'expérience du *driver* et dans la Providence. A présent, il nous force de nous arrêter pour le repêcher. Pareil au chasseur qui marche enfoncé jusqu'à la ceinture dans le marais aux bécassines, notre infortuné compagnon ne montre plus au-dessus du sol que son buste, sa tête et ses bras qui battent l'air au milieu des éclats de rire des dames, et des siens, car il a bon caractère. Il s'assoit tristement sur le coffre à l'arrière du véhicule, attendant un peu de soleil pour sécher son étui de boue, et l'arrivée à la gare pour se changer.

Nous étions à Cinnabar à quatre heures. Le ciel était nettoyé et resplendissait d'un bleu pur. Le soleil avait séché le sol, l'orage était oublié. En Amérique, tout va très vite, même la succession des phénomènes de la nature. Il semblait que le Parc ne voulût pas nous laisser partir sous la fâcheuse impression de la pluie, et qu'après nous avoir offert le splendide spectacle d'un orage dans la montagne, il attendît l'heure du train pour redevenir radieux et nous laisser au départ le souvenir de son dernier sourire.

Entre tant de prodiges, la contrée de la Yellowstone offre le paysage le plus pittoresque et le plus varié, qui serait à lui seul d'un grand attrait. Vallons, ravins, torrens, riches prairies, pics dénudés, glaciers, forêts vierges, landes pierreuses, il semble que la nature ait voulu réunir là comme les spécimens de tous ses charmes. L'État ne pouvait mieux choisir l'emplacement de son Parc. Les plus belles fleurs émaillent le sol, l'herbe, les lacs, les arbustes. Des légions d'oiseaux bleus et blancs égaient et animent les bois, où les écureuils gambadent avec les *chipmunks ;* des troupes de gibier traversent les futaies, où les ramures des elques, des wapitis, des mouflons dépassent les hautes branches des buissons. Les lacs sont peuplés de truites succulentes, dont on fait

encore des pêches miraculeuses. Quant au gibier, il a été décimé. Trappeurs et chasseurs ont exterminé, pour vendre leurs peaux, les ours, les couguars, les élans, les antilopes, les bisons, les martres, les zibelines, les loutres, les castors, les rats musqués. Ils tuaient un cerf, le laissaient sur l'herbe après avoir empoisonné ses entrailles : deux jours après ils ramassaient autour du cadavre des douzaines de loups, de renards, d'hyènes intoxiqués. A Livingstone, dans les Indian Stores, on vend encore les restes de ces riches chasses aux fourrures, des serpens, des mouflons et des ours *grizzly* empaillés. Ce furent des hécatombes ; pendant une quinzaine d'années, les hôtes de ces bois, qui connaissaient à peine les flèches en obsidienne des Indiens, apprirent le son des carabines Winchester à balles de dynamite. Cette extermination a vite dépeuplé les halliers. Les Américains ne font rien à demi. Autrefois les troupeaux de buffles arrêtaient des trains lancés à toute vapeur. Aujourd'hui, on les compte, on sait le chiffre des survivans, et on les protège. Un cowboy a été condamné à trois ans de prison pour en avoir tué un. Entouré d'une ceinture de hautes montagnes, le Parc-National est un parc naturel pour les bêtes, qui ne peuvent émigrer ni s'échapper. Aujourd'hui, elles filent en paix des jours heureux : la chasse est rigoureusement interdite. On pose les scellés sur les boîtes à fusil et à cartouches qu'apportent les touristes leurrés d'un fol espoir. Des détachemens de la troupe campent à travers le pays pour faire respecter les ordonnances, autant que pour prévenir les embuscades des derniers Pieds-Noirs.

Toute la région est inhabitée. Elle n'a jamais eu d'indigènes, les Indiens s'étant toujours tenus à l'écart de ce pays, et parce que sa ceinture de montagnes n'est pas fort praticable, et parce que les phénomènes qui s'y produisent les remplissaient de terreur superstitieuse. Aujourd'hui on n'y rencontre, à de longs intervalles, que quelques soldats, quelques touristes qui campent, et le personnel des sept hôtels ou tentes qui marquent les étapes de la tournée, gérans, caissiers, cuisiniers, femmes de chambre, rouliers, guides. Ce sont tous des fonctionnaires. Ils relèvent du département de l'Intérieur. Leurs places sont aussi sollicitées dans les sphères parlementaires que nos bureaux de tabac ou nos postes de garçons de bureau. Elles sont presque aussi mal distribuées. Le service de ces auberges est pitoyable. Une des moindres facéties de ces hôteliers consiste à accepter des câblegrammes pour l'Europe, à encaisser le montant et à ne rien expédier. Ces agens de l'État sont généralement presque aussi étrangers que nous au pays ; ils nous fournissent peu d'observations sur le caractère

autochtone. Cependant les cochers et les guides sont fils du sol. On le devinerait à leurs façons d'être. Ils ont une grande fierté et beaucoup de sans-gêne. Ils pratiquent la doctrine de l'égalité. Ils savent que le cocher n'est pas un être inférieur à son client. Aux relais, le roulier s'attable avec son touriste. Si on lui donne l'ordre d'atteler, il répond, en se balançant sur le *rocking-chair*, qu'il n'a pas tout à fait terminé sa pipe. Sur la terrasse de l'auberge, il s'étend dans les meilleurs fauteuils avec ses amis, et il se moque, en riant clair, des grosses dames qui sont les hôtesses du *loghouse*. Il ne met à sa grossièreté aucune malice : il est le fils mal dégrossi de la nature ; il est plus près que nous de nos origines et de Jean-Jacques Rousseau.

Quant aux Indiens, ils se font rares. Ils sont tout à fait matés et dispersés. Ils rôdent, en grands costumes rouges à plumes, la carabine sur le pommeau de la selle, aux environs des gares, sur la ligne du Northern Pacific Railroad. Ils ont renoncé à leurs desseins hostiles. Ils vendent des perles enfilées en arabesques sur des étoffes de couleur. Avec leur grand manteau jaune, leurs diadèmes multicolores et leurs offres de service, ils font plutôt songer à Mangin qu'au chef Chaudière-Noire.

Ce pays féerique peut se passer d'habitans ; ils le gêneraient, le gâteraient. Le silence et la solitude lui vont mieux. L'envahissement des hôtels et des touristes est un mal nécessaire qu'il faut supporter : c'est le signe que la région a ses visiteurs, et c'est la première condition pour qu'elle en ait. Certes, l'impression dut être plus saisissante chez les premiers trappeurs qui franchirent l'enceinte terrible et se trouvèrent dans un isolement émouvant, face à face avec ces effrayantes fantasmagories de la nature. Mais ce privilège et cette distinction coûtèrent cher à la plupart d'entre eux, que les Nez-Percés et les jaguars dépecèrent. La tournée, telle qu'on la peut faire aujourd'hui, gagne en sécurité ce qu'elle a perdu en aventures pittoresques. Au demeurant, les étapes sont assez distantes entre elles pour qu'on foule toujours une piste déserte. En vérité, quelle étonnante conception ! quel pays et quelle race ! A l'instar de nos civilisations d'Europe, les États-Unis ont ouvert et entretiennent un parc pour leurs promeneurs, et ce jardin, se conformant à l'esthétique grossissante du peuple américain, a les dimensions de plusieurs départemens réunis ! Ajoutez bout à bout le bois de Boulogne et le bois de la Cambre, Las Delicias, Unter den Linden et le Prado : vous pourrez couvrir de leur superficie un petit coin de ce square yankee dont les rocailles ont douze mille pieds et dont les barrières ont quatre cents kilomètres de tour !

Le gouvernement américain a trouvé, dans l'exploitation de cette

région fabuleuse, le moyen d'enrichir le trésor et de charmer les peuples. Les merveilles de la nature font les affaires des finances humaines. Ici, la même piste guide la course à l'idéal et la chasse aux dollars. Mais il faut admirer l'ingéniosité, la nouveauté des procédés dans cette importante spéculation. Nous avons en Europe des pays qui font argent de leurs sites pittoresques, et qui font promener par les villes des affiches illustrées, figurant les glaciers de la Suisse ou les fjords de Hammerfest. L'idéal des entrepreneurs est alors de faciliter le voyage, de capitonner les hôtels, de mettre des coussins sous les pieds des voyageuses, de poser des rampes protectrices au bord des précipices : on vend des flacons de vin de Champagne à la pointe du Cap-Nord ! Les Américains ont compris qu'ils ne plairaient pas à l'esprit aventureux de leur race par tant de raffinemens, et ils ont inauguré un système opposé. Ils ont renoncé à l'ancienne mode du vieux continent, qui est, comme on dit, de « truquer » la nature : ils l'ont livrée à elle-même : ils ont écarté la main de l'homme ; ils ont conçu et exécuté le projet de réserver sur leur territoire un carré de terrain, le plus pittoresque, qui reproduirait et perpétuerait l'aspect d'un pays sauvage, inculte, primitif, où la seule nature apparaît sans voiles et sans artifices. Traverser le Parc-National, c'est voyager à la fois à travers l'espace et à travers le temps, c'est reculer aux âges les plus lointains, c'est retourner à la barbarie primitive, à laquelle la civilisation vient ajouter le juste tempérament qui la rend supportable et amusante. Le charme est puissant, irrésistible. Les registres de l'hôtel sont couverts de regrets au départ, et de formules exaltées, par lesquelles les touristes des cinq parties du monde ont exprimé leur admiration et leur émotion dans toutes les langues de la terre, excepté en français. Au moment où beaucoup de nos compatriotes vont traverser l'Océan, c'était un utile conseil à leur donner que celui d'aller contresigner le registre du Mammouth.

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes !

Ils retrouveront là-bas le souvenir comme le sujet de nos enthousiasmes : heureux et privilégiés, ceux qui partent pour le beau pays, le Wonderland, où la grâce côtoie l'horrible, où le réel est pétri d'invraisemblance, où la nature déconcerte l'homme ; région satanique et surnaturelle, que chanteront les poètes ; tout ensemble terre d'élection et de malédiction, où l'enfer touche au ciel.

LÉO CLARETIE.

PAYSAGES DES TROPIQUES

LA MOCHA.

I.

Le soleil décline et, au-delà de la savane que borde la forêt d'où nous venons de déboucher, Fabricio et moi, nous voyons briller au loin le pic neigeux de l'Orizava. Attirés par une curiosité dont nous ignorons la cause, des chevaux et des taureaux, élevés en liberté, accourent, se rangent autour de nous à une distance de moins de 100 mètres, et les uns les oreilles droites, les autres sans cesser de ruminer, nous regardent passer ou nous escortent. Pas l'ombre d'antagonisme entre nous et les sauvages animaux que notre présence intrigue ; néanmoins, tout en discutant avec chaleur, nous prenons soin de ne pas les perdre de vue. Nous n'avons pas grand'-chose à redouter des chevaux, badauds et bonnasses, mais les taureaux, — les jeunes surtout, — ont l'humeur agressive, et, — la remarque vient de Fabricio, — jouent volontiers des cornes lorsqu'ils sont amoureux.

Si nous discutons avec un peu de vivacité, mon guide et moi, en voyant l'ombre envahir l'Orient et les vautours descendre en tournoyant des hauteurs du ciel, c'est que nous sommes à quatre lieues du village de Cosamaloapam, que nous avons quitté à l'aube, et que notre situation est assez fâcheuse. Lancés sur le tard à la poursuite d'un couple d'aras, nous avons si bien oublié l'heure que nous ne pouvons plus songer à regagner notre point de départ. Cheminer de nuit à travers une forêt, sans routes, étant impossible, nous devons nous résigner, — pour ma part, j'en ai

déjà pris mon parti, — à nous étendre au pied d'un arbre après avoir allumé un feu, puis à attendre en dormant, si les moustiques veulent bien nous concéder ce loisir, que le soleil, après avoir été éclairer les terres australes, l'Afrique, l'Asie et l'Europe, revienne nous accabler de ses rayons.

Un seul gros inconvénient à ce projet, ou, mieux dit, à cette nécessité, et c'est ce point qui provoque les objections du chasseur de tigres Fabricio, en ce moment à mon service. Au fond de nos sacs de toile, pas d'autres vivres que trois galettes sèches de maïs, souper d'anachorète. Or, en moins d'une heure, en marchant vite, nous pouvons atteindre le rancho de don Antonio. Là, nous trouverons non-seulement à boire et à manger, mais un hangar sous lequel nous pourrons dormir les poings fermés, d'une façon digne de « ma Grâce. »

Je résiste avec énergie à la proposition qui m'est faite, par cette raison puissante que ma Grâce, qui marche depuis l'aurore, demande avant tout à se reposer, et l'avoue. Fabricio, avec une véritable éloquence, plaide et replaide pour m'entraîner. Coucher à la belle étoile, jeûner pendant douze heures étant pour le chasseur choses encore plus indifférentes que pour « ma Grâce, » celle-ci ne comprend rien à la pressante sollicitude dont elle est l'objet :

— Don Antonio est-il un de tes amis, et désires-tu profiter de l'occasion qui nous a conduits à peu de distance de sa demeure pour lui rendre visite? ai-je demandé.

— Non, me répond mon guide, don Antonio n'est pas mon ami, mais une simple connaissance. Toutefois, je le sais hospitalier, et il nous fera bon accueil. Vous ai-je dit, ajoute le chasseur en levant ses regards vers le ciel comme pour chercher à se souvenir, qu'autour du rancho, sous le toit duquel je veux vous conduire, nichent des oiseaux au plumage doré que je n'ai jamais vus que là. En outre, l'année dernière, don Antonio a défriché, par le feu, sur la rive droite du fleuve des Papillons, un coin de forêt pour y semer du maïs. Or il y a quinze jours, sur les troncs à demi calcinés qui sèchent au soleil dans cette *milpa*, j'ai vu se promener par douzaines, oui, par douzaines, — car je ne voudrais pas exagérer, — de ces insectes aux longues pattes, vêtus de velours rouge et noir, que vous aimez tant à récolter.

Je venais de m'asseoir; la déclaration de mon guide me remet debout, alléché.

— Tu es sûr, lui dis-je, que des *longimanus?..*

Fabricio a étendu la main comme pour prêter serment; puis s'est mis en marche sans plus me consulter, me sentant vaincu. Nous rentrons dans la forêt, qui, à cette heure, devient bruyante. Sur les hautes cimes des acajous, des céibas aux fûts argentés, nombre

d'oiseaux s'abattent, s'agitent, se querellent, se déplacent, poussent des cris rauques, s'accommodent déjà pour passer la nuit. A chaque instant, de grandes ailes font siffler l'air, et de mélancoliques roucoulemens résonnent. Le jour devient crépusculaire; au loin, devant nous, les troncs se confondent; nous marchons vers une muraille grise qui sans cesse recule. En dépit de notre hâte, je commence à craindre que nous ne puissions atteindre, avant la nuit noire, le grand fleuve Papaloapam. D'ailleurs, des doutes me viennent.

— Don Antonio vit-il seul? ai-je demandé.

— Non, il est marié.

— Il a des enfans?

— Deux filles.

— Quel âge ont-elles?

— L'une a quatorze ans, l'autre seize.

— Hé! hé! voilà que je comprends mieux pourquoi tu m'entraînes et marches si vite. Elles sont donc jolies, ces fillettes?

— Ni plus ni moins, señor, que la moyenne des femmes de leur âge.

— Laquelle aimes-tu?

— Ni l'une ni l'autre.

— Hum! Tu es un bon, un excellent guide, je te rends justice; néanmoins, avoue que ce n'est pas uniquement pour me faire coucher sous un hangar, ni pour me faire trouver des oiseaux à plumage d'or et des *longimanus* aux élytres de velours, que tu nous exposes à nous casser le cou? Tu n'es pas l'ami de don Antonio, tu n'aimes aucune de ses filles, et cependant un miel t'attire vers le toit sous lequel tu me conduis, je le vois au brillant de tes yeux, à l'élasticité de ton pas. Au fait, serait-ce la mère des jeunes personnes qui?..

— La pauvre femme, señor, est morte depuis deux ans.

— Allons, ta réponse m'oblige à repousser une pensée malicieuse à laquelle je cédais, en me souvenant que ce matin, à l'heure de notre déjeuner, avec une chaleur qui ne m'a laissé aucun doute sur ta sincérité, tu m'as confié ton faible pour le voisinage des femmes. Or l'idée m'est venue, et je ne suis pas encore sûr de me tromper, qu'il doit y en avoir une au bout du dangereux chemin que tu me fais suivre.

Fabricio garde un moment le silence, accélère sa marche.

— Je ne veux pas vous mentir, dit-il soudain, il y en a une.

— L'aînée des jeunes filles, ou la cadette?

— Rien d'elles; ce sont des enfans. Il s'agit de la femme de don Antonio; une joie pour le cœur, un régal et une tentation pour les yeux, que cette personne.

— La femme de don Antonio! Ne viens-tu pas de me dire qu'elle est morte?

— J'ai parlé de la première, de la mère de Luz et de Silvia. Quant à la seconde, la Pétra, oh! elle est vivante, bien vivante, celle-là, je vous le certifie!

Fabricio s'est tourné vers moi, et j'entends sa langue claquer contre son palais.

— Allons, dis-je, je suis dupé. Si nous pouvons arriver avant la nuit, nous dormirons sous un toit; mais je dois renoncer, n'est-ce pas, aux oiseaux à plumage d'or et aux douzaines de *longimanus* qui?..

— Non pas, señor, ils existent, et, si Dieu nous prête vie, vous les récolterez demain. En attendant, dès ce soir, je vous le garantis de nouveau, vos regards se délecteront de la vue de doña Pétra.

— Elle est donc bien belle, cette ranchéra?

— Pas plus qu'il faut. Ce qui la distingue, c'est d'être femme à un degré qui, il n'y a pas à dire, force tous ceux « des pauvres nous » qui l'approchent à se souvenir qu'ils sont des hommes. Ne riez pas, attendez d'avoir vu, c'est-à-dire d'être vaincu. Sachez que s'il prend fantaisie à cette couleuvre de vous regarder d'une façon qu'elle tient en réserve, dont, pour ma part, je ne connais que trop l'invincible puissance, vous serez fasciné à ce point que demain matin, quand je vous parlerai de regagner Cosamaloapam, vous serez devenu sourd.

— Peste! tu me fais peur! Alors tu es amoureux de la Pétra?

— Oui, quand je la vois, ou quand je pense à elle.

— Ce qui veut dire qu'en ce moment, et de gaîté de cœur, tu cours vers une flamme à laquelle, plus savant, et aussi plus fou que les papillons, tu es certain de te brûler.

— Vous parlez comme un Salomon, señor. Toutefois, ne soyez pas jaloux, c'est de compagnie que nous allons rôtir. Attention, voici un tronc qu'il faut escalader.

— Ne crois-tu pas, dis-je avec gravité, que cet obstacle est un avis que nous donne la Providence, et qu'il serait sage de ne pas le franchir?

En guise de réponse, Fabricio passe outre et se retourne pour m'aider. Je suis en équilibre sur le tronc; toutefois, au lieu d'en descendre, je me penche et j'écoute : là-bas, du côté de la savane, un bruit sourd vient de naître; il grandit, fait frémir le sol, passe, s'éloigne, s'affaiblit, meurt. A n'en pas douter, cette rapide rumeur de tempête a été produite par le galop des chevaux et des taureaux effrayés ou chassés. Je me dispose à sauter à bas de mon pittoresque piédestal lorsqu'une détonation retentit, réveillant un lointain écho.

— C'est don Antonio qui chasse, répond Fabricio à l'interrogatoire de mon regard, nous mangerons ce soir de la venaison.

Mon guide se remet en marche. Bientôt je lui fais remarquer que l'ombre s'épaissit de telle façon que, bon gré mal gré, il va nous falloir camper.

— Non, répond-il résolu, nous touchons au port, et, au besoin, nous pourrions l'atteindre à tâtons.

— Si nous arrivons entiers, dis-je en riant, je raconterai à doña Pétra, pour servir tes intérêts, les périls auxquels tu m'exposes pour ses beaux yeux. Au fait, elle est donc de mœurs faciles, ton adorée?

— Les mauvaises langues le donnent à entendre, señor, attendu que dans mon pays, peut-être en est-il de même dans le vôtre, les jolies femmes, pour peu qu'elles soient coquettes, et elles le sont en général, n'échappent guère à cette accusation. En réalité, les preuves manquent; sans compter que don Antonio, qui a été guerillero, n'est pas homme à se laisser berner.

— Néanmoins, tu cherches à gagner les bonnes grâces de sa femme et tu espères y réussir.

— C'est-à-dire que je me suis hasardé, par trois fois, à lui confier combien je la trouve séduisante, et que, par trois fois, elle m'a ri au nez.

— As-tu l'intention de le lui dire une quatrième fois?

— Si j'en trouve l'occasion, je ne suis pas assez sot pour la laisser perdre.

— Tu ne désespères pas?

— Non. Mon père, continue le chasseur, homme sage et de grande expérience, disait volontiers qu'avec les descendantes d'Ève, on ne devait jamais se rebuter devant un refus, et qu'il fallait toujours compter, tant leur humeur est mobile, sur un dépit, une lassitude, un dégoût, une curiosité, un caprice, un rêve, une minute de jalousie, d'esprit de vengeance, de rivalité, d'ennui ou d'appétit. Il soutenait que celui qui sait persévérer, qui ne manque aucune occasion de jeter des fleurs aux pieds de ces jolis oiseaux de paradis que sont les femmes, c'est-à-dire de leur débiter à outrance de galans propos, est à peu près sûr, fût-ce au bout de dix ans, de récolter le fruit de sa courtoisie. Or, ce n'était pas une bête que mon père, puisqu'il m'a fait.

La boutade finale de Fabricio me fit rire, et la profonde philosophie de son père, réfléchir. Puis, curieux de connaître l'idéal de mon compagnon en matière d'esthétique féminine, je lui demandai un portrait de doña Petra.

— Elle est de bonne taille, me dit-il, et, comme toutes les femmes, — il parlait, naturellement, pour celles de son pays, —

elle possède de longs cheveux, de belles dents et de grands yeux. Sa peau, ajouta-t-il, et cette fois il parla avec lenteur comme s'il dégustait et savourait les mots qu'il prononçait, sa peau a la couleur de l'or, de l'or mat, et ses prunelles sont deux brasiers d'où jaillissent non-seulement des étincelles, mais des flammes qui caressent ou brûlent, selon l'heure. Quant à sa bouche, c'est un quartier de grenade qui donne soif de baisers, à même duquel on voudrait mordre pour se désaltérer. Toutefois, ses armes les plus terribles, les plus redoutables contre les « pauvres nous, » ce sont ses regards d'abord, puis surtout sa marche ondulante, balancée. Oh! ce *meneo!* qui lance sa jupe à droite et la ramène à gauche avec un fouettement qui fait songer aux petits flots recourbés que forme le vent du nord sur le Papaloapam, il rend fou.

— Et poète, dis-je à l'amoureux chasseur; tu l'es par tes comparaisons, par ton enthousiasme.

— Celui-là, señor, pour peu que vous soyez de chair, vous le partagerez tout à l'heure.

— A Dieu ne plaise, ne puis-je me défendre de m'écrier, et je vais te mettre toi-même à l'abri de tout danger. Campons.

— Il n'est plus l'heure, me répond Fabricio en me montrant une lumière qui brille en face de nous, voici la demeure de don Antonio.

II.

Guidés par les vives lueurs que projette un foyer établi en plein air, et qui vient d'être alimenté de branches, nous dépassons un dernier arbre. Trois pas encore, et le beau cours d'eau que nous sommes venus chercher, que nous devons traverser, coule paisible devant nous. Signalant aussitôt notre arrivée, quatre maigres chiens hurlent, et, sentinelles non moins vigilantes, des dindons gloussent à corps perdu, au grand émoi d'une flottille de canards qui, tout en donnant sa note, gagne une touffe de roseaux.

Sur le seuil du rancho que nous apercevons à vingt pas de l'autre rive, et que dorent les rayons du foyer, se montrent, attirées par le vacarme, deux jeunes filles dont l'une s'avance et regarde, indécise, de notre côté.

— Bonsoir, petite Luz, a crié mon guide en se faisant un portevoix de ses mains rapprochées de sa bouche.

— Qui êtes-vous? demande l'interpellée.

— Fabricio Lopez, niña, un serviteur de Dieu. Ton père est-il rentré?

— Non, pas encore.

— Et doña Pétra?

— Elle est allée à la nouvelle *milpa* cueillir des épis frais de maïs et se sera laissé surprendre par la nuit.

— C'est mon histoire et celle du señor français que j'accompagne, reprend Fabricio, et nous venons vous demander l'hospitalité. Ne veux-tu pas, niña, nous amener la pirogue?

— Si.

Luz a été rejointe par sa sœur, qui l'aide à mettre à flot la légère embarcation. En dépit de leur âge, quatorze et seize ans, ce sont bel et bien deux femmes que ces jeunes habitantes des solitudes. Elles portent le costume de toutes les métisses de la Terre chaude, à savoir : une jupe courte de couleur bleue retenue à leur taille par une ceinture rouge de crêpe de Chine, et leur chemisette de fine toile, sans manches, laisse nus leurs bras, leurs épaules, et à demi leurs seins. Luz s'est embarquée, remonte le fleuve, se perd dans l'ombre, et c'est le courant qui bientôt l'amène près de nous. Au moment où elle aborde, Fabricio saisit l'avant de l'embarcation, qu'il maintient.

— Merci, petite Luz, dit-il; sais-tu que tu as embelli, et qu'autant que je puis en juger de loin, ta sœur a suivi ton exemple. Allons, assieds-toi près de ce señor, je vais prendre les rames. Tu n'es inquiète ni du retard de ton père ni de celui de ta mère, je suppose?

— Non, señor Fabricio, mais la nuit devient si noire que je voudrais les voir rentrer.

Nous avons atterri. Fabricio, aussitôt la pirogue amarrée, s'installe près du foyer. Luz et Silvia se tiennent à ses côtés, debout, l'interrogeant sur la santé des amies qu'elles possèdent à Cosamaloapam. Je suis pour les deux jeunes filles un vif sujet de curiosité; aussi, tout en parlant, m'examinent-elles à leur aise, très scrupuleusement et très naïvement. Les propos qu'elles échangent avec mon guide ne pouvant m'intéresser à aucun degré, je me promène le long du rivage admirant les jeux de la lumière sur les arbrisseaux chargés de lianes dont elle est bordée, plantes dont les formes fantastiques se prêtent à toutes les fantaisies de mon imagination, la captivent et l'amusent.

Le fleuve roule silencieux, d'une seule nappe, et, trouvant devant moi le terrain libre, je remonte son cours jusqu'à la rencontre de buissons. De là, en me retournant, je vois Luz, Silvia, Fabricio, en pleine lumière. Les deux jeunes filles, appuyées l'une sur l'autre, rient d'un beau rire sonore, enfantin, des joyeusetés que leur débite mon guide. A eux trois, entourés des chiens gravement assis autour du foyer, et que leurs oreilles droites et pointues font ressembler à de grands loups, ils forment un groupe très

original au point de vue des costumes, des attitudes, de l'éclairage, dans leur cadre de verts bananiers. Je me suis assis, et ma pensée voyage, traverse l'espace. Je songe qu'il est minuit là-bas, à Paris, la ville immense et bruyante dont les deux belles filles que j'ai sous les yeux ne suivront jamais les modes, ne sauront jamais le nom.

J'ai tressailli et, placé dans l'ombre, je me suis tourné vers l'ombre. Un peu au-dessus de moi, sur la rive qui me fait face, vient de se produire un bruit sec, net, celui d'une branche morte qui s'est brisée sous le pied qui l'a foulée. Invisible, j'écoute, et cherche à deviner ce qui se passe devant moi. L'eau s'est agitée, j'ai entendu un léger clapotis, et bientôt, sur la surface lisse du fleuve, flotte quelque chose d'indistinct, de volumineux, qui coupe le courant. Est-ce un caïman que ma personne tente, qui vient vers moi en reconnaissance, ou n'est-ce qu'un pécari attardé? Je surveille la ligne lumineuse tracée par le foyer, et surtout le milieu du fleuve que n'atteint pas l'ombre des arbres, étroit espace où se reflètent les étoiles. Un rapide coup d'œil, jeté en arrière, m'a montré les chiens couchés près du foyer, calmes, tandis que les joyeux éclats de rire de Luz et de Silvia continuent à résonner.

J'ai vu, rapide, flotter un objet sans forme. Bientôt, à quelques pas de moi, on marche dans l'eau. Un rayon du foyer passe entre deux arbustes, je surveille ce point. Une femme nue, la tête surmontée d'un paquet de hardes, traverse avec lenteur l'étroit espace lumineux, s'éloigne sans bruit. Je n'ai fait que l'entrevoir. Toutefois ce corps jeune, svelte, aux proportions admirablement pondérées, me restera dans l'esprit comme un type achevé de beauté classique, de grâce suprême, d'idéale perfection.

Pour le coup, je ne songe plus à Paris; intrigué, je suis tout au présent. La statue vivante que je viens de voir doit être cette doña Pétra dont Fabricio est féru. L'action de la jeune femme n'a rien qui puisse me surprendre outre mesure ; elle a voulu prendre un bain en rentrant chez elle, car tous les riverains du Papaloapam, aux ondes tièdes, vivent volontiers dans l'eau. Cependant la *milpa* dans laquelle la baigneuse s'est attardée se trouve située, à ce que j'ai pu comprendre, sur la rive qu'occupe le rancho, et ce retour a des allures clandestines. Est-ce la présence de Fabricio, qu'elle a dû entendre rire, qui a effarouché la jeune femme, qui l'a empêchée de traverser le fleuve en face de sa demeure? Le fait me semble peu probable, attendu que, dans la Terre chaude, la demi-nudité à laquelle le climat non-seulement convie, mais oblige, ne gêne guère plus les femmes que les hommes, et sait rester décente.

Une voix appelle de l'autre rive, en face du rancho. C'est

Fabricio qui répond, qui saute dans la pirogue, qui va au-devant de don Antonio. Le ranchéro a dessellé sa monture et l'animal, tenu par un lasso, nage derrière l'embarcation. Je me suis rapproché du foyer et je me trouve en face d'un homme de haute taille, aux cheveux gris, aux traits rudes. Fabricio décline mes qualités et mon nom; le ranchéro me souhaite la bienvenue, puis se tourne vers ses filles.

— Où est votre mère? demande-t-il.

— A la *milpa*, répond Luz.

— Non pas, je suis ici, dit une voix harmonieuse.

Et, sur le seuil du rancho, je vois une jeune femme vêtue du même costume que Luz et Silvia, mais dont un jupon brodé dépasse coquettement la jupe. Elle est drapée dans l'écharpe qui tient lieu de corset, de corsage et de voile aux femmes de sa caste, c'est-à-dire aux métisses, et s'avance gracieuse vers le ranchéro qui la regarde avec fixité, avec dureté.

— Tu arrives de la *milpa?* demande-t-il.

— Non; j'arrive de ma chambre, où je viens de changer de vêtement.

— Tu as traversé le fleuve, là-bas; et, vers cinq heures, tu étais dans la savane?

— Non, répond l'interpellée, qui remonte son écharpe jusqu'à ses yeux, je n'ai, aujourd'hui, ni traversé le fleuve, ni mis le pied dans la savane. Vers cinq heures j'étais dans la *milpa*, où j'ai courbé nombre d'épis mûrs. Au fait, c'est à cette heure-là que j'ai causé à travers le fleuve avec Fabricio qui venait de m'interpeller, de me demander si nous pouvions, ce soir, lui donner l'hospitalité.

— Tu es sûre qu'il était cinq heures?

— Fabricio peut nous renseigner, dit la jeune femme en se tournant vers mon guide.

— Était-il cinq heures, ou cinq heures et demie? répète l'interpellé qui semble faire appel à sa mémoire, qui se tourne vers moi en frottant son épaisse chevelure et semble m'interroger. Il ajoute aussitôt avec assurance, comme si j'avais résolu son doute, bien que je n'aie ni parlé ni sourcillé : il était cinq heures.

Don Antonio nous regarde à la ronde, les lèvres serrées, en homme qui n'est pas dupe. Toutefois il ne réplique pas, et emmène son cheval. Doña Pétra hésite un instant, puis le suit. Elle le suit d'un pas indolent, cadencé, qui imprime à sa jupe le va-et-vient, comparé par mon guide au retour sur eux-mêmes des petits flots du Papaloapam. J'admire et goûte ce voluptueux *meneo* dont je constate la grâce en même temps que la vertu troublante. En somme, j'ai trouvé le visage de la jeune femme,

que je n'ai vu, il est vrai, qu'à demi voilé par son écharpe, plus harmonieux que ne me l'avait laissé supposer mon guide. Il y a quelque chose de provocant dans le seul aspect de cette belle personne qui doit devenir irrésistible lorsque sa coquetterie lui fait jouer la comédie de l'amour, ou lorsqu'elle le ressent. En outre, elle est servie dans sa puissance de séduction, une bonne fortune me l'a révélé, par un corps comme en rêvent les sculpteurs.

Luz et Silvia ont disparu en même temps que leur belle-mère. Je suis seul avec Fabricio, lequel, contre son habitude, garde le silence.

— Tu es habile à mentir, ne puis-je me défendre de lui dire à mi-voix.

— N'est-ce pas un devoir d'aider son prochain à se tirer d'embarras, me répond-il sur le même ton, surtout lorsque ce prochain est une femme, une femme peut-être en danger de mort?

— En danger de mort! ai-je répété.

— Oui; attendu que don Antonio, autrefois grand coureur d'aventures, n'est ni un novice, ni un sot. Il a très bien deviné que j'ai menti pour aider sa femme à sortir d'un mauvais pas, et il ne doute plus qu'elle ait traversé le fleuve. Vous avez déjà compris, je suppose, que le coup de feu que nous avons entendu a été tiré sur un plus noble animal que nous l'avons cru.

— Veux-tu dire que don Antonio a tiré sur un homme?

Fabricio n'a pas le temps de me répondre, car en ce moment notre hôte reparaît, visiblement préoccupé. Néanmoins, maître de lui, il m'adresse quelques paroles courtoises, me force à m'asseoir sur le hamac suspendu à gauche de la porte, puis demeure silencieux. Par bonheur, Fabricio retrouve sa verve, parle, interroge, plaisante, et sa loquacité, qui parfois m'incommode, me semble, pour l'heure, un précieux don. Luz vient nous aviser que le souper est prêt, et nos dents s'escriment bientôt contre des lanières de bœuf séchées au soleil, assaisonnées de piment. Les deux filles de notre hôte veillent à nous approvisionner de galette de maïs; doña Pétra ne paraît pas.

Elle ne paraît pas; mais, en sortant du rancho pour aller fumer à l'air, je la vois étendue sur le hamac. Elle a rejeté son écharpe et, grâce à sa pose, je retrouve, sous les plis de ses légers vêtemens, le beau corps que j'ai admiré. Le visage, dont je puis maintenant juger, est d'un ovale parfait, et les traits, d'une extrême finesse, sont jolis. La bouche, très petite, est dessinée en forme d'arc. La jeune femme se met debout à notre apparition, lève ses bras, fait saillir sa poitrine, ses hanches, s'étire en un mot avec un sans-façon si complet, avec une grâce si féline, que j'ai tressailli. Déci-

dément Fabricio est bon juge; il y a dans cet être jeune un attrait puissant, violent, capiteux, et ses regards, pleins de langueur, achèvent l'œuvre de séduction.

Lente, indolente, doña Pétra s'est retirée pour aller souper à son tour, en compagnie de ses belles-filles. Pendant ce temps je cause avec don Antonio, je le questionne sur ses cultures et, bien que toujours très visiblement préoccupé, il me répond avec complaisance, avec patience. Doña Pétra, Luz et Silvia reparaissent; le ranchéro s'arme alors d'une lanterne et, après m'avoir courtoisement offert sa propre couche, que j'ai non moins courtoisement refusée, il me conduit vers un hangar ouvert aux quatre vents du ciel, sous lequel ses filles ont étendu deux nattes, l'une pour mon guide et l'autre pour moi. Mon hôte s'excuse de la rusticité de son hospitalité, puis me ramène près du foyer. Là il m'offre un cigare de sa dernière récolte, feuilles de tabac simplement roulées qu'il m'engage à déguster, sur le parfum desquelles il me demandera mon avis. Il me quitte brusquement, après m'avoir déclaré qu'ayant chevauché toute la journée dans la savane, il se sent brisé de fatigue, qu'il a soif de repos. Luz et Silvia, que leur qualité de ménagères force à se lever avant l'aube et qui déjà sommeillent, me souhaitent le bonsoir, vont baiser la main de leur père, puis celle de doña Pétra, debout près du hamac. A peine ont-elles disparu que le ranchéro se rapproche de sa femme, comme pour lui parler. Il se ravise, passe devant elle en la regardant avec fixité et, j'ai pu le constater, d'un œil mauvais.

Doña Pétra, le front baissé, demeure pensive, indécise. Machinale, elle s'étend sur le hamac. J'ai allumé le rustique cigare qui m'a été recommandé, et, à l'exemple de Fabricio, heureux de passer quelques minutes en face de celle qu'il admire, je m'assieds sur un siège bas, au dossier recouvert d'une peau de taureau. A peine étendue, doña Pétra se redresse, se plaint de la lourdeur de l'air, et ses mains mignonnes détachent les nattes qui couronnent son front. Ses bras relevés, nus, ronds, parfaits, fournissent un ravissant cadre à sa chevelure noire, ondée, luisante, abondante, à son visage qu'éclairent en plein, comme toute sa personne du reste, les vives lueurs du foyer ranimé par Fabricio.

La nuit est calme, le feuillage immobile, et le doux clapotis du fleuve, seul bruit que l'on entende, berce l'esprit. Il y a des étoiles au ciel et aussi sur la terre, car des fulgores voltigent autour des buissons.

— Vous avez raison, Fabricio, dit soudain doña Pétra, qui reprend avec mon guide une conversation évidemment interrompue par mon arrivée et celle de son mari; ne sachant pas mentir, et l'ayant

fait sans préméditation, j'ai été maladroite. Pourtant, mes intentions étaient bonnes, et ma conscience est tranquille.

— Vous avez contre vous les apparences, les terribles apparences, répond Fabricio, et il est certain qu'en niant avoir traversé le fleuve, alors qu'il vous a très probablement vue le traverser, vous avez donné un corps aux soupçons de don Antonio. Si vous en doutez, ajoute-t-il en me désignant, interrogez ce señor.

— Est-ce vrai, me demande la jeune femme dont les yeux fouillent les miens, que vous aussi vous avez cru?..

Elle n'a pas achevé, attend ma réponse. Je me tais, aspirant à coups pressés la fumée de mes feuilles de tabac.

Doña Pétra se couvre la tête de son écharpe, la ramène sur son visage, que je vois se teindre d'une couleur rosée.

— Votre silence est une réponse, me dit-elle, et j'aurai peine à me consoler de cette aventure.

— Vous croyez, demande Fabricio, que c'est sur Luis Vazquez que don Antonio a tiré.

— Ce ne peut être que sur lui. Depuis un mois ce jeune homme, qui possède un champ de cotonniers voisin du nôtre, vient presque chaque jour rôder autour du rancho, où je l'ai cru d'abord attiré par Luz et Silvia qui, depuis un an, sont devenues des femmes. Ce soir, m'ayant aperçue dans la *milpa*, il a lancé son cheval à travers le fleuve pour me rejoindre, je l'ai deviné. Voulant à tout prix éviter sa rencontre, j'ai profité du coude de la rivière pour gagner à la nage la rive qu'il venait de quitter, et ma précaution a tourné contre moi. Revenant à son point de départ avec le dessein de me poursuivre, Vazquez a dû rencontrer don Antonio, qui depuis quelques jours a remarqué ses manœuvres et s'en est inquiété.

— Si j'avais son âge et si je possédais le trésor qu'il possède, dit Fabricio, je souffrirais du même mal que lui.

— Sans votre présence ici, continue la jeune femme, il eût appris sur l'heure la simple vérité. Je l'ai senti prévenu, d'humeur à ne rien écouter, et, si j'ai menti, c'était uniquement pour le rassurer. Tout à l'heure ou demain je lui raconterai ce qui est arrivé, car cela me désole de le savoir malheureux, d'être injustement soupçonnée. Qu'ai-je donc de plus que les autres femmes, ajoute naïvement doña Pétra après un court silence, pour attirer ainsi l'attention des oisifs?

— Vous avez votre beauté, répond Fabricio.

— Ma beauté! mais il y a, rien qu'à Cosamaloapam, vingt visages qui valent et même surpassent le mien. Je ne fais d'avances à personne, et je n'ai jamais encouragé qui que ce soit: vous êtes, Fabricio, un de ceux qui peuvent le certifier.

— Et je le certifie, répond le chasseur; mais, du même coup, j'affirme que vous êtes un être ensorcelant. Vous paraissez, et l'on s'arrête; vous passez, et l'on vous suit. Vous aurez beau faire, vous ne pourrez jamais empêcher ceux d'entre nous qui ne sont pas aveugles de vous admirer, de vous convoiter. Et ce n'est pas le moins du monde leur perversité qui, ainsi que vous vous obstinez à le croire, pousse vers vous les papillons; il y a autre chose.

— Quelle autre chose?

— Que vous êtes femme à un degré que celles que vous considérez comme des rivales n'atteignent pas, ne sauraient atteindre. Tenez, consultez ce señor, il vous dira que c'est en lui parlant de la fascination que vous exercez que je l'ai amené jusqu'ici, bien contre son gré. Il riait de mon enthousiasme, s'en moquait. « Attendez d'avoir vu, » lui disais-je, et ses épaules se haussaient. Or, depuis deux heures qu'il vous connaît, il me donne raison par la façon dont il vous regarde, dont il suit chacun de vos mouvemens, sans compter que c'est à mon tour de rire, car lui ne rit plus.

Mis si inopinément en cause, je m'occupe de mes feuilles de tabac qui se déroulent, mais non avec assez d'attention, toutefois, pour ne pas voir que doña Pétra s'est tournée vers moi, qu'elle laisse retomber son écharpe, qu'un sourire rend à sa bouche sérieuse, à son visage attristé, toute leur grâce séductrice. Il y a de la curiosité dans ses yeux, car elle ne peut douter, en voyant ma gêne, que Fabricio a dit vrai.

— Jésus! fait-elle en se signant, suis-je donc coquette à mon insu?

— C'est possible, répond mon guide. En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'à l'époque de la semaine sainte, lorsque tous les habitans de Cosamaloapam et de ses environs se pressent dans l'église pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux, votre présence distrait tous les fidèles, au grand dommage du sacrement de la pénitence. Chez les femmes, vous excitez l'envie; et, rien qu'en passant devant eux, vous donnez aux hommes la tentation de se damner pour vous.

— Je ne vise à rien de ce que vous dites, Fabricio, surtout aux heures dont vous parlez et où je m'occupe exclusivement de mon salut, je vous le jure.

Je prends la parole.

— Pour séduire, dis-je à la jeune femme, il vous suffit de vous montrer, car vous agissez sur l'esprit, sur le cœur, et surtout sur les sens par votre beauté complète, parfaite, absolue.

— Dire que je me crois laide serait mentir, señor; cependant, je vous répéterai ce que je viens de répondre à Fabricio; je connais, à Cosamaloapam, vingt visages qui valent le mien.

— Peut être; seulement celles qui les possèdent n'ont que cela. Chez vous, ce ne sont pas uniquement les traits de votre visage qui attirent et captivent, bien qu'ils soient plus que suffisans pour le faire, c'est tout votre être, tout votre corps, modèle de perfection auquel votre grâce, ce don suprême, ajoute son irrésistible puissance.

— Mon corps! répète la jeune femme avec une surprise que partage Fabricio, qu'a-t-il à voir ici?

— Tout, dis-je; car si vos compatriotes sont de médiocres connaisseurs de la beauté plastique, ils n'en subissent pas moins son invincible attraction.

Doña Pétra et Fabricio me regardent ébahis, ne me comprennent guère, je le vois; les sachant intelligens, j'entreprends de les éclairer. Ayant un parfait modèle sous les yeux, je me lance en pleine esthétique, — j'ai employé le mot, — et j'énumère, je détaille, je souligne une à une les merveilles du corps féminin, ce poème divin d'un créateur divin, poème dont chaque partie est une strophe achevée, l'ensemble un hymne harmonieux. Des pieds menus, des mains mignonnes, des doigts effilés, je remonte à la chevelure, ce splendide et premier voile. Je parle du front, des sourcils arqués qui abritent ces diamans qui vivent, les yeux, les yeux dont les cils à la courbe élégante sont chargés de tempérer l'éclat, d'adoucir le regard et aussi de l'aimanter. Les regards, ils secondent les lèvres si habilement ciselées pour les sourires, si bien modelées pour les baisers. De la finesse des attaches, je passe à celle de la peau, puis à la taille qui se cambre, qui se balance avec la molle flexibilité des jeunes palmiers qui nous abritent. D'un doigt hardi, je trace dans l'air les contours onduleux et voluptueux des hanches épanouies, et je remonte au cou pour signaler non-seulement sa rondeur, mais la suavité des lignes savantes qui le rattachent aux épaules, par la nuque ombrée. Je nomme la poitrine dont les formes pures servirent autrefois, non sans raison, à modeler la coupe des anciens dieux. L'oreille, ce bijou aux replis mystérieux, a son tour. Tout ce que je décris est l'exactitude même, la statue est sous mes yeux.

Pendant que je parle, la soyeuse écharpe voltige, voile successivement de ses plis ce que je dépeins. Elle arrive invariablement trop tard, grâce à l'imprévu de ma marche. Fabricio m'écoute bouche bée; ses yeux sont cloués sur doña Pétra. L'habile chasseur contrôle ce que je dis, approuve, et la femme devient peu à peu pour lui, je le vois au feu de son regard, à l'admiration extasiée avec laquelle il contemple notre hôtesse, un être plus merveilleux encore qu'il le croyait.

De son côté, doña Pétra, attentive, captivée, ne songe plus à son

souci. Elle a savouré mes paroles qui lui ont révélé non-seulement l'ensemble harmonieux de sa beauté, mais des détails dont elle ignorait la valeur, auxquels les hommes de sa caste sont indifférens, comme ils le sont devant les grands sites de leur pittoresque pays. Le beau, le grand, le gracieux, pour être goûtés, sentis, demandent une culture qui manque à l'homme placé près de la nature. Celui-là, il voit bas et court là où l'homme cultivé voit haut et loin, et double ainsi ses jouissances.

Les narines dilatées, l'œil alangui, doña Pétra frissonne. Elle a bien vu que c'est elle que j'ai décrite, et ses regards troublans me remercient, me caressent. Elle se drape maintenant avec un soin méticuleux dans son écharpe, voile sa demi-nudité que, quelques minutes auparavant, elle livrait, inconsciente, comme toutes les femmes de sa caste, à des regards, il est vrai, inconsciens.

— Outre les perfections que je viens d'énumérer, dis-je encore à la jeune femme, à laquelle l'embarras causé par mes révélations prête une séduction de plus, vous possédez, ainsi que je l'ai déclaré tout d'abord, les deux dons qui les complètent et leur donnent toute leur valeur : la grâce et le charme. Vous savez, maintenant, pourquoi vous recevez, sans les provoquer, les hommages de vos compatriotes; ils subissent, sans se l'expliquer, l'invincible attraction du beau.

Doña Pétra demeure pensive ; puis, hésitante :

— Vous avez vu mes bras, mes épaules, mes pieds, dit-elle; hors de là, vous n'avez pu que supposer.

— Je n'ai pas supposé, j'ai vu.

Elle se redresse fière, indignée.

— J'ai vu, ai-je répété.

Et me penchant, à mi-voix, je lui rappelle sa sortie du fleuve, son passage entre les buissons.

Elle se lève, rougit, se drape et, comme si elle n'osait plus me regarder, pénètre dans sa demeure.

Fabricio se lève à son tour, allume une branche de pin destinée à nous servir de torche, et me guide vers le hangar où nous devons passer la nuit.

— Vous êtes de l'école de mon père, me dit-il avec bonne humeur, et vous avez une façon de lisser les plumes des oiseaux de paradis dont je saurai tirer profit. Je me croyais savant, et je n'étais qu'un âne, qu'un aveugle. C'est vrai, pourtant, ajoute-t-il en fermant à demi les yeux, tandis que son doigt trace dans l'air des courbes sinueuses, c'est vrai que, chez les femmes, les lignes de la nuque, les épaules, des hanches sont... vous avez fait rougir à trois reprises doña Pétra; toutefois, elle ne vous en veut pas le moins du monde de lui avoir appris combien elle est belle, je vous

le certifie. Savez-vous que le regard qu'elle vous a décoché, lorsque vous lui avez parlé à l'oreille, m'a rendu jaloux. Vrai, ce regard, c'est comme si elle vous avait embrassé.

Fabricio fait quelques pas sans mot dire, chasse les chiens qui nous suivent, puis se rapproche de moi.

— Je ne puis vous offrir de l'argent, me dit-il soudain à mi-voix, non, je ne puis offrir de l'argent à votre Grâce. Cependant, lorsque l'on veut, il est toujours facile de s'arranger ; n'est-ce pas votre avis?

— Certes.

— Combien de peaux de tigres voulez-vous pour m'apprendre les paroles qui vous ont valu le regard que je vous envie?

— Je te les livre gratis, dis-je, car c'est toi, sauf une variante, qui me les a apprises ce matin. Jusqu'ici tu n'as complimenté les femmes que de leurs yeux et, à l'occasion, de la grosseur de leurs jambes; dorénavant, puisque tu m'as compris, apprends-leur qu'elles sont belles de la tête aux pieds, tu ne les tromperas jamais qu'à demi.

— Je le leur apprendrai avec conviction, señor, heureux de leur ouvrir les yeux.

— A ton tour de me répondre ; que penses-tu, à l'heure actuelle, de la brouille de nos hôtes?

— Que grâce à votre présence, un peu à la mienne, don Antonio s'est mieux contenu que je l'espérais, car il est vindicatif. Il aime sa femme et subit, comme vous avez dit, l'influence de la beauté. Demain la señora sera justifiée ou pardonnée et nous aurons échappé à une scène de ménage qui, sans que vous ayez paru vous en douter, eût pu être sanglante.

— Tu crois l'orage calmé, dissipé?

— Je ne fais que l'espérer, et voici pourquoi. J'ai prévenu don Antonio que nous nous mettrions en chasse dès l'aube, il m'a recommandé de vous ramener vers midi, pour déjeuner, je puis donc répondre de demain. Quant à après-demain, il est difficile de prédire ce qui arrivera, avec un homme qui a la colère froide.

Fabricio parla encore, et je ne l'entendis plus : je dormais.

III.

Mon nom, très discrètement prononcé, me fait ouvrir les yeux et, à la lueur crépusculaire des étoiles, je vois mon guide penché au-dessus de moi. Il m'annonce que le jour va paraître, me demande si je veux le suivre à la *milpa*, où les longimanus nous attendent.

Je me suis levé sans bruit, et nous voilà suivant le cours du fleuve, longeant un bois. De loin en loin des mangliers, sentinelles

avancées, lancent leurs racines qui sortent de terre comme des serpens noirs au dos onduleux, vers les eaux qui coulent murmurantes, forçant les joncs qu'elles baignent à d'éternels saluts. Une lueur rose teint le bout d'horizon que nous pouvons apercevoir, envahit si rapidement le ciel que nous avons peine à suivre ses progrès. Aussitôt les oiseaux s'éveillent, et, pénétrant dans les bois, nous marchons sur le sentier de la *milpa*, charmés par un concert toujours le même et toujours nouveau, qu'aucune oreille ne se lasse d'entendre. Il y a des solistes dans le sublime orchestre, des solistes hors ligne, car tous les autres oiseaux, ceux-là mêmes qui ne savent que pépier, crier ou gazouiller, se taisent pour les écouter, puis reprennent en chœur les derniers sons. L'orgue, si puissant avec ses éclats de tempête, si grave dans la prière, si émouvant lorsqu'il imite les voix humaines ou celles du ciel, n'est pas plus harmonieux, plus troublant, plus savant, plus céleste que les chants qui saluent dans les grandes forêts tropicales, sur les bords des rivières qui les traversent, ou sur ceux des lacs endormis dans leurs profondeurs mystérieuses, l'apparition instantanée du soleil.

Toutefois ces mélodies ont un côté humain qui, des hauteurs du ciel où elles transportent, font brusquement choir sur la terre. Est-ce pour critiquer, ou pour applaudir à leur manière, qu'un solo à peine achevé, ce soient toujours des échassiers au cri discordant qui répondent, à moins que ce ne soient des merles ou des corbeaux? Mais tous les exécutans reprennent en chœur l'hymne final qui précède leur dispersion, et laissent l'auditeur charmé.

Pas plus que moi, Fabricio n'a parlé ni remué pendant la prière d'amour qui a eu pour objet le créateur, puisque mon guide et moi ne sommes là que par accident.

Nous avons atteint une clairière, et Fabricio, son fusil armé, le nez en l'air, épie les oiseaux à plumage d'or, qu'il m'a annoncés, qui existent. Je l'imite et nous guettons anxieux, silencieux, sans prendre garde aux lazzis que nous décochent des perroquets qui passent. Des prosaïques, des terrestres, ceux-là. Pas tout à fait pourtant, puisqu'ils vivent par couples et parfois se réunissent en assemblée bruyante, sans autre but appréciable que de crier ensemble. Une fois égosillé, chacun repart avec la compagne dont la mort seule réussit à le séparer. C'est que les perroquets, s'ils sont aussi bavards que les hommes, sont en revanche plus constans qu'eux, au dire de Fabricio qui en peut savamment parler, puisqu'il connaît les uns et les autres.

Le soleil n'éclaire qu'une moitié de la clairière. Du côté de l'ombre, calme et silence. Du côté du soleil, bruissent des ailes de gaze, bourdonnent des élytres d'émeraude, « froufroutent » des ailes multicolores, des...

Un cri, un cri strident de terreur ou de douleur a traversé l'espace, nous arrive affaibli, poignant. Nous échangeons un regard, mon guide et moi, nous nommons à la fois don Antonio et doña Pétra, lorsqu'un second cri, plus aigu encore que le premier, achève de nous troubler. C'est un cri de femme, un cri de détresse, d'appel. Nous partons au pas de course dans la direction du rancho dont nous sommes à dix minutes à vol d'oiseau, dont nous entendons les chiens hurler. Bientôt des voix haletantes nomment Fabricio, les voix de Luz et de Silvia, que nous voyons accourir éperdues, se tenant par la main.

— Qu'arrive-t-il? ai-je crié.

Les deux jeunes filles, suffoquées, ne peuvent répondre.

— Père!.. dit Luz, qui s'arrête.

— Parlez, enfans, parlez vite.

— Père a tué mère, et s'est enfui! peut enfin articuler Silvia.

Et les sanglots redoublent.

Au lieu de questionner, je reprends ma course; mon guide me suit. Plus aucun bruit dans la direction du rancho, les chiens sont redevenus muets. Oh l'affreux drame! j'y songe tout en courant. L'heure de l'explication venue, la jeune femme n'aura pas été écoutée, crue. Nous eussions dû rester, Fabricio et moi, nos regards nous prouvent que, pas plus l'un que l'autre, nous ne nous sentons la conscience tranquille. Après l'avoir retardé, notre présence eût peut-être conjuré le crime.

Nous arrivons; je respire. Doña Pétra est assise sur la chaise basse que j'occupais la veille, elle tient sa tête entre ses mains. Elle est en chemisette, en jupon et ses vêtemens sont maculés de sang, d'un sang vermeil qui coule sur ses épaules, le long de ses bras qu'il souille. Quelle douleur, quel désespoir se lisent sur ce visage pâle, crispé, dont les cheveux en désordre laissent suinter du sang! Est-ce donc à la tête que la jeune femme a été frappée? Je l'interroge, elle me regarde, ne me répond pas. Soudain elle se lève, avance, écarte ses cheveux :

Il a fait de moi un monstre, me crie-t-elle entre deux sanglots, il m'a faite *mocha!*

Involontairement, je recule devant cette tête il y a quelques heures si charmante, maintenant sanglante, terrifiante, presque hideuse, qui n'a plus d'oreilles!

IV.

Ma douloureuse stupéfaction, mon instinctif mouvement d'horreur n'ont pu échapper à la jeune femme qui, de son côté, a reculé. Je me précipite vers elle, elle me repousse.

— Ne me touchez pas, dit-elle farouche, laissez-moi!

— Je veux vous panser, lui dis-je, étancher votre sang.

— Qu'il coule, répond-elle, je veux mourir. Mutilée, défigurée pour un crime dont je suis innocente, s'écrie-t-elle en levant ses bras, c'est à douter de la justice de Dieu!

— Je vous en prie, laissez-moi vous secourir.

— Non, que la mort vienne. Hier encore tu disais m'aimer, toi, ajoute-t-elle en se rapprochant de Fabricio, prouve que tu ne mentais pas, en achevant de me tuer.

— C'est parce que je vous aime que je veux que vous viviez, doña Pétra, que je vous conjure...

La jeune femme s'élance vers le fleuve, j'ai pu la retenir. Elle se débat, sanglote; ses forces, déjà affaiblies par la perte de son sang, s'épuisent; je la sens défaillir. J'ai fait un signe à Fabricio, il m'aide à la soutenir, à la porter sur le hamac. Je ne m'occupe pas de sa syncope, mais de ses plaies, et Luz et Silvia, auxquelles je demande de l'eau, du linge, m'en apportent. Rassurées par mes affirmations que la vie de leur belle-mère n'est pas en danger, les jeunes filles me secondent avec diligence, avec sang-froid.

Devant les plaies que j'ai lavées, qu'elle a vues, Luz trouve bon de m'apporter une calebasse pleine de liquidambar, car les habitans des forêts du Mexique, bien avant les chirurgiens d'Europe, ont découvert l'efficacité des pansemens antiseptiques. Le précieux baume a étanché le sang, mis les blessures à l'abri du contact de l'air, assuré une prompte et saine cicatrisation. Je lave à grande eau les cheveux, les bras, les épaules de la mutilée qui revient à la vie, qui maintenant se laisse soigner sans se débattre. J'ai demandé des vêtemens et, de mieux en mieux secondé par les deux jeunes infirmières, la patiente, pourvue d'une mentonnière, se tient assise sur sa couche aérienne. Sur mon ordre, les vêtemens maculés de sang dont la vue la troublaient ont été emportés.

Doña Pétra se tient immobile, les yeux clos, semble dormir; mais des larmes perlent entre ses longs cils, roulent le long de ses joues, tombent sur son sein. Je la nomme, elle ouvre les yeux, et nous revoit assis en face d'elle, mon guide et moi, comme nous l'étions la veille. Elle se redresse, porte la main à son bandeau, fait mine de l'arracher. Luz et Silvia se sont précipitées, lui ont pris les mains.

— Vous êtes toujours belle, doña Pétra, lui dit Silvia.

Luz, qui a eu le même sentiment féminin que sa sœur, a couru vers le rancho, reparaît avec un miroir grand comme la main, le seul que l'on possède.

La jeune femme a saisi l'instrument, me regarde, regarde

Fabricio, ses belles filles, cherche à lire sur nos traits des traces d'appréhension. Elle tremble, elle hésite, notre calme la rassure.

— Jésus, Maria! dit-elle en se signant. Puis, lente, elle lève le miroir à la hauteur de son visage et ne voit que son bandeau qui, momentanément, voile sa difformité.

— Aujourd'hui passe, dit-elle; mais demain!

— Vous trouverez une nouvelle manière de disposer vos cheveux, lui dis-je, et vous serez, quand même, une des plus belles œuvres de Dieu.

— Taisez-vous, me répond-elle impérieuse et comme effrayée; vos paroles, hier, m'ont grisée de vanité; je suis châtiée.

— Il y a encore qui vous aime, doña Pétra, dit mon guide avec véhémence, avec passion, et, si votre mari reparaît, je me propose de lui demander de me traiter comme il vous a traitée, de nous montrer s'il n'a de courage qu'en face des femmes. Comment a-t-il osé, comment a-t il pu vous mutiler? Vous ne vous êtes pas laissé faire sans résister, je suppose?

— Je me suis éveillée prise dans son lasso, garrottée, répond la jeune femme, dont les larmes coulent de nouveau, et je ne me suis effrayée qu'à demi. Il m'accusa, je lui expliquai ce que j'avais fait, la cause de mon mensonge qui n'avait eu d'autre but que de le tranquilliser. Il ne m'a pas crue. « Ton amant est mort, m'a-t-il dit, et, si tu attirais hier les hommes, ce soir ta laideur les repoussera. » Il s'est armé de son couteau et... Et je suis innocente! s'écrie la victime en levant ses beaux bras vers le ciel, en les laissant retomber, anéantie.

Très ému, Fabricio dégaine son *macheté*, le brandit. Il traite de lâche, de barbare, de sauvage, le rustre qui a porté une main sacrilège sur un chef d'œuvre de beauté. Je le laisse déclamer, je suis au fond de son avis, et pas très éloigné de mettre moi-même flamberge au vent si, par aventure, le profanateur reparaît. Devant les menaces de Fabricio, Luz et Silvia, inquiètes pour leur père, sanglotent. Je fais cesser les imprécations de mon guide en lui montrant les pauvres petites, et je m'occupe de consoler la mutilée, tâche vaine.

Luz et Silvia, intriguées, me posent à tour de rôle une question qu'elles ont d'abord adressée à Fabricio, qui n'a su que répondre. Les deux curieuses veulent savoir pourquoi leur père a voulu tuer doña Pétra, après avoir dit qu'il a tué Vazquez. Embarrassé par leur candeur, je parle d'un accès de folie, et suis cru.

Nous sommes d'accord, Fabricio et moi, sur la nécessité de conduire doña Pétra chez sa mère, qui habite Cosamaloapam. La jeune femme résiste; son devoir, dit-elle, lui ordonne de rester.

Peu à peu elle se rend à nos conseils, cède à nos supplications. Au fond, elle a peur de se retrouver en face du bourreau qui l'a mutilée, qui a tué un homme. Nous aménageons la pirogue, nous nous embarquons, laissant Luz et Silvia gardiennes du rancho avec deux vieux époux indiens établis près du champ de cotonniers, et qu'elles ont été quérir. Vers trois heures de l'après-midi, entraînés par le doux courant du fleuve aux ondes vermeilles des Papillons, nous passons devant la milpa, et, songeant aux *longimanus*, je pousse un soupir de regret.

Un mois plus tard, lorsque je remontai vers la Terre tempérée, doña Pétra, autrefois surnommée la « Divine, » n'était déjà plus connue que sous le nom de *la Mocha*. Elle ne tarda guère à connaître la mort violente de son mari qui, pour n'avoir pas à rendre compte de ses deux crimes, avait repris son ancien métier de guérilléro. Devenue libre, la séduisante jeune femme, après son deuil, épousa l'honnête Fabricio, choisi comme tuteur de Luz et de Silvia.

Ce fut le chasseur lui-même qui, en m'apportant à Orizava douze *longimanus* et quatre *progons* (oiseaux à plumage d'or), me donna ces dernières nouvelles. Il m'apprit encore que, grâce à la façon dont elle disposait ses cheveux, nul de ceux qui l'ignoraient ne pouvait soupçonner la mésaventure de doña Pétra.

— Es-tu heureux? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-il; car, grâce à la *sthétique* que vous m'avez apprise, je sais que je possède un oiseau rare. Mon père, continua-t-il, en reprenant son ton plaisant d'autrefois, me raconta un jour que, dans les temps passés, un homme fut en marché avec le diable, lequel, en échange de l'âme de son client, s'engagea à lui livrer une femme dotée de toutes les vertus et de toutes les qualités imaginables, dont une liste fut dressée. Au moment de signer le pacte, le client le relut avec soin, et fit remarquer au diable que, parmi toutes les qualités énumérées, manquait à son avis la plus essentielle, celle de la fidélité.

— C'est vrai, dit Satan; mais, à l'impossible, nul n'est tenu. S'il avait existé, s'il pouvait exister une jolie femme fidèle, tu dois comprendre, mon ami, qu'il y a bel âge que je ne serais plus garçon.

— Plus heureux que le diable, ajouta mon ex-guide, j'ai trouvé la femme qu'il désespérait de rencontrer et la lui ai soufflée; n'est-ce pas de bonne guerre?

Connaissant l'âme de la Mocha comme je la connaissais, je répondis affirmativement.

LUCIEN BIART.

FRAGMENS

DU

JOURNAL D'EUGÈNE DELACROIX [1]

Jeudi 27 janvier 1853.

. . . .

Je n'éprouve pas, à beaucoup près, pour écrire, la même difficulté que je trouve à faire mes tableaux. Pour arriver à me satisfaire, en rédigeant quoi que ce soit, il me faut beaucoup moins de combinaisons de compositions, que pour me satisfaire pleinement en peinture. Nous passons notre vie à exercer, à notre insu, l'art d'exprimer nos idées au moyen de la parole. L'homme qui médite dans sa tête comment il s'y prendra pour obtenir une grâce, pour éconduire un ennuyeux, pour attendrir une belle ingrate, travaille à la littérature sans s'en douter. Il faut tous les jours écrire des lettres qui demandent toute notre attention et d'où quelquefois notre sort peut dépendre.

Telles sont les raisons pour lesquelles un homme supérieur écrit toujours bien, surtout quand il traitera de choses qu'il connaît bien. Voilà pourquoi les femmes écrivent aussi bien que les plus

(1) Ces fragmens sont extraits du *Journal* inédit d'Eugène Delacroix, commencé en 1823 et continué pendant plus de quarante ans. Nous en devons la communication à l'obligeance des éditeurs, MM. E. Plon, Nourrit et Cᵉ, qui en préparent la publication complète.

grands hommes. C'est le seul art qui soit exercé par les indifférentes... Il faut ruser, séduire, attendrir, congédier, en arrivant et en partant. Leur faculté d'à-propos, la lucidité extrême dans certains cas, trouvent ici merveilleusement leur application. Au reste, ce qui confirme tout cela, c'est que, comme elles ne brillent pas par une grande puissance d'imagination, c'est surtout dans l'expression des riens qu'elles sont maîtresses passées. Une lettre, un billet qui n'exige pas un long travail de composition est leur triomphe.

Lundi 7 février.

Aujourd'hui l'insipide et indécente cohue de la fête du Sénat. Aucun ordre, tout le monde pêle-mêle et dix fois plus d'invités que le local n'en peut contenir. Obligé d'arriver à pied et d'aller de même retrouver la voiture à Saint-Sulpice... Que de gueux! Que de coquins s'applaudissent dans leurs habits brodés! Quelle bassesse générale dans cet empressement!

Mardi 15 mars.

Je retrouve sur un chiffon de papier ces lignes que j'ai écrites il y a longtemps; j'étais alors plus misanthrope que je ne suis. J'avais plus de raisons d'être heureux, puisque j'étais plus jeune. Je ne laissais pas d'être attristé du spectacle auquel nous assistons et dont nous sommes nous-mêmes les acteurs et les victimes.

Voici la boutade: « Comment ce monde si beau renferme-t-il tant d'horreurs! Je vois la lune planer paisiblement sur des habitations plongées, en apparence, dans le silence et dans le calme... Les astres semblent se pencher dans le ciel sur ces demeures paisibles, mais les passions qui les habitent, les vices et les crimes ne sont qu'endormis ou veillent dans l'ombre et préparent des armes; au lieu de s'unir contre les horribles maux de la vie mortelle, dans une paix commune et fraternelle, les hommes sont des tigres et des loups animés les uns contre les autres pour s'entre-détruire. Les uns laissent un libre cours aux détestables emportemens qu'ils ne peuvent maîtriser: ce sont les moins dangereux. Les autres renferment, comme dans des abîmes sans fond, les noirceurs, la bile amère qui les anime contre tout ce qui porte le nom d'homme. Tous ces visages sont des masques, ces mains empressées qui serrent votre main sont des griffes acérées prêtes à s'enfoncer dans votre cœur. A travers cette horde de créatures hideuses, apparaissent des natures nobles et généreuses. Les rares mortels qui ne semblent laissés à la terre que pour témoigner

du fabuleux âge d'or sont les victimes privilégiées de cette multitude de traîtres et de scélérats qui les entourent et les pressent. Le sort s'unit aux passions de mille monstres, pour conspirer la perte de ces hommes innocens, et presque tous rendent à ce ciel ingrat une détestable vie, en maudissant un présent si funeste: et presque également leur inutile vertu, but des attaques et des haines, fardeau volontaire, et qu'ils n'ont traîné que pour leur malheur, à travers mille maux. » . . . .

Vendredi 18 mars.

Vu, après le conseil, l'admirable *Saint Just* de Rubens. Le lendemain, en essayant de me le rappeler, au moyen d'une esquisse d'après la gravure, j'ai cru m'assurer que l'emploi du pinceau, au lieu de la brosse, a déterminé l'exécution lisse et plus achevée, c'est-à-dire sans plans heurtés, de Rubens. Ce mode mène à une exécution plus ronde, comme est la sienne, mais qui en même temps donne plus vite l'expression du fini. D'ailleurs, l'emploi des panneaux force pour ainsi dire à se servir de pinceaux. La touche lisse et un peu molle laisse moins d'aspérités. Avec les martres et les brosses ordinaires, on arrive à une dureté, à une difficulté de fondre les couleurs qui est presque inévitable, les traces de la brosse laissent des sillons impossibles à dissimuler.

Dimanche 27 mars.

Aux partisans exclusifs de la réforme et du contour.

Les sculpteurs vous sont supérieurs... En établissant la forme, ils remplissent toutes les conditions de leur art. Ils recherchent également, comme les partisans du contour, la noblesse des formes et de l'arrangement. Vous ne modelez pas, puisque vous méconnaissez le clair-obscur qui ne vit que des rapports de la lumière et de l'ombre établis avec justesse. Avec vos ciels couleur d'ardoise, avec vos chairs mates et sans effet, vous ne pouvez produire la saillie. Quant à la couleur qui est partie de la peinture, vous faites semblant de la mépriser, et pour cause...

Lundi 28 mars.

A Irène.

« Je suis le premier puni de mon horrible paresse à écrire, puisqu'elle me prive de recevoir souvent de vos nouvelles et de renouveler, en m'entretenant avec vous, le charme des souvenirs d'en-

fance. Je suis en cela d'autant plus coupable et ennemi de moi-même, qu'isolé comme je suis je vis bien plus souvent dans mon esprit avec le passé qu'avec ce qui m'entoure. Je n'ai nulle sympathie pour le temps présent ; les idées qui passionnent mes contemporains me laissent absolument froid ; mes souvenirs et toutes mes prédilections sont pour le passé, et toutes mes études se tournent vers les chefs-d'œuvre des siècles écoulés. Il est heureux, au moins, qu'avec ces dispositions, je n'aie jamais songé au mariage : j'aurais certainement paru à une femme jeune et aimable infiniment plus ours et plus misanthrope que je ne le parais à ceux qui ne me voient qu'en passant. »

A Andrieu.

« Je n'ai pas autant de mérite qu'on pourrait le penser à travailler beaucoup, car c'est la plus grande récréation que je puisse me donner... J'oublie, à mon chevalet, les ennuis et les soucis qui sont le lot de tout le monde. L'essentiel dans ce monde est de combattre l'ennui et le chagrin. Sans doute, parmi les distractions qu'on peut prendre, je pense que celui qui les trouve dans un objet comme la peinture doit y trouver des charmes que ne présentent point les amusemens ordinaires. Ils consistent surtout dans le souvenir que nous laissent, après le travail, les momens que nous lui avons consacrés. Dans les distractions vulgaires, le souvenir n'est pas ordinairement la partie la plus agréable ; on en conserve plus souvent du regret, et quelquefois pis encore. Travaillez donc le plus que vous pourrez : c'est toute la philosophie et la bonne manière d'arranger sa vie. »

1er avril.

J'ai usé pour la première fois de mes entrées aux Italiens... Chose étrange ! j'ai eu toutes les peines du monde à m'y décider ; une fois que j'y ai été, j'y ai pris grand plaisir ; seulement j'y ai rencontré trois personnes, et ces trois personnes m'ont demandé à venir me voir. L'une est Lasteyrie, qui veut bien m'apporter son livre sur les vitraux ; la seconde est Delécluze, qui m'a frappé sur l'épaule avec une amabilité qu'on n'attendrait guère d'un homme qui m'a peu flatté, la plume à la main, depuis environ trente ans qu'il m'immole à chaque Salon. Le troisième personnage qui m'a demandé à venir me voir est un jeune homme que je me rappelle avoir vu, sans savoir où et sans connaître son nom ; cette distraction est fréquente chez moi.

Le souvenir de cette délicieuse musique (*Sémiramis*) me remplit d'aise et de douces pensées le lendemain 1er avril. Il ne me reste dans l'âme et dans la pensée que les impressions du sublime qui abonde dans cet ouvrage. A la scène, le remplissage, les fins prévues, les habitudes de talent du maître refroidissent l'impression, mais ma mémoire, quand je suis loin des acteurs et du théâtre, fond dans un ensemble le caractère général, et quelques passages divins viennent me transporter et me rappellent en même temps celui de la jeunesse écoulée.

L'autre jour, Rivet vint me voir et, en regardant la petite *Desdémone aux pieds de son père*, il ne put s'empêcher de fredonner le *Se il padre m'abbandona*, et les larmes lui vinrent aux yeux. C'était notre beau temps ensemble. Je ne le valais pas, au moins pour la tendresse et pour bien d'autres choses, et combien je regrette de n'avoir pas cultivé cette amitié pure et désintéressée! Il me voit encore et, je n'en doute pas, avec plaisir; mais trop de choses et trop de temps nous ont séparés. Il me disait, il y a peu d'années, en se rappelant cette époque de Mantes et de notre intimité : « Je vous aimais comme on aime une maîtresse. »

Il y a aux Italiens, qui jouent maintenant, dans le désert, une Cruvelli dont on parle très peu dans le monde et qui est un talent très supérieur à la Grisi, qui enchantait tout le monde quand les Bouffes étaient à la mode.

Une chose dont on ne s'est pas douté, à l'apparition de Rossini, et pour laquelle on a oublié de le critiquer, parmi tant de critiques, c'est à quel point il est romantique. Il rompt avec les formules anciennes illustrées jusqu'à lui par les plus grands exemples. On ne trouve que chez lui ces introductions pathétiques, ces passages souvent très rapides, mais qui résument pour l'âme toute une situation, et en dehors de toutes les conventions. C'est même une partie, et la seule, dans son talent, qui soit à l'abri de l'imitation. Ce n'est pas un coloriste à la Rubens. J'entends toujours parler de ces passages mystérieux. Il est plus cru ou plus banal dans le reste, et, sous ce rapport, il ressemble au Flamand, mais partout la grâce italienne et même l'abus de cette grâce.

Dimanche 3 avril.

Retourné aux Italiens : *le Barbier*. Tous ces motifs charmans, ceux de la *Sémiramis* et du *Barbier*, sont continuellement avec moi.

Je travaille à finir mes tableaux pour le Salon, et tous ces petits

tableaux qu'on me demande. Jamais il n'y a eu autant d'empressement. Il semble que mes peintures sont une nouveauté découverte récemment (1).

Lundi 4 avril.

Vu le soir Mme de Rubempré dans sa nouvelle maison. J'ai été enchanté de l'habitation : il y aura de quoi s'y plaire. J'en suis heureux pour cette bonne amie. Elle raffole des curiosités des ameublemens, et elle se trouve servie à souhait. Elle me faisait, ou plutôt nous faisions ensemble, cette réflexion : que tout le bonheur vient tard. C'est comme ma petite vogue auprès des amateurs; ils vont m'enrichir après m'avoir méprisé.

Vendredi 8 avril.

Sorti d'assez bonne heure pour aller voir les artistes qui m'avaient prié de les visiter. Que de tristes plaies, que d'incurables maladies de cerveau! Je n'ai eu qu'une compensation, mais elle a été complète : j'ai vu un véritable chef-d'œuvre : c'est le portrait que Rodakowski (2) vient de rapporter d'après sa mère. Cet ouvrage confirme le précédent qui m'avait tant frappé à l'exposition.

Rentré très fatigué et après un sommeil presque léthargique et insurmontable, reposé tout à fait, et dîné avec Mme de Forget. Nous avons été voir les Cerfbeer aussitôt après, et promené un peu sur les boulevards.

Mardi 12 avril.

Dîné chez Riesener avec Gautier qui a été aimable; il me boudait depuis quelque temps.

(1) Le 14 avril 1853, Delacroix écrivait à M. Moreau père : — « Eh bien, oui, cher ami, c'est vraiment à n'y pas croire et, pour ma part, je n'y comprends rien. Il semble maintenant que mes peintures soient une nouveauté récemment découverte, que les amateurs vont m'enrichir après m'avoir méprisé. » — Dans une précédente note, et à propos de toiles vendues par le maître à des marchands ou à des amateurs, nous avons fait quelques rapprochemens de chiffres, qui, par eux-mêmes, sont assez éloquens. Delacroix ne s'en montrait pourtant pas mécontent. Il n'était pas exigeant à ce point de vue. Souvent, dans sa correspondance, il demande à l'amateur qui désire une de ses œuvres d'en fixer lui-même le prix. A cinquante-cinq ans, après trente années de production ininterrompue, c'est un sentiment de surprise qu'il éprouve à constater que le succès lui vient!

(2) Henri Rodakowski, peintre polonais, né à Lemberg. Il fut élève de Léon Cogniet. Il envoya au Salon de 1852 un beau portrait de Dembinski, qui lui valut une première médaille. Il exposa ensuite le portrait de sa mère, en 1853, et celui de Frédéric Villot, en 1855.

J'ai été voir en revenant le dernier acte de *Sémiramis*.

Dans la journée, Mme Villot, Mme Barbier et Mme Herbelin sont venues voir mes tableaux. Cette dernière s'est affolée des *Pèlerins d'Emmaüs* (1), et veut l'avoir au prix que j'avais demandé.

Mercredi 13 avril.

Il faut toujours gâter un peu un tableau pour le finir. Les dernières touches destinées à mettre de l'accord entre les parties ôtent de la fraîcheur. Il faut paraître devant le public en retranchant toutes les heureuses négligences qui sont la passion de l'artiste. Je compare ces retouches assassines à ces ritournelles banales qui terminent tous les airs et à ces espaces insignifians que le musicien est forcé de placer entre les parties intéressantes de son ouvrage, pour conduire d'un motif à l'autre ou les faire valoir. Les retouches pourtant ne sont pas aussi funestes au tableau qu'on pourrait croire, quand le tableau est bien pensé et a été fait avec un sentiment profond. Le temps redonne à l'ouvrage, en effaçant les touches, aussi bien les premières que les dernières, son ensemble définitif.

Jeudi 14 avril.

Dîné chez M. Fould. Le *Moniteur* a envie d'avoir de ma prose : cela tombe mal au milieu de mes occupations.

Été chez R... finir la soirée pour entendre la répétition et le choix que Delsarte fait des morceaux de son concert. Cette éternelle musique primitive, sans interruption, est bien monotone; un air de Cherubini risqué au milieu de tout cela m'a paru un foudre d'invention.

Vendredi 15 avril.

Le préfet nous dit ce matin à notre comité où on débattait une question de cimetière, qu'à propos de l'insuffisance des cimetières de Paris, il existait un projet d'un sieur Lamarre ou Delamarre, qui proposait sérieusement d'envoyer les morts en Sologne, ce qui aurait l'avantage de nous en débarrasser et de fortifier le terrain.

J'avais été, avant la séance, voir les peintures de Courbet. J'ai été étonné de la vigueur et de la saillie de son principal tableau; mais quel tableau! quel sujet! La vulgarité des formes ne ferait

(1) Cette admirable toile a figuré récemment à l'Exposition des cent chefs-d'œuvre, à la salle Petit, avec la *Fiancée d'Abydos*. Le prix en question était 2,000 francs.

rien; c'est la vulgarité et l'inutilité de la pensée qui sont abominables; et même, au milieu de tout cela, si cette idée, telle quelle, était claire! Que veulent ces deux figures? Une grosse bourgeoise, vue par le dos et toute nue, sauf un lambeau de torchon négligemment peint qui couvre le bas des fesses, sort d'une petite nappe d'eau qui ne semble pas assez profonde seulement pour un bain de pied. Elle fait un geste qui n'exprime rien, et une autre femme, que l'on suppose sa servante, est assise par terre, occupée à se déchausser. On voit là des bas qu'on vient de tirer : l'un d'eux, je crois, ne l'est qu'à moitié. Il y a entre ces deux figures un échange de pensées qu'on ne peut comprendre. Le paysage est d'une vigueur extraordinaire; mais il n'a fait autre chose que mettre en grand une étude que l'on voit là près de sa toile; il en résulte que les figures y ont été mises ensuite et sans lien avec ce qui les entoure. Ceci se rattache à la question de l'accord des accessoires avec l'objet principal, qui manque à la plupart des grands peintres. Ce n'est pas la plus grande faute de Courbet.

Il y a aussi une *Fileuse* (1) endormie, qui présente les mêmes qualités de vigueur, en même temps que d'imitation... Le rouet, la quenouille, admirables; la robe, le fauteuil, lourds et sans grâce.

Les *Deux Lutteurs* montrent le défaut d'action et confirment l'impuissance dans l'invention. Le fond tue les figures : et il faudrait en ôter plus de trois pieds tout autour.

Oh! Rossini! Oh! Mozart! Oh! les génies inspirés dans tous les arts, qui tirent des choses seulement ce qu'il faut en montrer à l'esprit! que diriez-vous devant ces tableaux? Oh! *Sémiramis!*.. Oh! entrée des prêtres, pour couronner Ninyas!

Samedi 16 avril.

Dans la matinée, on m'a amené Millet... Il parle de Michel-Ange et de la Bible, qui est, dit-il, le seul livre qu'il lise ou à peu près. Cela explique la tournure un peu ambitieuse de ses paysans. Au reste, il est paysan lui-même, et s'en vante. Il est bien de la pléiade ou de l'escouade des artistes à barbe qui ont fait la révolution de 48, ou qui y ont applaudi, croyant apparemment qu'il y aurait l'égalité des talens, comme celle des fortunes. Millet me paraît cependant au-dessus de ce niveau comme homme, et, dans le petit nombre de ses ouvrages, peu variés entre eux, que j'ai pu voir, on trouve un sentiment profond, mais prétentieux, qui se débat dans une exécution ou sèche ou confuse.

Dîné chez le préfet avec les artistes qui ont peint à l'Hôtel de

(1) Cette *Fileuse* figurait à l'Exposition universelle de 1889.

Ville récemment et *tutti quanti*. Germain Thibaut, qui était là, je ne sais pourquoi, me parlait à table de peinture, et me disait qu'il n'avait jamais pu comprendre la peinture de Decamps : il est parti de là pour faire au contraire un éloge magnifique de la *Stratonice*, d'Ingres.

Ensuite chez Mme Barbier. Riesener retournait prendre sa femme, et nous avons été à pied. M. Bourée, l'ancien consul à Tanger, me disait que les Yacoms, quand ils se font mordre par les serpens, lesquels sont venimeux, à ce qu'il m'a affirmé, appliquent vivement sur leur bras, par exemple, la gueule ouverte du serpent, de manière à aplatir les crochets qui contiennent le poison. J'aime mieux croire qu'ils ne risquent pas à ce point de devenir victimes d'une maladresse et que ces serpens sont moins venimeux qu'on ne le suppose.

J'ai travaillé toute la journée aux habits du portrait de M. Bruyas. J'aurai une séance demain, qui, j'espère, sera la dernière.

Dimanche 17 avril.

Sur l'École anglaise d'il y a trente ans : Lawrence, Wilkie. — Les *Mille et une nuits*, Reynolds, Gainsborough.

Sur Oudry et les *Discours* de Reynolds à l'occasion : sa prédilection pour les dessinateurs. — Lettres du Poussin.

Sur la différence de l'ébauche et de l'esquisse avec l'objet fini; sur l'effet en général de ce qui n'est pas complet et du manque de proportions pour contribuer à agrandir.

Lundi 18 avril.

Le jour des opérations du jury. J'ai vu, après le jury, ce pauvre Vieillard, il était au lit. Je le trouve bien affaibli et j'ai beaucoup de craintes. Quand je l'ai quitté, il m'a serré fortement la main et m'a accompagné d'un regard comme je ne lui en ai jamais vu.

Mercredi 20 avril.

Après la journée fatigante du jury, qui est la troisième, et réveillé à grand'peine d'un terrible sommeil après mon dîner, je suis parti vers dix heures pour aller chez Fortoul, que j'ai trouvé au moment où son salon se vidait, et quoiqu'il fût alors près de onze heures, je n'ai pas hésité à aller voir la princesse Marcellini.

Je suis arrivé à temps pour avoir encore un peu de musique. Mme Potocka y était et assez à son avantage. En revenant avec Grzymala, nous avons parlé de Chopin. Il me contait que ses improvisations étaient beaucoup plus hardies que ses compositions ache-

vées. Il en était pour cela, sans doute, comme de l'esquisse du tableau comparée au tableau fini. Non! on ne gâte pas le tableau en le finissant! Peut-être y a-t-il moins de carrière pour l'imagination dans un ouvrage fini que dans un ouvrage ébauché. On éprouve des impressions différentes devant un édifice qui s'élève et dont les détails ne sont pas encore indiqués, et devant le même édifice quand il a reçu son complément d'ornemens et de fini. Il en est de même d'une ruine qui acquiert quelque chose de plus frappant par les parties qui manquent. Les détails en sont effacés ou mutilés, de même que dans le bâtiment qui s'élève on ne voit encore que les rudimens et l'indication vague des moulures et des parties ornées. L'édifice achevé enferme l'imagination dans un cercle et lui défend d'aller au-delà. Peut-être que l'ébauche d'un ouvrage ne plaît tant que parce que chacun l'achève à son gré. Les artistes doués d'un sentiment très marqué, en regardant et en admirant même un bel ouvrage, le critiquent non-seulement dans les défauts qui s'y trouvent réellement, mais par rapport à la différence qu'il présente avec leur propre sentiment. Quand le Corrège dit le fameux : *Anch'io son'pittore*, il voulait dire : « Voilà un bel ouvrage, mais j'y aurais mis quelque chose qui n'y est pas. » L'artiste ne gâte donc pas le tableau en le finissant : seulement, en fermant la porte à l'interprétation, en renonçant au vague de l'esquisse, il se montre davantage dans sa personnalité, en dévoilant ainsi toute la portée, mais aussi les bornes de son talent.

Jeudi 21 avril.

A la vente de Decamps... j'ai éprouvé une profonde impression à la vue de plusieurs ouvrages ou ébauches de lui qui m'ont donné de son talent une opinion supérieure à celle que j'avais. Le dessin du *Christ dans le prétoire*, le *Job*, la petite *Pêche miraculeuse*, des paysages, etc. Quand on prend une plume pour décrire des objets aussi expressifs, on sent nettement, à l'impuissance d'en donner une idée de cette manière, les limites qui forment le domaine des arts entre eux. C'est une espèce de mauvaise humeur contre soi-même de ne pouvoir fixer ses souvenirs, lesquels pourtant sont aussi vivaces dans l'esprit après cette imparfaite description que l'on fait à l'aide des mots. Je n'en dirai donc pas davantage, sinon qu'à cette exposition, comme le soir au concert de Delsarte, j'ai éprouvé, pour la millième fois, qu'il faut, dans les arts, se contenter, dans les ouvrages même les meilleurs, de quelques lueurs, qui sont les momens où l'artiste a été inspiré.

Le *Josué*, de Decamps, m'a déplu au premier abord, et quand

je le regardais de près, c'était une mêlée confuse et des indications de formes lâches et tortillées; à distance, j'ai compris ce qui faisait beauté dans ce tableau : la distribution des groupes et de la lumière touche au sublime.

Le soir, dans le trio de Mozart, pour alto, piano et clarinette, j'ai senti délicieusement quelques passages, et le reste m'a paru monotone. En disant que des ouvrages comme ceux-là ne peuvent donner que quelques momens de plaisir, je n'entends pas du tout que ce soit toujours la faute de l'ouvrage, et quant à ce qui concerne Mozart, je suis persuadé que c'était de la mienne. D'abord, certaines formes ont vieilli, été ressassées et gâtées par tous les musiciens qui sont venus après lui, première condition pour nuire à la fraîcheur de l'ouvrage. Il faut même s'étonner que certaines parties soient restées aussi délicieuses après tant de temps (le temps marche vite pour les modes dans les arts) et après tant de musique, bonne ou mauvaise, calquée sur ce type enchanteur. Il y a une autre raison pour qu'une création de Mozart saisisse moins par cette abrupte nouveauté que nous trouvons aujourd'hui à Beethoven ou à Weber : premièrement, c'est qu'ils sont de notre temps, et en second lieu, c'est qu'ils n'ont pas la perfection de l'illustre devancier. C'est exactement le même effet que celui dont je parlais à la page précédente : c'est celui de l'ébauche comparée à un ouvrage fini, de la ruine d'un monument ou de ses premiers rudimens, au monument terminé. Mozart est supérieur à tous par sa forme achevée. Les beautés comme celles de Racine ne brillent point par le voisinage de traits de mauvais goût ou d'effets manques ; l'infériorité apparente de ces deux hommes les consacre pourtant à jamais dans l'admiration des hommes, et les élève à une hauteur où il est le plus rare d'atteindre. Après ces ouvrages, ou à côté si l'on veut, sont ceux qui réellement offrent des négligences considérables ou des défauts qui les déparent peut-être, mais ne nuisent à la sensation qu'à proportion du plus ou moins de supériorité des parties réunies. Rubens est plein de ces négligences ou choses hâtées. La sublime *Flagellation* d'Anvers, avec ses bourreaux ridicules, le *Martyre de saint Pierre*, de Cologne, où on trouve le même inconvénient, c'est-à-dire la figure principale admirable et toutes les autres mauvaises. Rossini est un peu de cette famille.

Après la nouveauté qui fait souvent tout accepter d'un artiste, ainsi qu'on l'a fait avec lui, après le temps de lassitude et de réaction où l'on ne voit presque que ses taches, arrive celui où la distance consacre les beautés et rend le spectateur indifférent aux imperfections. C'est ce que j'ai éprouvé avec *Sémiramis*.

26 avril.

Je disais hier à R... au bal des Tuileries, à propos du mariage d'un auguste personnage, que l'un des plus grands inconvéniens du caractère français, celui qui a plus contribué peut-être que quoi que ce soit aux catastrophes et déconfitures dont notre histoire abonde, c'est l'absence, chez toutes les têtes, du sentiment du devoir. Il n'y a pas un homme ici qui soit exact à un rendez-vous, qui se regarde comme lié absolument par une promesse; de là, cette élasticité de la conscience dans une foule de cas. L'imagination place l'obligation dans ce qui nous plaît ou nous porte intérêt. Chez la race anglaise, au contraire, qui n'a pas au même degré cette force d'impulsion qui entraîne à tout moment, la nécessité du devoir est sentie par tout le monde. Nelson, à Trafalgar, au lieu de parler à ses matelots de la gloire et de la postérité, leur dit simplement dans sa proclamation : « L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir. »

En sortant de chez Boilay, ce soir à minuit et demi, je cours jusqu'aux Italiens pour trouver une glace, car tous les cafés étaient fermés. J'en trouve au café du passage de l'Opéra, sur le boulevard. J'y vois M. Chevandier qui m'accompagne chez moi, il me raconte, entre autres particularités sur Decamps, d'abord son impossibilité de travailler d'après le modèle dans ses tableaux; en second lieu, ce qui me paraît la conséquence de cette disposition, sa timidité extrême, quand il travaille d'après nature. L'indépendance de l'imagination doit être entière devant le tableau. Le modèle vivant, en comparaison de celui que vous avez créé et mis en harmonie avec le reste de votre composition, déroute l'esprit et introduit un élément étranger dans l'ensemble du tableau.

Mercredi 27 avril.

Dîner chez la princesse Marcellini avec Grzymala. Délicieux trio de Weber, qui a malheureusement précédé un trio de Mozart : il fallait intervertir cet ordre. J'avais une grande envie de dormir, qui a été tenue en respect par le premier morceau, mais je n'ai pas pu tenir devant le second. La forme de Mozart, moins imprévue, et, j'ose le dire, plus parfaite, mais surtout moins moderne, a vaincu mon attention, et la digestion a triomphé.

Jeudi matin 28 avril.

Il faut une foule de *sacrifices* pour faire valoir la peinture, et je crois en faire beaucoup, mais je ne puis souffrir que l'artiste se

montre. Il y a pourtant de fort belles choses qui sont conçues dans le sens outré de l'effet : tels sont les ouvrages de Rembrandt, et chez nous, Decamps. Cette exagération leur est naturelle et ne choque point chez eux. Je fais cette réflexion en regardant mon portrait de M. Bruyas (1) ; Rembrandt n'aurait montré que la tête ; les mains eussent été à peine indiquées ainsi que les habits. Sans dire que je préfère la méthode qui laisse voir tous les objets suivant leur importance, puisque j'admire excessivement les Rembrandt, je sens que je serais gauche en essayant ces effets. Je suis en cela du parti des Italiens : Paul Véronèse est le *nec plus ultra* du rendu, dans toutes les parties ; Rubens est de même, il a peut-être dans les sujets pathétiques cet avantage sur le glorieux Paolo, qu'il sait, au moyen de certaines exagérations, attirer l'attention sur l'objet principal, et augmenter la force de l'expression. En revanche, il y a dans cette manière quelque chose d'artificiel qui se sent autant et peut-être plus que les sacrifices de Rembrandt, et que le vague qu'il répand d'une manière marquée sur les partis secondaires. Ni l'un ni l'autre ne me satisfait, quant à ce qui me regarde. Je voudrais, — et je crois le rencontrer souvent, — que l'artifice ne se sentît point, et que néanmoins, l'intérêt soit marqué comme il convient ; ce qui, encore une fois, ne peut s'obtenir que par des sacrifices, mais il les faut infiniment plus délicats que dans la manière de Rembrandt, pour répondre à mon désir.

Mon souvenir ne me présente pas dans ce moment, parmi les grands peintres, un modèle parfait de cette perfection que je demande. Le Poussin ne l'a jamais cherchée et ne la désire pas ; ses figures sont plantées à côté les unes des autres comme des statues ; cela vient-il de l'habitude qu'il avait, dit-on, de faire de petites maquettes pour avoir des ombres justes ? S'il obtient ce dernier avantage, je lui en sais moins de gré que s'il eût mis un rapport plus lié entre ses personnages, avec moins d'exactitude dans l'observation de l'effet. Paul Véronèse est infiniment plus harmonieux (et je ne parle ici que de l'effet), mais son intérêt est dispersé. D'ailleurs, la nature de ses compositions, qui sont très souvent des conversations, des sujets épisodiques, exige moins cette concentration de l'intérêt. Ses effets, dans ses tableaux où le nombre des personnages est plus circonscrit, ont quelque chose de banal et de convenu. Il distribue la lumière d'une manière à peu près uniforme, et à ce sujet, on peut chez lui, comme chez Rubens et chez beaucoup de grands peintres, remarquer cette répétition outrée de certaines habitudes d'exécution. Ils y ont été conduits, sans

(1) M. Bruyas est représenté assis dans un fauteuil et vu jusqu'à mi-corps. Ce portrait figure à la galerie Bruyas à Montpellier.

doute, par la grande quantité de commandes qui leur étaient faites; ils étaient beaucoup plus ouvriers que nous ne croyons, et ils se considéraient comme tels. Les peintres du XVe siècle peignaient les selles, les bannières, les boucliers, comme des vitriers. Cette dernière profession était confondue avec celle du peintre, comme elle l'est aujourd'hui avec celle des peintres en bâtimens.

C'est une gloire pour les deux grands peintres français, Poussin et Lesueur, d'avoir cherché, avec succès, à sortir de cette banalité. Sous ce rapport non-seulement ils rappellent la naïveté des écoles primitives de Flandre et d'Italie, chez lesquelles la franchise de l'expression n'est gâtée par aucune habitude d'exécution, mais encore ils ont ouvert dans l'avenir une carrière toute nouvelle. Bien qu'ils aient été suivis immédiatement par des écoles de décadence chez lesquelles l'empire de l'habitude, celle surtout d'aller étudier en Italie les maîtres contemporains, ne tarda pas à arrêter cet élan vers l'étude du vrai, ces deux grands maîtres préparent les voies aux écoles modernes, qui ont rompu avec la convention, et cherché à la source même les effets qu'il est donné à la peinture de produire sur l'imagination. Si ces mêmes écoles qui sont venues ensuite n'ont pas exactement suivi les pas de ces grands hommes, elles ont du moins trouvé chez eux une protestation ardente contre les conventions d'école, et par conséquent contre le mauvais goût. David, Gros, Prud'hon, — quelque différence qu'on remarque dans leur manière, — ont eu les yeux fixés sur ces deux pères de l'art français; ils ont, en un mot, consacré l'indépendance de l'artiste en face des traditions, en lui enseignant, avec le respect de ce qu'elles ont d'utile, le courage de préférer, avant tout, leur propre sentiment.

Les historiens du Poussin, — et le nombre en est grand, — ne l'ont pas assez considéré comme un novateur de l'espèce la plus rare. La manie au milieu de laquelle il s'est élevé et contre laquelle il a protesté par ses ouvrages s'étendait au domaine entier des arts, et, malgré la longue carrière du Poussin, son influence a survécu à ce grand homme. Les écoles de la décadence en Italie donnent la main aux écoles des Lebrun, des Jouvenet, et plus loin encore, à celle des Vanloo et de ce qui les a suivis. Lesueur et Poussin n'ont pas arrêté ce torrent. Quand le Poussin arrive en Italie, il trouve les Carrache et leurs successeurs portés aux nues et *les dispensateurs de la gloire*... Il n'y avait pas d'éducation complète pour un artiste sans le voyage en Italie, ce qui ne voulait pas dire qu'on l'y envoyait pour étudier les véritables modèles, tels que l'antique et les maîtres du XVIe siècle. Les Carrache et leurs élèves avaient accaparé toute la réputation possible, et ils étaient les dispensateurs de la gloire, c'est-à-dire qu'ils n'exaltaient que ce qui leur ressem-

blait, et ils cabalaient avec toute l'autorité que leur donnait l'engouement du moment contre tout ce qui tendait à sortir de l'ornière tracée. La vie du Dominiquin, issu lui-même de cette école, mais porté par la sincérité de son génie à la recherche des expressions et des effets vrais, devient l'objet de la haine et de la persécution universelles. On alla jusqu'à menacer sa vie, et la fureur jalouse de ses ennemis le força à se cacher et presque à disparaître. Ce grand peintre joignait à la vraie modestie presque inséparable des grands talens la timidité d'un caractère doux et mélancolique; il est probable que cette conspiration universelle contribua à abréger ses jours.

Au plus fort de cette guerre acharnée de tout le monde contre un homme qui ne se défendait pas, même par ses ouvrages, le Poussin, inconnu encore, étranger aux coteries. . . . .

Cette indépendance de toute convention se retrouve fortement chez Poussin, dans ses paysages, etc. Comme observateur scrupuleux et poétique en même temps de l'histoire et des mouvemens du cœur humain, le Poussin est un peintre unique!...

Vendredi 29 avril.

Au conseil de bonne heure, pour la sotte affaire du bois de Boulogne. Le préfet me demande de faire tout de suite le rapport. Je l'ai lu à la fin de la séance et il a été adopté.

Revenu à l'Exposition avec E. Lamy pour informations; de là chez Decamps, que j'ai trouvé dans un atelier bouleversé; il m'a montré des choses admirables. Il y avait là la répétition plus grande de son *Job* pour le ministère, aussi beau que le petit, et, je crois, plus avancé. Il m'a fait voir un *Samaritain dans l'auberge :* le malade est porté pour être introduit dans l'hôtellerie; on emmène sur le devant les chevaux qui ont porté le malade et son bienfaiteur; les gens de la maison mettent la tête à la fenêtre, enfin tous les détails caractéristiques. Effet de soleil toujours le même et toujours séduisant. Cette force constante d'impression dans la monotonie est un des grands privilèges du talent.

Autre tableau ébauché dans ce genre : *Intérieur d'un potier en Italie.*

Sur le chevalet, une grande *Fuite de Loth*, que je n'approuve pas autant. Puis, petite esquisse charmante de l'*Agonie du Christ*, millier de figures, effet charmant.

Mais ce qui passe tout, pour moi, aujourd'hui, c'est son *David en déroute fuyant devant Saül* et rencontré par un partisan de ce dernier égaré dans les solitudes et qui, de l'autre côté d'un torrent,

l'injurie et lui jette des pierres : le site, la composition, admirables ; la description s'arrête devant mon souvenir.

Samedi 30 avril.

Ébauché le *Christ dans la tempête*, pour Grzymala. — Avancé le *Christ montré au peuple*, esquissé Mme Herbelin, et quelques touches à celui de M. Roché ; tout cela avec assez de succès, quoique dans une mauvaise disposition de corps et d'esprit... Qu'est-ce que cette inquiétude, pour une raison tantôt fondée, tantôt vague et ne se prenant à rien ?

Dîné chez Chabrier avec son ami Chevigné, dont il me vante les talens en poésie : il n'a pas celui de l'éloquence, il ne s'exprime point comme tout le monde et il cherche ses mots pour la moindre phrase. Ce dîner à quatre n'était pas suffisamment animé.

Le soir, Mme L... m'a plu, quoiqu'elle ne soit pas jeune. Elle était près de Mme de F..., en grands frais de toilette. Le mari de Mme de F... est un homme charmant. Il s'étonne que je n'aille pas en Italie ; il me cite les lacs du nord de l'Italie, comme des merveilles qu'il faut voir absolument, et qu'on voit très facilement ; on peut même faire son excursion en deux fois, s'il le faut : une fois, Florence, Rome et Naples ; une autre fois, Milan, Venise, etc.

Dimanche 1er mai.

J'ai été mené le soir par M. et Mme Mancey chez M. Gentié, où j'ai vu la belle Mariette Lablache, et entendu de la musique assez choisie, mais surtout vu la belle Mariette. Elle diminuait tout autour d'elle, comme une déesse au milieu de simples mortelles. Toutes ces natures du Nord étaient bien chétives, en comparaison de cette splendeur méridionale. Rentré très tard, et sorti sans que ce fût fini.

Je recopie ces lignes que je trouve écrites anciennement : « On n'est jamais long, quand on a dit exactement ce qu'on a voulu dire. Si vous devenez concis, en supprimant un *que* ou un *qui*, mais qu'en même temps vous soyez obscur ou embarrassé, vous manquez le but de l'art d'écrire, qui est d'exprimer, de faire comprendre ses pensées au moyen du langage : soyez long, s'il le faut, pourvu que vous disiez des choses intéressantes. Le style d'Hugo (1) est le

(1) Dans une longue conversation ou plutôt un monologue de V. Hugo sur Delacroix, rapporté par Ch. Hugo, celui-ci prête au poète ces paroles : — « Il a toutes les qualités moins une ; il lui manque une des plus grandes, il lui manque ce qu'ont toujours cherché et trouvé les artistes suprêmes, peintres ou poètes, la Beauté. Il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Delacroix, en exceptant l'apparition des *Anges au Christ*

brouillon d'un homme qui aurait du talent : il dit tout ce qui lui vient. »

Lundi 2 mai.

Boissard me dit qu'il a vu à Florence Rossini, qui s'ennuie horriblement.

Ce jour, dîné chez Pierret avec Riesener, son ami Lassus, Feuillet, Durieu. J'en ai rapporté cette triste impression, qui dure encore le lendemain et que le travail a pu seul atténuer, celle de la secrète inimitié de ces gens-là pour moi. Il y a là-dessous une foule de sentimens, qui, par momens, ne prennent pas seulement la peine de mettre un masque... Je suis isolé maintenant au milieu de ces anciens amis !... Il y a une infinité de choses qu'ils ne me pardonnent point, et en première ligne, les avantages que le hasard me donne sur eux.

— Le protégé de David se nomme Albert Borel-Roget, fils d'Émile Roget, graveur en médailles, de talent, mort sans fortune. Il a obtenu le 1er février 1852 une demi-bourse d'élève communal au lycée Napoléon, sa mère ne peut payer les cinq cents francs de surplus et demande une bourse entière.

— « Voltaire, dit Sainte-Beuve prenant Gui Patin sur l'ensemble de ses lettres, l'a jugé sévèrement et sans véritable justice. » Voici ce qu'en dit Voltaire : « Il sert à faire voir combien les auteurs contemporains qui écrivent précipitamment les nouvelles du jour sont des guides infidèles pour l'histoire. Ces nouvelles se trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité ; d'ailleurs, cette multitude de petits faits n'est guère précieuse qu'aux petits esprits. »

« *Petits esprits*, ajoute Sainte-Beuve, je n'aime pas qu'on dise cela des autres, surtout quand ces autres composent une classe, un groupe naturel ; c'est une manière commode et abrégée d'indiquer qu'on est soi-même d'un groupe différent. »

Je crois, pour ma part, que Sainte-Beuve, qui fait partie de ce groupe d'anecdotiers antipathiques à Voltaire, a tort de lui en vouloir de ce qu'il attaque, dit-il, un groupe. Certes, les sots forment un groupe qui n'est pas plus respectable pour être plus nombreux. Il est naturel qu'on attaque ce qu'on n'aime pas, sans considérer si ce quelque chose forme un groupe ou non. Je suis, pour moi, de l'avis de Voltaire : j'ai toujours détesté les collecteurs et raconteurs d'anecdotes, celles surtout de la veille et qui sont précisément de la nature de celles qui déplaisaient à Vol-

dans le Jardin des Oliviers, et le torse de femme du *Massacre de Scio*, une seule femme vraiment belle. Il a l'expression, mais il n'a pas l'idéal. » — (Voir *Hugo en Zélande ;* Michel Lévy, 1868.)

taire. Le pauvre Beyle avait le travers de s'en nourrir. C'est un des faibles de Mérimée et qui me le rend ennuyeux. Il faut qu'une anecdote arrive comme autre chose dans la conversation; mais ne mettre d'intérêt qu'à cela, c'est imiter les collectionneurs de choses curieuses, autre groupe que je ne puis souffrir, qui vous dégoûtent des beaux objets pour vous en crever les yeux par leur abondance et leur confusion, au lieu d'en faire ressortir un petit nombre en les choisissant et en les mettant dans le jour qui leur convient.

Mardi 4 mai.

Invité par Nieuwerkerke à aller entendre au Louvre un discours sur l'art ou les progrès de l'art d'un sieur R...

Grande réunion d'artistes, de moitié d'artistes, de prêtres et de femmes. Après avoir attendu convenablement l'arrivée d'abord de la princesse Mathilde et ensuite très longtemps encore celle de M. Fould, le professeur a commencé d'une voix altérée, avec un accent légèrement gascon. Il n'y a que les gens de ce pays-là pour ne douter de rien et faire un discours comme celui dont je n'ai, du reste, entendu que la moitié. Ce sont des idées néo-chrétiennes dans toute leur pureté : le Beau n'est qu'à un point donné, et il ne se trouve qu'entre le XIIIe et le XVe siècle presque exclusivement; Giotto et, je crois, Pérugin, sont le point culminant; Raphaël décline à partir de ses premiers essais; l'antique n'est estimable que dans une moitié de ses tentatives; il faut le détester dans ses impuretés; il le querelle à propos de l'abus qu'on en a fait dans le XVIIIe siècle. Les saturnales de Boucher et de Voltaire qui, à ce que dit le professeur, ne préférait décidément que les peintures immodestes, suffisent pour faire haïr tout ce côté malheureusement inséparable de l'antique, des satyres, des nymphes poursuivies et de tous les sujets érotiques. Il n'y a pas de grand artiste sans l'amitié d'un héros ou d'un grand esprit dans un autre genre. Phidias n'est aussi grand que par l'amitié d'un Périclès... Sans le Dante, Giotto ne compte pas. Quelle affection singulière! Aristote, dit-il en commençant, met en tête ou à la fin de ses traités d'esthétique que les plus beaux raisonnemens sur le Beau n'ont jamais fait et ne feront jamais rencontrer le Beau à personne. Tout le monde a dû se demander ce que venait alors faire là le professeur. Après avoir parlé de l'opinion de Voltaire sur les arts, il cite à son tribunal le pauvre baron de Stendhal, qui lui en eût répondu de bonnes, s'il avait pu lui répondre. Ce pauvre baron, selon lui, ne voit l'avènement du Beau moderne que quand le gouvernement des deux chambres aura fait le tour de l'Europe,

et que la garde nationale sera installée chez tous les peuples. Ç'a été la plaisanterie capitale de la séance et qui a excité cette explosion de gaîté de sacristie particulière aux gens d'Église, dont on voyait çà et là les robes noires dans cet auditoire fort mélangé.

Je m'en suis allé peut-être un peu scandaleusement après cette première partie, dont je ne donne qu'un pâle résumé. J'y ai été encouragé par l'exemple de quelques personnes qui se sont trouvées, ainsi que moi, suffisamment édifiées sur le Beau.

De là, j'ai été à pied trouver Rivet, par un temps magnifique et avec une grande jouissance de remuer les jambes en liberté, après ma captivité de tout à l'heure.

Vendredi 6 mai.

J'étais invité par le ministre d'État à assister ce soir à une représentation du Conservatoire donnée par des élèves.

Dîné chez Mme de Forget avec le jeune X.., et promené le soir: j'ai renoncé à la partie. J'avais passé ma journée à faire mes paquets pour aller à Champrosay; j'ai fait des provisions énormes de couleurs et de toile, et malheureusement cet article maudit que je me suis engagé à faire me fera renoncer à toute peinture pendant mon séjour.

Samedi 7 mai.

Parti hier à huit heures et demie pour Champrosay. Enfermé dans le compartiment avec M. X.., que j'ai cru reconnaître d'abord, et auquel je n'ai pas parlé, m'étant ensuite convaincu que ce n'était pas lui. Ensuite, à Juvisy, il m'a adressé la parole, et nous avons regretté de n'avoir pas plus tôt renouvelé connaissance. Je ne l'ai vu que deux fois, et très peu de temps, encore était-ce le soir.

Broklé est venu avec nous poser les glaces et nous a rendu toutes sortes de services. Je suis heureux du plaisir qu'a eu ce brave homme à jouir de la bonne réception qu'on lui a faite.

J'ai été un instant dans la forêt et me suis couché de très bonne heure et fatigué.

Dimanche 8 mai.

L'homme est capable des choses les plus diverses...

La Bruyère dit : « C'est un excès de confiance dans les parens d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, et une grande erreur de n'en attendre rien et de la négliger... » Et plus bas : « Quand il serait vrai ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne pas à l'homme un autre cœur ni une autre complexion,

qu'elle ne change rien dans son fond et ne touche qu'aux superficies, je ne me lasserais pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile. »

Je suis tout à fait de son avis, et j'ajoute que l'éducation dure toute la vie ; je la définis : une culture de notre âme et de notre esprit par l'effet de soins et par celui des circonstances extérieures. La fréquentation des honnêtes gens ou des méchans est la bonne ou mauvaise éducation de toute la vie. L'esprit se redresse avec les esprits droits ; il en est de même de l'âme. On s'endurcit dans la société des gens durs et froids, et s'il était possible qu'un homme de vertu seulement ordinaire vécût avec des scélérats, il faudrait qu'il finît par leur ressembler, pour peu qu'il n'en soit pas éloigné dès le premier moment.

Essayé pendant toute cette journée de débrouiller mon article du Poussin. Je me persuade qu'il n'y a qu'un moyen d'en venir à bout, si toutefois j'y parviens : c'est de ne point penser à la peinture, jusqu'à ce qu'il soit fait. Ce diable de métier exige une contention plus grande que je ne suis habitué à en mettre à la peinture, et cependant j'écris avec une grande facilité ; je remplirais des pages entières sans presque faire de ratures. Je crois avoir consigné dans ce cahier même que j'y trouve plus de facilité que dans mon métier. La peine que j'éprouve vient de la nécessité de faire un travail dans une certaine étendue, dans lequel je suis obligé d'embrasser beaucoup de choses diverses ; je manque d'une méthode fixe pour coordonner les parties, les disposer dans leur ordre, et surtout, après toutes les notes que je prends à l'avance, pour me rappeler tout ce que j'ai résolu de faire figurer dans ma prose.

Il n'y a donc qu'une application assidue au même objet qui puisse m'aider dans ce travail. Je n'ose donc point penser à la peinture, de peur d'envoyer tout au diable. Je ne fais que rêver à un ouvrage dans le genre de celui du *Spectateur:* un article court de trois ou quatre pages et de moins encore, sur le premier sujet venu. Je me charge d'en extraire ainsi à volonté de mon esprit, comme d'une carrière inépuisable.

Promenade le soir assez insipide dans la plaine ; traversé la route qui va au pont ; été jusqu'au terrain de Delarche, et revenu par la ruelle avec Jenny, qui avait voulu aussi régaler Julie de la promenade pour son dimanche.

Lundi 9 mai.

J'ai été le lendemain, vers dix ou onze heures, me promener vers les coupes nouvelles qu'on a faites le long des murs des propriétés de Quantinet et de Minoret, etc. Matinée délicieuse.

Arrivé au chêne d'Antain que je ne reconnaissais pas, tant il m'a paru petit; fait de nouvelles réflexions, que j'ai consignées sur mon calepin, analogues à celles que j'ai écrites ici, sur l'effet que produisent les choses inachevées: esquisses, ébauches, etc.

Je trouve la même impression dans la disproportion. Les artistes parfaits étonnent moins à cause de la perfection même; ils n'ont aucune disparate qui fasse sentir combien le tout est parfait et proportionné. En m'approchant, au contraire, de cet arbre magnifique, et placé sous ses immenses rameaux, n'apercevant que des parties sans leur rapport avec l'ensemble, j'ai été frappé de cette grandeur... J'ai été conduit à inférer qu'une partie de l'effet que produisent les statues de Michel-Ange est due à certaines disproportions ou parties inachevées qui augmentent l'importance des parties complètes. Il me semble, si on peut juger de ses peintures par des gravures, qu'elles ne présentent pas ce défaut au même degré. Je me suis dit souvent qu'il était, quoi qu'il pût croire lui même, plus peintre que sculpteur. Il ne procède pas, dans sa sculpture, comme les anciens, c'est-à-dire par les masses; il semble toujours qu'il a tracé un contour idéal qu'il s'est appliqué à remplir, comme le fait un peintre. On dirait que sa figure ou son groupe ne se présente à lui que sous une face: c'est le peintre. De là, quand il faut changer d'aspect comme l'exige la sculpture, des membres tordus, des plans manquant de justesse, enfin tout ce qu'on ne voit pas dans l'antique.

Les soirs, je me promène avec Jenny; je dîne de bonne heure et suis bien forcé de me coucher de même : cela fait la nuit trop longue. Plus je dors, moins je veux me lever le matin... Toujours triste dans ce moment-là... Il faut le travail pour secouer cette mauvaise disposition, qui est purement physique.

Mardi 10 mai.

Les matins, je me débats avec Poussin. Tantôt je veux envoyer tout promener, tantôt je m'y reprends avec une espèce de feu. Cette matinée n'a pas été trop mauvaise pour le pauvre article.

Après avoir commencé à disposer clairement sur de grandes feuilles de papier, et en séparant les alinéas, les objets principaux que j'ai à traiter, je suis sorti vers midi, enchanté de moi-même et de mon courage à monter à l'assaut de mon article.

La forêt m'a ravi : le soleil se montrait, il était tiède et non pas brûlant; il s'exhalait des herbes, des mousses, dans les clairières où j'entrais, une odeur délicieuse. Je me suis enfoncé dans un sentier presque perdu, environ au coin du mur du marquis; je désirais trouver là une communication entre cette partie et l'allée

qui remonte de la route pour rejoindre celle qui va au chêne prieur : j'ai livré bataille aux ronces, aux arbrisseaux qui se croisaient devant mes pas, et je n'ai pas réussi néanmoins à atteindre mon but. Je suis retourné par un sentier plus facile, mais très couvert, à travers la partie de bois qui dépend, je crois, de la maison du marquis.

En retournant, je me suis assis le long des murs de son enclos, mais sur la partie qui mène à l'entrée de la forêt, et j'ai fait un croquis d'un chêne, pour me rendre compte de la distribution des branches.

Je me suis mis à lire le journal en rentrant. La littérature a eu le dessous, mais, au demeurant, je ne m'ennuie pas, c'est l'essentiel.

Vers quatre heures, au lieu de sortir, j'ai fait le vitrier, et j'ai peint une vieille glace.

Le soir, promenade avec Soizy. Descendu par une ruelle qui m'a conduit dans des endroits très solitaires et assez attrayans; j'ai fait amitié à un chat angora charmant qui me suivait et qui s'est laissé caresser.

Jeudi 12 mai.

J'ai beaucoup travaillé au damnable article. Débrouillé comme j'ai pu, au crayon, tout ce que j'ai à dire, sur de grandes feuilles de papier. Je serais tenté de croire que la méthode de Pascal, — d'écrire chaque pensée détachée sur un petit morceau de papier, — n'est pas trop mauvaise, surtout dans une position où je n'ai pas le loisir d'apprendre le métier d'écrivain. On aurait toutes ses divisions et subdivisions sous les yeux comme un jeu de cartes, et l'on serait frappé plus facilement de l'ordre à y mettre. L'ordre et l'arrangement physique se mêlent plus qu'on ne croit des choses de l'esprit. Telle situation du corps sera plus favorable à la pensée : Bacon composait, à ce qu'on dit, en sautant à cloche-pied; à Mozart, à Rossini, à Voltaire, les idées leur venaient dans leur lit; à Rousseau, je crois, en se promenant dans la campagne.

Habituellement, promenade avant dîner, après avoir secoué les paperasses et l'encre, et aussi après le dîner, pour chasser le sommeil. Mais comme je dîne toujours entre cinq heures et cinq heures et demie, la soirée ne peut aller sans de grandes difficultés, jusqu'à neuf heures.

Vendredi 13 mai.

J'ai essayé de l'article; et après avoir écrit quelques lignes que je veux mettre en tête de la première partie; car j'ai envie de le

faire en deux fois, une partie biographique, une autre sur l'examen du talent et des ouvrages. Après avoir écrit ces quelques mots, une mauvaise disposition m'a saisi et je n'ai fait que lire et même dormir jusqu'au milieu de la journée, où j'ai emmené Jenny, par le plus beau temps du monde auquel nous n'étions plus accoutumés, faire une grande promenade dans la forêt. Nous avons suivi l'allée de l'Ermitage jusqu'au grand chêne, au pied duquel nous nous sommes reposés; nous étions entrés auparavant à l'Ermitage, dont une partie est à vendre. C'est un manoir comme cela qu'il me faudrait! Le jardin, qui n'est qu'un potager, est charmant : il est encore rempli de vieux arbres qui ont donné leurs fruits aux environs. Ces troncs noueux, tordus par les années, se couvrent encore de magnifiques fleurs et de fruits, au milieu de ces bâtimens ruinés, non par le temps, mais par la main des hommes. On est attristé devant ce spectacle inhumain de la rage stupide de démolition qui a signalé les époques de nos discordes.

Abattre, arracher, brûler, c'est ce que le fanatisme de liberté sait aussi bien faire que le fanatisme dévot; c'est par là que l'un ou l'autre commence son œuvre, quand il est déchaîné, mais là s'arrête l'impulsion brutale... Élever quelque chose de durable, marquer son passage autrement que par des ruines, voilà ce que la plèbe aveugle ne sait point faire; et, en même temps, je remarquais combien les ouvrages qui sont dus à l'esprit de suite, conçus dans une grande idée de durée et exécutés avec le soin nécessaire, apportent un cachet de force jusque dans des débris qu'il est presque impossible de faire disparaître complètement. Ces corporations anciennes, les moines surtout, se sont crus éternels, car ils semblent avoir fondé pour les siècles des siècles. Ce qui reste des vieux murs fait honte aux ignobles bâtisses plus modernes qu'on leur a accolées. La proportion de ces restes a quelque chose de gigantesque en comparaison de ce que des particuliers font tous les jours sous nos yeux.

Je pensais, en même temps, qu'il en était un peu de même pour l'ouvrage d'un homme de talent... Pour la sculpture, c'est incontestable, car les restaurations les plus maladroites laissent encore apercevoir clairement ce qui appartient à l'original; mais dans la peinture elle-même, toute fragile qu'elle est, et quelquefois toute massacrée qu'elle est par des retouches inhabiles, la disposition, le caractère, une certaine empreinte ineffaçable, montrent la main et la conception d'un grand artiste.

. . . .

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril

Ainsi donc on n'est pas près de sortir des crises de pouvoir et de parlement où un mauvais destin a conduit la France. Les ministères s'en vont après avoir mal vécu, pour être remplacés, il est vrai, par d'autres ministères qui, eux-mêmes, ne savent pas mieux pourquoi ils sont nés, ce qu'ils représentent, ni comment à leur tour ils réussiront à vivre. C'est l'ironique fatalité de ces temps de transition où toutes les idées sont confondues, où le sentiment des grandes et viriles conditions de la vie publique est comme émoussé et perdu. Hommes et choses s'abaissent ensemble dans une sorte de désorganisation morale autant que politique, œuvre de gouvernemens insuffisans et d'assemblées brouillonnes, de l'esprit de parti, des passions de secte, des captations corruptrices. — Oh! non, sûrement, il n'y a pas de quoi se sentir réconforté de tout ce qu'on voit. Le pays ne se sent ni relevé, ni rassuré par ce spectacle de l'incohérence dans le parlement et de l'inconsistance dans le gouvernement, par ce défilé de ministres qui passent sur la scène, sans savoir où ils vont, se transmettant au pas de course un pouvoir sans prestige, déconsidéré ou diminué. Et, par un contraste curieux, plus la masse de la nation, désintéressée et laborieuse, semblerait disposée à offrir sa confiance, à se laisser conduire, plus les hommes qui sont censés la représenter et la gouverner lui manquent. Le pays n'a qu'un désir : il demande une direction, une protection, un gouvernement ; il reçoit, pour son cadeau du 1er avril ou du lendemain du 1er avril, un ministère inconnu, de bonne volonté peut-être, mais surtout de hasard, à la place d'un ministère rapidement usé par ses propres fautes et déjà oublié.

Qu'est-il resté de ce ministère Ribot-Bourgeois qui avait été le ministère Ribot-Loubet ou Loubet-Ribot? Il s'en est allé sans laisser ni

bon souvenir, ni regrets, après avoir eu assurément à traverser de mauvaises heures, particulièrement cette crise du Panama d'où il s'était tiré tant bien que mal, plutôt mal que bien. Il a disparu tout juste au moment où il se flattait peut-être d'avoir doublé son dernier cap des tempêtes, où il croyait retrouver, avec les vacances de Pâques, quelques semaines de sécurité et de liberté. Il est mort à l'improviste, comme bien d'autres, par une certaine « difficulté de vivre, » parce que, dans sa carrière troublée, il avait accumulé assez de fautes pour ne plus pouvoir résister à un dernier accident. La vérité est que ce malheureux ministère avait passé sa vie, une vie de quelques mois, à se modifier, à s'épurer et à se recomposer, à paraître chercher la lumière qu'on lui demandait dans ces tristes affaires de Panama et à l'obscurcir par des calculs tout politiques, à limiter des procès qu'il ne pouvait plus éluder, à déguiser des abus qui pouvaient compromettre la domination républicaine, à ménager des intérêts ou des passions de parti. L'ancien président du conseil ne voyait pas qu'avec toute sa diplomatie, ses subterfuges et ses tactiques, il n'arrivait à rien ; il ne réussissait qu'à s'affaiblir, à provoquer des défiances ou des ressentimens dans tous les camps, — et, par un juste retour des choses, il a fini par un double mécompte qui a été l'expiation de ses complaisances et de ses faiblesses. Le jour où s'est élevé entre les deux assemblées un conflit sérieux pour un budget qui n'est pas encore voté, où le gouvernement aurait eu à exercer toute son autorité, le ministère s'est trouvé sans force et sans crédit; il n'a pas pu même obtenir au palais Bourbon un vote suspensif sur cet impôt des boissons que le sénat proposait de disjoindre provisoirement du budget, — et par qui le ministère a-t-il été abandonné au scrutin ? M. Ribot a reçu sur l'heure le prix de ses faiblesses. Depuis trois mois, il a mis tout son art à ménager les radicaux, à se compromettre même pour M. Floquet, pour M. Clémenceau, sous prétexte de maintenir à tout prix la « concentration républicaine, » — et ce sont justement les radicaux qui ont fait la majorité devant laquelle il a succombé. Il est tombé victime de la fausse politique qu'il n'a cessé de suivre, laissant le pays sans budget et un conflit ouvert entre les deux assemblées. Le ministère Ribot avait vécu ! Voilà la moralité, — et c'est ici maintenant que s'ouvre cette comédie de crise ministérielle qui n'a eu, il faut l'avouer, qu'un médiocre dénoûment.

Puisque les radicaux avaient décidé la crise, puisque c'était M. Lockroy qui venait de mener la bataille et d'engager la chambre dans une lutte directe contre le sénat, que ne s'adressait-on à M. Lockroy pour gouverner la France et diriger les conseils de la république ? Le coup de théâtre n'eût pas été peut-être sans originalité. — M. Lockroy n'aurait pas réussi, dit-on, il n'aurait pas duré ! C'est possible, c'est même vraisemblable. C'eût été dans tous les cas la preuve palpable, immédiate de ce qu'il y a d'équivoque ou de chimérique dans la poli-

tique de parti, d'amalgames républicains qu'on s'obstine à suivre. On a craint sans doute que l'élévation de M. Lockroy à la présidence du conseil ne ressemblât à une gageure, — et après avoir consulté le président du sénat, le président de la chambre, M. le président de la république, dans l'honnêteté de ses intentions, s'est adressé à M. Méline, qui n'est pas moins honnête et moins bien intentionné. Malheureusement on ne voit pas bien comment M. Méline pouvait dénouer la crise, quelle idée précise il a eue dans les négociations qu'il a engagées sans plus de retard pour la formation d'un nouveau cabinet. Le digne M. Méline y a mis visiblement toute sa bonne volonté et le plus libéral esprit de conciliation. Il est allé frapper à toutes les portes, à commencer par la porte de quelques-uns des anciens ministres comme M. Develle, M. Ch. Dupuy, M. le général Loizillon, M. l'amiral Rieunier. Il a eu même, à ce qu'il semble, l'intention d'appeler dans le conseil un des principaux modérés du Luxembourg, M. le sénateur Trarieux, qui aurait pu certainement être la force d'un cabinet ; mais voici qui est plus curieux : M. Méline, chef du protectionnisme français, a voulu en même temps avoir le concours du président de la commission du budget, M. Peytral, qui est un Marseillais libre-échangiste, de plus un radical, et qui s'est d'abord dérobé. Il s'est adressé aussi à un jeune député de talent, M. Poincaré, qui a hésité à se charger de la direction des finances. La combinaison eût-elle réussi, qu'en serait-il résulté? Rien de plus probablement que ce qui a existé jusqu'ici ; c'eût été le même système avec un peu plus de modération peut-être, mais avec les mêmes équivoques et la même impuissance.

Toujours est-il que l'expérience n'est pas allée jusqu'au bout, que l'honnête M. Méline, un peu perdu dans ses négociations, s'est promptement découragé. Il en a eu assez de son rôle de plénipotentiaire, chargé d'organiser un ministère, — et alors il a fallu reprendre la course aux portefeuilles, le jeu des candidatures, non plus avec M. Méline, mais avec un homme de bonne volonté, M. Charles Dupuy, qui était déjà dans la place et ne s'est pas trop fait prier. On s'est remis à l'œuvre, on a fait ce qu'on a pu, un peu au hasard par exemple, sans y regarder de trop près, — et la crise n'a pas tardé à avoir son dénoûment : c'est la combinaison qui a fini par prévaloir ; c'est le nouveau ministère qui s'est formé il y a quelques jours, qui a la chance d'exister encore à l'heure qu'il est. Il est d'ailleurs singulièrement composé.

D'un seul coup, le ministre de l'instruction publique de la veille, M. Ch. Dupuy, qui n'était, il y a peu de temps, qu'un simple député, est passé sans plus d'embarras à la présidence du conseil, au ministère de l'intérieur. Cette fois, M. Peytral, moins difficile avec M. Dupuy qu'avec M. Méline, n'a plus refusé la direction des finances. Le jeune M. Poincaré, par la même occasion, s'est laissé faire ministre de l'in-

struction publique. Un sénateur, fort inconnu jusqu'ici, M. Guérin, avocat ou avoué de son arrondissement de Provence, n'a fait aucune façon pour entrer comme garde des sceaux à la chancellerie. On y a joint un ancien contrôleur des contributions, député radical et un peu socialiste, M. Terrier, qui ne demandait pas mieux que de « se dévouer pour le pays, » comme dit une récente comédie de nos mœurs du jour. Quelques-uns des anciens ministres sont restés dans le nouveau conseil, et tout cela, — plus ou moins mêlé ensemble, c'est le ministère auquel M. Ch. Dupuy a la fortune de donner son nom. Voilà qui est fait jusqu'à la prochaine occasion! On est sorti de la crise. Il reste seulement une question qui pourrait peut-être sembler assez naïve. Qu'est-ce que ce ministère Dupuy-Peytral-Poincaré-Terrier? A quoi répond-il? Que peut-il bien représenter dans une situation réellement assez compliquée, avec des procès qui ne sont pas finis, qui pèsent encore sur le monde parlementaire, un budget qui n'existe pas, un conflit ouvert entre les deux chambres, — et des élections en perspective? D'où tire-t-il son autorité et son crédit pour faire face à tant de problèmes qui restent en suspens? C'est bien évident, il ne répond à rien, il ne représente rien. Il a été choisi un peu à l'aventure, rassemblé comme on l'a pu, composé d'hommes que rien ne désignait particulièrement au pouvoir. Il eût été sans doute un peu plus modéré avec M. Méline, il a des apparences un peu plus radicales avec M. Dupuy, accompagné de M. Peytral ou de M. Terrier.

Au fond, c'est la stérilité dans la confusion, et, ce qu'il y a de plus clair, c'est que ce ministère, tel qu'il apparaît, est le signe le plus caractéristique de la fin d'une situation, du déclin d'une politique, de l'épuisement de la « concentration républicaine » et du personnel de gouvernement qui s'est mis au service de cette étrange combinaison. Il n'a eu d'autre mérite que de clore provisoirement une crise importune. Le nouveau président du conseil n'est peut-être pas sans avoir lui-même le sentiment de sa position, de ce qui lui manque, et la déclaration qu'il est allé porter pour son avènement aux chambres, cette déclaration, dans son insignifiance et son incohérence, est bien l'image de l'état présent des choses. Elle est pleine de bonne volonté et de toute sorte d'ingénuités, sans parler des obscurités, cette brave déclaration. Elle convient que les temps sont difficiles, — tout en témoignant une confiance bien sentie dans la « croissance vigoureuse » de la république. Elle rappelle avec une honnête candeur, pour ceux qui l'auraient oublié depuis quelque temps, que « l'aisance et la fortune ne s'acquièrent que par le travail et ne se conservent que par la correction des mœurs et la dignité de la vie! » Elle parle sans broncher de la « pénétration réciproque, » de « l'identification définitive » de la république et de la France, de la « concordance et des aspirations démocratiques et des institutions républicaines. » Elle convie aussi, dans

un langage plus pratique, les chambres à s'entendre pour voter le budget et même bien d'autres lois qu'elles ne voteront pas. Elle ne craint pas d'avouer enfin que le moyen le plus sûr de hâter l'union qui multipliera les forces de la patrie, « c'est d'administrer à tous les degrés de la hiérarchie avec exactitude, avec bienveillance, avec équité, pour le bien commun des citoyens. » Il y a de quoi satisfaire ou flatter tout le monde : si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal! Et sur la foi de cette déclaration rassurante, de ces belles promesses, députés et sénateurs se sont hâtés de laisser au gouvernement le répit qu'il demandait en prenant eux-mêmes leurs vacances pour trois semaines. Ils sont allés aux champs, à leurs conseils-généraux. Après le 25 avril arrivera ce qui pourra! jusque-là tout est en suspens, et le sort du ministère et le conflit demeuré ouvert entre les deux chambres.

Quelle que soit du reste la durée de ce ministère, quels que soient les noms des ministres d'aujourd'hui ou d'hier, le mal est désormais bien autrement profond. Il est dans les choses, dans la situation tout entière, telle que l'esprit de parti l'a faite. M. le président du conseil, avec la naïveté d'un nouveau-venu au gouvernement, conviait récemment les chambres « à donner au pays l'impression d'une marche normale de la vie parlementaire. » M. le président du conseil parle d'or, quoique dans un langage un peu bizarre. S'il peut obtenir ce qu'il réclame, il aura certainement servi la république plus que tous ceux qui l'ont précédé. Le mal est justement qu'on en est venu à n'avoir plus même une idée des conditions de cette « marche normale, » qu'on s'est fait un jeu d'altérer et de fausser cette « vie parlementaire, » en tout, sous toutes les formes, — et dans la manière dont se font ou se défont les ministères, et dans les rapports des pouvoirs publics. Quand les ministères passent par toutes les métamorphoses, se succèdent et se modifient, se reconstituent le plus souvent avec les mêmes hommes, avec les mêmes programmes ou les mêmes procédés, est-ce que c'est la « vie parlementaire? » Depuis près de quinze ans on n'a été occupé qu'à organiser une victoire de parti, à se partager le pouvoir « à tous les degrés de la hiérarchie, » comme dit M. le président du conseil, à tout asservir aux calculs d'une domination exclusive et jalouse. Toute la politique des gouvernemens qui se sont succédé s'est réduite à se faire, sous le nom de « concentration républicaine, » des majorités incohérentes, uniquement reliées par des intérêts ou des passions, à se mettre dans la dépendance d'une minorité radicale, dont on ne croyait plus pouvoir se séparer. Pour ne citer que les derniers, M. Loubet a voulu avoir les radicaux, et il leur a livré Carmaux! M. Ribot a voulu ménager M. Floquet, M. Clémenceau, et par réticence, si ce n'est par un aveu explicite, il s'est fait le complice, presque le protecteur des plus crians abus. Et à ce jeu meurtrier ils se sont tous compromis, ils

se sont tous usés. Ils ont usé aussi tous les ressorts de l'État, en faussant dans son essence et dans son action le régime parlementaire. On en est venu à cette situation où tout s'est épuisé par l'abus, où il n'y a plus ni majorité réelle ni gouvernement possible. Le ministère nouveau qui vient de naître n'est lui-même que la dernière expression impuissante et peu sérieuse de la « concentration. »

Une autre conséquence de cette falsification des institutions, de ce système de pseudo-radicalisme, c'est le trouble qui se produit aujourd'hui dans les pouvoirs publics et qui reste certainement un des points les plus graves de la situation présente. Qu'est-ce à dire? Depuis plus d'un an déjà, la chambre a reçu le budget de 1893. Elle a eu certes tout le temps de l'examiner, de l'étudier, de le remanier. Il lui a plu d'introduire dans ce budget toute sorte de nouveautés, une réforme du régime des boissons, un essai d'impôt progressif pour les patentes des grands magasins, une taxe nouvelle sur les valeurs de Bourse. Elle s'est de plus donné le plaisir démocratique de voter un certain nombre de petits impôts somptuaires aussi puérils que mal conçus, et avec tout cela elle a si utilement employé son temps qu'elle n'a pu achever son travail pour ouvrir régulièrement l'année financière : si bien qu'on en est aujourd'hui au quatrième douzième provisoire, — qui ne sera peut-être pas le dernier. Qu'est-il arrivé? Le sénat, en recevant ce budget à la dernière extrémité, à la veille des vacances, s'est mis à son tour à l'étudier sans perdre un instant. Il n'a pas tardé à s'apercevoir que dans cette œuvre décousue, mal combinée, mal équilibrée, tout serait presque à refaire. Il s'est borné cependant à un certain nombre de modifications, il est vrai, assez sérieuses, à un ajournement provisoire de la réforme du régime des boissons. Et qu'on ne dise pas qu'il y a eu ici une intention agressive, une affaire de parti : c'est un des premiers financiers républicains du Luxembourg, M. Boulanger, qui a fait la plus vive, la plus sérieuse critique du budget de la chambre; c'est M. Boulanger qui, avec son autorité reconnue, a proposé la disjonction du régime des boissons et préparé le budget rectifié que le sénat a sanctionné de son vote.— Aussitôt a éclaté au palais Bourbon une insurrection bruyante contre les « usurpations » sénatoriales. Si on eût écouté M. Lockroy, on eût rejeté en bloc, sans plus de façon, tout ce que le sénat a fait avec réflexion. On s'est contenté d'écarter dédaigneusement, article par article, l'œuvre préparée au Luxembourg, en rétablissant surtout plus que jamais la réforme du régime des boissons dans le budget. Et voilà la guerre allumée! Voilà la question qui a déjà coûté la vie au dernier ministère, — qui pèse sur le ministère nouveau et sur le pays.

Est-ce qu'ici encore c'est la vraie « vie parlementaire? » Est-ce que la constitution a créé une assemblée souveraine et prépondérante au détriment de l'autre? Elle a tout uniment donné à la chambre le privilège d'examiner la première les lois d'impôts, les lois de finances, sans

mettre le moins du monde en doute les prérogatives du sénat. Évidemment le sénat est dans son droit, il exerce le plus simple, le plus utile de ses droits en restant un pouvoir de contrôle et de revision prévoyante, en arrêtant au passage, en réservant tout au moins des réformes improvisées dans un intérêt électoral, en préservant autant qu'il le peut l'ordre financier. Il n'existe que pour cela : c'est sa fonction dans les institutions. S'il ne garde pas l'intégrité de ses droits et de son rôle, il n'est plus en effet, comme on le dit, qu'un « rouage inutile. » Le malheur est que depuis longtemps la chambre, livrée à elle-même, s'est accoutumée à se croire omnipotente, à disposer de tout, des finances comme du reste, à prétendre imposer sa loi, ses prétendues réformes, — que tous les ministères qui se sont succédé depuis dix ans se sont prêtés à ces fantaisies de petite Convention, qu'ils ont tous sacrifié les droits du gouvernement et l'ordre financier pour avoir une majorité. Et c'est ainsi que, par degrés, en cela comme en tout, on est sorti de la vérité constitutionnelle et parlementaire pour tomber dans une sorte d'anarchie où tout se confond et s'abaisse, où, au quatrième mois de l'année, il n'y a pas même un budget. On recueille aujourd'hui ce qu'on a semé ; on se réveille devant ce conflit unique, extraordinaire, qu'une chambre ahurie et incohérente s'est fait un jeu d'ouvrir, tout simplement parce que le sénat a cru devoir exercer ses prérogatives constitutionnelles. Comment sortira-t-on de là ? Comment s'en serait tiré le ministère Méline,— et comment s'en tirera le nouveau ministère Dupuy-Peytral ? On ne peut cependant pas demander au sénat d'abdiquer tous ses droits, de renoncer à ses prévoyances, de laisser tout faire quand il croit les intérêts publics compromis. Il faudra bien finir par trouver un moyen, sous peine de n'avoir pas plus le budget de 1894 que le budget de 1893 et de laisser au pays, au lieu de « l'impression d'une marche normale, » l'impression d'une irrémédiable impuissance, triste fruit de fautes accumulées.

Ce qui se dégage de cet amas de désordres et de confusions, c'est le sentiment que cela ne peut plus durer, que la politique de parti qui a fait le mal est épuisée, que le moment est venu de s'affranchir des vieilles servitudes d'une situation usée, de se frayer un nouveau chemin, d'imprimer une allure nouvelle aux affaires de la république. Et ce sentiment est d'autant plus vif qu'on va maintenant à pas pressés vers des élections qui peuvent être décisives, auxquelles tout le monde commence à se préparer. La chambre, qui en est encore à se débattre au palais Bourbon dans ses vaines agitations, ne compte plus guère ; c'est vers le pays qu'on se tourne. Évidemment c'est au pays que s'adressait ces jours derniers le président de la chambre lui-même, M. Casimir-Perier, dans un discours visiblement médité qu'il prononçait devant ses compatriotes de l'Aube et qui ressemble à un programme de gouvernement.

A y regarder de près, il y a bien encore dans ce discours quelques réminiscences de parti, quelques flatteries à des passions vulgaires. Il y a particulièrement cette idée passablement usée qu'il y aurait quelque part en France des hommes qui resteraient les maîtres de la république par droit de conquête, qui garderaient le privilège d'ouvrir ou de fermer les portes, de distribuer les grades et l'influence dans l'armée républicaine selon l'ancienneté des services. Cela a encore un faux air de « concentration » et a l'inconvénient de ressembler à une puérilité prétentieuse, d'autant plus que si le droit de servir le pays dans la république était une affaire de date, on ne sait plus trop à quelle date il faudrait s'arrêter ; mais dans l'ensemble de ce discours de la Chapelle-Saint-Luc, on ne peut le méconnaître, il y a un ton élevé, un accent de libéralisme et de tolérance, un sentiment généreux des progrès réalisables dans la démocratie française et aussi des nécessités supérieures de gouvernement dans notre monde nouveau. M. Casimir-Perier, on le voit, a voulu parler aux instincts sérieux et honnêtes de l'assemblée populaire réunie autour de lui. Et c'est aussi au pays que s'adresse par un récent manifeste une société qui s'est formée sous le nom « d'Union libérale républicaine, » qui a la très légitime prétention d'entrer, sans en demander la permission, dans la république, avec le sentiment d'une situation nouvelle. « L'union libérale » ne cache ni son drapeau ni ses opinions. Elle est ralliée sans arrière-pensée, sans réticence à la république, — « à la république qui appartient à tous, qui n'est le lot d'aucun parti. » Elle n'en est que plus vivement prononcée contre tout ce qui a compromis la république, contre l'esprit de secte, contre la « concentration, » contre le radicalisme qui a divisé et humilié le pays. C'est le programme de ceux qui veulent une république libérale et ouverte. Manifeste de « l'Union » et discours de la Chapelle-Saint-Luc sont les préludes de cette prochaine crise d'élections dont le dénoûment, selon ce qu'il sera, peut laisser la France livrée à ses agitations stériles ou la relever par une politique plus digne d'elle.

C'est après tout la destinée de toutes les nations d'avoir leurs momens heureux ou moins heureux, et les affaires des autres peuples ne sont pas si brillantes, si faciles, que la France, avec ses épreuves, puisse passer pour une exception. Une fortune bienveillante épargne du moins, aujourd'hui comme hier, à l'Europe les complications d'où peuvent sortir les grands conflits, et il n'y aurait pas même d'incident apparent dans la vie internationale, si ce n'était une représentation qui se prépare à Rome, à laquelle l'empereur d'Allemagne va donner le lustre de sa présence, toujours un peu bruyante. Le roi Humbert se dispose à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son mariage avec la reine Marguerite, ses noces d'argent, et l'empereur Guillaume a tenu à être de la fête ; il s'est même fait annoncer avec une certaine ostentation. Il va donc se rendre à Rome, où il trouvera encore une fois

une réception éclatante, quoique peut-être moins enthousiaste qu'à son premier voyage, il y a quelques années. Guillaume II, en préparant sa seconde apparition à Rome, n'a-t-il eu d'autre mobile que de témoigner ses sympathies au roi Humbert, de faire honneur à l'amitié qui lie les deux souverains? Il est bien possible qu'il y ait aussi de la politique dans ce voyage. Guillaume II, d'après toutes les apparences, aura tenu à réchauffer par sa présence et par ses démonstrations les sentimens italiens un peu refroidis depuis quelque temps pour la grande alliée; il aura voulu donner une représentation nouvelle de la triple alliance, témoigner son intérêt pour l'armée italienne, pour la flotte italienne qu'il doit visiter. Rien ne manquera ni à Rome, ni ailleurs. Les Romains trouveront bien peut-être que les réceptions sont un peu coûteuses par ce temps de détresse financière; mais ils seront dédommagés par le spectacle, par les revues, par les complimens, — et au pis-aller la visite impériale pourrait faire une diversion momentanée aux ennuis de cette éternelle crise des banques qui est devenue une crise parlementaire. Malheureusement les illuminations et les fêtes passeront. Les ennuis restent, et l'empereur Guillaume ne peut empêcher que cette triste affaire, compromettante pour bien des hommes publics, déjà fertile en incidens, ne reste une source d'embarras pour le ministère, pour le roi lui-même. Cette évocation un peu factice de la triple alliance à Rome n'est pas le remède à tous les maux intérieurs.

Telle est la marche des choses du temps que les préoccupations de diplomatie, de la triple ou de la quadruple alliance ne sont pas ce qui domine aujourd'hui dans les affaires de l'Europe. Il y a dans notre vieux monde assez de questions d'organisation, de progrès social qui ne cessent de s'agiter, qui passionnent les peuples et les parlemens. Il y a, en Angleterre, cette curieuse et émouvante campagne conduite par un vieillard, premier ministre de la reine, impatient de finir sa carrière par un grand acte d'équité nationale, de réparation libérale en faveur de l'Irlande. Avant de laisser ses chambres prendre leurs vacances de Pâques, M. Gladstone avait fait décider que la seconde lecture de son bill du *home-rule* serait le premier objet dont s'occuperait le parlement à son retour. Dès la fin de ces courtes vacances, en effet, ces jours passés, le bill du *home-rule* est revenu à la chambre des communes, et, cette fois, c'est M. Gladstone qu'on disait récemment encore malade, c'est M. Gladstone lui-même qui a ouvert la discussion par un de ces discours où il se retrouve tout entier avec son élévation d'esprit, sa dextérité et une ardeur qui ne vieillit pas. Il a réussi à rajeunir une question épuisée. Deux heures durant, il a captivé les communes par son éloquence, mettant tout son feu à exposer la grandeur morale de la réforme et tout son art à pallier les faiblesses de son projet. Il a d'avance réfuté victorieusement tout ce qu'ont pu lui opposer ses adversaires, sir Michaël Hicks-Beach, M. Chamberlain.

Assurément, rien n'est plus saisissant que tout ce qu'a dit M. Gladstone sur la nécessité d'effacer une vieille iniquité, sur l'exemple de puissance morale que donne un grand État comme l'Angleterre, en restituant ses droits à une nation trop longtemps éprouvée. Il a donné à son bill le beau lustre d'un acte de générosité, qui serait en même temps un acte de prévoyance politique et, s'il n'a pas persuadé tout le monde dans le parlement, il est à peu près sûr d'avoir sa majorité. Malheureusement il n'est pas au bout des difficultés qu'il va rencontrer partout, sous toutes les formes, que ses adversaires s'étudient à multiplier et à aggraver. Il les rencontre déjà dans le dernier refuge de l'orangisme en Irlande, dans l'Ulster qui s'agite contre le *home-rule*, où M. Balfour, le brillant leader conservateur, allait récemment exciter les passions de résistance et de guerre intestine. Mais ce n'est pas tout, ce n'est même là, si l'on veut, qu'un fait d'opposition partielle, locale. Une difficulté constitutionnelle plus grave est inévitable. M. Gladstone aura la majorité dans les communes, il ne l'aura pas dans la chambre des lords, citadelle du torysme, du vieil esprit orangiste. Que fera-t-il dès lors ? S'il ne fait rien ou s'il attend une occasion de présenter de nouveau son bill, il risque de décourager, de s'aliéner les Irlandais qui font sa majorité. S'il veut agir, vaincre la résistance des lords, il n'a plus d'autre ressource que de tenter la réforme de la pairie anglaise. Peut-il bien à son âge, au milieu des conflits d'opinions qui divisent l'Angleterre, engager une lutte où seraient en jeu toutes les traditions britanniques, les garanties constitutionnelles, sans compter de puissans intérêts de caste ? Voilà la question : elle est aussi sérieuse que délicate. Elle n'est peut-être pas sans laisser entrevoir pour l'Angleterre un avenir difficile.

Les grandes réformes qui touchent aux traditions, aux institutions d'un pays sont évidemment toujours graves ; elles ne sont jamais aisées, et la Belgique, quoique dans un cadre plus modeste, en fait à son tour aujourd'hui l'expérience avec cette revision constitutionnelle qui met tous les esprits, les pouvoirs publics eux-mêmes en mouvement. Reviser une constitution qui a donné soixante années de paix à un pays, modifier et étendre les conditions de l'électorat politique, le cadre même de la vie publique, c'est bientôt dit dans les polémiques, dans les discours ; la difficulté est toujours d'en venir à la réalité, à des combinaisons pratiques. Depuis six mois les deux chambres belges qui forment un parlement constituant sont occupées justement à chercher ces moyens pratiques, une formule qui puisse réunir les deux tiers des voix nécessaires. Depuis quelques semaines particulièrement, la discussion s'est engagée, non sans une certaine confusion, entre tous les systèmes. A quoi allait-on se décider ? Irait-on jusqu'au suffrage universel pur et simple que réclament bruyamment les masses populaires, — ou soumettrait-on le suffrage uni-

versel à des conditions d'âge et de résidence? Exigerait-on des garanties de capacités, ne fût-ce que l'instruction la plus élémentaire, savoir lire et écrire? Attacherait-on l'électorat à l'habitation, comme en Angleterre? Serait-on pour le vote unique ou pour le vote « plural, » c'est-à-dire pour un double vote accordé aux pères de famille? Catholiques, libéraux, droite, gauche modérée, extrême gauche, chacun a porté son idée ou sa chimère. C'est le conflit ouvert entre tous les systèmes qui ont été passés en revue, sans qu'on ait paru plus avancé jusqu'à ces derniers jours. Le chef du ministère, M. Beernaert, et M. Frere-Orban semblaient pourtant tout près de s'entendre sur une combinaison mixte, lorsque tout à coup a surgi une proposition inattendue de M. de Kerchove, qui consistait tout simplement à ne rien décider dans la constitution et à appliquer provisoirement à l'électorat politique les conditions de l'électorat communal, — en attendant une loi définitive. C'etait comme un aveu d'impuissance et un ajournement indéfini de la revision.

Comment se débrouiller dans ce fouillis de propositions et de contre-propositions? Le plus simple était d'en finir avec une discussion qui ne servait plus à rien, d'en venir sans plus de retard au vote, et c'est ce qui est arrivé. On a procédé par une série d'éliminations. Du premier coup, le suffrage universel pur et simple a été mis hors de combat et rejeté à une immense majorité; d'autres propositions ont été successivement repoussées. Malheureusement les premiers votes du parlement n'ont pas été reçus sans impatience au dehors. L'émotion s'est promptement répandue dans les centres industriels, comme à Bruxelles. Manifestations et bagarres plus ou moins révolutionnaires ont commencé, et les chefs populaires vont même jusqu'à menacer d'une grève générale. On est aujourd'hui en pleine crise. Ce qu'il y aurait probablement de plus sage pour le parlement serait de se ressaisir dans une dernière délibération, de s'arrêter à une large transaction qui admettrait le suffrage universel avec des garanties, et de délivrer ainsi la Belgique des périls d'une agitation indéfinie.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Depuis la constitution du nouveau ministère et la séparation des chambres, la rente 3 pour 100 a subi un assez vif mouvement de baisse qui l'a ramenée de 97 francs aux environs de 96. C'est moins à la poli-

tique, toutefois, qu'il convient d'attribuer cette réaction qu'à un facteur purement mécanique, les réalisations quotidiennes de la Caisse des dépôts et consignations.

Quelques spéculateurs ont dit que le nouveau ministre des finances, M. Peytral, n'était pas *persona grata* à la Bourse, où l'on avait conservé le souvenir de sa campagne pour l'impôt sur le revenu. Mais on ne vend pas de rentes sur des raisons de sentiment, ou, si le cas vient à se produire, des ventes de ce genre ne font sur les cours qu'une impression très fugitive. Les ventes de la Caisse des dépôts constituent au contraire un élément permanent de faiblesse. Le marché les a pendant plusieurs semaines supportées sans broncher. Aujourd'hui leur action semble devenue plus sensible.

Les retraits de fonds aux caisses d'épargne ont encore dépassé les apports nouveaux d'environ 15 millions de francs pendant les premiers dix jours d'avril, et, dans ce montant, la caisse d'épargne de Paris figure pour 600,000 francs. L'excédent des retraits depuis le 1er janvier dernier atteint 175 millions de francs pour les caisses d'épargne ordinaires et il est probable qu'il dépasse 40 millions pour la caisse d'épargne postale. On ne peut tirer de ce phénomène aucun argument défavorable contre les caisses d'épargne. Au contraire, on voit l'institution, après avoir dévié longtemps, sous l'influence de causes diverses, de son véritable objet, se corriger en quelque sorte d'elle-même sous l'action d'une seule cause, l'abaissement du taux de l'intérêt servi aux dépôts. Alors que l'intérêt dépassait 3 1/2, un grand nombre de petits ou moyens capitalistes ont porté aux caisses leurs fonds disponibles jusqu'aux limites du maximum, fixé à 2,000 francs. Peu à peu, les caisses devenaient de simples banques de dépôt, offrant à leur clientèle des avantages exceptionnels ; de là ce succès si grand, excessif, et cet afflux de fonds par centaines de millions pendant plusieurs années. Mais, aujourd'hui, l'intérêt servi ne dépasse plus, et même n'atteint pas tout à fait, celui que donnent la rente et plusieurs autres valeurs similaires. Les titulaires des plus forts dépôts ont dès lors calculé qu'il leur serait plus avantageux de placer eux-mêmes directement leurs fonds que de les laisser aux caisses; chacun d'eux retire donc, soit la totalité de son dépôt, soit la plus forte partie, une somme variant de 1,000 à 1,500 francs. Les petits déposans qui n'ont pas les mêmes préoccupations de placement et à qui importe peu le taux d'intérêt servi, à cause de la modicité du capital, continuent d'ajouter lentement à leur pécule par l'apport de petites sommes, et la caisse d'épargne se trouve rendue ainsi tout naturellement à sa véritable destinée. Seulement, les cinq cents caisses, dans ce double mouvement, n'ont reçu, du 1er au 10 avril, que 3 millions de petits dépôts, tandis qu'elles ont eu à restituer 18 millions sur les dépôts plus importans auxquels elles avaient indûment donné abri.

La Caisse des dépôts et consignations, pour faire face à ces remboursemens, vend des rentes aussi mécaniquement qu'elle en achetait quand chaque décade apportait son excédent de dépôts nouveaux. Aussi longtemps que la Caisse a acheté des rentes en Bourse, à raison d'un million environ en capital chaque jour, la hausse était inévitable, à travers les mouvemens variables que pouvaient provoquer les incidens. La marche du 3 pour 100 au pair a pu être aisément prédite et s'est réalisée avec une ponctualité mathématique.

Aujourd'hui, non-seulement la Caisse des dépôts n'achète plus, elle vend chaque jour des rentes pour un capital de plus d'un million, et de même que naguère les achats, suivis forcément de levées immédiates de titres, faisaient le vide sur la place, de même aujourd'hui les ventes, suivies de livraisons, produisent une abondance de titres flottans, et la baisse s'en est suivie, aussi inévitable que l'avait été la hausse ou la fermeté jusqu'à la fin de 1892.

En fait, le 3 pour 100 s'est peu à peu éloigné du pair, et n'est plus maintenant qu'à 96 francs. Les agitations politiques causées par l'affaire de Panama ont bien eu leur part dans ce mouvement de défaveur; un habile mouvement de spéculation a pu précipiter un moment la rente à 93 francs. Mais elle s'est relevée au-dessus de 98 et se serait fort probablement maintenue tout au moins à ce niveau, si le taux d'intérêt servi aux dépôts des caisses d'épargne n'avait été abaissé à partir du 1er janvier.

La rente amortissable a partagé le sort du fonds perpétuel. Le 4 1/2, au contraire, est resté très ferme et se tient à son plus haut cours, soit 106.90.

Parmi les fonds étrangers, les plus favorisés ont été la rente Extérieure d'Espagne et le 3 pour 100 portugais. L'Extérieure avait été portée jusqu'à 68 1/2 avant le détachement du coupon trimestriel qui a eu lieu le 7 courant. Une réaction bien naturelle, après sept points de hausse, l'a fait reculer en deux Bourses à 66.50, mais le 12 courant, des demandes très actives l'ont relevée à 67.50 ex-coupon, c'est-à-dire à son plus haut prix. En même temps les actions des chemins espagnols ont repris leur marche. Le Nord de l'Espagne, parti de 170 en liquidation, s'est avancé à 182.50 ; le Saragosse s'attarde à 217.50 ; les Andalous ont atteint 377.50. Les recettes des Compagnies sont satisfaisantes, le change s'est un peu amélioré. Le dernier bilan de la Banque d'Espagne accusait une forte augmentation de la circulation fiduciaire, causée sans doute par les besoins du trésor pour l'échéance de la dette. Le parlement espagnol est réuni ; dès que la chambre se sera constituée par la vérification des pouvoirs, M. Gamazo présentera son projet de budget si impatiemment attendu pour les réformes qu'il doit proposer à l'examen des Cortès.

La rente portugaise a dépassé 23. Les intéressés supposent que le nouveau cabinet est sérieusement disposé à étudier les moyens de donner aux créanciers du royaume toutes les satisfactions que comporte l'état des finances. Aucune négociation n'est encore toutefois engagée. L'affaire des Chemins portugais, d'autre part, semble réserver aux obligataires un sort un peu moins désastreux qu'on ne l'avait craint d'abord. Les obligations de la Régie des tabacs de Portugal se tiennent assez fermes à 358. Les actions de cette Société ont été récemment admises à la cote officielle.

Un emprunt brésilien 5 pour 100 vient d'être lancé à Londres pour près de 4 millions de livres sterling à 80 pour 100. Ce taux avantageux a provoqué d'assez nombreux arbitrages contre le 4 pour 100 qui a fléchi de 72 à 68.50 ex-coupon.

La Bourse du 13 courant a vu de nouveau fléchir les cours de la rente 3 pour 100 et de la plupart des fonds étrangers. Notre fonds national a reculé à 95.85, l'Extérieure a perdu une demi-unité, le Portugais et le Brésilien ont été lourds, sur le bruit de l'insuccès de l'emprunt en 5 pour 100 du Brésil émis à Londres. Sur cette dernière place on se montre plus inquiet que dans ces derniers temps, au sujet des finances helléniques qu'il paraît bien malaisé d'étayer au moyen d'un nouvel emprunt. On s'est en outre occupé des désordres qu'a fait éclater à Bruxelles le rejet successif de toutes les propositions de revision constitutionnelle. Enfin, le public financier n'a pas été peu surpris sur notre place, en apprenant que le projet de budget pour 1894, tel qu'il ressort des premières prévisions des divers ministères, accuse 150 millions de dépenses de plus que celui de 1893.

Les valeurs russes sont restées à peu près aux cours de la dernière liquidation, déduction faite du montant des coupons détachés sur le Consolidé 4 pour 100 et sur le 3 pour 100 1891. Les valeurs ottomanes, après une velléité de hausse, sont revenues au niveau du début du mois. Les promoteurs de l'entreprise du chemin de fer Salonique-Constantinople seraient disposés, si l'état du marché le permet, à émettre avant la fin d'avril une partie du capital-obligations nécessaire à la construction de la ligne.

Le marché de Vienne a perdu quelque peu de sa fermeté. Le Hongrois a reculé de 75 centimes à 96.25, les Lombards de 10 francs à 258.75, le Crédit foncier d'Autriche de 10 francs à 1,195.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT SEIZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXIII[e] ANNÉE.

MARS. — AVRIL 1893.

Livraison du 1[er] Mars.

Livraison du 15 Mars.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

